LA DÉVASTATION

ÉPISODES ET SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ORIENT

II.

LES BATTERIES FLOTTANTES DEVANT KINBURN ET DANS LE DNIÉPER.

I. — L'APPAREILLAGE. — ODESSA. — UNE ESCARMOUCHE.

Les batteries flottantes avaient reçu l'ordre de quitter la baie de Streleska pour rejoindre les escadres alliées dans la rade de Kamiesh (1). L'exécution de cet ordre devint l'occasion d'une véritable joute nautique, où chacun des trois bâtimens rivalisa d'empressement et de bon vouloir, sinon d'agilité. Si j'avais un conseil à donner aux organisateurs de certaines régates parisiennes, ce serait d'ajouter à leur programme une course de batteries flottantes. Quelques incidens de notre navigation de Streleska à Kamiesh feront juger de l'intérêt que pourrait offrir un pareil spectacle.

Voici d'abord *la Tonnante*. Elle a dépassé la pointe la plus avancée à l'ouverture de la baie de Streleska. Une roche, la tête hors de l'eau, lui a crié, comme un factionnaire vigilant : « Au large ! » et *la Tonnante* a bien voulu porter un peu plus loin sa formidable muraille de fonte, qui semble de taille cependant à faire reculer les rochers mêmes. Elle avance lentement, et n'en fait pas moins ce qu'elle peut pour dévorer l'espace. Chaque mouvement de l'hélice soulève un tourbillon d'écume, chaque coup de piston lance au ciel une svelte colonne de fumée qui s'échappe à intervalles réguliers

(1) Voyez la livraison du 1er février.

des flancs du navire, haletant comme un attelage de bœufs à la fin d'une chaude journée de travail. Maintenant *la Tonnante* est assez loin de terre, elle va mettre le cap sur Kamiesh.

La Lave paraît. Elle a franchi la passe plus hardiment que *la Tonnante* et s'élance à toute vapeur pour la rejoindre. La lutte est engagée : gagnera-t-elle quelques mètres sur sa rivale? — Allons, chauffeurs, à l'œuvre! Remplissez vos fourneaux : du *cardiff* (1) tant qu'ils en pourront contenir! La haute pression est exigeante; il faut lui prodiguer la vapeur! Tourmentez la houille, attisez, attisez toujours! Aujourd'hui la ration de vin sera double. — Ainsi parle-t-on à bord de *la Lave*, qui se rapproche visiblement de *la Tonnante*. Ce n'est plus une batterie flottante, c'est une sylphide... Mais place à *la Dévastation!* Ambitieux lutteurs, tenez-vous bien; voici un redoutable adversaire. Cette batterie n'a pas perdu comme vous les bons principes; elle ne va pas en serpentant, le sillon qu'elle trace est rigoureusement droit, et fait honneur à la vaillante main de ses timoniers. Elle vous devancera, quoi que vous fassiez. Résignez-vous à la défaite.

De la terre, on suit avec curiosité la marche de nos trois bâtimens. La galerie est attentive. Je ne serais pas étonné que des paris fussent proposés et tenus. Au milieu des émotions de cette lutte, où notre batterie tient si bravement sa place, je pense à l'intérêt que pourrait offrir aux *sportsmen* fatigués de voir courir des chevaux anglais montés par des jockeys sveltes comme des ombres une course d'énormes chevaux normands portant en selle quelques vigoureux cavaliers de même encolure. Pendant que je rêve ainsi, les trois monstres marins continuent à s'agiter. *La Lave* a enfin gagné sa devancière;... oui, mais *la Dévastation* la suit de bien près, et dès à présent le résultat de notre *steeple-chase* n'est plus douteux. Partie la dernière de Streleska, *la Dévastation* entre la première en rade de Kamiesh, où l'attend, pour lui donner ses remorques, *l'Ulm*, vaisseau mixte de quatre-vingt-dix canons. Puis arrivent *la Lave* et enfin *la Tonnante*, qui vont également prendre place derrière leur remorqueur. On n'attend plus que le signal du départ. Toute une escadre est réunie sur rade, prête à lever l'ancre. La côte disparaît sous les nuages de fumée que lance une forêt de cheminées de tôle. Les canots vont d'un bâtiment à l'autre, les pavillons télégraphiques échangent des questions et des réponses, les canonnières sillonnent la route du mouillage à la baie, les chalands de débarquement font crier les poulies qui les hissent à bord des vaisseaux. Partout règnent un bruit, un mouvement, une animation

(1) Traduction du mot *charbon* en langue de bord.

inaccoutumés, attrayant prélude de quelque grand événement maritime. Le soleil éclaire d'une lumière vaporeuse le pont des frégates, chargées de dix mille hommes de troupes anglaises et françaises que commandent les généraux Bazaine et Spencer. Enfin l'ordre de se mettre en marche est donné; un bruit unique succède aux mille bruits divers qui se croisaient il n'y a qu'un instant. C'est un immense grincement répercuté d'écho en écho, de grève en grève, et produit par les chaînes massives des ancres qui éraillent les écubiers au puissant appel des cabestans. On dirait le hennissement d'impatience que pousse un coursier fougueux au moment du départ. L'escadre française a bientôt *dérapé* (1); elle déploie sa longue ligne de bâtimens qui mesurent leur vitesse et règlent leur marche sur les mouvemens du vaisseau amiral, pendant que la flotte anglaise, opérant la même manœuvre, dessine tribord à elle (2) une parallèle si régulière qu'on la dirait tracée par le pinceau de Gudin ou d'Isabey. Trente-huit bâtimens arborent le pavillon français, et un nombre à peu près égal les couleurs britanniques. Le *Royal-Albert* porte à son grand mât le guidon de l'amiral Lyons (3). Nous marchons vers Odessa.

Le ciel ne tarde pas à se couvrir de brume, et la mer se fait houleuse. Pendant plusieurs heures, nous filons sept nœuds; mais à la tombée de la nuit l'amiral ordonne de ralentir. L'escadre anglaise s'éloigne de nous insensiblement, elle prend le large pour contourner un banc; nous continuons à suivre la côte, sur laquelle nous apercevons de temps en temps de bizarres silhouettes de cosaques montés sur de très petits chevaux et armés de grandes lances. Les télégraphes russes fonctionnent constamment; ils se dressent de dis-

(1) Expression maritime qui signifie que l'ancre a cessé de toucher le fond.

(2) A sa droite.

(3) Je crois devoir rappeler ici la composition de notre escadre. On comptait sous pavillon français cinq vaisseaux à hélice (mixtes) : *le Montebello* (monté par l'amiral Bruat), 1er rang, avec 114 bouches à feu; *le Fleurus*, 2e rang, avec 90 b. à f.; *l'Ulm*, 3e rang, avec 90 b. à f.; *le Wagram*, 3e rang, avec 90 b. à f.; *le Jean-Bart*, 3e rang, avec 80 b. à f.; — six frégates à roues : *le Vauban* avec 20 bouches à feu, *le Labrador* avec 14 b. à f., *l'Asmodée* (monté par le contre-amiral Pellion) avec 16 b. à f., *Cacique* avec 14 b. à f., *Descartes* avec 20 b. à f., *le Sané*; — trois corvettes à hélice : *Laplace* avec 10 bouches à feu, *Primauguet* avec 10 b. à f., *Roland* avec 8 b. à f.; — deux corvettes à roues : *Berthollet*, portant 10 bouches à feu; *Tisiphone*, en portant 6; — trois avisos à roues : *Milan* avec 4 bouches à feu, *Brandon* avec 6 b. à f., *Dauphin* avec 2 b. à f.; — un aviso à hélice, *Lucifer* avec 2 bouches à feu; — cinq canonnières à hélice : *Alarme, Flamme, Flèche, Grenade, Mitraille*, portant chacune 4 bouches à feu; — six chaloupes canonnières à hélice : *Bourrasque, Meurtrière, Mutine, Rafale, Stridente, Tirailleuse*, portant chacune 3 bouches à feu; — trois batteries flottantes à hélice : *Dévastation, Lave, Tonnante*, armées chacune de 18 bouches à feu; — cinq bombardes (avisos à roues) : *Cassini* avec 2 mortiers, *Ténare* avec 2 mortiers et 4 canons, *Sésostris* avec 2 mortiers et 4 canons, *Vautour* avec 2 mortiers, *Palinure* avec 2 mortiers.

tance en distance comme des fantômes gigantesques, lèvent au ciel leurs maigres bras, et semblent, dans leurs poses étranges, faire des signes de détresse, des gestes de désespoir. Notre départ de Kamiesh est déjà connu de l'ennemi : quoique moins prompts que l'électricité, les télégraphes russes auront parlé assez tôt pour que la garnison d'Odessa passe la nuit du 7 au 8 octobre l'arme au bras au milieu d'une population livrée aux plus cruelles angoisses.

La Dévastation, traînée par son puissant remorqueur, avance sans se presser. L'équipage fait connaissance avec le détachement du 3e régiment d'infanterie de marine, embarqué le matin même et placé sous les ordres d'un jeune lieutenant, M. Aubein. Ceux des officiers de l'état-major qu'aucun service ne retient sur le pont vont se coucher, espérant se réveiller le lendemain devant le port de commerce le plus riche de la Russie dans la Mer-Noire. La nuit s'écoule très belle, rafraîchie par le souffle d'une faible brise de sud-ouest; mais au lever du jour le vent s'élève avec plus de force, et lorsque nous arrivons en vue d'Odessa, il souffle violemment. Nous mouillons devant ce port vers trois heures de l'après-midi, rejoints peu de temps après par l'escadre anglaise.

L'inquiétude était grande à Odessa. La présence des flottes y causait une frayeur telle que, d'après une correspondance russe publiée à cette époque, « le désarroi était devenu général malgré les airs d'assurance qu'affectaient de prendre publiquement les commandans et les officiers de la garnison; — femmes, vieillards et enfans se sauvèrent éplorés, se rappelant avec terreur le premier bombardement. » De la rade même, on pouvait se faire une idée de l'extrême agitation qui régnait dans la ville : les artilleurs couraient à leurs pièces sur le rivage; — on amenait de l'artillerie de campagne toute prête à se porter sur les points où un débarquement était à craindre; — on faisait rougir des boulets; — des troupes défilaient à chaque instant sur les hauteurs. Qu'eût pu faire Odessa cependant une fois à la portée de nos pièces? — La garnison se serait battue avec courage comme les Russes savent se battre; mais elle n'eût pu empêcher notre artillerie de réduire la ville en cendres, de tuer pour toujours, en quelques heures, son commerce si prospère, si florissant avant la guerre, et cela en dépit des six obusiers élevés par les ingénieurs devant le palais Voronzof, — malgré les deux batteries garnies, l'une de trente-six pièces, l'autre de douze, qui dominaient la rade et défendaient l'entrée du port. La population commerçante le comprit bien, et, cédant à ses sollicitations, le corps consulaire adressa aux amiraux Bruat et Lyons cette note rédigée à la hâte : « La présence des flottes alliées sur la rade d'Odessa fait craindre un bombardement. Les soussignés, consuls-généraux et consuls à Odessa,

croient de leur devoir d'appeler l'attention de MM. les amiraux sur les dangers auxquels la vie et la propriété de leurs nationaux seraient exposées par suite d'un bombardement. Les soussignés se permettent de rappeler à leurs excellences que la ville d'Odessa renferme une foule de familles étrangères sujettes de leurs souverains, et que c'est à elles qu'appartient la plus grande partie des biens mobiliers et immobiliers de cette ville. Ils osent donc espérer que leurs excellences épargneront à la ville les tristes conséquences d'un bombardement. »

Malgré la déclaration des consuls, Odessa n'eût pas échappé à ces tristes conséquences, si la guerre avait nécessité un nouveau bombardement; mais la cité marchande devait en être quitte pour une panique, ou, d'après l'expression des matelots, pour un « petit coup de baisse à la bourse. » Ce n'était point pour elle que nous étions venus, et, sans les vents qui régnaient, nous serions allés directement au but réel de l'expédition. Pendant plusieurs jours, ces vents nous firent rouler et tanguer alternativement. Sitôt qu'ils cessaient, la brume tombait si serrée, que c'est à peine si les bâtimens se distinguaient entre eux. Enfin le 14 octobre, le temps paraissant s'améliorer, l'escadre leva l'ancre de nouveau pour aller la jeter, menaçante cette fois, devant Kinburn.

Ai-je bien nommé cette forteresse? Faut-il dire *Kinburn*, ou *Kilbourn*, ou bien encore *Kil-Bouroun? Kil-Bouroun* est la désignation turque donnée à la presqu'île où s'élève ce fort jusqu'à l'époque (1774) où elle cessa de faire partie, avec Otchakof, de l'empire ottoman. Depuis, ses conquérans l'appelèrent *Kilbourn*, et les Anglais, changeant l'orthographe de ce nom, n'écrivirent plus sur leurs cartes que *Kinburn*. Cette dernière désignation ayant prévalu, nous l'adopterons.

Il ne faudrait pas trop s'étonner de voir deux escadres considérables se réunir devant une forteresse d'apparence assez chétive, et qui ne semblait guère mériter l'honneur d'une attaque aussi sérieuse. En réalité, le fort et la forteresse de Kinburn étaient non-seulement importans et bien armés, mais encore ils avaient la certitude de rester hors des atteintes des vaisseaux et des frégates, que leur tirant d'eau obligeait de mouiller trop loin pour que leur feu pût produire quelque effet. Quant aux dix mille hommes de troupes, ils ne pouvaient être à craindre pour l'ennemi qu'autant qu'une brèche praticable faite par les flottes leur eût permis de donner l'assaut. Puis il était nécessaire de détacher des bâtimens pour garder le liman du Dniéper et empêcher la place assiégée de recevoir des secours.

Mouillées à environ deux mille cinq cents mètres de la presqu'île,

les trois batteries flottantes, ayant seules parcouru la route d'Odessa à Kinburn, achèvent leur branle-bas de combat : les panneaux des bastingages sont mis à la mer, attachés sur des corps-morts, avec les canots dont on peut se passer; l'artillerie est portée à tribord; toutes les dispositions prescrites par le plan de combat développé la veille à leurs commandans par l'amiral sont prises dès le matin. Les troupes débarquent sans accident, et dans le plus grand ordre, à trois milles de la forteresse; les chalands, remorqués par les canonnières, peuvent toucher une plage magnifique, recouverte d'un sable fin, sans qu'il soit utile de recourir aux embarcations. Aussitôt débarquée, l'armée établit des retranchemens pour empêcher que des secours arrivent aux commandans des forts. C'est le lendemain 15 octobre que commenceront les hostilités. L'ennemi n'a pas fait un mouvement depuis notre arrivée; le pavillon russe flotte sur les casernes, et les sentinelles restent immobiles. On dirait que ces murailles sont abandonnées, et cependant derrière elles quinze cents hommes sont activement occupés à des travaux de défense : les projectiles s'élèvent en pyramides autour des pièces; les poudrières sont prudemment garnies de roues, d'affûts de rechange en fer qu'on fait sortir en toute hâte des magasins. Sur ces roues, on ajoute un blindage entièrement composé de sacs de farine!

Pendant que la cavalerie pousse une reconnaissance dans la direction de Nicolaïef, l'armée, protégée au besoin par les canonnières, continue ses travaux. Des tranchées s'ouvrent de tous côtés. Le sol est moins dur qu'à Sébastopol : point de roc à miner, point de cailloux à remuer, partout du sable fin mêlé de coquillages; c'est à peine si ce sable voit croître quelques rares touffes d'herbes. L'endroit choisi pour notre campement fut plus tard désigné par nous sous le nom de *dunes*, et devint pendant l'hiver un point d'observation pour les Cosaques. En partant des dunes, avant d'arriver à la forteresse, il faut traverser un village assez pauvre. Sauf deux ou trois maisons blanchies à la chaux et couvertes de tuiles, les autres, petites et mal assises, étaient construites en *galandage*, comme la plupart des granges de nos campagnes. Le village comptait une soixantaine de maisons.

Vers trois heures de l'après-midi, les bombardes, ayant reçu l'ordre d'essayer leur tir contre les fortifications, vinrent prendre poste le long de la presqu'île, à 2,000 mètres du fort principal; mais à la première détonation des mortiers, et comme si ce fait eût été donné pour signal par le commandant russe à ses soldats, une fumée épaisse enveloppa le village, les flammes se firent jour de toutes parts, et un incendie violent, allumé avec l'adresse et la dextérité qui distinguent les Russes, éclaira durant toute une nuit les forts, les camps et la

rade. La place tira quelques coups de canon inutiles : les boulets ne touchèrent pas nos bâtimens. Nos bombes au contraire firent voler plus d'une fois la terre des parapets. L'amiral mit fin à ces essais, qui devaient bientôt porter leurs fruits.

Le 16, jour fixé pour le bombardement, il y eut contre-ordre, le vent et l'état de la mer ne permettant pas à l'escadre de prendre une position convenable. Les bombardes continuèrent l'exercice de la veille; à leur feu se joignit celui des canonnières anglaises, qui allaient et venaient devant les forts. Ces canonnières, portant pour toute artillerie deux canons rayés, lançaient leurs boulets cylindro-coniques à une distance prodigieuse. L'équipage des batteries flottantes resta spectateur de ce tir intéressant. Rien n'était plus curieux à contempler que les courbes décrites par les bombes dans le demi-jour du crépuscule. Ces traînées lumineuses qui se croisaient en tous sens (car la place usa de ses mortiers) se brisaient parfois dans le ciel et vomissaient soudain une langue de flamme, immédiatement suivie d'une détonation. On eût dit un splendide feu d'artifice. L'amiral fit bientôt suspendre ce jeu, en réalité peu redoutable. Le commandant ennemi pensa que cet exercice avait pour but de l'intimider et de le forcer à demander une capitulation sans combat sérieux, capitulation à laquelle l'attitude de ses soldats ne lui eût pas permis de consentir, eût-elle été dans ses intentions. Il avait sans doute l'intime conviction qu'il nous tiendrait en échec assez longtemps pour nous lasser et nous faire reprendre le chemin de Kamiesh. Il ne croyait pas du reste que même nos bâtimens légers pussent venir s'embosser de manière à faire brèche dans des fortifications qu'il considérait comme très solides, et qui l'étaient en effet, quoique bien anciennes. Les précautions qu'il prenait, disait-il, en doublant d'épaisseur le revêtement des poudrières, lui étaient dictées par la plus simple prudence et non par la crainte des effets destructeurs de notre artillerie. Cette confiance devait être cruellement déçue.

Le vent étant complétement tombé, l'amiral Bruat rassembla à bord du *Montebello* les commandans des navires de flottille, et fixa irrévocablement pour le lendemain 17 octobre l'attaque de Kinburn. La dernière nuit qui nous séparait encore du moment de l'action ne se passa pas calme pour tout le monde : elle favorisa de ses ombres une excursion qui n'était pas sans périls et qui mérite d'être racontée.

J'avais vu préparer à bord, dans la journée du 16, des bouées surmontées d'un guidon en étoffe rouge, mais je ne m'étais pas préoccupé de la destination qui leur était donnée, lorsque, le soir, le commandant de *la Dévastation* fit appeler un de ses officiers, M. de Raffin, enseigne de vaisseau. Il lui confia la mission d'aller, à la fa-

veur de la nuit, poser ces bouées aussi près que possible des forts, et de prendre des sondages sur sa route. M. de Montaignac de Chauvance, étant le plus ancien de grade des capitaines de frégate commandant les batteries flottantes, avait été chargé par l'amiral Bruat de guider *la Tonnante* et *la Lave* dans leur embossage. La mission qu'il donnait à M. de Raffin l'ordre d'accomplir était donc fort importante, puisqu'à l'aide des sondages exécutés il pouvait se rendre exactement compte de la distance à laquelle il était permis à ces bâtimens de prendre position.

Cette excursion me souriait; elle m'apparaissait pleine d'émotions de toute sorte. Je jouissais par avance de l'étonnement de l'ennemi voyant au point du jour un long chapelet de bouées se balancer jusqu'au pied de ses murailles. Je ne résistai pas à la tentation d'accompagner M. de Raffin, et, sous le prétexte d'être son bras droit en prenant note des sondages qu'il ferait exécuter, je demandai à le suivre, ce qui me fut aussitôt accordé.

A minuit, le canot s'éloigna de *la Dévastation*. La nuit était sombre, pas autant qu'il l'eût fallu cependant pour agir en toute sécurité. La mer ondulait légèrement, encore émue par les vents qui l'avaient agitée durant plusieurs jours. Le canot était monté par dix hommes, ayant pour patron Questel, matelot de première classe, aujourd'hui capitaine au long cours. M. de Raffin et moi, nous étions dans la chambre, retenant le compas de route entre nos jambes. Les bouées trouvaient place à l'avant et à l'arrière, et les fusils de l'équipage en travers sur les bancs.

Les premières sondes donnèrent trois fois plus de fond qu'il n'en fallait aux batteries flottantes; mais plus nous approchions du rivage, plus la profondeur diminuait. Les hommes maniaient les rames avec une grande précaution, atténuant de leur mieux le bruit que produit toujours la pelle des avirons en touchant l'eau. Les lueurs qui s'échappaient du village incendié la veille éclairaient la côte, et notre patron pouvait ainsi gouverner plus directement. Au bout de vingt minutes à peu près, le murmure des lames roulant sur le sable nous avertit que nous n'étions pas éloignés. Nous vîmes se dresser devant nous les fortifications, qui se détachaient imperceptiblement du fond, aussi noir qu'elles, d'un ciel chargé de nuages. La première bouée fut posée par 10 pieds d'eau à l'extrémité nord de la forteresse. Jusqu'alors rien ne paraissait devoir nous inquiéter. Le canot vira de bord, et nous avançâmes vers le sud, parallèlement au fort. Après quelques coups d'aviron, M. de Raffin ordonna de s'arrêter, et une seconde bouée flotta derrière nous. A ce moment, nous remarquâmes une lumière qui s'agitait sur les parapets; elle se promenait comme si elle eût suivi une ronde d'officier. Cette apparition

n'avait rien de bien rassurant; nous étions sans doute observés. Le canot continua néanmoins de glisser plus silencieusement que jamais. Lorsqu'il parvint devant la partie centrale de la façade du fort, la lumière disparut, et on entendit très clairement un son de voix semblable à un commandement. Une détonation inattendue, qui nous fit tous bondir sur notre banc, servit d'accompagnement au posage de la troisième bouée; une flamme soudaine éclaira, comme en plein jour, notre embarcation, et un obus passa au-dessus de nos têtes avec un ronflement si fort qu'il dut presque nous effleurer. Les hommes se couchèrent instinctivement sur leurs avirons; il fallut l'injonction réitérée de l'officier pour les faire revenir de leur surprise. Une vive fusillade succéda à ce coup de canon, et par un hasard providentiel pas une balle ne nous atteignit. Elles tombaient autour de nous avec un bruit pareil à celui que ferait une pierre lancée à l'eau d'une grande hauteur.

Nous pouvions, à notre estime, être à moins de cent mètres de la forteresse. S'éloigner en toute hâte était le conseil que dictait la prudence, car continuer les sondages, c'eût été, sans nécessité absolue, vouloir exposer la vie des hommes; l'ennemi, nous voyant de nouveau rôder aux environs, n'eût pas manqué d'allumer un feu pour éclairer la rade et nous punir de notre obstination. Que serait-il arrivé si ses pièces nous avaient accueillis avec de la mitraille? Pas un seul de nous n'en serait revenu, et il est plus que probable que si l'on se fût attendu à notre visite, les canons n'eussent pas été chargés avec des projectiles pleins. Pendant que nous battions en retraite, les tirailleurs français s'étaient avancés jusqu'au village incendié, s'abritant derrière les pans d'une muraille que l'incendie avait laissés debout; là, se faisant un point de mire de la fusillade russe, ils commencèrent un feu nourri qui détourna utilement l'attention de l'ennemi.

La brume, qui couvre si fréquemment la Mer-Noire, vint nous gêner dans la dernière partie de notre course nocturne. Ne pouvant plus voir les fanaux allumés à bord de *la Dévastation,* et sur lesquels nous devions régler notre marche, nous éclairâmes le compas, qui pouvait seul nous servir de guide; mais le vent éteignit la lumière, et le fer des fusils empêcha l'aiguille de marquer. Il fallut marcher au hasard et se décider à demander au premier bâtiment de l'escadre que nous abordâmes de nous indiquer le mouillage des batteries flottantes.

Ainsi se termina cette expédition, dont les résultats étaient suffisans pour permettre au commandant de Montaignac de Chauvance de déterminer le point probable de son embossage. Lorsque le matin l'ennemi vit les trois bouées de *la Dévastation*, il dut se dire que

si la réception qu'il nous fit était justement méritée, elle n'en avait pas moins été bien tardive.

II. — LE COMBAT.

Sept heures après l'excursion dont je viens de parler, un grand mouvement se produisait parmi les équipages des divers bâtimens de l'escadre. Chefs de pièces, servans, pourvoyeurs, soutiers, tous se préoccupaient du rôle glorieux qu'ils allaient jouer la plupart pour la première fois de leur vie.

Les instans qui précèdent un combat font naître dans l'âme de celui qui doit compter au nombre des acteurs mille impressions différentes, — impressions qui passent rapides comme l'éclair sans qu'aucune d'elles ait le pouvoir de l'occuper plus particulièrement. L'idée de la mort ne lui vient même pas à l'esprit. Il y a songé quelques jours auparavant : un dernier adieu est préparé pour sa famille; c'est la Providence qui marquera le jour où il devra lui parvenir. Le sentiment du devoir et l'enthousiasme prennent la place des tristes retours, et c'est un bonheur, car plus d'un courage pourrait faiblir, plus d'une main pourrait trembler. On a vraiment bien autre chose à faire : on observe ses adversaires, on regarde si l'heure qui doit amener le signal de la lutte est encore éloignée, on s'encourage mutuellement à marcher avec ensemble et précision, et l'on tient de gais propos sur la défaite probable de l'ennemi, qui, de son côté, a bien le droit d'en faire autant. Puis on interroge le ciel et les vents; le baromètre est l'objet d'attentions tout à fait inusitées, et l'œil ne quitte l'aiguille indicatrice que pour se porter satisfait sur les préparatifs menaçans qui se poursuivent de tous côtés.

A sept heures du matin, on active les fourneaux, que depuis leur arrivée devant Kinburn les bâtimens ont maintenus allumés. Plusieurs canonnières portent les derniers ordres. Le ciel est uniformément gris, l'horizon est voilé; la mer, d'un vert sombre, agite bruyamment des lames courtes et pointues. L'atmosphère est chargée d'une épaisse fumée de charbon que la brise assez faible dissipe lentement. L'effet général du tableau est morne et sévère. Nos batteries flottantes ressemblent à ces chalands qui stationnent toute l'année sur le canal Saint-Martin. Il n'y a plus rien sur le pont; la barre du gouvernail a également disparu; c'est des profondeurs du navire que les timoniers feront leur service. Les tuyaux ont été démontés; aussi la fumée que les batteries laissent échapper et qui les entoure leur donne-t-elle l'aspect de bâtimens incendiés. *La Dévastation*, par un reste de coquetterie, a seule conservé ses cheminées.

L'équipage, rassemblé dans l'entre-pont, écoute attentivement les

dernières instructions de notre officier de batterie, M. de Saint-Phalle, lieutenant de vaisseau. Instruits avant et depuis le départ de France par cet officier, habitués à lui obéir, ayant pour M. de Saint-Phalle un respect que la discipline ne commande pas seule, les servans et chefs de pièces ne perdent pas une de ses paroles. Ils sont tous suspendus à ses lèvres : jamais école de canon n'eut d'élèves plus ambitieux de bien faire. Le caractère du matelot est des plus curieux à observer : c'est presque toujours un grand enfant qui a besoin de rencontrer chez ceux qui sont appelés à le diriger tantôt la fermeté la plus sévère, tantôt la plus extrême douceur. Il lui faut un langage rude, énergique, quand les circonstances sont impérieuses et réclament le concours de tout ce qu'il a de force et d'intelligence; il lui faut aussi de la douceur et de la bonté pour l'aider à supporter la monotonie de la vie ordinaire. A bord il est le plus discipliné des soldats, à terre il est le plus indépendant des hommes; il se livre à mille folies, se grise sans vergogne, et se querelle alors avec tout adversaire qui veut bien relever son défi. En mer, il est d'une sagesse exemplaire; il travaille sans relâche, et s'il a quelques punitions à subir, — la suppression de son quart de vin ou une heure *de peloton* par exemple, — ce n'est que pour des fautes légères comme celles-ci : avoir parlé dans les rangs, — peut-être bien à un camarade qui lui écrasait les talons, — ou avoir laissé son linge épars dans la batterie. Le matelot est plus ordinairement insouciant que préoccupé. Il pleure volontiers en quittant sa femme et ses enfans, mais le lendemain il y songe à peine : la délégation du tiers de sa solde qu'il leur fait calme son chagrin et met sa conscience en repos.

Je disais tout à l'heure que l'idée de la mort venait rarement attrister le marin prêt à combattre. Si je n'en étais convaincu, il me suffirait de parcourir l'entre-pont de *la Dévastation*. L'amiral a ordonné aux batteries flottantes de s'avancer vers Kinburn, le tambour a battu, et le clairon, tant bien que mal, sonne encore le rappel au poste de combat. Les hommes sont tous là, rangés autour de leurs chefs de pièces, fixes, immobiles, comme doivent l'être des soldats sous les armes. Leur figure est aussi impassible qu'en un jour d'exercice; on ne croirait pas assurément qu'ils vont braver de formidables dangers, que chaque instant qui s'écoule les rapproche de l'ennemi sous le feu duquel ils vont rester pendant plus de quatre heures. J'ai beau examiner leurs traits, je n'y vois nulle trace d'émotion; je remarque tout au plus de légers mouvemens d'impatience qui ont pour cause la lenteur de notre marche.

Un silence solennel régnait dans les rangs et n'était interrompu que par la voix de M. de Montaignac de Chauvance, qui du pont, où

il était seul devant les canons russes, transmettait ses ordres aux officiers. *La Dévastation* gouvernait directement sur le fort; ses sabords étaient à demi fermés. En apercevant ce bâtiment ras sur l'eau comme un ponton, n'offrant à l'œil rien de menaçant, avançant lentement, insouciant des boulets qui commençaient à pleuvoir autour de lui et au-devant desquels il se dirigeait avec sa nonchalance habituelle, le commandant russe dut se perdre en conjectures. S'exagérant la témérité du caractère français, il crut voir un chaland de débarquement destiné à jeter au pied même des murailles des troupes assez nombreuses pour pénétrer dans la place et obtenir une reddition sans le secours de l'artillerie.

Dix minutes de marche nous ont sensiblement rapprochés. Le tir de l'ennemi est plus précipité. Les boulets sillonnent l'atmosphère; mais tous passent au-dessus du pont. Nous sommes à 1,500 mètres, et cependant le commandant ne donne aucun ordre de stopper. *La Dévastation* présente toujours son avant. Une ceinture de fumée inonde les parapets des forts. Seuls, nous nous trouvons le point de mire de toutes les pièces. Les bombardes anglaises et françaises, embossées le long de la presqu'île, commencent leur feu, mais elles ne peuvent réussir à opérer une diversion à notre avantage. Enfin *la Dévastation* jette l'ancre à une portée de 800 mètres; — *huit cents mètres*, lorsque ses canons atteignent sûrement à une distance de *deux mille cinq cents!* — A peine mouillée, elle se présente tribord à l'ennemi, ses sabords s'abaissent, ses canons de 50 avancent au dehors leurs bouches menaçantes. Au commandement de feu! une détonation assourdissante fait frémir toutes les parties du navire, et quinze boulets ricochent en même temps sur les terrassemens russes. M. de Montaignac de Chauvance a quitté le pont pour se placer au centre de la batterie; il vient de s'arrêter sous le grand panneau, lorsqu'un obus, se faisant jour au travers d'un double blindage, tombe à ses pieds et projette sur les hommes qui l'entourent des éclats de bois qui blessent, heureusement sans gravité, quelques-uns d'entre eux. La mèche de l'obus n'est pas éteinte, elle fume, et le projectile peut éclater. Une baille pleine d'eau le reçoit à temps.

L'ennemi s'est aperçu qu'il tirait trop haut; il a rectifié son tir. L'action s'engage avec acharnement. Le temps sombre et les panneaux fermés laissent peu de jour pénétrer dans l'entre-pont. Cette demi-obscurité s'accroît encore de la fumée chassée par le vent; elle devient tellement épaisse, que les hommes semblent se mouvoir comme des ombres. Pendant que l'équipage charge et décharge sans cesse ses énormes canons, les tirailleurs du 3e régiment d'infanterie de marine, placés à l'avant et à l'arrière, font un feu nourri

sur les servans et chefs de pièces de l'ennemi. La galerie extérieure établie à bâbord, qui, d'après les calculs, était destinée à les recevoir, reste inoccupée, le commandant de Montaignac jugeant prudent de ne point exposer ces hommes sans bénéfice aux coups des Russes; il eut raison, car les projectiles qui labouraient le pont rendaient cette position intenable.

Un roulement des tambours arrête tout à coup l'élan de nos marins. La fonte cesse de tonner, et chacun reprend son poste et son immobilité. De nouveaux ordres sont donnés, l'officier de batterie les répète : il s'agit de remplacer la charge *au tiers* par la charge *au quart,* de changer le pointage et de faire mettre à la disposition des meilleurs chefs de pièces des projectiles creux remplis de matières incendiaires, — projectiles dits boulets spéciaux. Ces dispositions sont prises en moins de temps que je n'en mets à les décrire, et le combat recommence. Si court qu'ait été ce moment de repos, il semble que l'équipage l'ait trouvé trop long et qu'il veuille regagner le temps perdu en déployant une activité nouvelle : les canons roulent bruyamment sur leurs chariots, mûs par des bras robustes; les chargeurs enlèvent les boulets de 50 sans efforts, et comme si le poids de ces énormes projectiles n'était rien pour eux; — le refouloir va et vient sans relâche, faisant rendre aux parois de la pièce un tintement sonore; — les pourvoyeurs, le gargoussier sous le bras, accomplissent en courant le trajet de leur pièce à la soute. Toute cette agitation, se produisant au bruit de l'artillerie dans cette batterie basse, offre un tableau étrange. Chaque fois que la poudre étreint d'une langue de feu les flancs du navire, une lueur ardente se reflète sur l'équipage, illumine tous ces visages noircis par le salpêtre, embrase toutes les murailles : le bâtiment entier ressemble à une vaste fournaise.

La scène change bientôt : l'ennemi tire depuis quelques instans avec une justesse extraordinaire. Les boulets atteignent les plaques de fonte, dans lesquelles ils font une dépression de deux à quatre centimètres. Le son qu'ils rendent en touchant notre armure est sec, et le choc n'a aucun autre effet sur la coque; mais, soit que les artilleurs russes lancent en même temps des obus, soit qu'ils se servent de boulets rouges, il en est qui, sans faire de dépression, mâchent légèrement le fer et s'éparpillent en éclats dangereux qui pénètrent par les sabords. Plusieurs hommes tombent grièvement atteints. Leurs cris de douleur sont couverts par des hurrahs prolongés : le mât qui arborait le pavillon russe vient d'être emporté par un boulet, et les casernes du fort sont en feu. Quoique les batteries flottantes *la Lave* et *la Tonnante* aient pris leur embossage vingt minutes après nous, l'ennemi ne paraît pas vouloir partager sa besogne

en leur accordant une part dans sa défense, car d'autres hommes sont frappés à bord de *la Dévastation* et viennent se coucher sur le cadre. Si cela continue, le chirurgien ne restera pas oisif. Il y a cinquante minutes que nous combattons, et sept hommes déjà sont entre ses mains.

A onze heures, le feu est aussi vif de notre côté qu'au moment de l'embossage. Il n'en est pas de même de la forteresse : plusieurs de ses pièces sont démontées, les parapets sont minés par nos boulets, et la maçonnerie est gravement endommagée. L'ennemi tire toujours, mais plus lentement; on voit qu'il a perdu une partie de ses moyens d'action. Cependant les artilleurs russes conservent dans leur pointage la même précision. De nombreux boulets ricochent presque à l'ouverture des sabords; l'un des chargeurs demande un quatrième écouvillon : trois ont été cassés entre ses mains par les éclats du fer sans qu'il ait été touché! Au tir à volonté *la Dévastation* fait succéder le tir par bordées, qui, joint au feu soutenu des deux autres batteries, ne tarde pas à faire dans une partie de la muraille une brèche immense. La clé de voûte de la porte sud-est est enlevée; le cintre s'écroule avec fracas, entraînant dans sa chute les épaulemens, déjà rongés en plusieurs endroits.

Soudain, de notre côté, un craquement affreux couvre les bruits de la batterie, et deux hommes tombent pour ne plus se relever. Un boulet vient de pénétrer par un sabord du centre : après avoir tracé dans la pièce un sillon d'un centimètre de profondeur, il a décapité l'un des servans de gauche, broyé une épontille de 33 centimètres d'épaisseur, brisé en mille éclats le compas qui la surmontait, touché en plein bas-ventre un sergent d'infanterie de marine occupé au passage des projectiles, et s'est enfin réfugié dans la muraille en chêne du bâtiment, où il ne s'est arrêté qu'au blindage. Cette muraille a en cet endroit 60 centimètres d'épaisseur.

Le poste des blessés reçoit les deux cadavres mutilés : l'un, celui du servant de gauche, est dans un horrible état; son corps, sans tête, n'est plus qu'un amas de sang coagulé, l'épine dorsale est dépouillée, l'os du bras gauche est complétement à nu; l'autre, celui du malheureux sergent, forme trois morceaux, retenus seulement par le pantalon d'uniforme; les deux jambes ont été détachées. La mort a dû être prompte comme la foudre, car la figure est restée souriante.

Ce triste événement marque la fin du combat. La forteresse ne peut résister aux effets de notre artillerie; à demi écroulée, n'ayant plus que quelques pièces en état de servir, elle arbore le pavillon blanc. Devant ce signal pacifique, si souvent déployé par les nations belligérantes, le canon cesse de gronder. Un calme étrange succède

brusquement à un fracas épouvantable, et produit sur les sens une espèce d'engourdissement qui ne se dissipe qu'avec peine. Il semble qu'on sorte d'un pénible rêve. Deux embarcations se détachent simultanément des vaisseaux-amiraux et s'avancent vers la forteresse. Pendant que les officiers qui les montent parlementent avec le commandant russe, les équipages, rappelés sur le pont, prennent à la hâte leur repas, s'entretenant avec entrain des faits accomplis, bien désireux de continuer une partie qu'ils viennent d'abandonner si belle.

Jetons un coup d'œil sur le tableau qui s'offre à nous. Au moment de lever l'ancre pour venir s'embosser, et même aux débuts du combat, le ciel était sombre, le vent soufflait frais, et la mer clapotait; maintenant le ciel est plus pur que jamais, la mer est droite et tranquille comme nous la trouvâmes au détroit de Gibraltar. Étrange contraste, le soleil resplendit sur les ruines désolées de la place ennemie! Il semble vouloir couvrir d'un éclatant linceul les victimes glorieuses de ce mémorable fait d'armes. Nos plaques portent les traces de *trente et un boulets*, et je puis en compter *quarante-quatre* sur le pont. Le chêne est couvert de longues déchirures : les boulets en passant creusaient leur lit, et ricochaient à quelques centaines de mètres plus loin. La mer est parsemée de détritus provenant de ces cicatrices et des éclats des jambettes. Toutes ces marques ineffaçables sont recouvertes d'une poussière blanchâtre. Les couleurs nationales sont traversées par un obus. Une ancre de 700 kilogrammes, couchée à l'avant sur le pont, est brisée en plusieurs morceaux; la partie directement atteinte a suivi le projectile à la mer. Les autres batteries portent moins de traces sur leur pont. *La Lave* a reçu en totalité une soixantaine de boulets. J'ai peu parlé du reste de l'escadre, parce que je me suis promis de m'écarter le moins possible de *la Dévastation*, et surtout parce que les vaisseaux ne sont venus prendre part au combat que fort tard et à une grande distance. Les trois batteries flottantes peuvent être considérées comme ayant seules, avec les bombardes, réduit les forts de Kinburn au silence et essuyé entièrement leur feu meurtrier. Quelques lignes, extraites de l'ordre du jour de l'amiral Bruat, viennent à l'appui de notre opinion : « *Le feu écrasant* des batteries flottantes et des bombardes a tellement précipité le dénoûment de l'action, que les autres bâtimens de l'escadre *n'ont pu prendre à ce glorieux combat* toute la part qui leur avait été promise; mais, par la précision de leurs manœuvres, par leur ardeur à se porter au feu, les canonnières, les vaisseaux, les frégates, les corvettes et les avisos à vapeur ont montré ce que l'amiral était en droit d'attendre d'eux, si la lutte s'était prolongée davantage. »

Le général russe Kokonovich vient d'accepter cependant la sommation qu'on lui a faite de capituler. La garnison sort de la place avec les honneurs de la guerre; elle défile sur les glacis, où elle dépose ses armes, emportant avec un pieux respect tous les ornemens religieux. Le commandant russe est reçu par les généraux Bazaine et Spencer, qui se sont avancés avec leurs troupes jusqu'en dehors du village incendié. La valeureuse défense des forts de Kinburn fait le plus grand honneur au courage héroïque des vaincus. L'ennemi n'a en effet consenti à se rendre que lorsque les pièces, démontées de leur affût, n'ont plus permis de brûler une seule amorce, et parce qu'il ne pouvait songer à soutenir avec avantage un assaut contre des troupes de beaucoup supérieures en nombre, auxquelles d'ailleurs de larges brèches offraient un chemin facile pour parvenir aux remparts. Ces brèches, c'est le feu des batteries flottantes qui les a ouvertes (1). Évidemment les fortifications les mieux assises ont tout à redouter de pareils engins. L'amiral Lyons, visitant plus tard *la Dévastation*, resta saisi d'étonnement, et ne put s'empêcher de s'écrier : « Non, non, plus de vaisseaux! » Le résultat obtenu a dépassé l'attente de l'amiral Bruat lui-même, plus familier avec la nouvelle invention dont l'empereur Napoléon III a doté la stratégie maritime. Dans son rapport, où il rend hommage à l'habileté de MM. les commandans de Montaignac de Chauvance, de Cornulier-Lucinière et Dupré, il s'exprime ainsi : « J'attribue ce prompt succès en premier lieu à l'investissement complet de la place par terre et par mer, en second lieu *au feu des batteries flottantes*, qui avaient déjà ouvert dans les remparts plusieurs brèches praticables, et dont le tir, dirigé avec une remarquable précision, eût suffi pour renverser de plus solides murailles. *On peut tout attendre* de l'emploi de ces formidables machines de guerre, quand elles seront conduites au feu par des officiers aussi distingués que ceux auxquels l'empereur avait confié le commandement de *la Dévastation*, de *la Lave* et de *la Tonnante*. »

(1) Deux extraits de journaux anglais, que nous traduisons presque littéralement, donneront une idée de l'impression produite parmi nos voisins par l'affaire de Kinburn. « Les batteries flottantes, lisons-nous dans le *Galignani's Messenger* du 3 novembre 1855, ouvrirent leur feu avec un magnifique fracas, et *une de ces batteries* en particulier se distingua tout le temps par la régularité, la précision, la force de son feu. L'ennemi répondit avec vigueur, et les batteries doivent avoir été soumises à une sévère épreuve, car l'eau était éclaboussée en forme de colonne par les boulets pleuvant autour d'elles. » De son côté, le *Morning Post* s'exprimait ainsi au sujet des batteries flottantes : « Ces batteries, qui, enfermées dans une impénétrable enceinte de fer, bravant les canons du plus fort calibre, peuvent s'approcher des forts de l'ennemi et porter partout la destruction et l'épouvante, sont le type véritable des ressources et de la puissance de nations comme l'Angleterre et la France, ainsi que des solides élémens de leur richesse et de l'inébranlable fermeté de leur résolution. »

Une heure après la prise de possession de la presqu'île de Kinburn, je descendis à terre. Nos canonniers, auxquels le commandant avait accordé la permission de visiter la place, arrivaient en même temps. J'entrai par la poterne qui s'avance sur le liman du Dniéper (1), la porte du front sud-est n'existant plus. Quel douloureux spectacle! On se croisait à chaque pas avec des convois de blessés ou de morts. La terre était couverte de boulets et de débris. Des huit corps de bâtiment que renfermait la forteresse, pas un n'a échappé à nos coups : les toitures sont à jour, et les murs, écroulés çà et là, laissent voir des salles dévastées. Le plus vaste de ces bâtimens, qui renfermait les cuisines, a été anéanti par l'incendie; le parc à projectiles est criblé : un seul obus cependant y est entré, et, chose extraordinaire, a éclaté sans mettre le feu aux boulets chargés que contenait l'édifice; les logemens des officiers et de la garnison, le magasin des vivres et les ambulances sont à reconstruire. Il est difficile de se frayer un chemin à travers ces amas de décombres. Mais voulez-vous avoir une idée plus nette des terribles coups que nos bâtimens ont portés à l'ennemi, gravissez jusqu'aux terrassemens. Ici c'est une pièce qu'un boulet a frappée à la volée et jetée à bas de son affût; là c'est un affût broyé de telle sorte que la culasse du canon s'est affaissée, laissant les artilleurs sans moyens d'action; — plus loin, d'autres canons ébréchés, d'autres affûts paralysés, et partout des terres enlevées des talus et entassées comme à main d'homme sur cette artillerie à jamais inutile. Dès deux heures, au rapport du commandant russe, la place n'était plus tenable. Ce qui survivait d'hommes valides s'était réfugié dans les casemates et à l'abri des fossés qui regardent le Dniéper.

Visitons maintenant les deux forts qui s'élèvent entre la place principale et la pointe extrême de la presqu'île. Reliés par un chemin couvert, ces deux ouvrages pouvaient être d'un grand secours à l'ennemi, s'il avait eu affaire à de moins habiles tireurs que les nôtres; mais le feu des batteries françaises s'étant concentré sur un même point, le général Kokonovich les fit abandonner pour porter toutes ses forces du côté attaqué, après avoir toutefois inutilement tenté de s'opposer au passage des canonnières dans le liman du Dniéper. Ces ouvrages quadrangulaires sont construits, l'un, celui de *la pointe,* dont le pied est baigné par la mer, en bois de sapin blanc revêtu de sable fin; l'autre, désigné par nous sous le nom de *fort intermédiaire*, en épaisses couches de gazon superposées, formant talus extérieurement et soutenues intérieurement par des

(1) Grande nappe d'eau qui s'étend près de l'embouchure de certains fleuves. Le *liman du Dniéper* est formé par la réunion de ce fleuve et du Bug.

fascines. Le travail de ce dernier est remarquable. Il compte environ une vingtaine d'embrasures; toutes ne sont pas armées. Au centre s'élèvent le traditionnel four à boulets rouges, une poudrière et une espèce de corps de garde ou réduit fortement blindé, construit aussi en bois blanc. Ces deux forts n'existeraient plus sans doute, si les Russes ne les avaient promptement abandonnés.

En définitive, cette journée du 17 octobre, célébrée par les ordres du jour de l'amiral Bruat et du maréchal Pélissier, avait coûté aux Russes quarante-cinq hommes tués et cent trente blessés. Les alliés n'avaient eu à regretter que la perte des deux marins de *la Dévastation,* et environ vingt-cinq hommes blessés plus ou moins grièvement, tant à bord de ce dernier bâtiment qu'à bord des autres batteries flottantes.

Le 19 octobre, les prisonniers russes étaient dirigés sur Kamiesh. Par un rapprochement bizarre, quarante-cinq ans plus tôt, — le 19 octobre 1813, lendemain de la néfaste bataille de Leipzig, — le général Kokonovich, notre prisonnier d'aujourd'hui, entrait en vainqueur sur le territoire français !

III. — L'OCCUPATION. — LA PRESQU'ÎLE DE KINBURN. — UNE DÉBACLE.

Le lendemain du combat de Kinburn, vers six heures du matin, l'ennemi faisait sauter la forteresse d'Otchakof, exposée *sans utilité* (d'après les termes d'une dépêche russe) à une destruction inévitable, si nos bâtimens se décidaient à la bombarder. A la même heure, tous les bâtimens de l'escadre mettaient leur pavillon en berne. Aux cris d'enthousiasme, aux chants de victoire allaient succéder les prières des morts. Le moment était venu de procéder à l'enterrement des deux marins de *la Dévastation*. L'arrière de notre batterie avait été transformé en chapelle. Un catafalque d'une imposante simplicité recouvrait les deux corps. Il n'y avait là ni drap noir étoilé d'argent, ni panaches blancs, ni flambeaux ciselés, ni croix funèbre brodée sur velours. Des pavillons aux couleurs nationales recouvraient seuls les restes mortels de nos braves camarades, et les parois de la chapelle improvisée étaient modestement décorées par les drapeaux de toutes les nations alliées.

Vers onze heures, l'aumônier du *Montebello* arriva revêtu de ses habits sacerdotaux. Le commandant de *la Dévastation* et ses officiers se rangèrent à droite et à gauche des cercueils : les états-majors des divers bâtimens leur faisaient face. L'équipage sur deux rangs avait pris place à tribord et à bâbord. L'office des morts fut récité au milieu du recueillement général. Il n'est personne qui puisse assister sans une émotion profonde à une cérémonie funèbre

célébrée ainsi entre le ciel et l'eau, sur le glorieux théâtre où sont tombées les victimes; il n'est personne qui n'éprouve le besoin de proclamer hautement son respect pour tous ceux qui, loin de leur famille, sacrifient si noblement leur existence à la grandeur de la patrie.

La prière et l'aspersion terminées, les corps furent déposés dans le grand canot, suivi d'un long convoi d'embarcations. Arrivés à la plage, les hommes du canot portèrent les cercueils à bras jusqu'à la fosse creusée dans les talus des fossés extérieurs de la forteresse. Après une courte et dernière prière, la terre se referma, et une humble croix de bois blanc fut plantée sur la sépulture des deux courageux marins.

Les batteries flottantes anglaises entrèrent sur rade dans la matinée du 19 octobre, remorquées par deux frégates. Arriver quarante-huit heures trop tard, c'était jouer de malheur; elles repartirent immédiatement, sans même se donner la peine de jeter l'ancre, et se promettant bien sans doute d'avoir un jour leur revanche.

Avant d'entrer dans le liman du Dniéper, *la Dévastation* reçut l'ordre de remettre ses blessés aux divers vaisseaux de l'escadre qui lui furent désignés. Cette évacuation se fit avec une certaine solennité : couchés dans leurs cadres, les blessés, hissés par le grand panneau, passaient devant la garde assemblée, qui leur portait les armes pendant que le tambour battait aux champs. Les officiers se découvraient à leur passage, et le commandant de Montaignac de Chauvance adressait à chacun de ces braves marins quelques bonnes paroles d'encouragement. On les transportait ensuite dans les canots, qui partaient aussitôt pour leur destination. Les batteries flottantes *la Lave* et *la Tonnante,* devant lesquelles les blessés étaient obligés de passer, avaient également rassemblé sur leur pont la garde et les tambours.

Le 25 octobre, nous faisions notre entrée dans le Dniéper. Le mouillage assigné à chacune des batteries préservait d'une attaque des Russes la forteresse de Kinburn, où il importait de pouvoir s'établir avec sécurité, puisque les amiraux avaient décidé, de concert avec le général Bazaine, qu'on hivernerait dans la presqu'île. Un seul régiment, le 95e de ligne, qui sut se faire une si belle page dans la guerre d'Orient par le combat du pont de Traktir, devait rester préposé à la garde de notre conquête. Pour faciliter la défense de la place, les vaisseaux mirent à terre plusieurs canons de 30, et les batteries flottantes complétèrent cet armement avec six pièces de 50. Quant aux Anglais, ils ne laissèrent derrière eux que leur pavillon, flottant sur le bastion de la pointe extrême : l'armée anglaise n'était pas assez forte pour se démembrer, et la division ma-

ritime organisée par les soins de l'amiral Bruat pouvait seule défendre nos nouvelles positions.

Les troupes de terre et de mer partirent donc après avoir fait plusieurs reconnaissances : la troupe de terre avec la cavalerie à quelques lieues de la forteresse, la division de mer avec les canonnières dans le Bug et le Dniéper, sous la conduite du contre-amiral Pellion. L'une revint chargée de légumes, de bois, de fourrage et de harengs salés, pris dans les deux villages de Paksofka et de Skadofka; l'autre, remorquant un radeau de bois de construction d'une grande valeur, mais non sans avoir échangé quelques coups de canon avec les batteries en terre dont les rives du fleuve sont bordées, tandis que nos cavaliers n'avaient rencontré dans leurs excursions que des masures abandonnées et environ deux cent cinquante Cosaques, qui s'étaient bornés à les regarder de loin.

Le commandement maritime de la division de Kinburn (1) fut confié à M. le capitaine de vaisseau Paris, qui abandonna *le Fleurus* pour porter son guidon sur l'aviso à vapeur *le Vautour*. Le colonel Muller, du 95ᵉ de ligne, eut de son côté le commandement supérieur des troupes de terre, composées du régiment à la tête duquel il avait perdu deux chevaux au pont de Traktir, et de trois détachemens d'infanterie de marine, qui, débarqués des batteries flottantes, furent chargés de garder les forts avancés de la presqu'île.

Pour arriver à se mettre sur un pied de défense respectable, les vainqueurs de Kinburn avaient fort à faire, il faut bien le dire. Avec un peu d'efforts, ils réussirent cependant à *se débrouiller* (qu'on nous permette ce terme si usité dans la langue du marin). La division du commandant Paris avait prêté le concours de ses équipages à l'armée de terre, et l'on s'était mis à l'œuvre avec courage. Une attaque sérieuse pouvait être à craindre par le front sud-est de la forteresse, et c'était précisément de ce côté que les batteries flottantes avaient ouvert ces larges brèches dont parlait l'amiral Bruat. Pour faire disparaître ces brèches, il ne fallait rien moins que maçonner de nouvelles murailles. On fit à l'intelligence du troupier français un de ces appels qui sont toujours écoutés, et les fortifications écroulées se relevèrent bientôt sous la direction des officiers du génie. La prise du radeau de bois de construction opérée par la

(1) Elle se composait de quatorze navires de flottille, savoir : trois avisos, *le Vautour*, *le Milan* et *le Lucifer*; — les trois batteries flottantes; — sept canonnières : *la Flèche*, *la Grenade*, *la Flamme*, *l'Alarme*, *la Bourrasque*, *la Meurtrière* et *la Rafale*, — et le transport *la Provençale*. M. l'abbé Lamarche avait été nommé aumônier de cette division. Les avisos *le Milan* et *le Lucifer* devaient faire l'office de courriers entre Varna et Kinburn, même pendant les plus mauvais temps de l'hiver. *La Provençale* était désignée pour servir tour à tour d'hôpital et de magasin.

division du contre-amiral Pellion était pour nous un événement des plus heureux, et les nombreux madriers qui se trouvèrent si à propos sous notre main servirent à élever des palissades de clôture que l'ennemi eût difficilement escaladées.

Je trouve dans les notes manuscrites d'un touriste qui visita Kinburn en 1853 quelques indications sur la presqu'île dont le sort des armes venait de livrer les abords à la France. A l'entrée du liman, ce voyageur remarqua Kinburn à sa droite, et un peu plus loin à sa gauche Otchakof. Il évalue à quatre cents hommes la garnison qui occupait Kinburn en 1853, et parle des travaux de la forteresse comme peu importans (1). La fondation de Kinburn remonte à la domination turque : c'est le traité de Kutchuk-Kaïnardji qui l'a donné aux Russes (1774). Défendue par le célèbre Souvarof, cette forteresse résista en 1786 à tous les efforts des Ottomans, lesquels furent repoussés après trois assauts malheureux. Otchakof est dans une position très différente de celle de Kinburn. Du haut de l'éminence où le château est comme perché, le regard se promène à gauche sur toute l'étendue du liman, à droite et en face sur la Mer-Noire. La ville a été détruite, et Otchakof n'est plus qu'une position militaire. C'est le 17 décembre 1788 qu'elle fut emportée d'assaut par les Russes, à la faveur d'un hiver très rude qui avait gelé le liman. Leur triomphe fut souillé par d'horribles massacres. Non-seulement la garnison fut passée au fil de l'épée, mais les soldats russes égorgèrent pendant trois jours des vieillards, des femmes, des enfans. Les noms de Potemkin et de Souvarof se lient tristement au souvenir de cette affreuse boucherie.

Le pays où nous venions de nous établir avait, on le voit, de tragiques et sanglantes annales. Peu d'entre nous toutefois se préoccupaient du passé de la presqu'île ; marins et soldats étaient tout entiers aux émotions du présent. Depuis plus d'un mois, le pavillon des alliés flottait sur Kinburn. Les travaux, poussés avec activité, avaient doté notre nouvelle conquête d'une défense formidable. On aurait en vain cherché sur les murailles rebâties du côté du sud-est d'autres traces de la victoire du 17 que les empreintes toutes fraîches du mortier. Les parapets se dressaient de nouveau, plus solides que jamais, épaulés par des gabions bien enterrés et pressés les uns contre les autres. Le embrasures, où s'étalaient fièrement les pièces de 30 des vaisseaux et les monstrueux canons des batteries flottantes, étaient reconstruites avec le même soin. Les fossés étaient entourés de barrières colossales. « Lorsque les Russes ren-

(1) Il faut croire que ces travaux avaient été poussés avec une grande activité depuis l'époque de ce voyage. En effet, lorsque nous primes Kinburn, la forteresse était défendue par 1,500 hommes et 174 bouches à feu; elle renfermait 2,500 projectiles, 120,000 cartouches, 3 poudrières, etc.

treront en possession du fort, disait-on autour de moi, ils verront qu'on peut nous confier quelque chose. »

On ne s'était pas contenté de fortifier Kinburn; on avait creusé à l'extrémité du village qu'abritait le château une tranchée armée de plusieurs pièces de campagne. Un chef de bataillon, préposé à la défense de cette position avancée, en avait fait l'objet de sa plus tendre sollicitude. Le fossé était tellement large en cet endroit, que les eaux du liman et de la Mer-Noire venaient s'y confondre. Trois rangs de *trous-de-loup* le précédaient; des filets abandonnés par les pêcheurs sur le rivage étaient un peu plus loin attachés sur des pieux. Ce rideau, invisible au tomber du jour, devait gêner singulièrement les assaillans qui auraient choisi ce moment pour nous visiter. Des cercles en fer, provenant de démolitions de barriques, se dressaient traîtreusement sous les pieds; à demi enterrés, ils formaient des espèces de traquenards qui invitaient le passant le plus inoffensif à donner la tête la première dans la gueule béante des trous-de-loup. C'était une invention ingénieuse qui n'attendait qu'une occasion de se produire avec succès, car le novateur lui-même se prit à son propre piége. Tous ces riens, tous ces gracieux colifichets de l'art militaire s'étalaient à l'envi aux abords de notre première ligne. Un jour, le colonel Muller se dit que, par un temps de brume aussi fréquent, il ne serait pas mauvais d'avoir en plus, à quelques centaines de mètres au-delà, un poste avancé, composé de quatre hommes seulement, pour interroger les alentours et prévenir au besoin toute velléité de surprise de la part des Cosaques. Il demanda parmi ses troupiers des hommes de bonne volonté, — le régiment tout entier sollicita cette faveur. Les élus furent donc immédiatement installés dans une petite masure qui s'élevait le long du liman, et formèrent, à partir de cet instant, un poste d'observation qui présenta une nouvelle garantie pour la tranquillité de chacun. Le *fort du Nord* n'était pas moins bien partagé que Kinburn même. Le *fort intermédiaire* avait reçu un détachement de marins; le *fort de la pointe* était occupé par l'infanterie de marine, sous le commandement des lieutenans Aubein, Gastaldi et Dastugue.

Voilà pour la défense de terre; mais la division du commandant Paris avait aussi sa tâche à remplir. *La Dévastation, la Lave* et *la Tonnante* étaient mouillées de telle façon que leur artillerie pût balayer la presqu'île sur tout l'espace qui s'étend du front sud de la forteresse à l'entrée du village. Des essais de tir avaient eu lieu, et les projectiles atteignaient non-seulement la langue de sable, mais ils la traversaient dans une largeur évaluée à 800 mètres, et tombaient en ricochant encore dans la Mer-Noire. Elle eût été à plaindre, l'armée qui se fût aventurée sous la volée de nos canons.

La canonnière *la Bourrasque* commandait les ouvrages avancés;

elle n'était mouillée qu'à 200 mètres de ce point. Les autres bâtimens de la division, au milieu desquels *le Vautour* faisait flotter son pavillon de commandement, avaient jeté l'ancre entre le *fort intermédiaire* et la forteresse.

Ainsi installés sur un pied de défense très respectable, nous pouvons écouter sans crainte les bruits qui nous viennent de toutes parts. Ce sont d'abord les journaux qui, reproduisant les dépêches russes, nous apprennent que nos ennemis ne sont pas disposés à nous laisser jouir tranquillement de notre possession. L'empereur Alexandre, resté malade à Nicolaïef, a donné des ordres pour que son armée ne soit pas inactive, et il a prévu l'hivernage à Kinburn de nos bâtimens, « puisque, disent les dépêches, des barques plates en grande quantité sont armées en guerre dans le Bug, et qu'une flottille attend dans le Dniéper un moment favorable pour s'y joindre. » Ensuite ce sont deux déserteurs qui affirment à l'interprète qu'un mouvement considérable de troupes se fait à Cherson, et qu'on parle d'une attaque prochaine et inévitable. Puis encore c'est l'armement d'Otchakof : le fort n'existe plus, mais les hauteurs se couvrent, assure-t-on, de batteries en terre. Nous pouvons d'ailleurs nous-mêmes, à l'aide de longues-vues, suivre l'exécution de ces ouvrages. Les troupes travaillent avec toute la patriotique ardeur que le knout est capable d'exciter; des exercices fréquens sont commandés pour distraire la jeune milice, nouvellement recrutée. La journée du 3 novembre survint au milieu de ces préparatifs de l'ennemi qui nous tenaient en éveil. Une brume des plus intenses étendait depuis le matin son voile épais sur le liman. Les bâtimens s'étaient perdus de vue, et leurs équipages reposaient paisiblement. Soudain des coups de fusil précipités retentissent, le canon gronde, et les cris « aux armes ! » nous arrivent distinctement. Chaque commandant, à défaut d'ordres qu'il était impossible de transmettre, se met aussitôt en branle-bas de combat. *La Dévastation* reprend en un instant son terrible aspect : les canonniers sont tous à leurs pièces, les affûts grincent, les pourvoyeurs attendent. Au bout d'un silence de quelques minutes, le cri de « qui vive! » poussé par les factionnaires annonce l'arrivée d'un canot. Quatre officiers français, qui s'étaient aventurés à plusieurs mètres du poste avancé, venaient d'être enlevés par les Cosaques, qui, peut-être sans cette rencontre, eussent tenté un coup de main sur nos ouvrages (1).

(1) La relation de la captivité de nos officiers a été publiée dans les journaux français. Elle constate le bon accueil qu'ils trouvèrent en Russie. Le tsar Alexandre II les reçut à Nicolaïef, et s'informa avec intérêt de leur grade, de leur position. Il leur demanda s'ils étaient bien traités, et, sur leur réponse affirmative, il ajouta : « Ne craignez rien, messieurs, dites-moi bien tout; je reçois tous les jours tant de bons témoignages de la manière dont mes officiers sont traités en France, que je tiens à vous faire passer le

Pendant que nous poursuivions activement nos travaux de défense, la garnison russe d'Otchakof menait une vie assez triste, à en juger par le récit d'un jeune milicien qui, pour fuir un châtiment, s'était sauvé, le 10 décembre, à l'aide de l'une de ces embarcations nommées *plates*, confiant, sans hésiter, sa vie aux caprices des courans, qui eussent pu, si le vent avait changé, l'entraîner à plusieurs lieues dans la Mer-Noire. Ce malheureux n'avait ni rames ni voiles, et ne pouvait espérer aucun secours, surtout la nuit; heureusement le sort voulut qu'il vînt précisément échouer sur la pointe de sable où un soldat d'infanterie de marine en sentinelle le remit entre les mains de ses supérieurs. Son interrogatoire confirma ce que nous savions déjà sur l'armement d'Otchakof, et ne nous apprit rien autre chose que la délivrance à l'armée russe de chaussures d'hiver ferrées à glace.

Cette précaution était fort sage après tout, car l'hiver commençait à se faire vivement sentir. Nous avions la nuit des froids de 5 degrés, et le courant du Dniéper et du Bug charriait des glaces. Ces glaces, de 2 centimètres d'épaisseur, devaient venir de très loin; elles descendaient en tournoyant sur elles-mêmes, se minaient par le frottement, et formaient des assiettes d'une circonférence très régulière et toutes de la même grandeur. Vers la fin de novembre, il en vint tant que l'entrée du liman en fut complétement obstruée; elles glissèrent les unes sur les autres, couvrirent peu à peu la surface

moins désagréablement possible le temps que vous devez rester parmi nous. » Il leur tendit ensuite la main et les congédia en disant : « Espérons, messieurs, que cette poignée de main pourra bientôt être celle d'un ami! — Sire, lui répondit l'un des officiers, notre captivité sera presque pour nous un heureux souvenir, puisqu'elle nous aura procuré l'honneur de voir votre majesté. » Ils se retirèrent ensuite, et descendirent dans la cour de l'hôtel, où ils se virent bientôt entourés par de hauts personnages avides de les questionner. Chacun d'eux eut son groupe. Parmi ses interlocuteurs, un des prisonniers, qui avait le grade d'enseigne, distingua bien vite un officier portant des lunettes, des épaulettes à grosses torsades, et auquel toutes les personnes présentes témoignaient un profond respect. Toutes ses questions portaient sur la marine. Après avoir longuement répondu, l'enseigne crut à son tour pouvoir se permettre quelques questions, et il lui demanda s'il servait dans la marine. « Oui, répondit-il, je suis marin depuis mon enfance. » L'enseigne français allait continuer ses questions, lorsque le capitaine L..., qui venait de prendre quelques renseignemens, s'approcha de lui en disant : « Vous savez que vous parlez à son altesse impériale le grand-duc Constantin. » Visiblement décontenancé en apprenant quel était son interlocuteur, l'officier français s'excusa; mais le prince le mit bientôt à son aise. Il le présenta lui-même au général Todtleben, au comte Orlof et à d'autres personnages. Puis, un de ses aides-de-camp étant venu le prévenir qu'il était attendu : « Au revoir, monsieur, dit-il au marin français en lui tendant la main; j'espère vous revoir avant mon départ pour Odessa. » Effectivement quatre jours après il le fit rappeler. La captivité de nos officiers fut en définitive aussi douce que possible, et ils n'eurent qu'à se louer des soins, des attentions mêmes dont ils furent l'objet jusqu'au 13 décembre, jour où on leur annonça l'arrivée d'une frégate française qui venait les chercher.

de la baie, étreignirent les bâtimens, et s'étendirent enfin sur les eaux à perte de vue. Le thermomètre marquait alors 15 degrés au-dessous de zéro. Ce ne fut qu'avec la plus grande prudence que les marins de la division se risquèrent sur cette immense nappe blanche. Moi-même, quand j'y posai les pieds, je m'arrêtai au premier pas; je voulais avancer, mes jambes s'y refusaient; mon esprit se préoccupait sans cesse de l'idée que ces faibles glaces, étroitement liées entre elles, étaient venues séparément, et qu'une seconde suffirait pour les désunir sous mes pieds. Je songeais que je marchais sur une tombe qui pouvait s'ouvrir et se refermer sur moi. Je fis comme les autres pourtant, je m'enhardis, et pendant plusieurs jours j'allai d'un bâtiment à l'autre, et même jusqu'à terre.

Dans la nuit du 11 au 12 décembre, la température s'étant subitement radoucie, une débâcle imprévue vint troubler le sommeil de la division. Les glaces, en se rompant sous les efforts du courant, faisaient un bruit vague, indéfini, comparable au mugissement lointain de la mer sur une plage inégale. Elles venaient se briser sur les chaînes de mouillage, et de là, rencontrant une résistance sur l'avant de chaque bâtiment, particulièrement sur celui des batteries flottantes, elles formaient une effrayante montagne, qui, poussée par la base, montait lentement jusqu'à la hauteur des bastingages, et dont la crête retombait pour se reformer aussitôt.

L'avant de *la Dévastation,* après avoir vu cet amas de glaçons disparaître et se renouveler plusieurs fois, se trouva enfin pressé par une masse si considérable, que l'ancre déchira le fond. Alors commença une retraite lente, presque insensible, mais que la pesanteur d'une ancre de vaisseau traînante rendait dure et saccadée comme le cahot fatigant d'une voiture mal suspendue (1). Chose incroyable, cette pression effrayante ne parvenait à imprimer au bâtiment que de violentes trépidations. Cette retraite dura plusieurs heures. Nous avions parcouru ainsi un espace de 1,600 mètres, et, comme si *la Dévastation* en avait donné le signal, la flottille tout entière recula devant l'irrésistible élan de la débâcle.

La Lave, ne pouvant, à notre exemple, traîner son ancre de vaisseau, trop solidement mouillée, rompit sa chaîne. Qu'on se figure ces énormes maillons cédant tout à coup à une tension extraordinaire, et l'on aura une idée du frottement qui dut se produire dans ses écubiers. Il en jaillit des milliers d'étincelles qui projetèrent une lueur ardente comme celle d'un brasier qui s'écroule. Ne pouvant espérer rester dans le liman, parce que les ancres qu'elle possédait étaient trop faibles, elle chauffa, puis, aidée par les glaces qui acti-

(1) En prévision d'un hiver rigoureux, l'amiral Bruat avait fait embarquer une ancre de vaisseau sur chacune des batteries flottantes.

vaient sa marche, elle gagna heureusement le chenal balisé, et se rendit dans la Mer-Noire, où elle prit, perpendiculairement aux ouvrages avancés, un mouillage très propre à la défense. *La Tonnante*, plus rapprochée de terre, fut des trois batteries flottantes celle qui eut le choc le moins dur à supporter; elle ne dériva que de 800 mètres. Tous les bâtimens, sans exception, suivirent le mouvement des glaces. A onze heures du matin, ils avaient repris leur immobilité, et aucun événement malheureux, aucun abordage n'était à regretter. Cette scène, assurément des plus curieuses et des plus saisissantes qu'il soit donné à un navigateur d'admirer, devait nous apparaître une seconde fois, plus magnifique encore, et nous faire sentir aussi plus vivement peut-être l'impuissance des hommes devant les élémens déchaînés.

Le 13 décembre, la glace avait repris; le lendemain, elle entourait notre carcasse de fer. A partir de ce moment allait se dérouler une suite de spectacles nouveaux pour des hommes aussi peu habitués que nous aux curieux effets de l'hiver dans ces froides régions. Je vois encore *le Milan* revenant de Varna, porteur du courrier et des provisions, par une température de 20 degrés et une mer assez grosse. Sa coque n'est plus visible; les lames l'ont revêtue d'un riche manteau de pendeloques, plus brillant et plus pur que le cristal. Les tambours ressemblent à une cascade à demi congelée, lançant ses flots d'écume au milieu d'innombrables fuseaux de verre filé; les rayons blanchâtres du soleil miroitent à travers cet édifice de glaçons transparens, vrai palais de cristal des contes de fées.

D'Otchakof à Kinburn, on peut traverser à pied sec. Ce fut ce que voulut un jour nous prouver un soldat russe que nos factionnaires épiaient depuis longtemps. Parti avec quatre de ses compatriotes, il fit avec ceux-ci une bonne portion du chemin, dirigeant ses pas bien au-delà de nos avant-postes. Ses compagnons le quittèrent bientôt pour retourner sur leurs pas, le laissant seul continuer sa route. *La Dévastation* signala sa présence par le télégraphe. Les matelots de *la Tonnante* furent autorisés à se mettre à la poursuite de ce militaire, qui pouvait être un envoyé porteur d'ordres pour le commandant des troupes russes, qu'on supposait campées très près de nous. Plus alertes que le chamois, plus légers que la gazelle, les matelots, le fusil sur l'épaule, commencèrent une course que le chemin glissant et inégal ne ralentissait pas. Le soldat russe ne se pressa pas beaucoup d'abord; mais, jugeant au bout de quelques minutes qu'il perdait du terrain, il se mit à courir. Comme il portait des souliers ferrés à glace qui lui assuraient l'équilibre, il eût pu, sinon échapper, du moins donner le temps aux Cosaques vers lesquels il s'avançait de l'apercevoir et de venir à son secours. Un coup de fusil tiré par le moins éloigné de nos marins l'avertit qu'il y

avait danger à prolonger sa fuite; soit que la balle eût sifflé à ses oreilles, soit qu'elle eût ricoché à ses pieds, il s'arrêta subitement et fit signe qu'il se rendait. Fière d'avoir rempli sa tâche avec tant de succès, l'escorte du conscrit russe, — car c'était un jeune homme de seize ans, — regagna *le Vautour*, où elle livra le prisonnier aux interrogatoires de l'interprète. On ne trouva sur lui aucuns papiers, mais ses déclarations tendirent à nous faire croire à des préparatifs hostiles. Quant à la résolution qui l'avait porté à traverser le liman, elle ne venait, disait-il, que de lui seul. Sa fuite devant nos hommes démentait cette assertion : il était fort présumable qu'il s'était débarrassé de papiers compromettans. Le même jour, un autre soldat russe fut pris aux abords des ouvrages avancés : même interrogatoire, même réponse.

Peu de temps auparavant, les timoniers nous annonçaient l'arrivée de plusieurs hommes partis d'Otchakof en parlementaires. Le commandant de Montaignac de Chauvance, se trouvant par le mouillage de *la Dévastation* le plus rapproché d'eux, ordonna à M. de Saint-Phalle, lieutenant de vaisseau, d'aller, suivi de quatre marins, à la rencontre des Russes. Après une marche de vingt-cinq minutes par un froid de 22 degrés, M. de Saint-Phalle les rejoignit. Un officier russe, le saluant courtoisement, lui remit de la part de nos compatriotes, alors retenus prisonniers à Odessa, une lettre par laquelle ceux-ci faisaient connaître leur position et leurs besoins; puis, sans plus de paroles, il salua de nouveau et se retira. Cet officier, d'une taille ordinaire, aux manières distinguées, parlait le français avec peu de facilité, cherchant ses expressions, bien qu'il n'eût que quelques mots à dire. Il était vêtu de la fameuse capote, qui ne diffère de celle du soldat par aucun signe bien visible, précaution prudente dictée à la Russie par une triste et longue expérience. Les soldats étaient de très beaux hommes au teint basané, à la moustache sévère, véritables types du grognard; ils paraissaient avoir défié le sort des combats, tant ils étaient robustes et bien portans, et appartenir aux vaillans restes de la vieille armée qui avait si longtemps défendu Sébastopol.

L'hiver se décida enfin à user de toutes ses rigueurs; le thermomètre baissa toujours : vers la fin de décembre, il était stationnaire à *vingt-cinq* degrés, et les blocs de glaces, sciés autour de *la Dévastation* pour dégager sa coque, avaient une épaisseur de 50 à 70 centimètres.

IV. — LES DISTRACTIONS DE L'HIVERNAGE.

Au milieu des épreuves sans nombre qu'avaient à supporter la division navale et la petite armée de Kinburn, le caractère français ne

pouvait perdre ses priviléges. Notre vieille gaieté ne s'est jamais effrayée au bruit des canons. Un théâtre avait été construit dans la forteresse. Les vaudevilles les plus gais et même les plus égrillards étaient représentés devant un public nombreux. La rampe et les lustres avaient un éclat timide qui laissait dans un demi-jour vaporeux les contours rembourrés des conscrits chargés d'interpréter les rôles de femmes. Le théâtre marchait sans obstacle deux fois par semaine, n'ayant à craindre ni la critique, ni les embarras financiers de la direction, ni les cabales, ni les rivalités de talent, ni aucun des incidens enfin qui assiégent une semblable entreprise. Théâtre modèle, sa chute ne devait avoir lieu qu'au jour de la cessation des hostilités. Il eût été très curieux de voir les Russes attaquer nos avant-postes en pleine représentation : je me figure l'*ingénue* surprise au moment le plus pathétique d'un couplet, franchissant la rampe sans quitter son costume, et culbutant les spectateurs pour courir à son fusil. Le conscrit eût aisément passé aux yeux des ennemis pour une nouvelle Jeanne d'Arc.

D'autres distractions s'offrirent à nous pendant notre séjour à Kinburn. A l'époque où les glaces n'avaient pas encore envahi le liman, la pêche fit bon nombre de prosélytes; les eaux de la baie sont poissonneuses, et je sais plus d'un pêcheur de Bercy qui tiendrait ces parages en haute estime. La pêche se faisait plus habituellement au filet. La table des officiers, assez tristement servie alors, lui dut bien souvent d'excellentes matelotes. Le poisson le plus commun était une espèce de limande; ce poisson plat, dont je ne saurais préciser le nom, attendu que nos pêcheurs lui en attribuaient plusieurs, se promenait en bandes nombreuses le long du rivage, et encombrait si bien les filets, que plus d'une fois il en rompit les mailles. Il est une autre pêche très activement pratiquée dans le liman, même en plein hiver. Il faut ouvrir dans la glace des trous de deux à trois mètres, et rester immobile auprès des engins tendus dans ces trous. Le poisson, attiré vers ces ouvertures, se laisse prendre facilement. On conçoit que cette pêche ne pouvait être un plaisir par une température aussi froide, et qu'un bon feu était préférable à cet exercice.

Nos autres ressources contre la nostalgie étaient la chasse, le patinage, les réunions de bâtiment à bâtiment. La chasse! quelle bonne chose en pays étranger! quelle bonne chose surtout à Kinburn, où le giber abonde! Lièvres, sarcelles, canards, bécassines, oies sauvages et toute espèce de gibier de marais se trouvaient réunis sur cette presqu'île. Et puis aux charmes de cet exercice se mêlaient les jouissances qui s'attachent au fruit défendu : les Cosaques, les hideux Cosaques se montraient de temps à autre à l'horizon, et de jour en jour ces gardes-champêtres de la Russie se rapprochaient,

limitant à notre très grand regret l'espace accessible à nos battues. Plusieurs chasseurs indiscrets ayant raconté qu'ils avaient été serrés de près par eux, un ordre du colonel nous défendit de franchir les tranchées. Heureusement pendant un bon mois j'avais eu le loisir de parcourir les meilleurs endroits. Quant aux Cosaques, je n'en avais rencontré qu'un : — il faisait paître fort tranquillement son cheval. Lorsqu'il nous aperçut, il enfourcha sa monture et s'éloigna en toute hâte. Si ce gros gibier se fût laissé prendre, nous en eussions fait hommage au commandant des forts.

Si la cavalerie débarquée avec le général Bazaine était restée à Kinburn, nous aurions sans danger chassé durant tout l'hiver dans des marécages *délicieux*, entourés de joncs épais où se réfugiaient canards et bécassines. La présence de ces troupes eût suffi pour rendre les Cosaques moins hardis. La chasse à terre nous étant interdite, il ne nous resta plus que le liman. Des nuées d'oiseaux venaient s'abattre dans les lézardes des glaces; mais, n'ayant aucun abri, il nous était impossible d'en approcher. On en tua quelques-uns, espèces de canards bâtardés, désignés en France sous le nom de *vignons*. Leur chair est noire et peu agréable au goût. Nous les mangeâmes néanmoins sans pitié : nos estomacs n'étaient pas plus scrupuleux que ceux des officiers de la ligne, qui tuaient des goëlands tant que durait le jour et s'en faisaient un *succulent régal*.

Les beaux jours de la chasse ne devaient revenir que pendant l'armistice. Une expédition s'organisa aussitôt pour faire une battue sur une petite île située à l'entrée du Dniéper. Chaque état-major envoya son délégué, et une canonnière les déposa tous au lieu du rendez-vous. Dix-huit lièvres tombèrent en quelques instans sous nos balles. Les chasseurs avaient à peine le temps de charger leur fusil; les matelots eux-mêmes en tuèrent avec des bâtons... On était tellement occupé qu'on dédaignait de tirer sur le gibier à plume.

Patiner fut aussi un de nos meilleurs passe-temps. On n'apprend par malheur à conserver l'équilibre sur les fers des patins qu'en se résignant à de dures ecchymoses. Ceux que la crainte ne paralysait pas sont devenus d'habiles patineurs, et peuvent aujourd'hui faire bonne figure même sur le bassin des Tuileries, ou sur le lac du bois de Boulogne.

Les réunions de bâtiment à bâtiment contribuèrent enfin à nous faire paraître un peu moins longues ces tristes journées d'hiver. Les états-majors s'invitaient réciproquement pour se traiter ou plutôt se *maltraiter*, car, en dépit des efforts des chefs de gamelle (officiers de bouche), les festins étaient bien maigres. Offrir un mauvais dîner à un invité, cela s'appelle, en style de marin, lui *tirer un coup de fusil*. Que de coups de fusil nous échangions à cette

époque! Tout le charme de ces réunions ne résidait pas cependant dans la conversation; quelquefois on chantait des vers de Béranger, ou des couplets inspirés par ses plus célèbres refrains, tels que ceux-ci :

Dans un carré (1) qu'on est bien à vingt ans!

imitation très libre d'une chanson bien connue. Un autre de ces petits poèmes qui célébrait l'indolence et la rêverie, sans doute comme contraste aux émotions et aux travaux de notre vie journalière, avait pour titre et pour refrain : *Sous ma tonnelle*. L'auteur, qui chantait en vers assez médiocres l'ivresse d'un beau jour d'été, oubliait qu'il avait eu le matin même de la neige jusqu'aux genoux. Il y eut toutefois des essais lyriques d'un genre plus sérieux. Parmi les œuvres de nos guerriers-poètes dont j'ai gardé quelques pages comme souvenir de l'hivernage de Kinburn, je citerai des stances intitulées *Mourir*, écrites au moment où le typhus sévissait dans l'armée d'Orient. Voici les deux premières :

Mourir quand le bonheur est venu nous sourire,
Mourir à peine à son printemps!
Ne plus pouvoir aimer, ne plus pouvoir lui dire :
Pour vous j'avais encor des chants!

Mourir, c'est ne plus voir ceux qu'ici-bas l'on aime;
La mort sait rompre tous les nœuds.
Mourir et puis songer, à ce moment suprême,
Que par elle on était heureux!

Que prouvent ces improvisations plus ou moins élégiaques? Une seule chose, c'est que l'imagination ne subit pas l'influence du thermomètre. Nos poètes de Kinburn me rappelaient des officiers que je rencontrai, venant de Brest à Landernau, par une pluie torrentielle, et qui chantaient gaiement, malgré ce déluge :

Et puis de ma Bretagne
Le soleil est si beau!

Cependant décembre s'était passé au milieu des travaux de toute sorte effectués dans les glaces et d'espérances d'attaque toujours déçues. Les blocs de glace enlevés autour des bâtimens, et dont nous avons signalé l'incroyable épaisseur, s'amoncelaient de toutes parts, et formaient, superposés, des murailles difficiles à franchir. Le liman ressemblait à une immense carrière de marbre blanc en exploitation. La scie marchait constamment, soit pour le service

(1) Lieu de réunion des officiers.

des batteries flottantes, soit pour celui des autres navires de la division, et permettait d'élever de tous côtés des obstacles insurmontables. Les fossés pratiqués dans la glace avaient une largeur de 2 mètres, et plusieurs bâtimens, à l'imitation des ouvrages construits à terre, firent des *trous-de-loup* de 1m50 de circonférence, trous-de-loup bien autrement terribles que ne l'étaient ceux des avant-postes, car pour le malheureux qui y serait tombé il ne restait aucune chance de salut. Un jour que nous nous étions dirigés du côté d'Otchakof, c'est-à-dire sur le point le plus large du liman, poursuivant des canards sauvages, notre chien, qui nous précédait, fit rompre la glace sous le poids de son corps dans un endroit vers lequel nous marchions sans défiance. La pauvre bête fit des efforts affreux pour sortir de cette espèce de bassin qui s'agrandissait sous ses pattes. Nous fûmes obligés de rester les témoins impassibles de ses souffrances, ne pouvant nous approcher de la victime sans risquer de partager son sort. Ses griffes ne trouvant aucun point d'appui sur les bords, elle retombait essoufflée, haletante, à demi paralysée par le froid, et faisant entendre des hurlemens plaintifs. Enfin au bout de dix minutes de lutte et par un hasard extraordinaire, car nous la croyions perdue, elle revint vers nous. Cet incident nous démontra combien nos remparts étaient dangereux. Un homme ayant à se préoccuper de ces obstacles ne pouvait être un assiégeant bien redoutable. La canonnière *la Meurtrière* seule eût pu soutenir le choc de toute une armée. Ses fortifications étaient un chef-d'œuvre du genre. Elle s'était creusé un fossé large de 4 mètres, entouré de chevaux de frise et de chaînes tendues sur des pieux; au-delà de ce fossé s'élevait, lui formant une double ceinture, un parapet de glace d'un mètre de hauteur; plus loin encore et en dernière ligne, on apercevait d'énormes trous-de-loup à peine reliés entre eux. Sur l'avant, l'endroit le plus accessible de la canonnière à cause de la forme particulière donnée à ces bâtimens, se dressaient quatre rangs de chevaux de frise protégeant un nouveau fossé triangulaire, puis à quelques pas des trous-de-loup des cercles de barriques scellés debout dans les glaces. Tous ces traîtres piéges ne laissaient point de place entre eux pour poser le pied; *cinq mille cinq cents* piquets en bois de 0m 35 de hauteur, plantés à 0m20 de distance, avaient complété ce barrage formidable. Je ne parle pas des filets d'abordage toujours tendus, ni des lingots de fer retenus dans les manœuvres, qui eussent rempli l'office de tuiles jetées sur l'ennemi, en admettant qu'il eût pu arriver jusque-là.

Et songer que tant de travaux ont été exécutés en pure perte! Les équipages eurent beau interroger du regard les côtes ennemies, rien ne parut. Cependant la glace était solide; elle le devint si bien,

qu'il fallut un moment cesser de travailler aux fossés. A peine les avait-on dégagés des glaces formées durant la nuit, qu'il en venait de nouvelles presque instantanément. Les matelots ne pouvaient supporter la température pendant plus d'un quart d'heure. Le jour de Noël, on crut à quelque événement, et toutes les dispositions furent prises; mais la nuit se passa calme, comme d'habitude, quoique les timoniers eussent cru voir plusieurs bataillons s'avancer en silence. Hélas! ces bataillons n'étaient que des nuages qui, passant sur la lune, projetaient sur la nappe blanche du liman leurs ombres errantes. Si les désirs et les impatiences de chacun avaient pu enfanter des ennemis, quelle bataille sanglante se serait livrée cette nuit-là, et combien de cadavres eussent été engloutis sous les flots du Dniéper! Le soldat est comme l'artisan : il cherche de l'ouvrage; l'ouvrage pour lui, c'est la bataille. Les reconnaissances russes devinrent néanmoins de jour en jour plus audacieuses. L'ennemi vint nous observer jusque sur les dunes de sable situées à quelques centaines de mètres du poste avancé, rebroussant chemin sous la conduite des carabines à tige de nos troupiers. La neige et le froid ne ralentirent pas son zèle.

J'allais souvent à terre pour admirer les immenses plateaux de glaces amoncelés sur la presqu'île lors de la première débâcle. Tableau imposant et majestueux à la fois! ces plateaux montés les uns sur les autres, dans des positions différentes (obliques et verticales), semblaient garder un équilibre menaçant. Quelques-uns, longs de 180 pieds et entraînés par un élan irrésistible, avaient envahi le chemin couvert qui relie les forts.

Vers le 15 janvier 1856, le dégel commença. Une brume intense fit fondre la neige, et rendit le liman aussi brillant, aussi poli qu'un miroir : il réfléchissait une deuxième escadre. L'eau se traça un cours entre nous et Otchakof. Profitant de cette circonstance, M. le commandant Paris ordonna de reprendre la scie pour dégager, avec *la Dévastation, le Mercator* et *le Zouave*, bâtimens du commerce frétés par l'intendance, qui avaient eu à souffrir cruellement de l'hivernage, et qu'une débâcle, inévitable du reste, pouvait faire sombrer. Ce travail présentait de sérieuses difficultés : il s'agissait de faire deux traits de scie partant de l'avant et de l'arrière du *Zouave* et devant se prolonger jusqu'au cours du liman, c'est-à-dire faire un triangle ayant pour base le courant du Dniéper et pour sommet *le Zouave*. Les côtés de ce triangle n'avaient pas moins de onze cents mètres. Deux jours suffirent pour terminer cette opération laborieuse, et on allait donner le dernier coup de scie, lorsque, cédant au courant, le vaste plateau se détacha de lui-même, et dégagea en même temps les trois bâtimens, qui le lendemain

sortaient du liman et mouillaient dans la Mer-Noire. La surface enlevée était de 270,000 mètres carrés....

Les autres bâtimens de la division, emprisonnés et ne pouvant mener à bien une opération semblable, durent attendre qu'une débâcle se chargeât de les délivrer. Ils n'attendirent pas longtemps. Le 28 janvier, vers dix heures du soir, la glace fit entendre de longs craquemens; des secousses répétées avertirent les commandans qu'il fallait au plus vite prendre toutes les mesures de prudence, non pour résister, cela était impossible, mais au moins pour conjurer les dangers. Comme la nuit était des plus noires, on arbora des feux dans les mâtures pour que chacun pût se rendre compte de la position de son voisin. La nuit entière s'écoula pour les équipages dans une grande anxiété et sans un moment de repos. La débâcle agissait lentement et avec cette force prodigieuse dont j'ai déjà parlé. Le jour nous trouva tout inquiets, tout agités, impatiens de connaître les phases et les résultats de ce *tremblement de mer*. Par un bonheur providentiel, pas un seul de nos bâtimens n'eut une avarie grave à signaler. Traînant, comme l'avait fait *la Dévastation*, leurs ancres sur le fond, ils reculèrent ensemble sous la même impulsion, conservant entre eux une distance qui les préservait de tout abordage. Après avoir supporté tant bien que mal le frottement des glaçons qui se pressaient sur leurs flancs et les déchiraient, tous reprirent leur mouillage dans la Mer-Noire sans autre incident remarquable.

Simple spectatrice d'abord de ce tableau mouvant, admirable comme toutes les œuvres dont la grandeur dépasse les calculs de notre imagination, l'armée de terre eut enfin sa part de vicissitudes. Le *fort de la pointe* se trouva lentement envahi; l'infanterie de marine dut l'évacuer à la hâte pour ne pas être engloutie. Les glaçons, refoulés par le courant, s'amoncelèrent sur le rivage, montant les uns au-dessus des autres. Pendant plus de quatre heures, ce travail se continua, et nous vîmes ainsi un monument gigantesque s'élever doucement, sans autre bruit qu'un léger frémissement, et offrir sa cime étincelante aux rayons encore pâles du soleil, tandis que d'autres dunes de glaces se formaient à droite et à gauche (1).

En relisant les dates inscrites sur mon journal, il en est une qui me frappe plus particulièrement, et à laquelle je m'arrête : c'est celle du 4 février 1856. Puissent les réflexions qu'elle me suggère tomber un jour sous les yeux de qui de droit, et être acceptées comme un gage de reconnaissant souvenir! Le 4 février, M. de

(1) Le tableau de cette débâcle a été très habilement dessiné par le commandant de la station, M. le capitaine de vaisseau Paris, qui a réuni dans un curieux album publié par l'éditeur Arthus Bertrand, plusieurs vues de Kinburn.

Montaignac de Chauvance, nommé capitaine de vaisseau, remit le commandement de cette batterie flottante à M. le capitaine de frégate d'Harcourt, et s'embarqua sur *le Phlégéton*, en partance pour Kamiesh. De là, M. de Montaignac devait prendre un bâtiment qui le ramènerait en France, où il était rappelé. Si jamais commandant sut conquérir l'estime et le dévouement de son état-major, certes ce fut M. de Montaignac de Chauvance. Possédant au suprême degré l'art de se faire aimer des équipages, il eût d'un mot obtenu même l'impossible. C'était de la vénération qu'on éprouvait pour lui. La confiance, quand elle est inspirée par une capacité notoire, est un levier des plus puissans. L'état-major sentit très vivement la perte qu'il allait faire, et tout en manifestant la joie qu'il éprouvait de voir son digne chef rentrer dans ses foyers après avoir largement payé son tribut à la guerre, il regrettait que cette juste compensation ne fût pas plus tardive. Rassemblé sur le pont, l'équipage, la tête découverte, forma la haie sur le passage du commandant qui allait s'en séparer. M. de Montaignac, adressa ses adieux à tous avec l'expression d'un sincère contentement pour les services rendus. La baleinière du capitaine était loin déjà, que les hourras de l'équipage vibraient encore. Un jeune officier, M. de Raffin, nous quittait en même temps que M. de Montaignac. Hélas! il ne devait plus mettre le pied sur la terre de France. Il avait échappé aux chances malheureuses d'un combat, à tous les périls auxquels l'avait exposé sa mission sous la forteresse pendant la nuit qui avait précédé la reddition de la place, et c'était pour mourir en mer, tué par les suites de l'hivernage de Kinburn! Les regrets unanimes que fit éclater parmi nous la triste nouvelle de cette mort prématurée disaient assez de quelle haute et affectueuse estime nous entourions tous ce jeune officier, en qui je perdais un brave et cher camarade.

Quelques jours plus tard, une dépêche, datée du vaisseau *le Napoléon* le 28 février, venait nous apprendre que le maréchal Pélissier était invité à conclure un armistice dont l'effet devrait cesser le 31 mars. Les batteries flottantes, d'après les ordres du commandant Paris, profitèrent de cette trêve pour se diriger sur la petite baie de Tendra, située dans une position plus salubre que celle où nous étions mouillés. Le but de cette excursion était de procurer aux équipages atteints du scorbut des distractions devenues nécessaires, comme aussi de les placer sous l'influence bienfaisante d'un air plus pur. *La Dévastation* partit la première. Pendant son séjour, qui, du 12 au 27 mars, fut marqué par une température assez douce, je visitai les deux îles de cette baie, Orlov et Dolghi. Comme la plupart des points du territoire moscovite dans la Mer-Noire, le terrain est

composé de sables et de coquillages qui ne laissent croître que d'épais roseaux. Ces terrains sont coupés de marécages très abondans en gibier et aussi en vipères. Il eût été très imprudent de s'asseoir sur ces plages voisines de la mer sans avoir commencé par mettre le feu aux herbes sèches.

Le commandant profita de notre séjour pour faire construire une carte des sondages de la baie. Ce travail, qui n'avait pas été fait depuis 1836, ainsi que nous l'indiquait une carte russe, a démontré que Tendra pouvait au besoin servir de refuge à des vaisseaux de premier rang. Des mouvemens de terrains se produisent très fréquemment dans ces îles : les sables s'accumulent dans certains endroits et se retirent dans d'autres; aussi la carte dressée par les officiers de *la Dévastation*, bien qu'exécutée avec le plus grand soin, aura-t-elle perdu de sa valeur dans quelques années d'ici.

Le 28 et le 29 mars, le temps était redevenu excessivement froid, et *la Dévastation* regagna la rade de Kinburn parée d'une éclatante couronne de glace. Elle arriva juste à temps pour prendre part aux réjouissances de la division, qui célébrait la naissance du prince impérial. Quelques jours après, nous reçûmes la nouvelle de la signature de la paix. Le 12 avril, après avoir repris les deux pièces de canon qu'elle avait cédées au fort et remis à bord la partie de son matériel déposée à terre sous une tente, *la Dévastation* dit adieu au théâtre de ses premiers exploits et partit pour Streleska. Le trajet s'effectua rapidement : *le Phlégéton*, pressé de retourner prendre *la Lave* et *la Tonnante*, nous fit constamment filer sept nœuds.

V. — LE RETOUR.

Nous voilà donc revenus à Sébastopol, et n'attendant plus qu'un ordre pour fuir à tout jamais, il faut l'espérer, un pays désolé par la plus terrible des guerres. Depuis la conclusion de la paix, l'aspect de la Crimée est moins triste cependant. Le canon ne fait plus entendre son tonnerre, Russes et Français fraternisent, et de plaisans épisodes se succèdent. Les soldats des deux nations boivent à la prospérité réciproque de la France et de la Russie : ils chantent à faire frémir les échos; ils se racontent, chacun dans sa langue, — et, chose curieuse, ils se comprennent, — les scènes dramatiques qui se sont passées de part et d'autre, et ne se quittent que pour revenir échanger de nouveaux toast le lendemain. Les officiers russes font à Kamiesh de nombreux achats; ils manifestent l'étonnement profond où les plonge la vue d'une ville florissante, élevée comme par enchantement autour d'un port magnifique, pendant qu'eux avaient eu à subir des privations de toute sorte derrière leurs re-

tranchemens. Ils visitent la baie de Kasatch, le chemin de fer anglais et nos navires. Les batteries flottantes surtout attirent leur attention.

Chaque jour, je me plaisais à visiter les points de la presqu'île que des noms célèbres signalaient à ma curiosité; mais, pour entreprendre ces longues courses, il fallait avoir le soin d'emporter des vivres ou courir la chance de se faire empoisonner à un prix très élevé. Un jour qu'aux environs de Traktir la faim m'invitait à faire une sieste, j'entrai à l'*Hôtel des Braves*, sorte de bicoque en bois et en moellon qui menaçait à chaque instant d'écraser le consommateur. Je fis un dîner de prince; qu'on en juge par ce menu textuellement copié : pain, 1 fr. 20 c.; vin (détestable), une bouteille, 2 fr.; quatre œufs, 3 fr.; une tranche de jambon, 4 fr.; pommes de terre sautées, 3 fr.; dessert, fruits secs, 2 fr.; café et cognac, 1 fr. 50 c.; total, 16 fr. 70 c. — Si jamais vous allez en Crimée, je vous recommande, dussiez-vous passer pour un poltron, de ne point vous arrêter à l'*Hôtel des Braves*.

A partir du jour de notre entrée dans la baie de Streleska, l'équipage s'occupa de mettre *la Dévastation* dans une tenue décente. Les apparaux emmagasinés sur la rive de la baie rentrèrent à bord, et la mâture reprit sa place. Cette toilette coquette nous ôta bien vite notre air sévère. Le transport *la Marne* fut chargé d'enlever aux batteries flottantes leur artillerie, afin de les aider à supporter plus aisément les mauvais temps, si la traversée de retour leur en réservait. L'état-major vit avec les plus grands regrets ces magnifiques pièces de 50, dont l'une portait une honorable blessure, disparaître dans ce gouffre béant qu'on appelle le « panneau d'un transport. » Les affûts suivirent la même route. Pendant l'embarquement, qui dura toute une journée, le maître canonnier et les chefs de pièces n'ouvrirent la bouche que pour laisser échapper quelques mots d'éloge et de regret à l'endroit des monstrueux canons. Tous les visages exprimaient la résignation douloureuse du prisonnier forcé de remettre ses armes après s'en être bravement servi. Le lendemain, tout était dit; l'entre-pont de *la Dévastation* offrait un vide d'une tristesse désespérante. Quelques jours plus tard, le 5 mai, elle se rendait à Kamiesh, où l'attendait son remorqueur, la frégate à vapeur *le Descartes*.

Rien ne peut donner une idée de l'animation de Kamiesh à ce moment du départ. Ce n'est pas un navire qu'on expédie, ce sont dix, quinze, vingt voiles, qui vont dans quelques heures disparaître à l'horizon. L'évacuation de la Crimée se fait avec une rapidité sans égale, et ce n'est pas seulement à Kamiesh que cette fièvre de déménagement se fait sentir; on la retrouve dans les baies de Kasatch,

de Streleska et de la Quarantaine. Les bâtimens de l'état fournissent chaque jour un certain nombre d'hommes qui, avec l'armée, travaillent à l'enlèvement de tous les matériaux. *La Dévastation*, mouillée près du vaisseau *la Bretagne*, jouit cependant du calme le plus parfait. L'équipage se repose de ses fatigues passées, et oublie dans ce *far niente* les privations et les souffrances de l'hivernage à Kinburn. Ici la température est douce et vivifiante, et il n'est plus besoin de réchauffer ses membres engourdis en allumant les fourneaux de la machine. L'entre-pont peut maintenant se passer de ce poêle que, malgré ses dimensions, on ne trouva pas toujours suffisant. Il est loin déjà, le temps où pour faire de l'eau douce on ramassait de la neige à pleines chaudières, — cuisine que le *maître coq* n'avait pas encore pratiquée!

En attendant qu'on nous attelle définitivement au vapeur *le Descartes*, nous suivons les mouvemens du port et de la rade. Les petites chaloupes canonnières, remorquant des bâtimens trois fois plus gros qu'elles, vont et viennent. Grâce à leur activité, l'encombrement de la baie diminue d'heure en heure. Les vaisseaux, les frégates et les transports partent chargés de troupes. Quinze jours encore, et de ce nombre considérable de navires que l'on aperçoit au fond de la baie il ne restera presque rien. La ville de Kamiesh voit en même temps ses commerçans l'abandonner, et la plupart d'entre eux emportent une petite fortune. Les magasins se ferment. Quoique vides et construits en planches brutes, ils n'en seront pas moins, — avec les *édifices publics*, théâtre, église, hôpitaux, — vendus un très bon prix. — Qui sait, se disaient nos soldats, si la France n'a point jeté sur les rives de la baie de Kamiesh les fondemens d'une ville appelée à de hautes destinées commerciales?

Malgré son empressement à quitter la baie de Streleska, *la Dévastation* garda son mouillage de Kamiesh pendant plus d'un mois. Ce ne fut que le 14 juin 1856 que *le Descartes* vint la tirer de son long repos. Elle traversa la Mer-Noire sans fâcheux contretemps, et effectua sa première relâche à Beïcos. Les journaux qui nous étaient parvenus avant notre départ nous apprirent une nouvelle qui n'était pas sans intérêt pour ceux qui avaient été témoins du fait d'armes de Kinburn. Il s'agissait de la comparution du général Kokonovitch, commandant de cette place, devant un conseil de guerre russe, et de son honorable acquittement. « Les membres du conseil d'enquête avaient tous reconnu que l'attaque, en opérant l'investissement de la forteresse par terre et par mer, en employant contre elle une artillerie formidable et des *engins d'un nouveau genre appelés batteries flottantes*, ne laissait aux défenseurs aucune chance de repousser l'ennemi et de l'obliger à lever le siége,

que du reste le général avait poussé la défense aussi loin que possible, qu'il ne s'était rendu que lorsque sa garnison avait été décimée, toutes ses pièces démontées, et que le feu avait été communiqué par les bombes ennemies aux maisons qui entouraient le grand magasin à poudre. Le conseil avait paru vivement frappé de l'opinion de l'amiral Bruat, qui déclarait que la défense du général Kokonovich avait été honorable et bien dirigée. »

Messine fut le second point de relâche de *la Dévastation;* de Beïcos à Messine, la traversée ne dura que six jours. Les Siciliens, aussi curieux que les Maltais et les Espagnols, nous rendirent de nombreuses visites, mais ils n'eurent pas la satisfaction de voir notre artillerie. Deux jours après, nous filions à toute vapeur dans le détroit de Messine, nous passions sans encombre entre Charybde et Scylla, et nous courions, par le plus beau temps du monde, vers les îles Lipari. Plus avare de relâches que notre premier remorqueur *l'Albatros*, *le Descartes* nous mena toujours bon train; la mer de Sicile vit tanguer et rouler *la Dévastation*, mais sans danger pour son équilibre. Elle traversa le détroit de Bonifacio sous un ciel d'une sérénité parfaite, et arriva bientôt en vue des îles d'Hyères. Enfin le 4 juillet 1856 la batterie flottante *la Dévastation* entrait dans le port de Toulon. Ainsi la nouvelle machine de guerre dont j'ai dit la haute origine avait mis en défaut tous les prophètes de malheur qui l'avaient saluée de si tristes paroles à son départ. Elle avait franchi plus de *mille cinq cents lieues* et porté, au terme de ce long voyage, la terreur et la mort chez nos ennemis. Un grand problème, à la fois militaire et maritime, était résolu.

Si jamais vous allez à Toulon, après avoir fait le tour du port, après avoir visité les îles d'Hyères et salué avec admiration les belles fontaines de Puget, n'oubliez pas de vous arrêter devant le parc d'artillerie. Là on vous fera voir, amarrée à quelques mètres du quai, *la Dévastation* toute couverte de glorieuses cicatrices. Le gardien, qui sait aussi bien que moi l'histoire de la batterie flottante, vous montrera la trace des boulets russes qui ont touché sa coque en fonte de fer, les déchirures du pont mal effacées par les pièces de bois qu'y mit le maître charpentier, et le boulet encore fixé dans la muraille intérieure. A ses côtés, vous verrez *la Lave*, *la Tonnante*, ses vaillantes sœurs, et vous ne contemplerez pas sans une émotion respectueuse ces trois bâtimens qui ont consacré par une victoire de plus les derniers jours de la guerre d'Orient.

H. LANGLOIS.

MANOELA

RÉCIT DES AÇORES

I.

A l'ouest de l'archipel des Açores, si pittoresque et si brillant de végétation, se trouvent deux petites îles pauvres et comme oubliées au milieu de l'Océan-Atlantique : on les nomme Flores et Corvo. Séparées l'une de l'autre par un étroit canal, elles semblent ne former qu'une seule terre. Les grandes vagues de la mer leur livrent constamment de rudes assauts, tandis que le vent du large s'abat avec violence sur leurs côtes découpées d'âpres rochers. Au sommet des plateaux, on aperçoit, autour des maisons couvertes de briques rouges, des champs de blé, des enclos semés de grosses fèves, et aussi des plants de vigne qui produisent un vin excellent. Dans les vallées mieux abritées croissent le figuier aux feuilles épaisses, le myrte odorant et même l'oranger, mais les fruits de ce bel arbre n'arrivent point à une parfaite maturité. Enfin l'île de Flores, mieux partagée que sa compagne, possède un charmant petit parc, planté avec goût, qui sert de retraite à tous les oiseaux que la nature a chargés d'égayer ces tristes parages. J'y ai entendu, par une chaude soirée de printemps, le merle d'Europe au bec jaune siffler joyeusement auprès de son nid.

Placées comme des sentinelles au milieu de l'Océan, les deux îles voient passer bien des navires, mais toujours à une certaine distance des côtes. Les navigateurs qui sont venus reconnaître ces terres élevées les évitent aussitôt, parce qu'elles n'offrent ni port, ni mouillage. Aussi est-ce un événement à Flores comme à Corvo lorsqu'une voile, aperçue de loin, fait mine de se diriger vers la terre. Le pre-

mier qui l'a vue annonce la nouvelle à son voisin. Bientôt le bruit se répand partout qu'un navire va s'approcher du rivage pour y prendre des provisions. Alors il se fait un grand mouvement parmi cette population séparée du reste du monde. Chacun descend vers la mer pour tâcher de vendre quelque chose. L'un porte sous son bras un vieux coq, l'autre charge sur son épaule une cruche de vin; un troisième emplit une corbeille d'oranges vertes ou de poisson salé. Tous s'empressent dans l'espoir d'échanger leurs marchandises contre une pièce d'argent, la denrée la plus rare qui se puisse rencontrer dans une île privée de commerce.

Un matin, — c'était à la fin d'avril 184..., — il arriva qu'un paysan de Flores, occupé à ramasser des cailloux dans la partie la plus élevée de l'île pour enclore son champ de fèves, avisa, bien loin au large du côté du midi, un bâtiment de fort tonnage qui s'avançait toutes voiles dehors. Un léger brouillard courait sur la mer, et le navire disparaissait par instans. Allait-il toucher la côte ou s'éloignerait-il bientôt, comme l'oiseau de passage, qui dédaigne les îles et cherche les continens? Telle était la question que se posait l'insulaire, et personne, même à bord du navire, ne pouvait encore la résoudre. Le capitaine du bâtiment venait de replier ses cartes; à l'aide de sa longue vue il avait reconnu, malgré la brume du matin, les contours arrêtés et précis d'une terre. Il savait le nom de celle qui se dressait devant lui; seulement il n'avait aucune raison sérieuse d'y aborder. Comme il se promenait sur le pont, sa lunette sous le bras et jetant involontairement un regard sur les deux îles à peine visibles à l'horizon, une jeune fille parut devant l'escalier de la dunette

— *Señorita, a los pies de usted,* lui dit le capitaine en la saluant avec courtoisie.

— La mer, la mer, toujours la mer, répondit la jeune fille d'un ton boudeur; en vérité, capitaine, vous le faites exprès de ne pas arriver!

— Sans doute, reprit le marin en souriant; il dépend de moi d'empêcher les gros temps du cap Horn, les calmes de la ligne, et les petites brises qui nous font glisser sur l'eau aussi vite que la tortue sur le sable...

— Voilà près de cent jours que nous avons quitté Lima, et nous sommes encore loin de Cadix, n'est-ce pas?

— Si le vent voulait souffler, nous y serions dans une semaine... Voyons, señorita, c'est mal à vous de malmener un vieux marin comme moi. Savez-vous bien que je pourrais faire sortir une terre du milieu de l'Océan?... Cela dépend de vous!

— Contes de nourrice, bons pour endormir les petits enfans, répliqua la jeune fille; laissez-moi descendre et voir si ma mère est éveillée...

— Teresa, Teresita, reprit le capitaine, voyez-vous cette brume devant nous?

— Des nuages, et toujours des nuages qui se mirent dans l'eau.

— Sous ces nuages, il y a une île, señorita! Je la vois, et les matelots la devinent, quoique je ne leur aie rien dit encore...

Teresa, qui avait fait un pas pour descendre, revint sur le pont. Les matelots, réunis à l'avant du navire, se montraient du doigt la terre qu'ils avaient su distinguer au milieu des brumes mobiles chassées par la brise du matin. Ébranlée dans son incrédulité, la jeune fille se pencha sur le bord, et, s'appuyant au bras du vieux capitaine :

— Jésus! Maria! s'écria-t-elle; mais c'est une vraie terre! Oh! si vous vouliez me permettre de m'y reposer un jour, rien qu'un jour!...

— Nous verrons, dit le capitaine en affectant un air sérieux.

— Je vous en prie, vous seriez si aimable!... Je ne me plaindrais plus de la longueur de la traversée, je ne vous ferais plus la moue... Oh! si j'avais la terre ferme sous les pieds, vous me verriez courir comme une biche, plus joyeuse, plus heureuse que la reine de toutes les Espagnes. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, *capitancito?*

— Eh! oui, répliqua le marin, puisque c'est à cause de vous que je me suis approché de ces îles...

— Ma mère, ma mère, cria vivement Teresa, montez sur le pont; une terre, une île, là, tout près de nous... Capitaine, il n'y a pas de sauvages au moins?

— Nous ne sommes plus dans les mers du sud, répliqua le capitaine, et l'Afrique est bien loin...

— Ah! quel bonheur, *mamita;* il faudra prendre de l'argent, beaucoup d'argent. Je veux acheter bien des choses; il y a si longtemps que je n'ai pu faire la moindre emplette... Ah! c'est là le plaisir à Lima! On entre dans tous les magasins de la grande place, le long du *portal de Botoneros*, où il y a tant de petits Français blonds et frisés comme des chérubins, qui vendent les plus belles soieries!... Et des éventails, et des souliers de satin, et des gants!...

La jeune fille qui babillait ainsi à la manière d'une perruche péruvienne pouvait avoir quinze ans. Vrai type des femmes de Lima qui sont des Castillanes écloses au soleil du tropique, elle avait l'esprit enjoué, la parole vive, l'humeur capricieuse et cette franchise d'allures naturelle à toute la race espagnole. Sa mère, doña Rosario, née à Cadix, où un négociant du Pérou l'avait épousée dans un de ses voyages, était veuve depuis quelques années. Elle avait ressenti le regret du pays natal, et, se trouvant isolée à Lima, elle s'était décidée à retourner dans sa famille. Tandis que sa fille, impatiente de toucher la terre, tirait du fond des malles où elles repo-

saient depuis trois mois ses plus belles toilettes, comme s'il se fût agi de faire son entrée dans une capitale, doña Rosario s'habillait lentement.

— Chère mère, disait Teresa, pressez-vous donc! Je vois bien qu'il faut que je vous aide... Quel éventail voulez-vous? Ahi! mes souliers me gênent un peu, depuis si longtemps que je ne les ai mis!...

En parlant ainsi, la jeune fille sautait et faisait des pirouettes dans la cabine.

— Tiens-toi donc tranquille, *niña,* répondit doña Rosario; tu as tout mis sens dessus dessous, et tu me fais tourner la tête... Voyons, me voilà prête, allons sur le pont, et montre-moi cette fameuse terre qui te rend folle de joie.

Elles montèrent ensemble sur le pont. L'île sortait tout entière du sein des eaux, et le navire, glissant sur une mer tranquille, s'en approchait assez rapidement. Quelques barques montées par des pêcheurs couverts de capotes noires à capuchon allaient et venaient le long du rivage. Sur les rochers, on apercevait les habitans de la campagne qui attendaient la venue des étrangers; ils se tenaient immobiles, la tête penchée en avant, comme les pingouins qui font sentinelle sur les récifs des Malouines. A mesure qu'il avançait, le capitaine diminuait prudemment la voilure de son navire. Les pêcheurs rôdaient avec défiance autour du grand bâtiment; ils craignaient d'avoir affaire à quelque négrier en détresse qui pourrait bien enlever de force les provisions dont il avait besoin et prendre le large sans les payer. L'isolement rend timide, et l'on a peur des inconnus dans une petite île qui n'a pour toute défense que sa pauvreté. Après maintes évolutions cependant, une barque s'aventura tout auprès du navire, et l'un des pêcheurs qui avait aperçu des dames à bord se décida résolûment à accoster. Il fit un geste de la main, on lui lança une corde, et en un clin d'œil il fut sur le pont.

— Enfin j'ai un pilote! dit le capitaine, et, s'adressant au pêcheur : — Peut-on jeter l'ancre ici?

Le pêcheur répondit par un signe de tête affirmatif; puis, se dépouillant de sa lourde capote, il saisit la roue du gouvernail. C'était un beau jeune homme aux traits mâles et réguliers, au teint hâlé, aux grands yeux noirs. Obéissant à l'impulsion de la barre, le navire tourna sur lui-même; les voiles, à peine gonflées par une petite brise, s'aplatirent sur les mâts, et l'ancre tomba.

— Eh bien! nous restons ici? demanda Teresa.

— Croyez-vous que je puisse promener mon navire sur les cailloux et sur le sable? répondit le capitaine avec un sourire. Venez par ici, à tribord. La chaloupe du pêcheur vous mènera à terre.

Doña Rosario, qui n'était pas très leste, descendit l'échelle à

grand'peine. Teresa murmura un peu de ce qu'il lui fallait s'asseoir avec ses robes de soie sur les bancs humides d'une barque tout imprégnée d'odeur de poisson, puis elle agita bruyamment son éventail et finit par rire aux éclats. Cinq minutes après, la chaloupe touchait au rivage; le capitaine sauta à terre et tendit la main aux deux dames. Quand elle sentit la terre ferme sous ses petits pieds, Teresa poussa un cri de joie. — Bonjour, bonjour, mes braves gens, disait-elle en saluant du geste les indigènes qui s'inclinaient sur son passage; quelle langue parle-t-on ici? hein!... Réponds donc, toi, petit garçon, au lieu de secouer ainsi ce vieux coq que tu tiens par les pattes.

— *Vossa mecê quer comprar hum gallo* (1)? répétait l'enfant, et à chaque fois qu'il allongeait le bras, le pauvre coq râlait d'une façon pitoyable.

— *Vossa mecê quer comprar leite, vinho* (2)? criaient à l'unisson les cultivateurs descendus des hautes régions de l'île et les duègnes à cheveux gris qui entouraient les étrangers en leur présentant à l'envi le lait et le vin enfermés dans des cruches de grès.

— Voilà qui devient assourdissant, s'écria doña Rosario. Parler tous à la fois, et du portugais encore!... Teresa, Teresa, que fais-tu là, ma fille?

— Je bois du lait frais, répondit Teresa, qui élevait gaiement au-dessus de sa tête une cruche à deux anses; tiens, ma petite, voilà pour toi; comment t'appelle-t-on?

— Elle se nomme Manoela, répondirent en masse les villageois; *senhorita*, donnez-nous quelque chose, un petit reis, *hum reizinho por amor de Deos!* — Et les mots *por amor de Deos*, prononcés d'abord à demi-voix, éclatèrent bientôt comme une clameur.

— J'entends un peu votre langue, répliqua Teresa, mais je n'entends rien à votre monnaie; voilà des réaux, en voilà à pleines mains; prenez, ramassez et faites silence.

— Teresa, lui cria encore sa mère, viens donc et laisse là cette troupe de mendians!

— Ce sont des visages humains, répliqua Teresa; il y a longtemps que je n'en ai vu. Tenez, chère mère, regardez un peu celle qu'ils appellent Manoela : n'est-ce pas qu'elle est jolie?... Approchez, Manoela, approchez, n'ayez pas peur. Dites-moi, je vous prie, où est la ville?

— Devant nous, *senhorita;* de l'autre côté de l'île se trouve la ville de Santa-Cruz.

— Très bien. Et ce chemin tout plein de sable, cette grève que

(1) Votre seigneurie veut-elle acheter un coq?
(2) Votre seigneurie veut-elle acheter du vin, du lait?

nous foulons, bordée çà et là de maisons d'une chétive apparence, est-ce un village?

— C'est le village de Lagens, *senhorita.*

— Il n'y a donc point ici de boutiques, point de magasins, rien de curieux à voir?

Manoela secoua la tête.

— Quelle triste vie on doit mener dans ce pays! s'écria Teresa.

— Le plaisir est comme la richesse, répondit Manoela : il n'y en a pas pour tout le monde ici-bas.

— Je n'y avais pas encore pensé, dit à demi-voix la jeune Péruvienne; il y a donc des gens qui ne s'amusent jamais? — Puis elle leva un regard curieux et compatissant sur Manoelita, dont les traits calmes portaient l'empreinte de la mélancolie et de la résignation. Sans trop savoir pourquoi, celle-ci suivait les deux dames étrangères, examinant à la dérobée leurs brillantes toilettes. Les habitans des rares maisonnettes abritées derrière les rochers la regardaient passer, et il y en eut plus d'un qui l'appela avec de grands gestes, pour lui demander tout bas à l'oreille : Quelles sont ces dames-là? d'où viennent-elles? où les conduis-tu donc ainsi?...

Manoela était fort embarrassée de répondre; Teresa marchait toujours en avant, respirant l'air de la terre, enfonçant ses petits pieds dans le sable, souriant aux enfans, qui la contemplaient la bouche béante, et aux duègnes qui la saluaient. Doña Rosario, sa mère, commençait à trouver la promenade peu attrayante.

— *Señoras,* demanda alors le capitaine, qui les accompagnait toujours, votre intention est-elle de traverser l'île et d'aller jusqu'à Santa-Cruz?

— Oui, répliqua Teresa; je marcherai tant qu'il y aura de la terre devant nous. Y a-t-il loin, ma petite, d'ici à la grande ville?

— Oh! non, dit Manoela, une ou deux heures de marche.

— Allons, en avant! s'écria Teresa, en avant, en avant! je n'aurai jamais fait une aussi longue route à pied.

Doña Rosario n'avait pas d'aussi bonnes jambes que sa fille. Elle fit donc quelques objections et se plaignit bien haut de ce qu'il n'y avait pas dans cette île quelque bonne grande mule au pas sûr, à l'allure régulière, comme on en voit à Lima et dans toute l'Andalousie. Le capitaine, qui ne voulait pas laisser plus longtemps son navire à l'ancre le long d'une côte dangereuse, retourna à bord et donna rendez-vous aux deux dames sur la rive opposée de l'île de Flores.

— J'espère franchir en quelques heures le détroit de Corvo, dit-il en prenant congé. Dans l'après-midi, je serai devant Santa-Cruz, où j'irai vous rejoindre. A ce soir.

— Allez à votre navire, répondit Teresa, promenez-vous sur la

mer tant qu'il vous plaira; Manoela nous servira de guide. N'est-ce pas, ma petite, tu veux bien venir avec nous?

— Oui, je le veux bien, et puis, à moitié chemin, nous trouverons la maison de ma mère, où vous pourrez vous reposer.

— Et prendre quelque chose? car j'ai bon appétit.

— Tout ce qu'il y a dans notre humble maison est à votre service, répliqua Manoela.

— J'accepte, s'écria vivement Teresa, et ma mère aussi... Ah! quel plaisir de dîner sous une tonnelle, comme dans ce livre traduit du français où l'on me faisait lire quand j'étais enfant! Vous savez bien, ma bonne mère, ces contes où il y a des images qui représentent des demoiselles bien obéissantes, raides comme des poupées, avec des robes en fourreau et des petites collerettes?...

— Les contes *del señor Verquin*, répondit solennellement doña Rosario; un beau livre que j'avais emporté de Cadix pour édifier la jeunesse de Lima..., laquelle est beaucoup plus turbulente que les demoiselles dont tu parles.

II.

Par malheur il n'y avait pas de tonnelle dans le jardin de la vieille Josefa, mère de Manoelita. La pauvre maison, lézardée en maints endroits, n'avait pour ornement à l'extérieur qu'un cep de vigne fort ancien, qui semblait vouloir empêcher les murs de crouler, tant il les enlaçait avec vigueur dans ses rameaux longs et flexibles comme des câbles. Quelques poules picoraient paisiblement devant la porte, sous la conduite d'un petit coq fort éveillé qui releva fièrement la tête et jeta un cri de surprise à la vue des deux dames étrangères marchant vers lui, sous la conduite de Manoela. Les poules, averties par leur seigneur et maître, regagnèrent tumultueusement la maison, et la vieille Josefa, soupçonnant quelque visite inaccoutumée, parut sur le seuil. C'était une grande femme sèche, portant assez noblement ses cheveux gris, et qui avait pu être aussi jolie que sa fille; mais il y avait de cela longtemps.

Quand on est pauvre, on n'aime pas à étaler son indigence aux regards des indifférens. La venue des deux dames étrangères fit froncer le sourcil à la duègne, et Manoela ne put s'empêcher de ressentir un certain embarras lorsque Teresa, d'un air dégagé, s'arrêta devant la porte en disant : — Bonjour, ma bonne dame... Nous trouverons bien quelque chose à manger ici, n'est-ce pas? Ah! vous avez là une fille charmante!... Ne rougissez pas ainsi, petite; si vous aviez habité les grandes villes, vous sauriez bien ce que valent vos grands yeux bleus encadrés de beaux cheveux noirs!

— J'ai bien peu de chose à vous offrir, mesdames, répliqua la

duègne. — Et elle promenait un regard attendri sur les poules qui se pressaient autour de ses jambes.

— Petit, petit, petit, fit Teresa en jouant avec son éventail. Oh! les charmantes poulettes!... Voulez-vous me les vendre?

— Qu'en veux-tu faire? dit doña Rosario; comment les emporter d'ici? Où les mettras-tu dans le navire?

— Cela me regarde, chère mère... Voyons, je les paierai bien une piastre la pièce. — Puis elle s'assit sur un banc à l'ombre du cep de vigne, tandis que Manoela posait sur la table un pain blanc, des œufs, du lait et quelques raisins secs.

Le repas était frugal; mais quand on touche la terre après une longue traversée, tout réjouit les yeux et tout plaît au goût. La duègne, que la vente de ses poules mettait en humeur de faire du commerce, tira du fond de son alcôve, comme pour y chercher quelque chose, de grands paniers de jonc qui servaient à serrer ses effets.

— Pour le coup, dit impétueusement Teresa, voilà des paniers qui me seront d'une grande utilité à bord du navire. On n'a guère d'armoires dans une cabine... Je les achète, c'est entendu!

— Si cela peut vous faire plaisir, répondit la vieille Josefa... J'y tenais pourtant beaucoup;... ils ont été tressés par mon défunt mari huit jours avant son départ pour l'expédition de dom Pedro... Le pauvre homme avait obtenu les galons de sergent-major d'artillerie, et, au débarquement devant Oporto, il attrapa un biscaïen au milieu de la poitrine...

— Je vous plains, madame, dit doña Rosario avec gravité, ce sont là des peines dont on ne se console jamais...

— La vérité est qu'il ne me rendait guère heureuse, le pauvre homme, reprit la duègne; avant de partir, il m'avait ruinée, et il m'a laissée dans la misère...

L'oraison funèbre que débitait lentement la vieille Josefa fut interrompue par la brusque apparition d'une chèvre blanche, qui s'élança d'un bond auprès de Manoela et se mit à faire des cabrioles à ses côtés. La jolie petite bête se dressait sur ses pieds de derrière, ramenant ses pieds de devant sous les touffes de sa longue barbe soyeuse.

— Elle est à vous? demanda vivement Teresa.

Manoela répondit par un signe affirmatif. — Cédez-la-moi, cédez-la-moi, je vous en prie, continua la jeune Péruvienne; n'est-ce pas, ma mère, vous le voulez bien?

Habituée à satisfaire tous les caprices de sa fille, doña Rosario hasarda pour la forme quelques observations, qui furent aussitôt réfutées; mais Manoela ne donnait pas son consentement. Silencieuse, attristée, elle faisait claquer ses doigts au-dessus de la tête

de la chèvre blanche, qui exécutait avec coquetterie mille gracieuses courbettes.

— Ah! reprit la duègne, vous pouvez la prendre, la vilaine bête; elle broute les tiges de ma vigne et saccage mon champ de fèves!

Manoela leva sur sa mère un regard suppliant; elle passait ses mains autour du cou de la chèvre blanche, qui faisait entendre un petit bêlement et regardait sa maîtresse avec des yeux humides.

— Non, mon enfant, répliqua doña Rosario; gardez cette petite bête, qui vous aime, et à laquelle vous semblez attachée. Gardez-la, Manoela; ma fille en serait ennuyée avant deux jours.

— Ah! vous auriez tort de vous en priver, interrompit la duègne avec vivacité; aussi bien, quand Manoela ne l'aura plus avec elle, peut-être sera-t-elle plus active au travail... Les jeunes filles d'à présent ne savent plus rien faire. Ah! si j'avais eu un garçon!

Manoela pleurait silencieusement; il y avait dans la voix de sa mère un accent de dureté qui effraya Teresa, si peu habituée aux rudes paroles. Se penchant à l'oreille de la jeune fille : — Ma chère petite, lui dit-elle, votre mère a l'air bien méchant!

— Oh! non, senhorita; seulement elle m'en veut de ce que je ne gagne pas assez d'argent...

— N'est-ce que cela? reprit la jeune Péruvienne. Attendez que je dise un mot à ma mère.

Il s'établit entre doña Rosario et sa fille un colloque à voix basse très animé, et qui dura bien cinq minutes. La mère résistait à quelque nouveau caprice de sa fille, et celle-ci, parlant avec une volubilité extrême, frappait la terre de son petit pied, et appuyait ses argumens d'une pantomime fort animée. Peu à peu la mère fut réduite au silence; elle poussa un soupir, qui était le signe certain de sa défaite, et Teresa triomphante s'écria avec transport : — Doña Josefa, votre fille me plaît; elle me plaît beaucoup, je la prends sous ma protection... Vous entendez, Manoelita? Donnez-moi votre main, relevez la tête, essuyez vos yeux bleus et ne pleurez plus. C'est chose convenue entre ma mère et moi; puisque vous ne voulez pas me céder votre chèvre, je vous emmène toutes les deux...

— Teresita, Teresita..., disait doña Rosario en lui appuyant son éventail sur le bras pour arrêter ses imprudentes paroles.

— Eh bien! ma chère mère, si vous le désirez, je laisserai les poules et les paniers. Je ne veux pas dévaliser la maison; non, il faut être raisonnable. Manoela et sa chèvre blanche nous suivront à Cadix. Est-ce entendu?

La vieille Josefa ouvrait de grands yeux; elle semblait tenir en arrêt les petites mains de Teresa, qui dénouait précipitamment un coin de son mouchoir. Dans ce mouchoir résonnaient de belles onces

d'or à l'effigie péruvienne, représentant le soleil qui darde ses rayons au-dessus des sommets du Potosi.

— Mesdames, s'écria la duègne en essayant de pleurer, je n'ai que ma fille pour m'aider à vivre... A mon âge, on n'est plus propre à grand'chose; on ne peut plus gagner sa pauvre vie...

— Voilà dix onces d'or pour remplacer le travail de votre fille, reprit Teresa, et deux autres pour le prix de la chèvre.

— C'est de la bonne monnaie au moins? demanda la duègne en allongeant les doigts; nous autres pauvres gens, nous n'avons point de balance pour peser ces pièces-là...

— Oui, oui, c'est de bon or rouge, dit Teresa, de l'or du Pérou, le premier de l'univers!

— Oh! les jolies pièces! continua la vieille. Allons, Manoela, remercie donc ces bonnes dames. Tu ne peux pas manquer d'être heureuse avec des gens aussi riches!

Manoela demeurait interdite et confuse. Elle se voyait chassée de la maison maternelle, échangée sans regret et même avec joie contre dix pièces d'or. Durant les seize années de sa courte existence, elle avait souffert bien souvent des brusqueries de sa mère, mais elle avait pris son mal en patience. Les gens pauvres, attristés par la misère, n'ont guère l'usage de prodiguer à leurs enfans des marques de tendresse et d'affection. Tout en les aimant beaucoup, il leur arrive parfois de les malmener, comme pour les habituer aux rudes épreuves de la vie. Manoela supposait qu'il en était ainsi pour elle, d'autant plus qu'elle se montrait envers sa mère pleine de respect et de déférence. Quelquefois, il est vrai, quand une parole acerbe l'avait blessée, elle sortait de la maison pour aller respirer l'air vif de ses vallées balayées par le vent de la mer et écouter cet immense bruit de la vague qui endort les douleurs d'un cœur attristé. A son retour, la vieille Josefa l'accusait de perdre son temps et de courir sans raison à travers l'île. Un jour, Manoela ramena la chèvre blanche d'une de ces promenades rêveuses. Où l'avait-elle rencontrée? qui la lui avait donnée? C'était là son secret. Un lien mystérieux unissait ces deux créatures timides et avides de liberté. La *Branca,* — ainsi se nommait la chèvre, — mal accueillie par la duègne, s'était attachée à Manoela, qu'elle ne quittait jamais, à moins que la jeune fille ne lui fît signe de se coucher derrière la maison. A aucun prix, Manoela n'eût consenti à se défaire de la *Branca;* elle était donc atterrée de voir que sa mère l'abandonnait elle-même pour une poignée d'or. L'avarice est une passion que la jeunesse ne comprend pas. Quand la jeune fille eut reconnu que sa mère ne l'aimait pas autant qu'elle le pensait, elle crut lire sur le visage souriant et épanoui de Teresa l'expression de la sympathie. Elle se jeta donc

au cou de la jeune Péruvienne en versant des larmes abondantes.

— Eh! niña, tu vas m'étouffer, s'écria celle-ci un peu surprise d'un si brusque élan de familiarité, me voilà toute décoiffée...

Puis, s'adressant à la mère de Manoela : — Votre fille sait coudre, n'est-ce pas? Elle sait manier l'aiguille, tailler, broder...

— Que oui! dit la duègne; d'ailleurs elle est bien avisée, et elle aura bien vite appris ce que vous lui montrerez.

Manoela comprit par ces paroles qu'il s'agissait d'entrer au service des deux dames étrangères et d'abdiquer toute liberté. Elle croyait rêver; elle cherchait à s'expliquer comment la rencontre fortuite d'une jeune fille qui l'avait abordée sur la plage quelques heures auparavant avait pu changer ainsi toute sa destinée. Elle ne savait ni où elle allait, ni pourquoi elle partait. Sa petite île si pauvre lui apparaissait comme un paradis d'où on la chassait sans qu'elle eût commis aucune faute. Les jours les plus monotones de son existence se teignaient dans son souvenir de reflets charmans, comme les horizons lointains d'une plaine aride et morne sur laquelle le soleil couchant verse ses rayons empourprés.

Les préparatifs du départ furent bientôt achevés. Manoela prit son petit paquet sous son bras, et embrassa sa mère avec un serrement de cœur, en lui disant à demi-voix : — Pourquoi m'éloigner de vous?

— Pour ton bonheur, ma fille, répliqua la vieille Josefa, qui tenait toujours les pièces d'or dans ses mains; que ferais-tu ici? Montre-toi bien obéissante au moins!...

Il y a des gens qui ne peuvent traverser un jardin sans arracher une fleur ou sans cueillir un fruit. D'une main distraite et capricieuse, ils attirent à eux tout ce qui flatte leur regard. Ainsi était Teresa; contente d'emmener à sa suite la pauvre jeune fille enlevée à son humble cabane, elle ne doutait pas que celle-ci ne fût parfaitement heureuse de la suivre. Elle marchait donc gaiement auprès de sa mère, doña Rosario, parlant déjà du plaisir qu'elle aurait à se faire coiffer chaque matin par la Manoelita. Celle-ci s'avançait à pas lents, accompagnée de la fidèle *Branca*. La tête basse, le cœur gonflé, elle allait droit devant elle, incapable de résister aux désirs de sa mère, et aussi subjuguée par la volonté tenace de doña Teresa, qui agissait sur elle comme un aimant. La jeunesse, la beauté et la richesse donnent à certains êtres privilégiés un ascendant irrésistible sur les natures simples et douces.

Manoela, qui ne voulait point être vue des habitans de Santa-Cruz, conduisit les deux dames vers une petite plage éloignée de la ville de quelques centaines de pas. Le capitaine, qui regagnait la terre dans son canot, laissant le navire louvoyer au large sous la conduite du pilote, vint aborder au même lieu.

— Capitaine, lui dit Teresa, nous vous amenons deux passagères, l'une de première classe, et qui prendra place dans la cabine; l'autre que vous pourrez loger au pied du grand mât, dans le parc aux moutons.

— Ah! Teresita, s'écria le marin, il y a plus de caprice que de raison dans votre petite tête!

— Que voulez-vous? interrompit doña Rosario, les jeunes filles d'à présent sont d'une obstination que rien n'égale...

— Si ce n'est la faiblesse des mères, murmura le vieux marin en tournant sur les talons.

III.

A la nuit, le capitaine avait regagné le navire avec ses passagères. Déposée dans le parc aux moutons, — on appelle ainsi la partie de la chaloupe destinée à recevoir les animaux de cette espèce qui doivent être mangés pendant le voyage, — la *Branca* s'était élancée tout aussitôt hors de sa prison. Elle courait sur le pont, montrant sa tête à l'entrée du logement des matelots et sur le haut de l'escalier de la chambre. La pauvre bête, inquiète et dépaysée, cherchait partout Manoela. Celle-ci, assise auprès de Teresa, pleurait, la tête dans ses mains. En vain la jeune señorita lui adressait de douces paroles pour la consoler, et lui racontait les plaisirs de son enfance dans cette joyeuse ville de Lima, que l'on nomme le paradis des femmes.

— Tu vois bien qu'elle est un peu troublée, disait à sa fille doña Rosario, laisse-la se remettre; demain tu lui répéteras toutes ces jolies histoires-là. Manoela, ma petite, voilà une couchette pour vous; allez dormir...

— Si madame veut bien me le permettre, répondit Manoela, j'irai là-haut prendre l'air; j'étouffe ici...

Manoela monta sur le pont; la *Branca* arriva d'un bond auprès d'elle en lui prodiguant mille caresses.

— Tu m'aimes, toi, pauvre petite bête, murmura la jeune fille... Nous ne verrons plus nos rochers, nous ne verrons plus celui qui t'apporta toute petite auprès de moi... Oh! ma pauvre île...

En se parlant ainsi à elle-même, Manoela regardait à travers les ténèbres du côté de l'île de Flores, qui se montrait encore à l'horizon, comme une grosse tache d'un noir plus foncé. Elle souffrait, et personne autour d'elle ne prenait garde à sa douleur. Tous les étrangers qui l'entouraient n'étaient-ils pas heureux de continuer leur route et de s'éloigner de cette petite île qui n'occupait aucune place dans leur souvenir? A ce moment-là cependant quelqu'un pensait à

la pauvre fille, et courait, d'un cœur joyeux, vers la maisonnette où il espérait la rencontrer.

La chaloupe de pêcheurs, qui avait accompagné le navire depuis son apparition sur la côte opposée, touchait au rivage, non loin de Santa-Cruz. De cette barque s'élançait à terre le grand jeune homme qui avait servi de pilote au bâtiment. Coupant au plus court à travers l'île pour retourner à son village de Lagens, le pêcheur marchait à grands pas. Malgré l'obscurité, il arpentait à larges enjambées les sentiers sinueux et inégaux. Quand il fut à la hauteur de la petite maison habitée par la vieille Josefa, le jeune homme s'arrêta un instant comme pour réfléchir, puis il prit à travers champs. Arrivant par le jardin derrière la cabane, il frappa un petit coup sur le volet.

— Qui va là? demanda la vieille.

— C'est moi, c'est Diogo, répondit le pêcheur.

— D'où viens-tu, mon garçon? Que me veux-tu à cette heure?... Il est bientôt minuit.

— Je viens de piloter un navire, et je retourne à Lagens. Ah! j'ai gagné une bonne journée!... Si j'avais souvent des navires à conduire comme celui-là, ma fortune serait bientôt faite... Où est donc la *Branca*, mère Josefa? Elle ne vient point me dire bonsoir! Ouvrez-moi la porte, je vous en prie, et allumez votre lampe... J'ai quelque chose à vous montrer... Demain je n'aurai pas le temps de revenir.

La vieille eût bien volontiers refermé le volet et renvoyé à un autre jour l'importun Diogo; mais celui-ci lui avait rendu plusieurs fois de petits services : il venait au printemps bêcher son enclos, et maintenant qu'elle était seule, n'aurait-elle pas plus qu'auparavant l'occasion de recourir à sa complaisance? Elle alluma donc sa lampe et ouvrit la porte.

— Merci, mère Josefa, dit Diogo en entrant. Tenez, voilà un beau petit châle de crêpe de Chine qui m'a été donné par le capitaine du navire, sans compter une forte rétribution en argent... Mais où est donc Manoela?

— Elle est partie, elle est à Santa-Cruz... Tu disais donc que ce châle de crêpe de Chine?...

Diogo replia le châle de crêpe de Chine et le remit dans sa poche; puis, croisant ses bras robustes sur sa poitrine, il regarda fixement Josefa : — Manoela est à Santa-Cruz! Elle est partie!... La vérité, dites-moi la vérité : où est Manoela?

— Partie, répéta la duègne un peu effrayée, partie avec les dames qui sont sur le navire, et qui l'ont prise en affection. Son sort est assuré, mon garçon, et moi, j'ai fait aussi une bonne journée.

— Elle est partie! s'écria Diogo, que les sanglots étouffaient, et

c'est moi qui ai conduit ici ce maudit navire!... Pourquoi l'avez-vous laissée s'en aller?... Ah! si j'avais été là!... N'est-ce pas qu'elle a pleuré en partant? N'est-ce pas qu'elle est sortie d'ici en larmes?

— C'est vrai, répliqua la vieille; elle a été un peu émue de me quitter... C'est bien naturel.

— On vous a donc donné de l'argent?

— Mieux que cela : de grandes pièces d'or.

— Et vous avez vendu votre fille pour ces grandes pièces d'or! dit Diogo en faisant un pas vers la mère de Manoela. Et qu'est-ce que ces dames-là vont faire de votre fille? Une servante, une femme de chambre, et vous ne la reverrez jamais!... Comme si elles ne pouvaient pas trouver ailleurs du monde pour les servir! Mais non, il leur fallait la perle de notre île, et elles l'ont emportée en passant... Et moi qui venais vous dire : — Mère Josefa, il me manquait un peu d'or pour compléter une somme ronde que j'ai cachée dans les rochers; cet or, je l'ai gagné aujourd'hui; voulez-vous m'accorder votre fille?

— Il n'est plus temps, que veux-tu que j'y fasse? dit la vieille Josefa. Va te reposer, Diogo, laisse-moi en paix; nous parlerons de cela un autre jour...

— Un autre jour! interrompit le pêcheur; croyez-vous donc que j'aie pris mon parti sur le départ de Manoela? Ah! si j'avais su que vous étiez ennuyée d'elle, si vous m'aviez dit : — Je te la donne pour cent piastres, pour deux cents piastres, au lieu de vous demander une dot, j'aurais payé sa rançon. La pauvre enfant! Vous étiez donc bien fatiguée de l'avoir auprès de vous?

— Elle était plus souvent à courir sur les rochers qu'à côté de moi, répliqua sèchement la duègne. A la moindre observation que je lui adressais, elle prenait sa course.

— Parce que vous vouliez lui rendre les tapes que vous aviez reçues autrefois de votre mari.

— Diogo, s'écria la vieille avec colère, es-tu venu ici pour m'insulter?

— Non, reprit le pêcheur, bien au contraire, je venais tout exprès pour m'agenouiller devant vous et vous demander de me prendre pour votre fils. Tenez, me voici à genoux, donnez-moi votre main, mère Josefa, et répondez-moi, je vous en conjure. Elle était bien méchante, n'est-ce pas, cette charmante fille, que toutes les mères vous enviaient?

— Je ne dis pas cela.

— Elle aimait à vagabonder, n'est-il pas vrai? Elle n'était ni sage ni honnête?

— Jamais je n'ai dit cela.

— Elle n'était point jolie non plus, n'est-il pas vrai? Il se peut

que vous l'ayez été encore davantage, mère Josefa; mais enfin, avouez que votre fille n'a pas de rivale dans toute l'île.

— Je sais bien qu'elle a bonne mine, la Manoela.

— C'est cela; on a une fille charmante d'esprit et de cœur, fraîche comme un printemps, belle comme une rose, et puis on lui dit : — Bah! une bourse pleine d'or vaut mieux que toi. Adieu. — Parlez franchement, mère Josefa : n'est-ce pas que vous regrettez déjà votre fille?

— Relève-toi, Diogo, dit la duègne à demi-voix. Tu es un bon garçon et tu aimes ma fille, à ce qu'il paraît. L'amour tourne la tête aux jeunes gens.

— Parlez franchement, répéta Diogo : n'est-ce pas que vous la regrettez?... Laissez donc couler cette petite larme qui brille sur votre paupière, personne ne la verra que moi, et cela vous fera du bien.

La vieille femme attira le jeune pêcheur dans ses bras, et le pressa sur son cœur en pleurant. — Pourquoi me dis-tu tout cela, mon fils, puisqu'il n'est plus temps?

— Et moi je vous dis qu'il est encore temps, interrompit Diogo. Il n'y a pas de vent cette nuit, et le navire qui emporte Manoela doit être en calme tout près de l'île. Voulez-vous que je vous ramène votre fille?

— Si je le veux! s'écria la duègne, mais tu rendras la joie à mes vieux jours!...

— Eh bien! les pièces d'or, donnez-moi les pièces d'or, répliqua le pêcheur; il faut que je les rende aux dames qui vous les ont laissées...

— Ces dames-là sont si riches! elles n'y songent peut-être plus?

— Les pièces d'or!... répéta Diogo, garder l'argent d'autrui? y pensez-vous, mère Josefa?

— Ces pièces sont si belles! De l'or du Pérou comme tu n'en avais jamais vu avant aujourd'hui...

— Maudite avarice! s'écria Diogo en frappant du pied. Donnez vite les pièces, il faut que je parte... Si la brise se lève, le navire s'éloignera, et tout est perdu...

La vieille Josefa, haletante et troublée, fouillait sa paillasse d'une main tremblante. C'était là qu'elle avait caché le trésor qu'il lui fallait sitôt abandonner. Elle tirait une à une les grandes onces d'or qui semblaient se coller à ses doigts. Le pêcheur les lui enleva d'une poignée pour les enfermer dans une petite bourse en cuir, puis il fit un pas vers la porte.

— Diogo! lui cria la duègne saisie d'une subite épouvante, tu ne me trompes pas au moins? — Le pêcheur secoua les épaules pour toute réponse et se prit à courir à travers champs.

— Diogo, Diogo, répéta encore la vieille Josefa, prête à se trouver mal, il y en a douze... Si tu ne réussis pas dans ton voyage, tu me les rapporteras... Ah! mon Dieu, s'il allait me voler!...

Le pêcheur ne l'entendait plus. D'un pas rapide, courant et sautant, il gagnait les rochers pour descendre vers la mer, et cherchait des yeux, à travers l'obscurité de la nuit, les voiles du grand navire qu'il s'agissait pour lui de rejoindre au plus vite.

IV.

Pour abréger son chemin, Diogo se laissa glisser le long des rocs escarpés au pied desquels la vague a creusé des grottes profondes, toutes remplies de sable fin. Les goëlands, que le pêcheur éveillait en passant, s'envolaient effrayés et poussaient de grands cris, puis ils revenaient se poser sur les roches noires en attendant le jour. Les étoiles brillaient au ciel; la mer calmée semblait reposer dans son immensité; à peine si la houle, se levant à de faibles hauteurs par un mouvement régulier, marquait le dernier effort de la marée montante. La vague, parvenue à son extrême limite, baignait la quille d'une petite barque échouée sur le sable et fixée au rivage par un grappin. Le pêcheur n'eut pas de peine à la mettre à flot; appuyant contre la poupe son épaule vigoureuse, il la lança en avant, et l'esquif commença de voguer. En quelques coups de rames, Diogo gagna les eaux plus profondes, et dès que la brise matinale ridant la surface de la mer vint lui rafraîchir le visage, il hissa la voile. La barque, poussée par ce vent léger, s'avança lestement. De son côté, le grand navire recevait aussi dans sa large voilure les premières bouffées de cette brise longtemps attendue. Resté en calme durant la soirée et une partie de la nuit, il avait été ramené par le flux de la marée vers les rochers qui forment la pointe orientale de l'île de Flores. Désormais, il allait s'élever de la côte et faire route vers l'Europe : le bruit du sillage annonçait aux marins ennuyés qu'il s'était remis en marche. — Tant qu'il ne ventera pas plus que cela, pensait le pêcheur, j'irai plus vite qu'eux, et je suis sûr de les atteindre; mais si la brise augmente... Il ramait donc par intervalles pour aller plus rapidement encore, puis il s'arrêtait et cherchait à distinguer au large le gros navire, toujours caché par les ténèbres. Plusieurs heures se passèrent ainsi, heures d'angoisse pour Diogo, qui sentait la mer grossir et la vague se creuser sous la quille de la petite barque. Enfin les étoiles pâlirent, une teinte blanche, légèrement nuancée de rose, colora le ciel, puis les flots. Le pêcheur reconnut qu'il était au vent du navire, dont la voilure blanche échafaudée autour des mâts s'élevait en pyramide du milieu des vagues à quelques milles de lui. Il laissa donc porter de ce côté avec un cri

de joie. Les huit coups de cloche appelant au quart du matin les matelots de service étaient arrivés jusqu'à son oreille en ricochant sur les flots.

C'est l'heure où l'*on fait la propreté* à bord des bâtimens, car on a l'habitude, quand on navigue, de frotter et de laver sa maison flottante comme si l'on s'attendait à recevoir des visites. Pieds nus, les pantalons relevés jusqu'aux genoux et les chemises de laine retroussées au-dessus du coude, les marins lançaient à grand renfort de bras des seaux d'eau sur le pont, tandis que le mousse s'efforçait de faire reluire le cuivre de l'habitacle. Au milieu de ce remue-ménage, la pauvre *Branca*, fort effrayée, bondissait d'un côté sur l'autre, poursuivie par les seaux d'eau salée, fuyant les balais, les fauberts et les vadrouilles, que des bras agiles agitaient en tous sens. L'officier de quart, assis sur la dunette, prenait plaisir à voir les sauts et les gambades de la jolie bête, qui flairait encore la terre et bêlait tristement en regrettant son île.

Cependant la barque du pêcheur approchait rapidement. Quand il ne fut plus qu'à une encâblure du navire, il amena sa voile, et fit signe qu'il voulait parler. L'officier de quart ayant ordonné de mettre en travers, une corde fut jetée à Diogo, qui s'amarra le long du bord. La *Branca,* qui l'avait reconnu, appuya ses pattes de devant sur la lisse, puis se prit à courir vers l'escalier de la chambre où se trouvait Manoela. Au même instant arrivait sur le pont le capitaine du navire, que l'on avait averti de la présence du pêcheur.

— C'est vous, pilote, lui dit le marin; que voulez-vous?

— Parler aux dames que vous avez à bord, capitaine.

— Elles dorment d'un profond sommeil, et n'ont pas coutume de recevoir des visites de si bonne heure.

— Je m'en doute bien, reprit Diogo; mais le temps presse pour vous comme pour moi, nous ne pouvons rester arrêtés plus longtemps ici... Auriez-vous l'obligeance de leur dire que la mère de Manoela redemande sa fille, et renvoie l'argent qui lui a été donné.

En parlant ainsi, il remettait au capitaine les onces d'or renfermées dans la bourse en cuir. Celui-ci descendit dans la chambre, et, après avoir frappé discrètement à la porte de la cabine, il transmit à Teresa le message du pêcheur.

— C'est bon, c'est bon, répliqua la jeune fille; qu'il emmène Manoela et sa chèvre, et tout ce qu'il voudra!... pourvu que l'on me laisse dormir. Entends-tu, petite? Eh! Manoela...

— Qu'y a-t-il donc? demanda doña Rosario.

— Rien, ma mère; la vieille femme d'hier a regret d'avoir laissé partir sa fille, et elle la réclame...

— Elle a renvoyé l'argent, ajouta le capitaine; je l'ai là, entre les mains...

Manoela, debout, prête à partir, son petit paquet sous le bras, d'autant mieux éveillée qu'elle n'avait pu dormir de toute la nuit, regardait alternativement les deux dames, attendant d'elles un mot d'adieu. La *Branca* faisait retentir avec impatience sur les marches de l'escalier la corne de ses pieds agiles.

— Adieu, petite, adieu, dit Teresa en se retournant pour mieux se rendormir; garde ton argent, je te le donne. Je suis sûre que j'aurai la migraine toute la journée pour avoir été éveillée si matin.

— Mais, ma fille, interrompit doña Rosario, ce sont là des prodigalités inexcusables...

— Chère mère, dit Teresa d'un ton boudeur, je n'entends plus, je n'écoute plus, je dors... Puisque cela me fait plaisir, qu'il en soit ainsi!

— Voilà qui est tout à fait concluant, répliqua le capitaine à demi-voix; puis, s'adressant à Manoela, qui ouvrait de grands yeux pleins de larmes provoquées par l'émotion : — Eh bien! mon enfant, vous êtes expédiée en douane, vos papiers sont en règle, vous n'avez qu'à appareiller.

Manoela éprouvait un sentiment sincère de reconnaissance qu'elle eût voulu exprimer à doña Teresa. Cette jeune fille, qui se faisait obéir à son gré par tous ceux qui l'entouraient et qui laissait tomber de sa main des onces d'or sans les compter, lui apparaissait comme une petite fée capricieuse, mais bienfaisante. Elle déposa un baiser timide sur les boucles de cheveux noirs qui flottaient autour du cou de la jeune Péruvienne endormie, et fit une grave révérence du côté de doña Rosario, qui lui répondit par une grimace de mauvaise humeur. Manoela traversa le pont rapidement, un peu honteuse d'être regardée par les matelots, qui souriaient et semblaient comprendre ce qui se passait dans le cœur du grand pêcheur. Celui-ci tendit la main à la jeune fille et l'aida à descendre dans la barque sans lui adresser une seule parole. Manoela était si troublée qu'elle avait peine à se soutenir. La *Branca* ne se fit pas prier pour quitter le navire; elle partit d'un élan si rapide qu'elle franchit la lisse et tomba dans la mer, d'où elle remonta facilement dans le canot, Diogo l'ayant saisie par sa longue touffe de barbe.

— Évente le grand hunier, borde la grand'voile! cria l'officier de quart; en route, timonier! — Le grand navire reprit sa route vers Cadix, et la barque cingla du côté de l'île.

Si Diogo avait eu dans sa barque tous les trésors du Pérou, il n'eût pas ressenti une joie plus vive. Assis à la barre, il regardait avec des yeux ravis la belle Manoela qu'il avait un instant perdue, et qu'une décision subite autant que hardie venait de lui rendre. Celle-ci, appuyée au pied du mât, baissait la tête et frissonnait de temps à autre. L'air vif du matin et l'agitation des vagues, bien hautes

pour le frêle esquif, lui donnaient froid et lui faisaient peur. Diogo l'enveloppa de son gros caban.

— Tiens, lui dit-il en souriant, te voilà comme la madone de notre église, toute cachée dans un manteau brun; il te manque la couronne... Prends toujours cela pour te garantir la tête. — Parlant ainsi, il lui roulait en forme de turban le châle de crêpe de Chine qui lui avait été donné la veille. Manoela, tout effrayée qu'elle fût du bruit des flots, se pencha sur la mer pour y voir sa coiffure, et tendant la main au pêcheur :

— Que tu es bon! lui dit-elle.

— Tu m'avais pourtant quitté, reprit Diogo en hochant la tête; tu avais fui notre pauvre île, comme un oiseau qui sort de sa cage...

— Cette petite fée du Pérou avait ensorcelé ma mère, dit doucement Manoela.

— Qui sait si la vieille Josefa ne va pas me faire la moue de ce que je te ramène auprès d'elle?

— Oh! non, dit Manoela; je réponds que non.

— Après tout, si elle ne veut pas de toi... Change l'écoute, Manoela; n'allons pas tomber sous le vent de l'île... Très bien. Oh! quelle fameuse femme de pêcheur que la Manoelita!

— Je te dis qu'elle m'accueillera bien, reprit la jeune fille, et toi aussi, Diogo... La petite fée m'a rendu les pièces d'or. Tiens, les vois-tu?

Ils voguaient, en causant ainsi, bercés par les vagues et poussés par une forte brise qui les ramenait au rivage. La *Branca* dormait à leurs pieds aussi tranquillement que si elle eût été couchée sous le gros cep de vigne, devant la cabane de Josefa. Manoela n'avait plus peur; la terre se montrait plus près d'elle, et elle était assurée d'être bien reçue par sa mère. Qu'il y avait d'espérance et de joie dans cette barque qui berçait les deux jeunes gens! Ces vingt-quatre heures, marquées par tant d'incidens imprévus, de tristesses et de larmes, avaient avancé leurs affaires plus que ne l'auraient fait des années de leur monotone existence. Un seul jour avait suffi pour mûrir cette affection mutuelle qui ne demandait qu'à se développer, et qui semblait languir dans ce petit pays voué à la pauvreté et à l'isolement.

Sur les rochers qui bordent le petit port de Santa-Cruz, il y avait un certain nombre d'oisifs occupés à suivre des yeux la barque arrivant de la haute mer. On se perdait en conjectures sur cette voile hardie qui marchait droit au rivage. A mesure qu'elle s'approchait, les curieux reculaient prudemment : c'était à qui n'entrerait pas le premier en relations avec les étrangers aux allures suspectes. Manoela n'avait point songé à dérouler le châle qui entourait son front,

et le caban couvrait toujours ses épaules. Enfin, au moment où il abaissait sa voile, au moment où la proue touchait le sable, Diogo, se redressant de toute sa hauteur, cria à un gros pêcheur de ses amis : Holà! Pero, hale le canot au plein!

La *Branca* avait déjà sauté à terre; Pero, très troublé de s'entendre appeler par son nom, s'enfuit de toutes ses forces à la vue de la bête blanche qu'il crut revenir du sabbat. Diogo fut obligé de prendre pied lui-même pour attirer la barque hors des atteintes du flot; alors Manoela put descendre, et les visages terrifiés des spectateurs reprirent leur sérénité en reconnaissant la belle fille que l'on appelait à Santa-Cruz, comme à Lagens, *la perle de l'île*.

Sans s'arrêter à la ville, Diogo et Manoela se dirigèrent vers la seule maison où l'on connût le mot de cette énigme. Ils attachèrent la *Branca* par une de ses cornes pour l'empêcher de se jeter à travers champs, car la pauvre bête avait si grand'faim qu'elle eût tout ravagé le long de la route. Quand la maisonnette de la vieille Josefa se montra au milieu de la vallée, Diogo s'arrêta et dit à sa compagne :

— Tu es émue, Manoela; veux-tu que j'aille seul en avant?

— Pourquoi donc est-ce avec des larmes que l'on revoit les lieux que l'on a quittés en pleurant! s'écria la jeune fille. Je me sens pourtant aussi heureuse aujourd'hui que j'étais désolée hier!...

— Ah! c'est que les femmes pleurent toujours;... il paraît que cela leur va bien, répondit le pêcheur. Puis, faisant quelques pas en avant : — Eh! mère Josefa, où êtes-vous? Nous voilà tous les trois!...

La vieille ouvrit sa porte lentement et avança la tête : — Qui est là? demanda-t-elle... Ah! c'est toi, Diogo... Je suis bien malade depuis la scène que tu es venu me faire cette nuit...

— Voilà qui va vous guérir, répliqua le pêcheur; tenez, reconnaissez-vous votre fille et la *Branca*, qui donne des coups de tête pour courir en avant.

— Ah! oui, te voilà, Manoela; on t'a donc laissée revenir?... Diogo était comme un furieux cette nuit...

— Eh bien! mère Josefa, continua le pêcheur, est-ce que ça ne vous fait pas du bien de revoir Manoela et de l'embrasser? Voyons, ouvrez-lui donc vos bras!...

La vieille ouvrit ses longs bras maigres, et sa fille s'y précipita avec l'élan d'une tendresse exaltée. Tout en prodiguant à sa mère les plus vives caresses, Manoela lui glissa dans la main les pièces d'or rapportées par elle, en lui disant à l'oreille : — Elles me les ont rendues, reprenez-les!...

— Ah! ma fille, ma chère fille, s'écria la duègne subitement ré-

tablie, je me sens toute ragaillardie de te revoir. Ah! Diogo, mon garçon, tu m'as rendu la vie en me ramenant Manoela... Je t'en serai éternellement reconnaissante...

— En ce cas, répondit Diogo, à table et dînons; la promenade m'a ouvert l'appétit, et c'est comme si j'avais été à la pêche, car j'ai donné un fameux coup de filet. Au dessert, mère Josefa, vous nous servirez de ce vieux vin que vous cachez ici, derrière l'alcôve, et nous boirons de bon cœur à votre santé d'abord...

— Tu es bien aimable, mon petit Diogo.

— Et puis à la nôtre, car je vous demande, séance tenante, la main de votre fille. Vous ne pouvez me la refuser, puisqu'elle a rapporté elle-même sa rançon! . . . .

Au moment où l'on se mettait à table dans la maisonnette animée d'une joie subite, le grand navire perdait de vue la petite île de Flores. Doña Teresa, qui venait d'achever sa toilette, s'asseyait pour déjeuner auprès de sa mère, et dévorait nonchalamment un pot de confitures de goyaves. Doña Rosario, — qui était de l'ancienne école, — allumait une cigarette de maïs en humant son café, et le capitaine, étendu sur un fauteuil, rongeait des *puros* de première qualité sur les rayons de sa cabine.

— Ah! dit Teresa en portant la main à son front, quelle vilaine petite île vous nous avez fait voir là, capitaine!... J'en emporte une migraine affreuse!

— Vous m'aviez pourtant promis de ne plus me faire la moue et de ne plus bouder! répondit le marin...

— Et cette petite fille que j'avais pris la peine d'amener ici... Je suis bien aise d'en être débarrassée!... Une petite pleureuse qui soupirait après son rocher et n'écoutait rien de ce que je lui contais!

— Et cette chèvre, qui répandait une odeur infecte! ajouta doña Rosario en se pinçant les lèvres pour lancer la fumée de sa cigarette par les narines. Je suis enchantée qu'elle soit partie; seulement je regrette que cette relâche nous ait coûté si cher.

— Je le regretterais aussi pour ma part, reprit le capitaine, si nous n'avions fait deux heureux.

— Des heureux sur ce rocher? interrompit Teresa.

— Pourquoi pas? dit le marin. Vous avez doté Manoela, et moi j'ai doté le pêcheur. Après tout, un pareil résultat vaut bien un petit mal de tête, et j'en conclus que nous n'avons pas perdu notre journée.

TH. PAVIE.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

II.

ORIGINES ET CARACTÈRE DE LA NATION BRITANNIQUE.

Il n'y a peut-être pas de plus grand spectacle dans la vie du genre humain que l'apparition et la fusion successives sur le territoire britannique (1) des diverses races qui ont formé la nation anglaise. Il n'y en a point surtout qui mette mieux en relief le côté divin et providentiel de l'histoire. De nombreuses sources s'offrent à celui qui veut étudier ces premières et curieuses pages des annales de l'Angleterre. Parmi ces sources, il faut nommer d'abord les musées, les collections particulières dans lesquelles figurent les armes, les œuvres d'art, les ustensiles domestiques des différentes tribus qui ont, à des époques marquées, envahi l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande (2).

Une des plus riches collections d'antiquités nationales est celle du *British Museum :* elle embrasse depuis les premiers temps de l'occupation des îles britanniques par les Celtes jusqu'à la conquête des Normands. Ce n'est point la seule : on trouve dans les principales villes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, des cabinets de curiosités historiques formés par des particuliers ou par des sociétés savantes. Cet ordre de recherches n'est point à dédaigner

(1) Voyez, sur la formation du territoire britannique, la *Revue* du 15 septembre 1857.

(2) On peut consulter sur le même sujet divers ouvrages, entre lesquels nous citerons *the Ethnology of the British Islands,* par Robert Gordon Latham, et *the Celt, the Roman and the Saxon,* par Thomas Wright.

sans doute, car le caractère national des races se reflète dans leurs ouvrages; mais au point de vue de l'étude des mœurs, je préfère un autre champ d'observations. Il est intéressant, qui le nie? de retrouver le berceau de l'architecture, de poursuivre sous quelques pieds de terre fouillée et remuée des ruines oubliées par le temps, des reliques de l'industrie naissante, la trace des anciens peuples qui ont passé sur le sol de la Grande-Bretagne. Je me demande pourtant s'il n'y aurait point lieu de reconstruire en même temps une archéologie humaine dont les oracles seraient aussi sûrs et autrement instructifs pour la philosophie de l'histoire que les muettes révélations de la pierre et du bronze. Les antiquaires ont trop négligé les médailles de la vie : j'appelle ainsi les crânes des différens peuples par lesquels a été habitée à diverses époques la surface de l'Angleterre. Malgré des travaux estimables, l'ethnologie britannique est encore dans l'enfance; ce ne sont pourtant point, comme on va le voir, les élémens qui manquent.

Le célèbre Prichard, aux travaux duquel la science des races doit tant d'idées neuves et d'observations délicates, avait prévu qu'une histoire ostéologique pourrait sortir un jour des antiques tombeaux dans lesquels dorment depuis des siècles les débris des anciens peuples qui ont successivement colonisé le territoire britannique. Il recommanda plusieurs fois de conserver ces restes, et surtout le crâne humain, sorte de couronne posée par la main de la nature sur toute la création animale. Dans les derniers temps de sa vie, il s'occupait même à réunir les élémens d'un ouvrage sur ce nouvel ordre d'antiquités nationales. L'idée d'un tel ouvrage a été recueillie et mise à exécution par deux savans recommandables, les docteurs Barnard Davis et John Thurnam, qui publient en ce moment une histoire des anciens habitans de la Grande-Bretagne d'après les monumens, et surtout d'après les crânes trouvés dans les vieilles sépultures (1). L'âge historique de ces crânes est attesté par l'âge des tombeaux, sur lequel les antiquaires sont aujourd'hui d'accord, et par les divers objets qui accompagnent les dépouilles humaines. Cette physiologie souterraine des races à demi exhumées intéresse au plus haut point le moraliste : il y voit se former de couche en couche la structure des différentes familles qui, dans la série des âges, ont apporté des organes nouveaux et successifs à la civilisation britannique.

Le sol des îles dont la réunion compose le royaume a été recou-

(1) Une livraison paraît environ tous les six mois avec de superbes planches lithographiées, représentant les crânes de grandeur naturelle et différentes antiquités. Chaque livraison se vend une guinée. Les auteurs ont mis à contribution pour ce grand travail et leurs propres recherches et les collections publiques ou particulières qui existent dans le royaume. Le titre de l'ouvrage est *Crania Britannica*.

vert par plusieurs déluges de peuples qui se sont superposés les uns aux autres : les Celtes, les Romains, les Saxons, les Danois ou les Vikings, les Normands. Ce n'est pas seulement dans les anciens tombeaux que se rencontrent les rudimens de la nation anglaise; plusieurs des races primitives existent encore : elles occupent à la surface du pays des espaces limités par les montagnes ou par la mer. Là nous pourrons étudier sur le vif la genèse du peuple britannique. L'origine, les alliances, les mœurs, l'état intellectuel de ces groupes distribués selon l'ordre des temps et des lieux, tout cela forme un vaste ensemble de faits peu connus dans lequel nous découvrirons les racines du caractère national. L'Anglais, avec ses traits particuliers, son génie à lui, sa personnalité forte, se dégage par degrés de l'abîme des siècles et du chaos des événemens qui ont à plusieurs reprises agité, renouvelé la population de la Grande-Bretagne. Des monumens de plus d'un genre nous mettront à même de déterminer la nature des trois grandes séries de formation à travers lesquelles on voit le type britannique naître, s'accroître et se constituer définitivement.

I.

Le sol de la Grande-Bretagne est un des plus riches en débris celtiques. De nombreux sépulcres ont été ouverts, et, par la nature des objets qui s'y rencontrent, les antiquaires ont pu établir dans la vie de cette race trois époques distinctes : l'âge de pierre, l'âge de bronze, l'âge de fer. On peut voir au *British Museum* une salle consacrée aux antiquités celtiques, et qui contient des spécimens très curieux trouvés en Angleterre et en Irlande. On a cherché à exprimer par l'arrangement des exemplaires l'ordre chronologique des faits. Dans la première armoire vitrée se montrent des restes connus sous le nom de pierres celtiques : elles paraissent avoir été attachées à des manches en bois par des courroies de cuir. Ce furent les premières haches. Sur les rayons suivans, vous apercevez d'autres fossiles historiques, des rudimens d'armes, tels que des lames de couteau et des têtes de flèche en silex (1). Plus loin s'offrent à la vue les premières traces de l'industrie naissante : des marteaux et des haches de pierre percés de manière à s'emmancher dans du bois. Ces cognées de seconde formation ont sans doute servi à abattre les plus anciens arbres des antiques forêts de la Grande-Bretagne,

(1) Il ne faut point confondre ces premières têtes de flèche grossières avec d'autres têtes de flèche en silex qu'on retrouve mêlées à des armes de bronze. Ces dernières sont évidemment d'une autre époque. La forme et le fini du travail indiquent assez que des instrumens de fer ont été employés pour les fabriquer.

tandis que les premières étaient destinées, selon toute vraisemblance, à repousser les attaques des animaux nuisibles. Une telle succession de formes exprime bien le développement naturel des forces humaines; la guerre et la chasse ont dû précéder le travail proprement dit et les arts utiles. Ces vestiges de l'âge de pierre, des coins, des ciseaux connus sous le nom de *celts* (du latin *celtis*), se rencontrent dans tous les terrains superficiels de la Grande-Bretagne. Les antiquaires et les amateurs doivent d'ailleurs se tenir sur leurs gardes, certains ouvriers anglais ayant trouvé le moyen de contrefaire ces objets avec un art qui rend très difficile de reconnaître la fraude. Ce commerce illicite demande une main habile sans doute; mais combien nous devons admirer davantage la patience des grossiers précurseurs de la race saxonne, qui eux n'avaient point à leur service les instrumens d'acier, et qui en étaient réduits à travailler le silex par le silex, la pierre par la pierre!

Dans les tombeaux marqués du sceau d'une haute antiquité, les crânes humains se montrent extrêmement bas, étroits, et d'une forme pyramidale (1). Ils présentent, sous le rapport de la structure et du volume, une différence notable avec ceux de la période suivante, l'âge de bronze. Cette différence a donné lieu à des réflexions : on s'est demandé si ces premiers hommes, qui n'avaient rien de mieux pour étendre leur chétive existence que des têtes de flèche en cailloux et des armes de pierre, dont la boîte osseuse du cerveau exprime les traits d'un état social borné à la satisfaction des premiers besoins de la vie physique, étaient bien des Celtes. N'étaient-ce pas plutôt des aborigènes, produit d'une migration plus ancienne, que l'invasion des Celtes aurait rencontrés et anéantis? Le contraste réel qui existe entre les crânes si pauvres du premier âge et ceux des âges suivans peut bien ne pas tenir à l'introduction d'une nouvelle variété de l'espèce humaine, mais à un progrès dans le bien-être de la population indigène et dans les moyens de se le procurer (2). Je dois

(1) Je citerai entre autres un ancien crâne trouvé dans un tombeau sur Ballidon-Moor (Derbyshire). Le tombeau offrait les signes évidens d'un âge primitif. On y découvrit les dépouilles d'un véritable aborigène des îles britanniques. La face du squelette présentait une apparence rugueuse, des os anguleux, rudes et profondément empreints d'une forte action musculaire. Le crâne annonçait un homme d'environ quarante-cinq ans. Il semblait avoir appartenu, dit le docteur Davis, à un de ces citoyens de la forêt dont la vie ne se maintient que par une lutte sévère, et dont la nourriture consiste en alimens crus et grossiers. Il y a quelques années, un dentiste demeurant dans le Dorsetshire obtint la permission d'ouvrir un tertre sépulcral dans le voisinage de Maiden-Castle : il y trouva le squelette d'un ancien Breton, et, dans ce qui avait été la cavité de l'abdomen, des semences de framboises. Ces semences, mises dans un pot, germèrent et donnèrent des plants de framboisier.

(2) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1848, un article dans lequel on expose les vues de M. Frère sur les transformations périodiques du crâne humain.

ajouter, en historien impartial des faits, que la tradition ne se montre point favorable à l'hypothèse d'une famille d'hommes primitive fixée sur le sol de la Grande-Bretagne avant l'arrivée des Celtes. Dans une ancienne chronique welche, il est dit que les Kimris, « lors de leur descente dans les îles britanniques, n'eurent aucun tribut à payer, parce qu'ils étaient les premiers occupans du sol. Avant eux, il n'y avait point d'hommes vivans dans ces îles : il n'y avait que des ours, des loups, des castors et des bœufs à grandes cornes (1). »

Ce monument écrit est intéressant; mais c'est une faible autorité aux yeux de l'ethnologiste. Toutes les races anciennes ont mis une sorte d'amour-propre à se représenter comme les premiers enfans du sol à la surface duquel on les trouve établies. Si l'on ne consulte que les traditions, il est certain que le regard ne découvre rien, dans cette nuit des âges, au-delà de l'occupation des îles britanniques par les Celtes; mais il s'est développé dans ces derniers temps une science qui jette quelques lumières nouvelles sur la succession des races humaines à la surface de chaque contrée, et cette science est la linguistique. Or quelques philologues ont cru reconnaître dans la langue anglaise certains sons dont ils ne pouvaient rapporter l'origine aux idiomes celtiques ou tudesques.

Le docteur Prichard désigne sous le nom d'Ugro-Tartares un groupe de nations dont les types principaux sont les Mongols, les Tongrois, les Tartares, les Turcs, mais qui se ramifient en un grand nombre de tribus, pour la plupart nomades. C'est la famille la plus nombreuse et la plus répandue sur le globe. L'angle facial est moins ouvert chez elle que chez la race caucasique, le visage est plat, la barbe grêle, la peau jaune; les pommettes sont saillantes, les yeux étroits et obliques, les lèvres grosses, les cheveux droits et noirs. De ces peuplades, restées pour la plupart à l'état barbare, sont sortis Attila, Gengis et Tamerlan. Tout annonce que les Ugro-Tartares, auxquels se rattachent certaines races hyperboréennes, les Samoïèdes, les Lapons, les Esquimaux, constituent un des rameaux les plus antiques du genre humain. Il y a même des raisons pour croire que certaines tribus de cette famille ont été les aborigènes de quelques parties de l'Europe. Les Basques, si l'on en juge par leur langue, appartiennent à cette migration antéhistorique; debout au milieu de races qui ont plus tard envahi leur territoire, ils dominent le flot des âges et des événemens, comme ces rochers, d'une formation plus ancienne, qui s'élèvent à la surface des couches déposées par d'autres déluges. Eh bien! des philologues anglais ont cru également re-

(1) *Triads of the Welsh*. Voyez *Archaiology of Wales*, vol. II. Ce document fut imprimé d'après un manu scrit portant la date de 1601.

connaître dans l'idiome britannique quelques restes de cette langue mère dont les caractères sont connus, et ils en ont conclu que la population des îles du royaume-uni avait subi à une époque reculée une infusion de sang lapon. Cette hypothèse repose, je l'avoue, sur un fondement fragile; mais il eût été injuste de n'en point tenir compte : elle trouve d'ailleurs des appuis, ainsi que nous l'avons vu, dans certains monumens, — des armes de pierre et des crânes, — qu'on rencontre avec les mêmes traits, dans diverses parties de l'Europe et du monde entier, comme l'assise primitive de la race blanche ou caucasique (1). Nous allons heureusement sortir de cette période ténébreuse qui enveloppe le berceau de tous les peuples anciens et modernes. Ce que les nations civilisées savent le moins, c'est leur commencement.

Il fut donc un temps où les premiers habitans des îles britanniques, semblables sous ce rapport aux sauvages des mers du sud, ignoraient l'art de traiter les métaux. La transition entre l'âge de pierre et l'âge de bronze est marquée dans quelques tombeaux par un mélange d'instrumens qui appartiennent aux deux époques. Il est difficile sans doute d'établir une filiation bien tranchée dans un ordre de faits si anciens; mais les traits d'une époque moins vague ne tardent point à se dégager. Le premier métal dont on retrouve la trace est une combinaison de cuivre et d'étain (2). L'âge de bronze forme un trait particulier des antiquités britanniques. En Norvége, par exemple, cette période n'existe pas : on passe immédiatement des objets d'os ou de pierre aux instrumens de fer. Ailleurs l'âge de bronze se trouve représenté par un âge de cuivre. Cette modification importante (le bronze substitué au cuivre) doit être attribuée dans la Grande-Bretagne à la présence de l'étain, que le territoire recèle en si grande abondance. On peut voir au ***British Museum*** de riches exemplaires de la seconde époque et les noms des localités où ces reliques de l'histoire ont été découvertes. Non-seulement les articles sont d'un travail plus fini que ceux de l'âge précédent, mais ils se montrent aussi plus variés. Il y a toutefois un progrès dans cette seconde manière. On peut retracer sur le bronze comme sur la pierre le développement gradué de l'industrie. Les premières têtes de lance et les premiers outils en métal ressemblent pour la forme à ceux qui étaient taillés dans le silex. Il est intéressant de voir combien de temps l'homme a cherché des procédés qui nous semblent aujour-

(1) Dans la collection de l'Académie royale irlandaise figurent les modèles de deux crânes qui ont été trouvés à Dublin dans une très ancienne tombe. L'un des deux surtout présente dans la structure des traits de mongolisme : une face en losange et une élévation en forme de pyramide sur le haut de la tête.

(2) L'étain figure dans cette composition métallurgique pour un dixième.

d'hui tout naturels. Une des grandes découvertes a été, le croirait-on? d'emmancher l'arme, et cette découverte ne s'est pas faite d'un seul coup. C'est un charme que de suivre sur les pièces de bronze les tâtonnemens de la main humaine, depuis les têtes de javelot à une seule lame, avec une queue qui se fixait dans une poignée de bois fendu, jusqu'à celles qui sont pourvues de brides, et enfin jusqu'aux têtes de javelot avec une alvéole destinée à recevoir le manche. On peut rapporter les antiquités de cette période à quatre ordres de besoins : les armes de guerre, les outils industriels, les ustensiles domestiques, les ornemens personnels. Vous avez sous les yeux, dans la collection du *British Museum,* les premiers marteaux de pierre qui ont servi dans les anciennes mines de cuivre à briser les minerais. Là sont aussi les premiers moules qui ont été employés pour y couler les métaux et pour leur donner une forme. Ces objets ont été trouvés, on a lieu de le croire, sur les lieux mêmes où ils ont rendu des services, et à côté se rencontrent souvent des morceaux de cuivre qu'on se proposait de transformer. Je ne connais pas de spectacle plus imposant ni plus instructif que la vue de ces embryons de l'industrie. Les conséquences de l'introduction des métaux ont dû être incalculables : par eux, les anciens habitans des îles britanniques se sont ajouté des forces, ils ont étendu leur action sur la nature, ils ont métamorphosé le sol et introduit l'aube du bien-être dans la vie domestique. A peine l'homme s'est-il assuré le nécessaire par son travail, que le sentiment des arts s'éveille. Je ne contemple point sans plaisir les premiers objets de luxe, si grossiers qu'ils soient, des bracelets, des colliers, des ornemens de tête (1).

Au milieu de ces antiquités, il ne faut point perdre de vue le plus intéressant des monumens historiques, l'homme. Quelle était dans cette période la forme exacte du crâne breton? Je choisirai, pour répondre à cette question, un spécimen qui me semble caractéristique. Le chemin de Londres à Bath traverse, en quittant Marlborough, une grande étendue de dunes formées par la craie. Près de Marlborough était une ville romaine ou un poste militaire. Là, dans la plaine ondulée qui s'étend au pied des dunes et à travers laquelle coule le Kennet, une petite rivière qui a donné son nom à deux villages modernes, s'élevait le fameux lieu consacré, *locus consecratus,* des anciens Bretons. On voyait, il y a deux siècles, un double cercle de pierre dont la plupart existaient encore en 1723 :

(1) Le sentiment de la coquetterie apparaît dès les temps les plus anciens, mais sous des formes qui indiquent un progrès. Des objets naturels, tels que des os, des écailles, des dents d'animaux, étaient d'abord portés comme ornemens ou comme amulettes. Plus tard viennent des perles de verre, d'un vert léger ou bleuâtre.

cet endroit était alors vulgairement appelé le sanctuaire. Un antiquaire du temps, Aubrey, lui donne le nom de promenades solennelles, *solemn walks*. C'était la trace d'une avenue de pierres qui conduisait jadis au grand temple d'Abury. Ce *locus consecratus* était entouré par une nécropole bretonne. C'était sans doute un usage religieux que de rassembler les morts autour du temple. Dans le dernier siècle, on a ramassé en cet endroit des boisseaux d'ossemens. Une telle situation, si près de l'enceinte du temple, avait d'abord fait croire que ce Golgotha celtique avait appartenu aux Bretons les plus distingués des tribus circonvoisines. Les antiquaires ont aujourd'hui reconnu que c'était au contraire une sépulture commune pour les Bretons de la classe inférieure qui n'avaient pas le moyen de se procurer un tumulus. Il est même à craindre que ce ne soient les restes des victimes immolées aux superstitions du temps. On a trouvé près de ces débris humains des cailloux tranchans et travaillés, — peut-être les instrumens du supplice. Les rides des dunes qui se plissent autour du Kennet et les champs abondent, d'un autre côté, en tombeaux particuliers. Trois de ces *barrows,* qui ont la forme élégante d'une cloche, sont joints par une tranchée commune. En août 1854, ces monumens furent explorés par le docteur Thurnam, qui trouva un dépôt d'ossemens brûlés dans une crypte peu profonde. Ces os délicats étaient probablement ceux d'une femme. Ces trois *barrows* formaient sans doute un sépulcre de famille, vraisemblablement celui de deux frères, avec la femme de l'un, peut-être même avec la femme de tous deux au centre (1). Un autre tertre, près du cercle sacré, semble avoir été le poste d'honneur réservé au chef de clan qui habitait ces dunes. C'était le seul dans lequel la crémation des os n'eût point été pratiquée. Le corps paraît avoir été déposé dans le tronc creux d'un arbre, probablement un orme. Les restes de ce tronc avec l'écorce furent trouvés sous le squelette, qu'ils ont coloré en brun. Ces os sont d'une taille peu commune. On estime que la stature de la personne vivante devait être au moins de six pieds anglais. Près de la tête était une petite hache ou ciseau, une pique avec le manche et une tête de lance, le tout en bronze. Le crâne de ce guerrier celte figure, avec ses armes, dans la collection du docteur Thurnam à Devizes. L'ossification de la tête indique bien que cet homme ne devait point avoir moins de soixante-dix ans. Les dimensions considérables du crâne (2), proportionnées du reste à la

(1) « Uxores habent inter se communes et maxime fratres cum fratribus. » *Julius Cæsar.*

(2) La cavité de cette boîte osseuse peut contenir quatre-vingt-trois onces de sable blanc, d'où l'on est fondé à conclure que le cerveau pesait cinq onces de plus au moins que le poids ordinaire d'un cerveau d'homme adulte chez les modernes Européens.

taille de ce mastodonte humain, peuvent bien tenir à une circonstance tout individuelle. Les recherches de l'abbé Frère sur les antiquités crâniennes ont d'ailleurs démontré que le développement des races n'était point en rapport avec le volume, mais avec la forme de la masse cérébrale. Or la forme typique de cette tête, la grandeur de la partie postérieure du crâne, le front étroit et fuyant, les arcades sourcilières proéminentes, les orbites des yeux larges et quadrangulaires, l'épaisseur de lourdes mâchoires armées de toutes leurs dents, à l'exception des dents de sagesse, tout donne à cette face de squelette un caractère de vie sauvage et animale fortement prononcé. Ce caractère se retrouve avec des nuances sur la plupart des monumens humains que j'ai pu examiner, et qui appartiennent à l'âge de bronze. Tous les ordres d'antiquités s'accordent donc à nous représenter dans les anciens Bretons la rude enfance d'une race héroïque et puissante. Sur cette base devait s'élever un jour l'édifice de la civilisation anglaise.

A l'âge de bronze succède dans la Grande-Bretagne l'âge de fer. Cette découverte toutefois fut lente à éclore. L'usage du bronze pour la fabrication des armes s'est conservé en Angleterre plus longtemps que dans les Gaules. On peut en donner pour motif la condition insulaire des habitans. Dans aucun des tombeaux qui ont été découverts au sud de l'Angleterre, on n'a trouvé jusqu'ici d'armes de fer d'aucune sorte, tandis que les armes de bronze s'y rencontrent fréquemment et avec des formes élégantes. Quelques antiquaires croient que l'usage du fer dans les états du sud de la Grande-Bretagne date de l'immigration belge. Or, selon les calculs historiques, cet événement ne remonte guère à plus d'un siècle avant l'invasion de César. Quoi qu'il en soit, l'époque qui s'étend à partir de là jusqu'à la conquête de l'île sous l'empereur Claude peut être considérée comme la transition entre l'âge de bronze et l'âge de fer. Dans les commencemens, le fer paraît avoir eu l'honneur de passer pour un métal précieux : les tribus calédoniennes portaient des anneaux de fer sur le cou et sur les reins. Cette histoire du travail par les monumens nous montre ainsi dans les différentes phases de l'industrie une succession de formes et de matériaux qui se détrônent les uns après les autres. Parmi les restes de cette époque trouvés dans la Tamise et ailleurs, je citerai seulement des épées de fer avec des gardes et des fourreaux de bronze : elles sont d'un travail supérieur, quoique évidemment barbare (1). Les crânes humains qu'on suppose appartenir à cette période diffèrent, par la forme et le volume, des crânes humains qui appartiennent à l'âge de pierre et de bronze. Tout indique dans l'organisation de

(1) Quelques-unes de ces épées sont ornées de figures grotesques d'un style hardi.

la race, aussi bien que dans l'industrie, les traits d'une civilisation qui s'élève et qui se complique. La race celtique était évidemment en progrès, lorsque l'invasion romaine fondit sur elle et arrêta le développement naturel du type, en lui superposant d'autres lois, d'autres croyances, un autre ordre social.

Ces monumens métallurgiques ne sont pas les seuls que les anciens Celtes aient laissés, comme autant de témoignages de leur existence, sur le sol de la Grande-Bretagne. On a découvert, en fouillant, des traces assez obscures, il est vrai, d'habitations et d'anciennes cultures. Les Celtes connaissaient l'art du labour, *vertere terram*. Leurs habitations indiquent elles-mêmes une échelle de progrès : les premiers gîtes, selon toute vraisemblance, étaient des caves situées sur le bord de la mer et creusées par la nature, telles que le trou du Kent, *Kent's hole*, près de Torquay, dans le Devonshire : on suppose que ces trous ont été habités à une époque très ancienne par des familles de pêcheurs. Ailleurs les antiquaires, sur de faibles indices, ont cru pouvoir marquer la place de quelques villages celtiques; ils ont suivi d'un œil exercé les lignes des maisons et les rues, ou du moins les chemins creux qui conduisaient aux maisons; mais il est d'autres monumens plus irrécusables qui proclament dans la Grande-Bretagne la grandeur de la race celtique, et ces monumens sont des tombeaux. Je parle des *cromlechs*, vulgairement connus sous le nom de pierres druidiques. J'ai rencontré de ces monumens funéraires dans plusieurs endroits de la Grande-Bretagne, et partout j'ai été frappé du caractère cyclopéen qui les distingue. Il existe deux ordres de cromlechs : les uns sont d'une pierre brute et informe; les autres sont d'une pierre qui a été touchée par le ciseau. Vous avez dans le premier cas sous les yeux les monumens de l'état de nature, dans le second les monumens de la civilisation naissante. Je me suis surtout arrêté, entre Maidstone et Rochester, devant un ancien cromlech bien connu sous le nom de *Kit's coty house*. Ce monument s'élève d'une manière tragique sur le front nu et sourcilleux d'une colline. Il se compose de quatre pierres brutes, énormes, et recouvertes par la sombre couleur du temps. Cette rude enfance de l'architecture a je ne sais quoi d'étrange et de mystérieux qui plonge l'âme dans une sorte de stupeur. A côté du cromlech, un troupeau de moutons broutait au soleil l'herbe courte et sèche : quelques brebis venaient même chercher un peu d'ombre sous la vaste pierre posée en manière de table ou de couvercle, et à laquelle trois autres pierres servaient de supports. Le pâtre, assis et adossé à un tertre en face du monument, sifflait un air rustique.

Il ne faut pas juger de la forme primitive des cromlechs par l'état

dans lequel ces anciens tombeaux se présentent maintenant aux regards du voyageur. Les antiquaires anglais ont reconnu que ces entassemens de pierres avaient été originairement recouverts par des ouvrages de terrassement. Ces tertres s'élevaient à une hauteur plus ou moins grande, selon la nature des localités et aussi selon l'importance du défunt. Ils renfermaient une chambre grossière en pierres brutes, quelquefois d'une dimension colossale : c'était la chambre mortuaire, le sépulcre (1). Le plus souvent, il est vrai, les *tumuli* bretons se montrent dénudés; mais ils ont été ouverts après coup par des mains avides, qui croyaient y découvrir des trésors. On a enfin trouvé dans les îles de la Manche des cryptes avec leur couverture primitive. C'est dans de telles chambres sépulcrales qu'ont été surtout recueillis les objets d'art auxquels nous devons nos quelques connaissances sur le caractère et les mœurs du peuple qui a élevé ces monumens. « Si les bouches se taisent, dit la Bible, les pierres parleront. » Les pierres ont parlé. Une histoire posthume est sortie de ces tombeaux dans lesquels une race mystérieuse avait enseveli le secret de son humble état social (2). Les recherches de M. Lukis sur les sépulcres celtiques des îles du détroit ont montré que ces chambres de pierre avaient été pratiquées de génération en génération. Cela donne une assez grande idée de ce peuple, qui avait tenu à cœur de se survivre jusque dans la mort par d'indestructibles ouvrages. Les anciens Celtes paraissent avoir négligé ces maisons où l'homme séjourne peu de temps, et avoir réservé toutes les ressources d'une architecture informe, mais grandiose, pour illustrer ces autres demeures où l'homme fait un bail avec l'éternité.

Depuis que la philosophie de l'histoire a renoncé, et il le fallait bien, à la fiction des peuples autochtones, elle s'est engagée à rechercher le berceau des différentes races qui ont graduellement déposé le sol de la civilisation moderne. D'où venaient les Celtes? L'Europe fut peuplée dans les temps antéhistoriques par diverses migrations successives, véritables déluges où le flot poussait le flot. Ces déluges d'hommes partaient néanmoins d'un point unique, l'Orient. Les deux plus anciennes migrations sont celles des Celtes et des Germains, deux rameaux de la grande race de Japhet. Les Celtes vinrent les premiers dans l'ordre des temps, et, se frayant un chemin, selon toute vraisemblance, à travers les déserts qui bordaient alors la Méditerranée, se répandirent dans l'ouest de l'Europe. L'ori-

(1) Il suffit d'indiquer ici la forme la plus simple des anciens cromlechs; mais nous devons avertir qu'il y en avait d'une structure plus compliquée.

(2) On peut surtout consulter la large collection d'antiquités celtiques formée par Richard Hoare.

gine orientale des Celtes est attestée par leur langage, dans lequel on retrouve des traces du sanscrit (1). Quelques-unes de ces tribus plus ou moins errantes, poussées sans doute par d'autres tribus qui leur disputaient le terrain, passèrent jusque dans la Grande-Bretagne. L'opinion de Prichard est que les Celtes irlandais constituaient une famille particulière, distincte des Celtes bretons et gaulois, avant même que les uns et les autres quittassent l'Asie. Il y a des raisons de croire qu'ils arrivèrent dans l'Europe occidentale avant les Welches, et qu'ils trouvèrent le chemin de l'Irlande en traversant l'Espagne et en croisant la baie de Biscaye : cette expédition a fourni aux anciens romanciers et aux bardes irlandais plus d'un épisode homérique. De l'Irlande, ce groupe de Celtes passa, au IIIe siècle de notre ère, dans l'ouest de l'Écosse et dans l'île de Man (l'île de l'Homme).

Nous venons d'entrevoir la race morte; comparons-lui maintenant la race vivante. Et quel pays se prête mieux que la Grande-Bretagne à cette nouvelle perspective de faits? Les restes des anciens monumens bretons s'effacent de jour en jour et partout sous la charrue; mais ici la famille celtique persiste. Nous la retrouverons sur trois grands théâtres, où elle continue la série de ses développemens, l'Irlande, l'Ecosse, l'île de l'Homme. C'est en Irlande, surtout vers la côte ouest, qu'on rencontre le rameau le plus intact des Celtes gaéliques. Connaught, par exemple, situé sur l'Atlantique, se trouve depuis des siècles à l'abri de toute infusion de sang étranger, si ce n'est celui qui peut venir du côté du nord et de l'est : encore cette introduction de l'élément étranger a-t-elle été insignifiante. Là nous découvrons donc le Celte de la verte Érin dans sa forme typique. Comme l'Irlande, l'Écosse est gaélique, du moins si l'on regarde à sa population indigène; mais la souche est moins pure qu'en Irlande. Si le mélange de sang anglais dans les *highlands* et les îles de l'ouest a été faible, l'accession du sang scandinave a été considérable. Il en est de même dans l'île de Man, où se retrouve la troisième variété de la moderne population celtique.

Dans le pays de Galles, l'idiome diffère du dialecte qui est parlé en Écosse, en Irlande et dans l'île de l'Homme. Le langage d'un Breton des Wales est tout à fait inintelligible pour un Gaël, et un Gaël ne peut se faire entendre d'un Breton, tandis qu'un Celte irlandais et écossais se comprennent l'un l'autre. Ces derniers saisissent de même, quoique avec quelques efforts, le langage d'un habitant de l'île de Man. On peut donc considérer le rameau des Welches comme une branche distincte du tronc celtique : aussi l'ap-

(1) Voyez *the Eastern Origine of the Celtic nations proved by a comparison with the sanskrit, greck, latin and teutonic languages,* by James Cowles Prichard.

pelle-t-on plus proprement breton cambrien, ou cambro-breton. Si maintenant nous comparons l'ensemble de la race celtique vivante aux anciens monumens de cette même race qui se rencontrent dans les tombeaux, nous y reconnaîtrons une évidente analogie de constitution physique. Le crâne celtique s'est développé sans doute, mais toujours dans son type, et ce type est beau. Une telle persistance de forme n'étonnera point les physiologistes : ils savent avec quelle ténacité les races humaines, surtout les plus anciennes races, conservent leurs caractères, tant que le croisement n'intervient point d'une manière active et incessante pour les modifier. On reconnaît aujourd'hui entre mille la tête d'un Gaël ou d'un Breton, tant la structure du crâne et les lignes du visage diffèrent des traits de la population saxonne. Les mœurs et les facultés des deux races n'offrent pas moins de contrastes. La famille celtique, intelligente du reste, témoigne généralement peu d'attrait, dans la Grande-Bretagne, pour les conquêtes pratiques de l'industrie; elle en est restée plus volontiers aux travaux de la pêche, à la vie pastorale et agricole, quelquefois à l'exploitation des mines : encore y est-elle le plus souvent suivie et remplacée par des colonies d'ouvriers anglais. Le Celte n'aime point les métiers, il aime la terre.

Précisons mieux le théâtre des faits, en choisissant une des localités où le groupe celtique s'est le mieux conservé. Il est en Écosse des montagnes et des îles où la population se distingue par des traits fortement tranchés : ce sont généralement celles où la main de la nature imprime à la contrée une physionomie plus étrange et plus sauvage. J'ai surtout en vue le groupe des Hébrides et la chaîne du Grampian. Si vous choisissez pour point de vos excursions le château de Braemar, dans lequel la reine Victoria se retire durant la saison d'été, et que vous étendiez vos courses sur un rayon d'une dizaine de lieues, vous découvrez de tous côtés le beau idéal d'un paysage écossais : des chutes d'eau fumante au milieu des rochers, des rivières tortueuses et encaissées dans des abîmes, de sombres ravins couverts de pins et de bouleaux, quelques débris d'antiques forêts calédoniennes, des têtes de granit dont la masse obscurcit l'air et répand au pied de la montagne, en plein midi, une sorte de crépuscule. Là vit une tribu primitive, qui n'a presque rien perdu de ses caractères. Ce sont pour la plupart des bergers, et à côté d'eux se groupent sur des espaces clairsemés les plus anciennes races de bétail. Vous diriez au milieu des scènes romantiques une apparition des premiers âges, les revenans de l'histoire. Les hommes sont d'une taille haute et athlétique, un peu enclins à l'embonpoint (1); leur

(1) Il est curieux de rapprocher ce fait des témoignages historiques : les auteurs

force physique correspond à la structure de leurs membres puissans et musculeux. Qu'on attribue ce changement à l'évolution des siècles, à un degré plus élevé de culture morale ou à toute autre cause, ces Celtes modernes ont, toute proportion gardée, le crâne plus volumineux et mieux construit que celui de leurs ancêtres. On y distingue néanmoins les traits de la race; ils ont la tête un peu allongée, le front étroit, le sourcil bas, droit et épais, les cheveux en broussaille, les yeux d'une couleur claire, la bouche large, le menton relevé; le contour général de la figure est anguleux et l'expression hardie. Leurs mœurs sont simples, hospitalières, douces au fond sous des dehors farouches. La boisson favorite des *highlanders* est le whisky, qu'ils appellent la rosée de la montagne. A ces rudes Calédoniens, il est bon de comparer un autre rameau de la même race, plus remarquable encore par le développement des formes athlétiques : je parle des paysans irlandais de Connemara. Là, dans un site pittoresque, mais d'un style moins sublime, au milieu de lacs, de tourbières, de montagnes nues, de ponts jetés sur des abîmes, nous trouverons la femme celtique avec des traits qui gardent l'empreinte de la vigueur originelle. Le costume est particulier : un jupon rouge, un manteau ou une couverture bleue ramenée sur la tête, qui se trouve entièrement cachée, à l'exception de la figure. Trop souvent, il faut le dire, ces habits ne sont que des haillons. Ces femmes ont en général les cheveux noirs et les yeux bruns; elles se distinguent par leur grande taille, leurs membres robustes, leur physionomie ouverte, non sans un air de grâce demi-sauvage et négligée. De jeunes filles d'une beauté inculte, les cheveux répandus sur les épaules, dans un parfait état de nature, découvrent en marchant des pieds nus et des chevilles bien nouées. De cruelles famines, la maladie des pommes de terre, ont décimé cette population; mais il est curieux de voir avec quelle énergie le type résiste aux causes de dégradation physique. Les habitans de la contrée de Joyce forment encore une race de géans; le malheur des temps a peut-être altéré la génération présente, mais il n'a point effacé les caractères patagoniens de ces anciens Celtes. Il en est de la puissance naturelle du sang comme de cette cascade qu'on rencontre sur la route entre Manea et Onterard : de secs étés, de durs hivers peuvent suspendre la chute majestueuse des eaux entre les rochers brisés; mais viennent des jours meilleurs, et le courant reprend au milieu des précipices un air de beauté abrupte et grandiose.

La vieille race celtique a laissé dans la Grande-Bretagne un autre

latins nous apprennent qu'il existait parmi les anciens Celtes des lois contre l'obésité; un homme trop gras était condamné à l'amende, et cette amende doublait à la fin de l'année, si le délinquant ne se réformait point.

représentant auquel on ne s'attendrait guère : c'est le rat. Je me promenais une nuit, avec un naturaliste écossais des *highlands*, dans le quartier le plus pauvre, le plus mal famé, le plus laid, le plus vieux et le plus pittoresque de la ville de Londres, dans Wapping. Là sont les docks, les *warfs* de souffrance (1), les fabriques de voiles, d'ancres et de cordages; là descendent et logent dans des rues étroites, dans des maisons équivoques, les matelots de tous les pays et de toutes les couleurs; là un pavé fangeux, broyé par les roues, voit passer chaque jour, dans de lourds camions, les richesses du monde entier, qu'on débarque et qu'on charge dans d'opulentes masures délabrées. Nous descendions les vieux escaliers de Wapping, *Wapping old stairs*, célèbres dans les chansons de marins. La lune répandait sur la Tamise une lumière glacée. Hormis la voix du fleuve, tout faisait silence. Sur les marches de pierre boueuses et déchaussées, nous fûmes alors témoins d'un combat entre deux rats de taille et de couleur différentes; le plus faible des deux adversaires fut exterminé par le plus fort avant que nous eussions le temps de suspendre les hostilités. Mon guide poussa un soupir : « Pauvre Breton, s'écria-t-il, voilà ton sort! Tu succombes partout sous les attaques des envahisseurs. Encore quelque temps, et le naturaliste te cherchera en vain à la surface de tes îles natales! » Il m'expliqua ensuite qu'il y avait dans la Grande-Bretagne deux variétés de rats, le noir et le brun. Le rat brun, dit la tradition, est venu d'Allemagne en Angleterre dans le même vaisseau qui apportait une nouvelle dynastie, la maison de Hanovre. Cet intrus, le rat hanovrien, a repoussé, détruit le rat indigène, le vieux rat celtique, lequel ne se retrouve plus que dans quelques parties reculées de l'Angleterre et à Wapping.

Une race d'hommes qui, après avoir occupé le territoire pendant des siècles, couvre encore, plus ou moins mêlée, un tiers de la Grande-Bretagne, méritait une attention particulière. Le groupe celtique n'est d'ailleurs point étranger à la gloire des armes anglaises. Braves, chevaleresque, enthousiastes, les *highlanders* fournissent d'excellens soldats, qui se distinguent par leur costume théâtral, le haut de leurs jambes nu, leur musique des montagnes, leurs membres vigoureux, endurcis à tous les climats. Le langage vulgaire les désigne sous le nom de diables en jupons, *devils in petticoat*. Ces Gaulois d'outre-mer viennent d'apprendre tout dernièrement aux Indes anglaises, peut-être le berceau de leur race, que leur sang n'était ni refroidi par les glaces ni dégénéré. C'est le son

(1) On appelle *warf* une sorte de quai construit en bois ou en pierre, et sur lequel on décharge des vaisseaux. Il y a deux sortes de *warfs;* dans ceux dits de souffrance, on ne peut débarquer que certaines marchandises.

de leurs cornemuses guerrières qui, comme la voix de Dieu dans le lointain, apporta sous les murs de Lucknow l'heureuse nouvelle de la délivrance. A la vue de ces braves en jupe rouge et verte marchant avec une discipline parfaite et un air de résolution héroïque, les Indiens crurent, dit un témoin oculaire, contempler les fantômes des femmes égorgées qui se levaient pour la vengeance.

II.

La couche celtique a été recouverte dans la Grande-Bretagne par l'invasion romaine. Les Romains ont laissé ici des monumens qu'on retrouve ailleurs (1) et des crânes dont la forme est connue. Je ne m'y arrêterai point. Il y a seulement une question importante à décider : les deux races se sont-elles croisées de manière à produire une variété nouvelle sur le sol britannique? L'histoire et la situation actuelle des Celtes à la surface du pays semblent plutôt démentir qu'appuyer l'hypothèse d'une alliance sur une certaine échelle entre la nation conquérante et la nation conquise. Tout annonce que les anciens Bretons ont été poussés l'épée aux reins du sud et des parties centrales de l'Angleterre vers le nord, où ils ont cherché un refuge dans les montagnes inaccessibles. Le sort de la race celtique dans la Grande-Bretagne ressemble sous ce rapport à la destinée des tribus aborigènes de l'Amérique : en général, elle ne se mêla point, elle succomba ou elle recula. C'est une loi universelle que des races très inégales, je veux dire appartenant à des âges très différens de la civilisation, quoique placées l'une en présence de l'autre sur un même territoire, témoignent assez peu d'inclination à s'unir. Il serait pourtant téméraire d'affirmer que, la conquête s'étant consolidée sous le règne de Claude, les Romains n'ont point contracté d'alliance avec les Bretons, et si cette fusion des deux sangs a eu lieu selon toute vraisemblance, il a dû en résulter un type nouveau désigné sous le nom de celto-romain. Il est à observer que jusqu'ici la population de la Grande-Bretagne ne différait guère de la population des Gaules que par des nuances; elle se composait au fond des mêmes élémens. On est autorisé à croire que les traits de famille qui existent encore aujourd'hui entre les deux peuples, les Anglais et les Français, tiennent à cette communauté d'origine : nous allons voir maintenant d'où sont venues les différences.

Les Celtes et les Romains furent balayés par un nouveau déluge

(1) L'endiguement des rives de la Tamise depuis Londres jusqu'à la mer est un de ces ouvrages du peuple-roi.

d'hommes; je parle de la race saxonne. Quels étaient les Saxons? D'où venaient-ils? Quelles étaient leurs mœurs? Les Saxons faisaient partie de cette grande émigration germanique, laquelle entra en Europe par les rivages de la Mer-Noire. Arrivés en présence des Celtes qui s'étaient établis avant eux sur le continent européen, ces nouveau-venus les repoussèrent graduellement vers l'ouest et vers le sud-ouest. Les branches de la grande confédération saxonne s'étendaient de l'Elbe jusqu'au Rhin. Les traditions s'accordent à nous représenter les Saxons comme les brigands des mers. Leur situation sur les côtes maritimes de l'Europe, non loin des provinces les plus fertiles de l'empire romain, était une circonstance favorable au développement de la piraterie. Ces maraudeurs lançaient leurs vaisseaux sur les vagues, et laissaient au vent le soin de les conduire vers quelques rivages habités. Le sentiment de la crainte leur était inconnu : au risque de faire naufrage, ils choisissaient pour s'embarquer un jour de tempête, parce que dans de telles conjonctures les victimes se tenaient moins sur leurs gardes. Ces lions de la mer ressemblaient au lion des solitudes africaines, qui rôde dans les forêts pendant les nuits d'orage, et qui, au moment où toute la nature tremble, saisit sa proie à demi terrassée déjà par la frayeur. Qui ne se figure le génie navigateur de la Grande-Bretagne flottant en germe dans ces rudes et grossières embarcations saxonnes? Le penchant naturel des races se règle, s'élève, se purifie avec le progrès de la civilisation : il ne se dément pas. Les Anglo-Saxons, au ve et au vi^e^ siècle, s'élancèrent de la péninsule cimbrique vers les côtes de la Grande-Bretagne. Les anciens habitans, c'est-à-dire les Celtes et les colons romains, disparurent à mesure qu'avançaient les conquérans, ou acceptèrent leur joug. Le sol de la Grande-Bretagne va donc nous présenter un troisième théâtre de faits historiques, d'antiquités et de monumens humains.

Le premier antiquaire anglais auquel on doive des connaissances étendues sur la période païenne des Anglo-Saxons est le révérend Bryan Faussett, et la source de ces connaissances a été puisée dans des tombeaux. Il vivait dans le Kent, un district du midi de l'Angleterre particulièrement riche en dunes de craie qui s'étendent de Canterbury vers l'est et vers le sud. Or dans ces dunes se rencontrent des groupes remarquables de *barrows* saxons, ou de cimetières creusés sur les pentes et au sommet des collines. En 1730, un de ces groupes de sépultures, situé sur la partie élevée d'une dune, près de Chatam, fut en partie ouvert. Bryan Faussett n'avait alors que dix ans; il se trouvait, dit-on, présent à ces travaux d'excavation : c'en fut assez pour lui donner l'idée et le goût de semblables recherches. Dès 1750, Faussett résidait à cinq milles de Canterbury,

dans un village où il remplissait les fonctions de ministre du culte anglican. Après avoir rencontré bien des obstacles, il put enfin se livrer en 1757 à des fouilles dans un cimetière connu sous le nom de ***Tremworth Down;*** mais, ô désenchantement de l'antiquaire! il fut reconnu que c'était un cimetière romain. Faussett, en bon Anglais, tenait surtout à retrouver les rudimens de sa race. De 1760 à 1763, il poursuivit ses recherches dans un riche cimetière saxon, à Gilton, dans la paroisse d'Ash, près de Sandwich. Là il n'ouvrit pas moins de cent six tombeaux. C'était alors une opinion reçue que ces tertres ou ces ***tumuli*** marquaient le théâtre d'une bataille entre César et les Bretons. Il signala l'erreur. La collection formée par Bryan Faussett, au moyen des antiquités saxonnes découvertes dans les anciennes tombes, fut offerte dernièrement au ***British Museum***, qui la rejeta (1); elle était sur le point de se disperser sur le continent, quand elle tomba aux mains de M. Joseph Mayer, qui la sauva pour l'honneur de la science et de la Grande-Bretagne. Bryan Faussett eut un successeur dans le révérend James Douglas, qui, de 1779 à 1780, se livra au même ordre de travaux. Aujourd'hui de telles investigations s'étendent sur une grande échelle. Signalons parmi les découvertes récentes le petit cimetière ouvert dans le Glocestershire par M. Wylie, et les cimetières plus étendus fouillés à Wilbraham par M. Neville. J'ai assisté moi-même à l'une de ces ouvertures, et une telle scène m'inspira, je dois le dire, des réflexions peu consolantes. Un jour peut-être les états de l'Europe que nous habitons seront recouverts par une nouvelle race d'hommes qui, curieux de connaître leurs devanciers, fouilleront dans nos tombeaux pour y découvrir nos os et pour voir quel singulier type nous étions.

L'historien Bède nous apprend que les Teutons descendus dans la Grande-Bretagne appartenaient à trois branches différentes : 1° les Jutes, qui s'établirent dans le Kent, dans l'île de Wight et sur la côte opposée du Hampshire; 2° les Saxons; 3° les Angles. Les excursions faites par les antiquaires dans le champ des ruines et des morts confirment pleinement cette statistique. Les tombeaux du Kent abondent en ornemens d'or et d'argent, en ouvrages de bijouterie et en divers autres articles qui indiquent un état social quelque peu raffiné. On voit se refléter dans cette industrie posthume les traits d'une race plus riche et plus puissante que celle des autres Anglo-Saxons. Ailleurs on trouve rarement des métaux précieux, et les ornemens d'or sont remplacés par des ornemens de bronze doré; cette différence nous explique la suprématie qu'exerçait le Kent sur

(1) Ce refus n'était motivé que par une question litigieuse; le mérite de la collection est incontestable.

les autres états à l'origine de l'histoire anglo-saxonne. Des coquilles apportées de l'Océan-Indien, des pièces de monnaie venues de Constantinople et de la Germanie, tout annonce, même sous la période païenne, un commerce étendu avec le reste du monde. Ces traces du génie aventurier et commerçant ne doivent point être perdues de vue par le moraliste, quand il s'agit des ancêtres directs de la nation anglaise. On retrouve dans les tombeaux saxons et dans les richesses naissantes qui les accompagnent l'aube de la prospérité matérielle d'un grand peuple.

Les *barrows* anglo-saxons forment en général, à côté de ceux dont les antiquaires rapportent l'origine aux Romains et aux Saxons, un groupe de caractère distinct. Ils furent les prototypes des sépultures modernes telles qu'on les rencontre aujourd'hui en Angleterre dans les cimetières de campagne. Les anciens Saxons creusaient dans la terre une fosse, variant de trois ou quatre pieds à sept ou huit pieds de profondeur; là ils couchaient sur le dos le cadavre revêtu de ses plus beaux habillemens. Ils l'entouraient en outre d'une variété d'objets choisis, on a lieu de le croire, parmi ceux que le mort avait préférés durant sa vie : or ce que le barbare aimait le mieux, c'étaient ses armes. On recouvrait ensuite la fosse, et une élévation de terre marquait aux yeux la place où le défunt dormait du dernier sommeil. En visitant les cimetières de village dans la Grande-Bretagne, je me suis arrêté plus d'une fois devant des tertres sinistres ayant à peu près la même forme et recouverts de gazon. Qui reposait là? L'église voisine seule répondait : un chrétien. Deux modes d'inhumation existaient chez les anciens Saxons durant l'ère païenne; tantôt ils enterraient le corps entier et tantôt ils le brûlaient. Il faut ajouter que les funérailles étaient souvent accompagnées d'une immolation d'esclaves.

La race anglo-saxonne se distingue jusque dans la mort des deux autres races avec lesquelles elle se trouva en contact sur le sol de la Grande-Bretagne, les Celtes et les Romains. Il existe sous le sanctuaire de l'église Saint-Léonard, à Hythe, une crypte qui contient des crânes et des ossemens humains. Ces restes n'appartiennent point à une seule et même race. Deux formes de crânes prédominent : l'une, étroite et allongée, appartient au type celtique tel qu'il existe encore aujourd'hui dans la Grande-Bretagne; l'autre, courte et large, se rapporte au type anglo-saxon. Une troisième sorte de crânes, en petit nombre, est évidemment d'origine romaine; nous avons là sous les yeux le point de contact, sinon le terrain d'assimilation des trois familles ou des trois peuples. On a aussi déterré en 1844, à Fairford, dans le Glocestershire, tout un cimetière considérable qui remonte aux premiers temps de l'invasion saxonne,

et qui s'étendait alors sur une pièce de terre d'environ quatre acres. Cette découverte eut lieu par hasard, au moment où l'on travaillait à enclore un ancien champ d'herbe pour le livrer à la bêche. Là, dans une des fosses, fut trouvé le squelette d'un homme à taille gigantesque : il devait avoir eu sept pieds anglais de hauteur. Près du crâne était une tête de lance en fer. Ce crâne est d'une forme ovoïde (1), et somme toute il contraste en puissance avec les crânes de la période celtique. On ne s'étonne plus, à le voir, que ces fortes têtes saxonnes, en se jetant sur la terre de la Grande-Bretagne, en aient repoussé les indigènes. L'histoire des races fût-elle perdue, on la retrouverait écrite sur le livre du cerveau humain. Leur supériorité relative, leurs conquêtes, leur influence sociale, tout est là. Les exhumations peuvent servir à contrôler les portraits que les anciens nous ont laissés de la race saxonne. Ces Hercules du Nord se faisaient remarquer par leurs larges têtes rondes, leur haute stature, leur grande énergie musculaire; si les morts qu'on retrouve dans les anciens cimetières se levaient de leur tombe, ils auraient cette apparence formidable. Il n'existe aujourd'hui rien de semblable dans la Grande-Bretagne. A l'uniformité du type saxon primitif ont au contraire succédé un grand nombre de variétés individuelles. A quoi tiennent ces différences? A deux causes : au croisement des races et aux degrés très inégaux du développement social.

A part la structure du crâne, les Saxons ne différaient pas considérablement des Celtes par les traits extérieurs : les uns et les autres étaient d'une complexion blanche et blonde; les Saxons avaient seulement les cheveux plus rouges, tandis que la chevelure des Celtes était couleur de lin. Il n'en était pas de même de leur caractère. Les Celtes savaient vaincre, les Saxons savaient conquérir (2). La bravoure, la légèreté, l'inconstance, un manque d'empire sur soi-même, tels étaient les principaux traits du naturel celtique. Fermes, persévérans, tenaces, doués d'une fierté d'âme singulière, les Saxons se montraient supérieurs à la mauvaise fortune. Symmaque nous ap-

(1) On peut voir le dessin de ce crâne dans le grand ouvrage de MM. Davis et Thurnam, *Crania Britannica*. La partie antérieure, quoique d'abord étroite et fuyante, s'élève vers le sommet de la tête; le développement de l'occiput est considérable; la partie saillante des sinus frontaux forme une sorte de bosse qui se projette en avant du nez. Il existe peut-être encore des Anglais qui ont une telle forme de crâne, mais ils sont rares, et c'est à coup sûr dans les couches les plus incultes de la population qu'il faudrait les chercher.

(2) Il est à remarquer que les Anglais ne se servent presque jamais du mot *vanquish;* ils se servent du mot *conquer*. Pour eux, la victoire n'a de sens que quand elle aboutit à la conquête. Cette circonstance tient, entre autres causes, au génie des deux races. Le Celte témoignait pour le bien-être matériel une indifférence qui n'était nullement partagée par le Saxon.

prend que vingt-neuf d'entre eux se donnèrent la mort pour ne pas être exposés en spectacle dans un combat de gladiateurs. Cette opposition de mœurs n'était rien encore auprès du contraste qui existait entre les institutions politiques et sociales des deux peuples. Chez les Saxons, tous les membres de la communauté étaient libres et guerriers; ils portaient tous les armes et prenaient leur place dans la bataille ou dans les assemblées. Il n'en était pas de même parmi les Celtes : l'ordre sacerdotal des druides et la caste militaire constituaient chez eux deux ordres privilégiés. Une différence si tranchée a donné lieu à une antipathie qui exista dans l'origine, qui existe même encore aujourd'hui entre les deux races. M. Pinkerton est l'écho des préjugés anglais quand il déclare que « un Goth est à un Celte ce qu'un lion est à un âne. » Il ne faut point chercher à une autre source qu'à cette diversité d'origine les causes de la répugnance instinctive qui se traduit quelquefois entre les Anglais et les Irlandais par des actes regrettables. Dans quelle proportion cet antagonisme de caractères a-t-il été un obstacle au mélange des deux races? Si l'on regarde seulement à la distribution actuelle des deux familles humaines sur le sol de la Grande-Bretagne, on serait tenté de croire que cet obstacle a été immense. Vous ne retrouvez aujourd'hui le type celtique à l'état plus ou moins pur que dans les districts de l'Angleterre et de l'Irlande où s'élèvent des chaînes de montagnes. Une telle localisation du type semblerait indiquer à première vue que la race bretonne a été refoulée ou qu'elle s'est retirée devant la conquête, ne voulant point se mêler aux conquérans. On a pu admettre cette migration dans l'enfance des études ethnologiques, mais il n'est plus permis aujourd'hui de raisonner sur de pareilles bases. Il s'est passé dans la Grande-Bretagne ce qui arrive partout quand deux races étrangères sont mises en présence. C'est une loi générale que la plus forte efface la plus faible. N'allez pas imaginer pour cela que cette dernière disparaisse sans laisser de traces. Les races absorbées revivent dans les races absorbantes, dont elles enrichissent les caractères.

Il est curieux d'observer à quel point la famille celtique a diminué sur le sol de la Grande-Bretagne dans tous les endroits où elle a été mise en contact avec les tribus anglo-saxonnes. La population de la Cornouaille, autrefois purement celtique, a aujourd'hui perdu ce caractère; dans les districts du pays de Galles et des *highlands*, où le sang breton a été soumis à un mélange avec les anciens envahisseurs, la race indigène perd graduellement ses traits les plus tranchés. Le jour viendra sans doute où ces remparts de montagnes sauvages, qui ont servi de barrière aux Celtes contre l'épée des Romains et contre la framée des Saxons, cesseront d'opposer une ré-

sistance efficace à l'intrusion lente et silencieuse du commerce, de la civilisation et du sang teutoniques. La race saxonne (c'est un de ses caractères) se montre douée d'une force d'expansion peu commune, et partout où elle s'étend, elle frappe de son cachet les populations soumises. Nous pouvons en définitive considérer la population anglaise comme le produit d'un mélange celto-saxon, mais dans lequel les traits de la race saxonne prédominent. Le langage, le gouvernement, les lois de la Grande-Bretagne, tout révèle une origine gothique. Les anciens Saxons ne revivent pas seulement dans les annales de l'Angleterre, mais aussi dans les institutions et dans le caractère national. Plus de treize siècles ont roulé sur leurs ossemens le flot des événemens politiques, ont agité les tempêtes et les vicissitudes de l'histoire; mais au milieu de tout cela leur influence est restée debout. Eux seuls sont les vrais ancêtres de la nation anglaise; les Celtes n'en ont été que les précurseurs.

La langue est aussi un monument : or un très petit nombre de mots celtiques a pris racine dans la langue anglaise. Ce magnifique idiome, qui a servi d'instrument au génie de Milton et à celui de Shakspeare, a été créé par un mélange du saxon avec le roman ou avec le latin corrompu du moyen âge. L'immolation du dialecte celtique exprime sans contredit une loi de la nature, qui veut que les races plus faibles se sacrifient au développement des races plus fortes. Il ne faudrait pourtant point exagérer la signification du fait; nous devons tenir compte du dédain des conquérans pour les mœurs, les institutions et la langue des vaincus. Il arrive le plus souvent alors dans le mariage des deux races ce qui advient dans le mariage de l'homme et de la femme, où la femme perd son nom sans abdiquer pour cela son influence sur la constitution des enfans. Si les traces du vieux langage celtique ont d'ailleurs à peu près disparu du fond de la langue anglaise, il n'en est pas de même des mots qui servent à désigner les localités. Comme les premiers détenteurs du sol, les Celtes ont nommé les lieux qu'ils occupaient, et si solidement, que les quatre invasions ultérieures n'ont pu arracher du sol ces bornes de propriété morale. On retrouve dans toutes les parties de l'Angleterre et de l'Écosse des villages, des rivières, des bois, des champs, des montagnes qui n'ont point perdu leur dénomination bretonne. Les Anglais, en épousant la terre, ont accepté dans la langue le signe de cette union, et les ombres des anciens Celtes doivent tressaillir, si elles entendent chanter aujourd'hui par leurs vaillans successeurs cet hymne national : « Britannia, Britannia, domine les vagues! Les Bretons ne seront jamais esclaves! »

Il nous faut maintenant comparer la race éteinte avec la race vivante. Le type saxon s'est répandu sur toute l'Angleterre. Il y a

pourtant des endroits où il présente des traits plus reconnaissables et plus tranchés. Un de ces endroits est la ville de Guilford, dans le Surrey. Son origine remonte à une date ancienne; elle fut la résidence des rois saxons de l'ouest, et l'on y voit encore les ruines de leur château. D'autres bâtimens, qui donnent à cette vieille cité un caractère romantique, furent autrefois ou des édifices publics, ou la demeure de hauts personnages; aujourd'hui ils sont habités par des marchands. L'un de ces bâtimens, dont la façade a été retouchée, mais dont l'ensemble conserve les traits d'une majestueuse vétusté, a été converti en une auberge, l'hôtel du Dauphin, *Dolphin inn*. Là, au milieu des vieux restes d'architecture et des vieux souvenirs, vous retrouvez le Saxon dans toute sa pureté (1). On le reconnaît tout de suite à sa face ronde et haute en couleur, à sa structure robuste, charnue et compacte. Le système osseux se montre moins développé que chez les Celtes de l'Écosse; la taille est moins haute, mais les épaules sont carrées et larges, les bras nerveux, la poitrine pleine. Les jambes et les cuisses ne répondent point au déploiement de la partie supérieure du corps. Peut-être cette dernière circonstance est-elle à la fois un caractère du type primitif et un résultat de la civilisation, qui applique l'homme aux arts mécaniques. Dans ces travaux sédentaires, les extrémités se sacrifient au développement de la poitrine et des bras. C'est ainsi que les particularités naturelles d'une race se fortifient par l'exercice même de ses instincts. Mais si l'on veut se former une idée de la beauté du type saxon, il faut regarder la femme. Elle se signale par des cheveux blonds, des yeux bleus, des lèvres vermeilles, des joues roses comme la fleur à laquelle elles ont été si souvent comparées, une peau aussi blanche et aussi transparente que l'albâtre, des traits délicats, des bras admirablement modelés, une contenance et une taille parfaites, un buste fin, un air de santé florissante et pourtant distinguée. Qui ne reconnaît surtout une vraie Saxonne à sa démarche? Cette démarche est toute une révélation, *incessu patuit dea*. On y distingue le mouvement d'une race fière, indépendante, maîtresse d'elle-même et de tout ce qu'elle veut soumettre. Ici se fait moins sentir qu'ailleurs la

(1) Je m'étonne que les Anglais n'aient point encore profité, au point de vue de l'ethnographie, d'un art ou d'un commerce aujourd'hui répandu avec excès dans toutes les parties de la Grande-Bretagne : je parle du daguerréotype ou de la photographie. En choisissant avec goût les types individuels qui expriment le mieux les traits des anciennes races, on écrirait un excellent cours d'histoire iconographique. L'œil verrait ainsi naître de portrait en portrait comme d'âge en âge la nation anglaise avec les caractères primitifs des différentes familles humaines, les nuances intermédiaires auxquelles le croisement a donné lieu, l'action des races sur les races, en un mot la série des faits qui, continués et engendrés les uns des autres, ont constitué la population britannique.

compression de la mode et de l'artifice : les individus croissent, comme les arbres, dans toute la vigueur de la liberté (1).

Deux traits me frappent au plus haut degré dans le caractère des Saxons : la force et la grandeur. Ils ont imprimé ces traits à tous leurs ouvrages, et d'abord à la forme de leurs cités. Jetez les yeux sur Londres, cette ville qui finit et qui recommence toujours. La cataracte du Niagara a moins de flots, elle fait moins de bruit et de fumée que cette marée humaine, la population de Londres. C'est surtout par un de ces jours de brouillard, si fréquens au mois de novembre, qu'il faut voir cette cité colossale, étrange, unique dans le monde. Le fauve brouillard s'épaissit encore de tous les torrens de fumée que dégorgent dans le ciel les immenses tuyaux de briques, les mille fournaises de l'industrie, les cheminées des fabriques et des maisons. Si vous regardez à votre montre, il est onze heures du matin; si vous regardez au ciel, il est encore nuit. Les becs de gaz flambent, les boutiques du Strand sont éclairées; des hommes, des enfans, noirs comme des démons, portent des torches qu'ils agitent jusque sous les pieds des chevaux; mais à quoi bon? la lumière ne fait qu'accuser la couleur livide du brouillard. Eh bien! dans ce nuage rampant, dans ces ténèbres diurnes, vont, viennent, circulent, se croisent des hommes à figure impassible, affairée, silencieuse, les uns sous les habits du luxe, les autres sous les haillons de la misère. On dirait des ombres qui s'agitent dans un tombeau. Rien n'est pourtant moins fantastique, je vous assure, que le but de leur activité. Chacun, suivant l'ordre de ses idées ou de ses occupations, poursuit dans Londres une ville différente : M. de Rotchschild y cherche la banque du monde entier, le négociant le plus grand théâtre d'affaires qui existe, l'éleveur un vaste marché pour le bétail, l'homme d'état le siége du gouvernement et les différentes branches de l'administration, l'homme de plaisir l'affiche des spectacles ou l'entrée des tavernes; l'artiste y cherche et y trouve tout cela à la fois. Quiconque aime le spectacle des multitudes et des villes immenses abandonne volontiers le désert au voyageur; il rencontre à Londres, dans cette forêt d'hommes, un sujet de contemplation égale au moins pour la grandeur à toutes les scènes prodigieuses de la nature. Il y a une sorte de charme et de vertige à étudier toutes ces faces de la vie humaine, dont la variété est inépuisable. Et puis, si vous êtes fatigué

(1) Je n'ai jamais rencontré dans les campagnes de l'Angleterre ces hêtres ou ces ormes taillés, ébranchés, accommodés, auxquels la main de l'homme impose, pour leur bien sans doute, toute sorte de formes ridicules. Le Saxon abandonne la nature à elle-même, et la nature s'en montre reconnaissante. Les arbres des parcs et des promenades, le chêne royal surtout, *royal oak*, ont un port hardi et une beauté inculte qui se trouve en harmonie avec l'ensemble des mœurs, des institutions et des faits.

de la vue d'un peuple qui achète et qui vend, du bruit éternel des roues des machines, des chevaux, du roulement des locomotives et des wagons qui même dans les rues de Londres passent au-dessus de vos têtes en sifflant, faites un pas, et au milieu de cette solitude aride de la foule vous trouverez l'oasis. Un soir d'été, j'étais dans Hyde-Park : autour de moi, tout faisait silence, à l'exception des oiseaux; des vaches paissaient dans l'herbe, de vieux et grands arbres secouaient au vent leur chevelure négligée, des enfans jouaient, nageaient, barbotaient dans une pièce d'eau, la Serpentine. Au milieu de cet horizon immense, dont rien ne bornait la vue que des lignes de verdure et de ciel bleu, je me serais cru à cent lieues d'une capitale, et pourtant j'étais dans Londres. Mais une des perspectives les plus solennelles que je connaisse, c'est Londres vu à vol de *steam-boat*. Je ne comprends pas de grande ville sans un grand fleuve : c'est l'artère vitale du commerce. La Tamise, elle, a le génie anglais, elle est sombre, profonde, laborieuse, puissante; elle porte sur son dos des centaines de bateaux à vapeur, qui font le service d'omnibus et vont d'un bout de la ville à l'autre sous des noms poétiques, *la Nymphe, la Dryade, l'Orgueil de Londres, l'Hirondelle, la Cigogne, la Fleur du soleil, Ne m'oubliez pas*. Il faut voir, monté sur la proue de ces bateaux, les ponts de Londres, les édifices publics, Westminster, Saint-Paul, Somerset-House et toute sorte de clochers qui à une grande distance se lèvent dans le brouillard avec des airs de spectres, mais surtout les toits angulaires des vieux *warfs* avec les grues et les chaînes qui soulèvent vaillamment les massives et obscures richesses du monde entier.

Ce caractère de force et de grandeur se retrouve dans toutes les principales villes fondées par la race saxonne; il se reflète de même sur les créations de l'industrie. Dans tous ses ouvrages, le génie saxon vise au gigantesque. Il aime la difficulté vaincue; il met son orgueil à vaincre les faits les plus rebelles. J'assistais dernièrement dans les marais de Plumstead (*Plumstead marshes*) à l'essai d'un mortier comme on n'en a jamais vu, le vrai Falstaff des mortiers. Sa capacité est de trente-six pouces anglais; il lance avec un bruit de tonnerre, et à une distance prodigieuse (environ quatre milles), des bombes énormes, qui s'enfoncent si avant dans la terre qu'il faut plusieurs jours de travail pour les retrouver, quand on les retrouve. Son nom est *lord Palmerston*. Cependant les inclinations de la race saxonne éclatent surtout dans les ouvrages maritimes : la Grande-Bretagne se représente elle-même sous la forme d'un navire. Quand je vins en 1856 de Hollande en Angleterre, j'entrai de nuit sur un bateau à vapeur par la bouche de la Tamise. Toute une flotte marchande dormait ferme sur ses ancres et détachait au clair

de lune ses cordages, ses agrès, ses mâts, auxquels pendaient, comme autant d'étoiles, de petites lanternes allumées. A mesure que vous remontez le fleuve et que vous approchez de Londres, ces groupes de vaisseaux deviennent plus nombreux, plus serrés; ils forment de véritables bois de haute futaie, dont la masse ombrage le fleuve, l'encombre, et ne laisse à la circulation qu'un étroit passage. Il semble que la Grande-Bretagne veuille frapper l'imagination du voyageur en lui disant : « Regarde, je suis la reine des eaux! » Nous avions passé devant plusieurs villes indiquées sur le fond uniforme de la nuit par la lumière du gaz, qui coule ici à flots jusque dans les villages. Gravesend, Woolwich, Greenwich avaient apparu et s'étaient évanouis comme des rêves. Déjà il était huit heures du matin, et le jour se levait autant que le jour peut se lever sur la Tamise au mois de février. Le soleil ressemblait à un vieux louis d'or enveloppé dans de la ouate, et Londres se faisait pressentir à l'horizon comme une grande ville bâtie dans un nuage. Nous étions à la hauteur de Milwall : tout à coup les regards des passagers qui se trouvaient à côté de moi sur le pont se dirigèrent vers la rive droite du fleuve. Là gisait sur un chantier de travail l'immense carcasse d'un bâtiment en construction, et dont les flancs à jour, la charpente dénudée ressemblaient au squelette d'une baleine antédiluvienne échouée sur le sable. Un de mes voisins me dit : « C'est *le Grand-Oriental* (*it is the Great-Eastern*). » Le *Great-Eastern*, comme on l'appelait alors, est la propriété de l'*Eastern steam navigation Company*. Depuis plusieurs années, on avait conçu l'idée de construire un bâtiment à vapeur assez spacieux pour contenir la provision de charbon de terre nécessaire à la consommation du plus long voyage. L'exécution de ce projet fut l'œuvre combinée de M. Brunel et de M. Scott Russell, deux ingénieurs et constructeurs célèbres. Les travaux commencèrent le 1er mai 1854 : aujourd'hui le grand vaisseau est achevé. Cette magnifique création de l'architecture navale est un monument caractéristique du génie saxon, destiné à porter sur les mers les plus lointaines l'image de l'Angleterre et le témoignage de son prodigieux commerce. Le *Great-Eastern* contiendra quatre mille passagers; transformé en *steamer* de guerre, il pourrait, dit-on, transporter dix mille soldats (1). Ce n'est plus, on le voit, un vaisseau, c'est une ville, une cité flottante sur l'abîme, et cette cité est doublée de fer pour briser les flots, défier les tempêtes, vaincre les élémens et les distances. Aux sept merveilles du monde dont se vantaient les anciens dans leur ingénuité,

(1) Les plus grands bâtimens construits jusqu'à ce jour, le *Duc de Wellington*, le *Persia*, le *Great Britain*, ne sont que des enfans auprès du *Great-Eastern*.

les Anglais opposent déjà en imagination cette masse relativement légère volant sur les eaux avec les ailes de la vapeur, et déployant une vitesse supérieure à celle de tous les navires connus (1).

J'ai revu dernièrement le *Great-Eastern*. Malgré ses proportions exorbitantes, ce bateau n'a rien de difforme; la quille est au contraire d'une coupe svelte et élégante, comme celle d'un *yacht*. Immobile sur le sable, il regardait passer à ses pieds les autres bateaux à vapeur qui fendaient la Tamise, et dont les plus gros étaient à ce colosse ce que sont les mouettes au plus grand albatros. L'intérieur n'est pas moins saisissant : en descendant du pont, vous trouvez toute une série de chambres à coucher et de salons qui s'étendent sur un espace de trois cent cinquante pieds. Un de ces salons, long de soixante pieds sur quarante pieds de large, est destiné à donner des fêtes; là, les passagers pourront charmer les ennuis d'un long voyage, sans souffrir du mal de mer, tant la base étendue du véhicule posera solidement, on l'espère du moins, à la surface mouvante de l'abîme. Les différens organes d'impulsion se trouvent en harmonie pour la force et la grandeur avec la taille de ce Caliban des mers. Le gaz destiné à éclairer toutes les parties de la ville flottante sera produit à bord, et le *Great-Eastern* portera en outre avec lui une lumière électrique, laquelle se répandra comme un clair de lune perpétuel autour du vaisseau. Le baptême du monstre eut lieu le 6 novembre 1857 : ce fut un événement. La population ouvrière de Londres et des environs, les hommes de science anglais, français, américains, allemands, russes, les curieux affluèrent sur toutes les rives qui bordent ou qui avoisinent l'île des Chiens (*isle of Dogs*). Les ambassadeurs siamois étaient là avec toute leur suite et en robe de drap d'or. Les maisons d'alentour qui avaient vue sur le chantier de travail étaient surmontées d'échafaudages et noires de têtes. Tous les yeux étaient fixés sur le héros de la fête, le grand vaisseau, cette gloire nationale, cette épopée de fer, de bois et de vapeur, fille de l'industrie saxonne. Il était environ midi et demi, lorsqu'une bouteille de vin décorée de fleurs fut portée et suspendue vers la proue du navire. Miss Hope, la fille du président de la *Great-Eastern Company*, lança ensuite la liqueur sacramentelle sur l'avant du vaisseau, en lui souhaitant bonne chance. Mille cris de joie répondirent et saluèrent la naissance morale du néophyte. Depuis cette cérémonie, il n'est plus permis d'appeler le grand vaisseau le *Great-Eastern;* son nom est le *Leviathan*.

(1) Les roues à palettes et les machines travaillant à la plus haute puissance doivent réaliser une force de 11,500 chevaux. La consommation du charbon de terre employée à produire cette force locomotrice sera, selon les calculs des ingénieurs, de 250 tonnes par jour.

Ce n'était pas tout que de construire le ***Leviathan***, il fallait le mettre à flots. Ici même commençait la partie la plus difficile et la plus laborieuse de la tâche. Ce nouveau théâtre de faits va mettre en relief d'autres qualités du génie saxon, l'énergie, la persévérance, le courage indomptable contre les choses. Cette montagne de fer semblait dire comme le rocher de Prométhée : « Qui osera me mouvoir ? » Les Anglais osent tout. Aussitôt après la cérémonie du baptême commença la première tentative de lancement, ***launching***. On avait ménagé un double système de machines, dont les unes étaient calculées pour donner l'impulsion et les autres pour retenir, dans le cas où les mouvemens du monstre deviendraient trop rapides. D'abord des ouvriers travaillèrent à attirer, au moyen de cordes fortement tendues, cette masse vers la rivière; mais cette première manœuvre n'eut d'autre effet que d'arracher au vaisseau un sourd grondement, pareil à celui d'un tonnerre lointain. Cela dura environ dix minutes. La curiosité de la foule, l'inquiétude, toutes les émotions étaient excitées au plus haut degré, lorsqu'on entendit le sifflement des presses hydrauliques destinées à pousser le ***Leviathan***. Bientôt un immense cri s'éleva de la multitude : « Il s'ébranle, il s'ébranle ! ***she moves, she moves !*** » En effet, il glissa de trois ou quatre pieds en quelques secondes; mais tout à coup des ouvriers furent frappés et enlevés en l'air par le mouvement des manches des roues destinées à servir de frein, comme par une explosion. Quatre d'entre eux, grièvement blessés, furent transportés à l'hôpital (1); un cinquième reçut des secours dans le chantier. Ce mélancolique accident répandit une sorte de consternation dans la foule et fit suspendre les travaux. On les reprit néanmoins le jour même; mais le soleil déclinait déjà, et un nouvel accident, survenu cette fois dans les machines, fit remettre à des temps plus heureux le succès de cette dangereuse entreprise. La foule s'écoula en murmurant.

Le ***launching*** du ***Leviathan***, ce travail d'Hercule, fut repris ou plutôt continué à divers intervalles durant tout le mois de décembre 1857. Ce vaisseau offrant la pesanteur presque fabuleuse de 12,000 tonnes, multipliée encore par la friction, consentait quelquefois à glisser de quelques pouces, puis il s'arrêtait ferme et inébranlable comme une église, défiant du haut de sa majestueuse immobilité les efforts combinés des hommes et des machines. Il fallait voir alors sur le chantier abandonné cette masse insolente, qui semblait triompher ainsi que Sébastopol ou Dehli après un assaut infructueux. Chaque semaine, nouveaux essais, insuccès nouveaux, et la dépense était énorme ; on

(1) Un de ces ouvriers est mort des suites de ses blessures; une enquête fut faite par le *coroner* de Middlesex, et le jury rendit un verdict de mort par accident.

estime que pour avancer le monstre seulement de quelques pieds vers la Tamise, cela coûtait chaque fois à la compagnie la somme de plus de 1,000 livres sterling. J'assistai avec un intérêt extrême à deux de ces héroïques tentatives : rien ne donne une idée du caractère national comme cette armée d'ouvriers forts contre la force, au cœur inébranlable ainsi que l'obstacle, aux bras de fer servis par des machines, revenant cesse à la charge contre un ennemi dont l'écrasante grandeur était encore rendue plus sensible par la taille des pygmées acharnés à ses flancs. L'intelligence agite la masse, dit le poète : soit, mais je déclare, par l'exemple du grand vaisseau, qu'elle l'agite lentement. Des sinistres nouveaux, les brouillards d'hiver, le mouvement périodique des hautes et des basses marées avec lesquelles il fallait compter, tout cela retarda, interrompit encore les efforts des travailleurs. La critique commençait à n'épargner ni M. Brunel, l'ingénieur en chef, dont la constance méritait pourtant un meilleur sort, ni le *Leviathan* lui-même. Après un intervalle motivé par la destruction presque entière des appareils, usés, brisés dans ces derniers temps à remuer le *Leviathan*, les travaux recommencèrent le 5 janvier 1858. Cette fois ce fut un siége en règle; vingt et une presses hydrauliques devaient attaquer le grand vaisseau. Parmi elles se distinguait un monstrueux bélier d'une force et d'une pesanteur inconnues jusqu'ici. La gelée contraria d'abord le jeu des machines; mais vers onze heures du matin l'assaut fut livré : le géant résista, gémit, céda, mais seulement de huit pieds, puis il fallut cesser; il était cinq heures. Chaque jour cependant le grand vaisseau faisait un pas, jusqu'au moment où l'on jugea à propos de cesser le jeu des machines et d'attendre les hautes marées de la saison. Le 30 janvier était un des deux jours fixés pour le mettre définitivement à flots : soulevé par les eaux du flux, qui l'entouraient à une hauteur considérable, le *Leviathan* donna des signes de vie; mais le vent soufflait avec violence, et le capitaine Harrison, qui commandait les manœuvres, ne pensa point qu'il fût prudent de lutter contre un si rude adversaire. Le lendemain 31, le temps était beau et calme : je me rendis sur les lieux, non sans craindre, je l'avoue, un nouveau mécompte. De midi à une heure, le fleuve s'enfla; la marée courait avec une puissance très grande; une machine hydraulique se mit en devoir de pousser pour la dernière fois ou mieux de conduire le *Leviathan* vers le milieu du fleuve, car déjà il obéissait au mouvement. Peu à peu la grande nouvelle se répandit de bateau en bateau et de rive en rive. « Il flotte! il flotte! » Il fallait maintenant que le nouveau-né se dégageât de son berceau, *cradle*. Ce berceau était formé d'immenses poutres, dont le monstre se délivra en nageant. C'était un spectacle vraiment curieux et im-

posant que de voir à la surface du grand fleuve cette forêt de lourdes charpentes qui erraient de tous côtés. Aujourd'hui le *Leviathan* n'attend plus que ses agrès et ses voiles pour s'élancer vers New-York, terme marqué pour son premier voyage (1).

La race saxonne est une force : quand une idée s'ajoute à cette force, cela va loin; mais toutes les qualités absolues sont exclusives. Il faut demander à chaque civilisation son fruit et non un autre. Les ouvrages des Saxons frappent plutôt par la solidité qu'ils ne se distinguent par la recherche délicate de la forme et par l'élégance. Ce côté faible de l'industrie anglaise devient surtout sensible dans les rues de Londres. Là vous rencontrez à chaque pas, dans de vastes magasins, un amas de richesses étalées avec profusion, mais sans goût. Quelques boutiques de modes et de nouveautés ont même recours à des mains parisiennes pour dissimuler l'insuffisance de la nation dans cette branche de l'art commercial. On distingue tout de suite un étalage français d'un étalage anglais à l'harmonie des couleurs, cette musique faite pour le plaisir des yeux. L'architecture, les produits des arts mécaniques, tout indique ici, dans les traits de la civilisation, le sentiment cyclopéen de l'utile, auquel manque, à un certain degré, le sentiment du beau.

La famille saxonne est bien la tige de la nation anglaise; mais sur cette tige sont venues se greffer d'autres branches dont il faut rechercher la souche et le caractère.

III.

La race saxonne ne demeura pas longtemps en possession tranquille du territoire. Vers le milieu du xe siècle, de hardis aventuriers, qui avaient longtemps désolé les mers du Nord par leurs pirateries, commencèrent à inquiéter les côtes de l'Angleterre. Leurs premières entreprises furent couronnées de succès : cela les encouragea à renouveler leurs ravages. Enfin, vers le commencement du xie siècle, ils se rendirent maîtres de la plus grande partie de la vieille Albion. Le langage vulgaire a donné le nom de Danois à ces nouveaux envahisseurs de l'Angleterre; mais ils appartenaient à ce groupe de nations scandinaves qui vivaient alors en Suède et en Norvége. La Norvége, dont les côtes brisées s'étendent le long d'un tumultueux océan, depuis les rochers de la Baltique jusqu'au cercle

(1) Le *Leviathan* n'a point eu de modèles, mais il aura des imitateurs. Il est déjà question de construire d'autres vaisseaux d'une taille égale, sinon plus gigantesque encore, et de simplifier à l'avenir les travaux du *launching* en plaçant le chantier plus près de l'eau. C'est, comme on voit, toute une révolution dans l'architecture navale.

des mers de glace, était la plus stérile des stériles régions du Nord. Les moyens de subsistance étaient rares, les habitans étaient hardis; ils demandèrent alors aux expéditions maritimes les ressources que leur refusait un territoire ingrat. Leurs vaisseaux, pareils aux bancs de glace voyageurs de leurs sauvage contrée, se laissaient aller aux tempêtes et aux courans : leur principale divinité était le glaive. Ces peuples étaient, comme les anciens Saxons, les vagabonds de l'abîme, les maraudeurs des mers. Ils se jetaient avec le courage et l'avidité du cormoran sur la proie qu'ils pouvaient saisir à la surface des vagues ou le long des côtes. On a honte de le dire, mais la piraterie fut généralement, pour les races maritimes du Nord, le berceau de la navigation et du commerce. Quelles étaient maintenant les origines historiques de ces anciens Scandinaves.

Les premiers habitans des contrées situées au-delà de la Baltique étaient étrangers à la race germanique. Les études de ces derniers temps sur les antiquités du Nord ont démontré que les Finnois constituaient, avec des tribus laponnes, la plus ancienne couche de la population historique. Ces indigènes ont été ou refoulés ou soumis par une race qui avait d'autres caractères, un autre langage, une autre religion. Cette dernière race était un rameau de l'arbre teutonique. Les envahisseurs commencèrent contre les indigènes une guerre d'extermination qui se termina par la conquête. Il est triste et curieux de voir au prix de quels efforts et au milieu de quels flots de sang ces peuples se sont fait l'un après l'autre leur place dans le monde. Les épisodes de cette longue guerre fournirent le sujet de plus d'une légende et de poèmes que chantaient les anciens bardes ou scaldes. Au sud de la Scandinavie, la religion, le gouvernement et le langage des Germains s'étaient établis avant Odin. Quand ce chef arriva à la tête de ses vaillans guerriers, il chassa, de concert avec les Goths qui occupaient déjà une partie du territoire, les restes des tribus aborigènes. Ces dernières furent alors obligées de chercher un refuge dans les montagnes, où on les retrouve encore, sur les bords excentriques de la Suède et de la Norvége. Les hommes du Nord, désignés maintenant sous le nom de *vikings*, qui, du IXe au XIe siècle, se jetèrent sur les côtes de l'Angleterre, étaient les descendans des envahisseurs de la Scandinavie : tout prouve bien qu'ils étaient alliés à la même race d'où sortaient les Saxons. Leur dialecte, malgré des traits évidens d'affinité, s'écartait toutefois de la langue parlée dans la Germanie centrale et dans les parties de l'Angleterre où s'était étendue l'invasion teutonique : cette différence indique assez qu'ils s'étaient séparés de la souche commune à une époque distincte et probablement très ancienne.

Ce nouveau déluge d'hommes n'exerça pas une très grande in-

fluence sur la civilisation qui commençait à se former par le mélange des Celtes et des Saxons. Une race peut ravager et soumettre un pays sans le conquérir : les Danois n'ont point conquis l'Angleterre. Cette invasion, — la troisième en date, — n'a fait que glisser sur la société saxonne. Les Danois, durant leur court passage (guère plus d'un demi-siècle), ont laissé très peu de traces dans la langue anglaise, peu de monumens, peu d'histoire ostéologique (1). Il est pourtant très probable qu'ils ont contracté des alliances. Qui oserait aujourd'hui prétendre qu'aucune goutte de sang scandinave ne coule dans les veines de la nation anglaise? Et puis, quand l'ethnologiste parle de l'influence des hommes du Nord sur la formation du type britannique, il n'a point uniquement en vue l'invasion tumultueuse des Danois à une certaine époque. Il est une autre source de changemens moins remarquée par l'histoire, mais plus continue, plus certaine, plus efficace : je parle de la lente et silencieuse érosion des races du Nord sur quelques-unes des côtes de la Grande-Bretagne. Là, comme par exemple dans les *highlands* et dans l'île de Man, les traces de scandinavisme sont évidentes. Non-seulement le sang y est mêlé, mais les mœurs y présentent une combinaison si intime des coutumes, des superstitions et du caractère des deux races, qu'il est souvent très difficile d'en distinguer la source. C'est encore un usage dans quelques parties des *highlands* et chez quelques familles highlandaises que de jeter aux funérailles une pièce d'argent dans la fosse du mort; sans cela, l'âme du défunt ne serait pas reçue dans le ciel. Il est difficile de décider si une telle croyance est celtique ou scandinave; mais les légendes touchant l'existence des hommes ou des femmes de mer (*mermen and mermaids*) viennent certainement du Nord. Les habitans des îles des Shetlands estiment que ces êtres surnaturels possèdent une peau de phoque, laquelle leur sert de charme et leur permet de vivre dans les profondeurs de l'océan. Sans ce talisman, ils perdraient aussitôt leur qualité d'hommes ou de femmes amphibies. On raconte à ce propos l'histoire d'un habitant d'Unst qui, se promenant sur le sable, au bord de la mer, vit un groupe de ces êtres singuliers danser au clair de lune. Un assez grand nombre de peaux de phoque gisaient à côté d'eux sur le rivage. Chacun courut pour ramasser la sienne, et toute la bande disparut en un clin d'œil dans la mer; mais l'homme des Shetlands, ayant découvert à ses pieds une de ces peaux, la saisit et la cacha dans un lieu sûr. A son retour, il rencontra sur le rivage la plus belle fille qui se soit jamais montrée aux yeux d'un

(1) Ces monumens sont rares, mais reconnaissables. Une des hautes montagnes de l'Écosse est Rona; au sommet se montrent les restes de plusieurs anciens monumens qu'on suppose être d'une origine norvégienne ou danoise. On a également découvert des crânes danois qui se distinguent par des traits de race.

mortel. Elle se lamentait, se plaignant avec force larmes et sanglots du vol qui la condamnait à devenir une exilée sur la terre. En vain elle implora la restitution du talisman : l'homme était ivre d'amour; il se montra inexorable. Tout ce qu'il put faire pour elle, ce fut de lui offrir sa protection et un abri sous son toit comme à sa femme. La sirène, voyant qu'elle n'avait aucun moyen de rejoindre ses anciens amis, accepta l'offre. Ce singulier attachement conjugal se soutint pendant des années, et plusieurs enfans furent les fruits d'une si étrange union entre un Shetlandais et une fille de la mer. Ces enfans ressemblaient à tous les autres, seulement ils avaient comme marque de leur origine les doigts légèrement palmés. Cette particularité s'est conservée jusqu'à ce jour, *as a testimony of the fact*, parmi les descendans de la famille. L'amour du Shetlandais pour sa femme était sans borne, mais son affection était froidement payée de retour. Souvent elle s'esquivait et allait se promener seule sur le rivage; à un signal donné, quelqu'un paraissait sur la mer, quelqu'un avec lequel l'ancienne sirène tenait une conversation inquiète dans une langue inconnue. Un jour il arriva qu'un des enfans trouva par hasard une peau de phoque cachée (on devine par qui) sous une meule de grain. Tout fier de sa découverte, il courut la montrer à sa mère. Celle-ci tressaillit; sa joie ne fut troublée que quand elle regarda son enfant, qu'elle allait quitter pour toujours. Elle l'embrassa et s'enfuit à toute vitesse vers les sables. Sur ces entrefaites l'homme revint à la maison; il apprit que la peau de phoque était retrouvée, devina le reste, et courut pour retenir sa femme; mais il arriva juste à temps pour voir la transformation de cet être aimé. Il la vit s'élancer, sous la forme d'un phoque, de la pointe d'un rocher dans la mer. L'être mystérieux avec lequel elle avait eu tant d'entrevues secrètes, un énorme phoque, apparut et la félicita de la manière la plus tendre sur le succès de sa fuite. Avant de plonger aux gouffres inconnus, elle jeta un dernier regard sur le pauvre habitant de la terre, dont la mine désespérée excita sans doute en elle quelques sentimens de compassion. « Adieu, lui dit-elle, je te souhaite toute sorte de bonheur. Je t'aimais beaucoup lorsque je demeurais sur la terre; mais j'ai toujours aimé mon premier époux mieux que toi! »

Les Danois ne furent point les derniers conquérans de l'Angleterre. Vers l'an 1066, les Normands, conduits par leur chef Guillaume, s'emparèrent du gouvernement du pays. Après la fameuse bataille de Hastings, le sol anglais fut en partie submergé par les hordes étrangères. Ces hommes du Nord, fixés depuis quelque temps en France, sur les côtes de la Normandie, étaient des Norvégiens ou des Danois. A l'origine, ils n'avaient point amené de

femmes avec eux. Ces aventuriers conclurent des alliances avec les Françaises, et adoptèrent, avec le temps, les mœurs de la contrée qu'ils avaient soumise. Ils étaient donc pour la plupart Celtes par leurs mères, Celtes, Romains ou Germains du côté de leur père, car cette bande d'envahisseurs se composait de races mêlées. Des Bretons, des Flamands, des Wallons et d'autres encore grossirent l'armée du conquérant. On voit par là que l'invasion normande n'apportait point en Angleterre un sang nouveau : tout au plus y avait-il une légère différence dans la nuance du germanisme. C'étaient plutôt des Franks que des Angles. Eh bien! si hétérogène que fût ce mélange, l'accession des Normands n'en exerça pas moins les plus graves et les plus heureuses conséquences sur la genèse du peuple anglais. Environ un siècle après la descente de Guillaume, lorsque la violence de la conquête eut fait place à un régime plus doux, cet élément étranger donna la forme à toute la masse jusque-là diffuse et incohérente. Ce fut alors qu'apparut un type national qui n'a jamais eu rien de semblable dans l'histoire. Il arriva en grand et dans un autre ordre de faits ce qui se passe sous la main du chimiste, quand un dernier réactif imprime un cachet d'achèvement à un sel ou à un cristal en voie de composition. Huit siècles se sont écoulés depuis ce temps-là, et le temps n'a fait qu'affermir l'originalité puissante de cette race, qui se distingue de toutes les autres par les mœurs, par le caractère, par les traits extérieurs. Ce spectacle est grand, il me frappe : il est beau de voir avec quel soin et à travers quelle série d'événemens la nature travaille de longue main à former les peuples destinés à exercer une influence sur la civilisation. L'histoire de tels peuples est écrite en germe dans leur organisation physique; mais encore faut-il que cette organisation soit forte, riche, variée. Les races indigènes qui couvraient à l'origine le sol de la Grande-Bretagne étaient trop faibles pour répondre aux vues de la Providence sur ce groupe d'îles; elles sont conquises, refoulées et en partie détruites : les Saxons les remplacent. Les Saxons à leur tour sont impuissans par eux-mêmes à engendrer l'Angleterre, *tantæ molis erat romanam condere gentem!* Ils sont envahis par les Danois; les uns et les autres se combattent d'abord, puis ils finissent par se confondre dans une même race. Cela ne suffit point : les Normands arrivent, et leur accession réalise enfin le type de peuple vers lequel aspirait depuis si longtemps la nature. Cette création matérielle et morale exige dans le cours des siècles des efforts gigantesques, des sacrifices humains; mais catastrophes, révolutions, déluges de peuples entassant couche sur couche, ossemens sur ossemens, rien n'arrête, rien ne déconcerte le développement calme et majestueux du progrès.

Il ne faut pourtant point s'exagérer la nature de l'influence qu'exercèrent les Normands en Angleterre. Ce fut moins un élément de la population qu'un lien. Leur sang s'est versé depuis longtemps dans celui des Saxons et des autres races de la Grande-Bretagne : je ne veux pas dire pour cela qu'il se soit perdu; mais il serait aujourd'hui très difficile d'en retrouver des traces authentiques, même dans l'aristocratie anglaise. Les Saxons, en refoulant les Celtes, avaient imposé leur langue. Les Normands vainqueurs subirent au contraire la langue des vaincus. Guillaume le Conquérant essaya bien d'introduire son dialecte, le franko-normand, parmi ses nouveaux sujets; mais ses efforts ne furent point couronnés de succès. Après lui, la cour continua encore quelque temps de parler français, et cette langue étrangère était un des signes qui la séparaient de la nation, attachée à l'ancien idiome. C'est plus tard, vers l'an 1150, que le saxon subit ce travail de transformation qui, continué durant tout le moyen âge, en fit la langue anglaise. Les philologues de la Grande-Bretagne ne veulent point admettre que ce changement ait été dû à l'invasion normande, car, disent-ils, il ne s'était glissé jusque-là que très peu de mots français dans le dialecte national. Il existe aujourd'hui, il est vrai, un assez grand nombre de mots français dans la langue anglaise, mais ces mots paraissent s'être introduits à une époque ultérieure. C'est même encore l'objet d'un doute et d'une dispute entre les philologues de savoir si ces intrus viennent bien d'outre-mer, ou s'ils ne se sont point formés sur place de la décomposition des racines du latin, qui commençait dès lors à refleurir. Les recherches linguistiques, d'accord avec d'autres monumens, indiquent donc que la nation normande, bien loin de s'incorporer l'Angleterre, s'est absorbée elle-même dans sa conquête.

L'ethnologie contient un enseignement moral : elle réconcilie toutes les races dans un sentiment d'humanité. Cette science nous apprend en effet que les familles humaines possèdent chacune des dons différens, des instincts particuliers, une intelligence moulée sur un type d'organisation spéciale, des traits extérieurs qui ont tous une beauté relative, des aptitudes qui répondent à certains besoins de l'état social. C'est en agitant et en mêlant ces élémens humains dans l'urne sacrée des nations que la Providence forme la matière vivante de l'histoire. Les races simples manifestent des facultés également simples et bornées; plus au contraire les races sont mêlées, et plus le caractère national abonde en nuances qui concourent, par l'opposition même, à étendre les ressources de la civilisation. Vous avez alors sous les yeux l'imposant spectacle de la variété dans l'unité. La nation anglaise est une nation compo-

site, de là sa force. Dans les parties de la Grande-Bretagne où le croisement des races a été moins compliqué, l'organisation des habitans présente un instrument plus uniforme et par conséquent moins riche. En Écosse par exemple (et c'est une observation que j'emprunte à un Écossais lui-même, à Hugh Miller) (1), le visage humain offre bien moins de traits individuels et particuliers qu'en Angleterre. Les Anglais, quoique regardés comme les hommes les plus robustes de l'Europe, n'étalent point au même degré que les Écossais les dehors de la force rude et primitive; mais ils ont des membres qui se prêtent mieux aux diverses exigences des arts mécaniques. Si l'on fait attention au caractère moral, le contraste devient encore plus frappant. Dans les districts ruraux de l'ancienne Calédonie, vous ne rencontreriez rien qui ressemble à cette classe d'individus grossiers, abrutis, désœuvrés, malheureusement trop commune dans les mêmes districts en Angleterre. Leur face ronde, les traits de leur physionomie saxonne, tout indique assez qu'ils descendent d'ancêtres barbares, et que leur intelligence, cette *belle au bois dormant*, continue de sommeiller depuis des siècles dans la nuit de l'ignorance. La masse du peuple écossais se montre plus instruite, plus cultivée, plus curieuse que le *mob* dans certaines parties de l'Angleterre. En revanche, si la population du nord de la Grande-Bretagne descend moins bas, elle s'élève moins haut que la nation anglaise, quand celle-ci s'élève. L'Écosse a produit des hommes remarquables sans doute, mais on lui demanderait vainement jusqu'ici un Milton, un Shakspeare, un Byron. Walter Scott seul, et encore dans un genre inférieur, s'est placé au premier rang. La nation anglaise proprement dite est un clavier humain d'une incomparable étendue, qui contient les gammes les plus sourdes et les plus basses, mais qui atteint aussi aux échelles de notes les plus élevées dans l'intelligence. Si la science ethnologique n'est point une chimère, la racine du fait est facile à découvrir. L'Écosse a été moins exposée que l'Angleterre au flot des diverses invasions et par conséquent moins soumise aux causes d'inégalité que ces croisemens successifs impriment en quelque sorte dans le sang d'une race.

Un fait me préoccupe, je l'avoue, quand je considère la population anglaise : c'est le grand nombre des cheveux et des yeux noirs. Prichard avait fait avant moi la même remarque, il avait même évalué la proportion des habitans bruns à huit sur dix. Ce fait a surtout lieu de m'étonner quand je me souviens que toutes les races qui ont servi à composer la nation anglaise, les Celtes, les Saxons,

(1) *First impression of England and its people.*

les Danois, les Normands, avaient les cheveux blonds et les yeux bleus. Il serait puéril d'attribuer ce changement aux rapports que les Anglais ont formés avec les peuples du midi. Je ne veux point dire que ces relations, fondées sur le commerce, aient été insignifiantes au point de vue de l'achèvement du type national : elles ont certainement donné lieu à des alliances qui, renouvelées de siècle en siècle, ont greffé des rejetons nouveaux sur l'arbre généalogique de la nation anglaise; mais une cause fortuite, partielle, ne saurait, dans tous les cas, expliquer un fait général. Et puis, la preuve que cette raison n'est pas la bonne, c'est qu'un tel travail de transformation s'est accompli dans des parties de la Grande-Bretagne où n'existe rien de semblable. La population des *highlands* par exemple est derrière ses montagnes à l'abri de toute infusion de sang étranger, du moins de sang méridional. C'est de plus une tradition constante que les anciens habitans, les Gaels, comme d'ailleurs les premiers Bretons, formaient une race blonde. Eh bien! les highlandais actuels ne constituent point, il s'en faut de beaucoup, un peuple du même caractère. Dans quelques districts particuliers, mais seulement sur des étendues limitées, les habitans ont aujourd'hui des cheveux roux, et cela sans que rien indique la trace d'une colonie étrangère; mais les caractères qui prédominent dans une grande partie des *highlands*, surtout à l'ouest, ce sont les cheveux noirs et droits, les yeux gris, et un teint qui n'a plus la blancheur originelle. On a observé que partout, dans les villes, la couleur des cheveux et des yeux est plus brune que dans les districts ruraux, surtout dans les bois et sur les montagnes. Le type ancien s'est mieux conservé dans les endroits où il était en quelque sorte protégé par la nature; ailleurs il s'est altéré. La conclusion à tirer de ces faits, c'est évidemment que, sans l'intervention de races étrangères, la race actuelle s'est écartée des conditions qui existaient tout d'abord chez les tribus dont le concours a formé la population anglaise. Où chercher maintenant la cause d'un tel phénomène? Les changemens survenus dans la forme du crâne nous ont appris déjà que l'organisation humaine n'était point stationnaire. De même que les enfans naissent souvent avec des cheveux blonds et un teint clair qu'ils perdent en avançant en âge, les races dépouillent avec la maturité les signes de l'adolescence. Le tempérament change; les cheveux et les yeux deviennent d'une couleur plus foncée. Cette croissance des races est un argument de plus en faveur des idées de Prichard, aujourd'hui dominantes en Angleterre. Non content d'affirmer, preuves en main, l'unité de l'espèce, ce grand ethnologiste a insinué que les différentes familles n'étaient, malgré les accidens très graves de forme et de couleur, que des âges différens du genre humain.

Ce sont là les événemens qui ont accompli le type national. Il reste à dire maintenant quel il est. Ce qui me frappe le plus dans la civilisation britannique et dans le caractère anglais, c'est la personnalité. Ailleurs, en Belgique, en Hollande même, je me sentais encore un pied sur le sol moral de la France, qui s'étend bien au-delà des frontières. Ici rien de semblable; vous vous sentez au contraire emporté par une civilisation douée, comme certains astres, d'un mouvement qui lui est propre. De cette île, la vie du continent apparaît ainsi que se montrent du château de Douvres les côtes de la France, c'est un point à peine visible à l'œil nu dans l'immensité du brouillard. Dans le monde de Londres, *world of London*, tout étranger est considéré par la classe inférieure comme un Français. Avant la grande exposition des produits de l'industrie, en 1851, c'était même trop souvent *a french pig* (1). J'en conclus que la masse de la nation britannique ne reconnaît qu'à deux peuples le droit d'exister sur la terre, à elle-même d'abord, aux Français ensuite. Ma pensée n'est point que la partie éclairée de la population britannique se montre indifférente aux affaires du continent; mais elle envisage surtout les événemens qui s'accomplissent à l'étranger du point de vue de ses intérêts. Ce sentiment du *moi*, racine morale des libertés et des institutions anglaises, s'associe à un goût très vif pour les expéditions lointaines, à une sorte d'humeur aventureuse qui répand les enfans de la Grande-Bretagne sur toute l'étendue de la terre. La devise de l'artillerie, inscrite en lettres de métal sur les uniformes militaires, est bien la devise de la nation entière : *ubique;* mais partout l'Anglais transporte ses usages, sa manière de vivre : il est partout chez lui. Cette ténacité du type s'appuie sur un fonds de dignité, peut-être même d'orgueil; mais cet orgueil a quelque chose de particulier. J'ai vu des peuples très chatouilleux sur le point d'honneur national, la moindre observation critique les froissait et les impatientait; signalez devant un Anglais les côtés faibles de la civilisation britannique, vous n'aurez pas même pour effet de l'irriter : il se tait, mais il méprise. Dans la plupart des histoires qu'on met entre les mains de la jeunesse, il est à peine fait mention des journées malheureuses pour les armes anglaises, par exemple de la bataille de Bouvines. Une défaite n'existe pas aux yeux des Anglais, c'est une erreur de la fortune. Parlent-ils de leurs victoires, ils en parlent sans faste : cette fois, la fortune a fait son devoir, voilà tout. Il résulte de cette disposition morale une confiance sans bornes dans l'impérissable

(1) Le *Crystal Palace* de Hyde Park, en attirant à Londres des curieux de toutes les nations, a exercé une influence sensible sur les mœurs; il a rendu les insulaires de la Grande-Bretagne moins intolérans pour les coutumes et les modes étrangères. Depuis ce temps-là, l'Anglais est devenu, si l'on peut ainsi dire, moins Anglais.

grandeur de la nation, même quand on fait semblant de croire à sa décadence. « L'Angleterre toujours! » *England for ever!* c'est le cri de guerre, c'est la voix du sang britannique. Rien ne coûte d'ailleurs pour assurer à cet être de raison une sorte de domination morale. J'ai vu des Anglais déplorer certains faits de la guerre de l'Inde, les sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle impose, les causes qui l'ont provoquée; mais parmi ceux mêmes qui professent cette opinion, il n'en est peut-être pas un seul qui ne soit d'avis que la Grande-Bretagne doit vaincre à tout prix, et cela pour ne point perdre son prestige en Europe. L'Anglais ne se dévoue qu'à l'Angleterre. Une telle préoccupation du sentiment national ne dispose point les insulaires de la Grande-Bretagne à une sympathie très vive pour les étrangers. Il y a pourtant des cas où le caractère se dément, et l'une de ces exceptions est si honorable, que je dois la citer : devant une cour de justice, l'intérêt des juges et du public est toujours en faveur de l'étranger; chacun est alors d'avis que la loi doit protéger celui que la terre natale ne protége point.

Un autre trait caractéristique de la civilisation anglaise, c'est la division du travail. Je ne parle point seulement du principe économique, je parle d'un fait et d'une disposition marquée dans la race. Chacun se renferme avec une sorte de scrupule dans le cercle de ses attributions et de ses connaissances. Il y a dans le royaume-uni très-peu d'esprits universels, mais vous y trouvez beaucoup de talens spéciaux. Il existe des peuples qui devinent ou qui croient deviner beaucoup de choses : l'Anglais, lui, ne sait que ce qu'il a appris, et il le sait bien. L'éducation fortifie de bonne heure la racine de cette inclination naturelle. Dans la Grande-Bretagne, l'instruction des enfans se propose un but, et ce but est la carrière que le jeune homme doit parcourir un jour dans le monde. On arrive à faire ainsi des élèves à facultés fortes et pratiques. Cette méthode professionnelle offre, il est vrai, des inconvéniens à côté des avantages : elle limite l'horizon des connaissances humaines à un domaine tout personnel; mais ce domaine se laisse mieux explorer. Une telle hiérarchie des fonctions devait beaucoup simplifier l'exercice des libertés publiques. Les Anglais ont compris leur société comme une grande machine dont les mille ressorts se meuvent sans empiéter sur le rôle des autres organes, et concourent à réaliser par le jeu des forces différentes la plus grande somme de production et de bien-être. C'est à Londres qu'il faut étudier la formation naturelle d'une grande ville : là il est curieux de voir comment les diverses industries, les diverses professions libérales se sont groupées dans des quartiers limités. Cette agrégation des semblables n'a été ni fortuite, ni imposée; elle s'est faite en vertu des lois qui déterminent

en Angleterre les départemens du travail. L'impulsion n'est point venue d'un centre; chacun de ces cercles se montre au contraire animé d'un mouvement propre : ils s'attirent les uns les autres sans se heurter, ni se confondre. La constitution anglaise, avec ses freins, ses contre-poids, est une image de la même tendance à l'équilibre des libertés par la division et l'antagonisme des pouvoirs; il est permis sans doute de rêver un autre idéal politique, mais, à moins de préventions fortes, il est difficile de ne point être frappé par le mécanisme compliqué et majestueux d'institutions qui fonctionnent depuis des siècles, protégent toutes les libertés individuelles, assurent la paix à la Grande-Bretagne, sans lui imposer le sacrifice d'aucune conquête morale, ni civile. Il est surtout beau de voir l'usage que les Anglais ont fait et font encore tous les jours du droit de réunion. Ils connaissent trop bien la valeur de ce droit pour le compromettre dans des tentatives infructueuses ou téméraires. J'assistais, dans *Saint-Martin's Hall*, à un *meeting* provoqué par le *sunday ligue*, une société qui se propose de combattre l'observance judaïque du dimanche, en faisant ouvrir ce jour-là aux habitans de Londres les musées et les autres établissemens publics. Cette réforme si simple est une de celles qui rencontrent le plus de résistance en Angleterre, parce qu'elle a contre elle le sentiment religieux, les habitudes et les hautes influences de l'église nationale. Un ouvrier anglais qui se trouvait à côté de moi me dit : « Nous savons bien que nous ne réussirons pas cette fois, ni cette année, ni l'année suivante; mais dans notre pays on sait demander et attendre : avec cela, on triomphe toujours. » A la vue d'une telle discipline, d'une telle persévérance, d'une foi intrépide et calme dans la force de l'opinion publique, on ne s'étonne plus que le peuple anglais atteigne à toutes les réformes raisonnables sans ébranler la base d'une constitution qui ouvre une voie si sûre au progrès. La limite des libertés politiques est ici dans les mœurs, dans le sentiment du devoir. Chacun est à lui-même son surveillant et son propre censeur : il veut qu'on respecte son droit, mais il sait respecter celui des autres. Ces conditions morales assurent le maintien de l'indépendance mieux encore que les réunions et les autres garanties civiles. La liberté est une honnête femme : elle ne se donne point au peuple qui la recherche avec le plus d'ardeur, elle se donne à celui qui la mérite.

A une nation aussi agitée par la tempête des affaires que la nation anglaise il fallait une ancre, et cette ancre est la famille. L'intérieur tient une grande place dans la vie britannique. J'aime surtout le mot qui sert à le désigner : le *chez soi* est égoïste; le foyer n'embrasse qu'un détail des mœurs domestiques : le *home* des Anglais exprime, lui, ce qu'il y a de plus complet, de plus délicat, de plus

touchant dans le temple de la famille et des vertus privées. Il existe en Angleterre toute une littérature du coin du feu, littérature à bon marché, qui consiste en *magazines*, en *miscellanies*, en nouvelles et en romans. Cette bibliothèque de la maison n'a pas, je l'avoue, au point de vue de l'art une très grande valeur, et je m'explique fort bien que les critiques l'aient généralement dédaignée; mais elle présente au moraliste un intérêt particulier (1). L'Anglais est chez lui ce qu'il est dans son île, peu accessible, réservé, froid : il ne subit pas ses relations, il les choisit; mais quand la glace se rompt, il laisse voir un cœur bon et généreux. Il en est de même des rapports entre les membres de la famille : le tutoiement banni de la langue (en anglais, on ne tutoie guère que Dieu) répand, à première vue, sur les liens du sang une certaine teinte d'indifférence; mais on ne tarde point à reconnaître sous ces formes plus sévères un attachement à racines profondes. Cette vie d'intérieur est enchaînée du reste à l'ordre religieux. Le protestantisme anglican a pour ainsi dire transporté le culte de l'église dans la maison. Les grandes fêtes du christianisme sont en même temps des fêtes de la famille. L'Anglais se montre en tout un peuple traditionnel : pour lui, c'est surtout la coutume qui est sainte. De ces solennités religieuses, la plus profondément gravée dans les mœurs est Noël (*Christmas*). On s'y prépare plusieurs semaines à l'avance. D'immenses troupeaux d'oies s'acheminent gravement du nord de l'Angleterre, par toutes les routes, vers la ville de Londres. Les grands bœufs annoncent leur arrivée sur les chemins de fer ou les bateaux par de sombres beuglemens. Les étalages de viande s'amoncellent en pyramides devant l'échoppe des bouchers. C'est surtout le soir, dans les quartiers populeux de Londres, par exemple dans *White-Chapel*, qu'il faut voir au milieu d'une foule tumultueuse ces montagnes de comestibles à la lueur des mille becs de gaz, dont la flamme libre oscille sous le vent. On s'occupe en même temps d'orner l'intérieur des maisons : les murs de chaque *parlour* sont tendus de guirlandes de laurier, de lierre et de houx; c'est le houx qu'on préfère, car il détache en vigueur sur son feuillage vert foncé des baies rouges qui couronnent agréablement, disent les vieilles chansons, la tête du sombre hiver (2). Une branche de gui, souvenir des anciennes superstitions

(1) Les archéologues littéraires de la Grande-Bretagne ont recherché les origines du genre domestique. Les uns attribuent cette branche de littérature à de Foë, d'autres la font remonter au temps de Charles II; mais il est probable qu'elle est aussi ancienne que la nation anglaise.

(2) On appelle le houx le voyageur (*the traveller*), parce qu'il voyage de ville en ville et de village en village sur les charrettes ou entre les bras des marchands. Le laurier, dit une chanson populaire, convient à la veuve du soldat et aux poëtes, le chêne

celtiques, attachée au plafond, pend au milieu de la chambre, quelquefois même à l'entrée de la porte. Le gui (*mistletoe*) ne se distingue pas seulement par ses feuilles délicates et ses jolis fruits blancs, il donne à chaque homme admis dans la maison le privilége d'embrasser toute femme ou toute jeune fille attirée, par mégarde sans doute, sous le rameau sacré.

Noël est arrivé. « Sois le bienvenu, vieux père Noël, avec ta barbe blanche! » C'est le cri des enfans, et, si matinal qu'il soit, ce cri a été précédé dans les campagnes par le chant du coq. On croit encore dans quelques villages de l'Angleterre que le coq mêle cette nuit-là sa voix aux mystères de la fête, et qu'il salue depuis dix-huit cents ans l'aube d'une ère nouvelle (1). La barbe blanche de Noël, c'est la neige; il y a pourtant des exceptions, selon les années, mais les Anglais n'aiment point les Noëls verts. « Noëls verts, cimetière gras, » dit le proverbe. Je me souviens de la figure de Londres le matin de Noël 1856. Au tonnerre lointain des roues sur le pavé ou sur le macadam, à l'agitation hâtive de la foule, qui la veille encore allait, venait, se croisait en mille courans, avaient succédé tout à coup un silence religieux et le repos. On n'entendait que la voix d'un millier de cloches qui se répandait dans l'air sec et froid. Les ombres de la nuit tombaient du ciel à larges pans, comme les tentures noires se détachent de la voûte d'une église après une cérémonie funèbre. Il était huit heures, et les rues n'étaient encore que solitude : on eût dit une cité dont les habitans s'en étaient allés au ciel. Le rideau de la brume matinale commençait pourtant à s'entr'ouvrir, ainsi que celui d'une dévote paresseuse. Une neige précoce avait blanchi les rues; c'était la robe de la fête, et sur cette neige on découvrait enfin quelques pas d'hommes et de femmes marqués dans la direction des églises. Toutes les boutiques étaient fermées à l'exception des boulangeries; des femmes, des enfans, des ouvriers apportaient gravement des *pies*, des *puddings*, des quartiers de viande crue, des volailles dans de grands plats recouverts d'une serviette blanche. De petits balayeurs des rues, pieds rouges sur la neige blanche, soufflaient dans leurs doigts, et malgré tout, un sourire aux lèvres, amusaient de leurs grimaces, de leurs pirouettes, de leurs culbutes le passant, qu'ils poursuivaient en lui demandant un petit sou (*a half penny*) pour garnir leur *Christmas box*. Le service religieux est terminé dans les églises, et le four des boulangers a fait son devoir. Il est une heure : vous voyez alors sortir du temple

est l'emblème des forts, le myrte plaît aux belles; mais le houx, *holly*, est cher à tout bon cœur anglais.

(1) Shakspeare fait allusion dans *Hamlet* à cette croyance populaire.

les femmes, les enfans en toilette, les jeunes filles aux mains chaudement pelotonnées dans leur manchon; des boulangeries sortent aussi peu à peu les *joints*, les pâtisseries, les gâteaux portés triomphalement par des mains laborieuses, et laissant entrevoir sous le voile avec coquetterie un teint doré par l'action du feu. Cependant les rideaux des plus humbles fenêtres sont éclairés par un soleil intérieur : la bûche de Noël (*Christmas log*) est au feu; elle brûle en illuminant de joyeux visages. Un foyer propre, un bon feu qui flambe et une bonne femme qui sourit, c'est, dit le proverbe anglais, la richesse d'un homme pauvre : or il y a bien peu de cheminées qui ne pétillent et bien peu de femmes qui né sourient en Angleterre le jour de Noël (1). L'heure du repas est le moment solennel de la fête. Pas de bons Noëls sans enfans : c'est la couronne de la table. Parfois, surtout dans les campagnes, une vieille chaise vide préside; sur cette chaise siége un souvenir de la famille. Le fameux *plumpudding* national apparaît bientôt, accueilli par le bruit des jeunes voix, l'applaudissement des yeux, le trépignement des petits pieds sous la table. L'aïeul même sourit sous ses lourdes lunettes à la vue des belles flammes bleues et rouges que jette à la surface du mets l'eau-de-vie brûlante; il sourit à sa jeunesse, qui a duré ce que dure cette flamme; il sourit surtout à la jeunesse qui le remplace (2). Au dessert paraît l'arbre de Noël : nouvelle joie, nouveaux cris. Enfin commencent les jeux, la danse. Les jeux consacrés par l'usage, surtout dans les antiques manoirs, sont ce jour-là le colin-maillard, *blind man's buff*, et cache-cache, *hide and seek*. Au milieu des éclats de rire retentit, comme un sombre écho du passé, la légende de la belle fiancée du jeune Lovel. C'était dans un vieux château : la fille du baron se cacha pour intriguer ses compagnes, mais elle se cacha si bien que les jours, les semaines, les années se passèrent sans que, malgré les recherches les plus actives, ses parens et Lovel lui-même pussent la découvrir. Enfin, après plusieurs années, on ouvrit un lourd bahut, meuble antique du château, et l'on y trouva un squelette avec une couronne de roses blanches fanées : c'était elle.

(1) Sans doute la fête de Noël ne suspend point, comme par enchantement, toutes les souffrances et toutes les privations sociales, mais il existe jusque dans les villages des *Christmas boxes*, sortes de caisses d'épargne sur une petite échelle, et *ad hoc*. En plaçant dans ces banques d'approvisionnement quelques sous ou quelques shillings par semaine durant une partie de l'année, l'ouvrier se ménage les moyens de célébrer le grand jour dans la mesure de son salaire. C'est surtout la femme, c'est-à-dire la prévoyance, qui préside à ces petites économies.

(2) Le *plumpudding* est en quelque sorte le signe culinaire de la nationalité anglaise. Lors de la guerre de Crimée, des dames envoyèrent aux soldats des *plumpuddings* enfermés dans des boîtes d'étain, pour que ces exilés temporaires pussent communier, le jour de Noël, avec la patrie absente.

Vraie ou fausse, cette légende est devenue le sujet d'une romance qu'on chante debout et avec une solennité triste. Les chansons accompagnent toujours un gai Noël, *a merry Christmas*, sans parler des *carols*, sorte de cantiques sur la naissance de Jésus-Christ que les enfans et les vieillards entonnent à toute voix dans les rues pour ramasser des sous. Les *carols* sont aussi vieux que la vieille Angleterre. La nuit de Noël se termine par une libation de vin fait avec les baies du sureau, *elder-berry wine*, et qu'on boit bien chaud, bien épicé, bien sucré, pour se procurer des rêves agréables. La fête n'est point enterrée : elle renaît avec le jour suivant, et se prolonge, malgré la reprise des travaux quotidiens, durant six semaines. Le théâtre avec ses pantomimes, le *Crystal Palace* avec ses divertissemens d'hiver, les salles de concerts, les bals, tout concourt à retenir longtemps ce vieil hôte bien-aimé de la Grande-Bretagne, le père Christmas, à la tête couronnée à la fois de glace et de feuillage. Il y a toute une littérature de Noël qui consiste en contes, en poésies, en lectures morales. Noël est, en dépit du 1er janvier, le vrai jour de l'an de l'Angleterre. J'écarte le point de vue religieux; mais les Anglais trouvent bon que l'année commence sur un berceau, quand ce berceau a régénéré le monde.

Tels sont les traits généraux du caractère national. La vie anglaise change avec les classes, avec les professions, avec les localités; elle n'est point la même à la ville et à la campagne : c'est sur ces différens théâtres de faits qu'il faut la suivre. Ce travail nous sera plus facile, maintenant que nous avons vu les origines de la population et les divers élémens dont elle s'est formée.

ALPHONSE ESQUIROS.

UNE

HISTOIRE DE CHASSE

I. — CONFIDENCES.

La catastrophe qui termine la première partie de ce récit (1) était déjà vieille de plus de deux ans, quand, par une soirée d'automne, vers dix heures, dans une chambre à coucher du château du Soupizot, une jeune femme, que l'on voudra bien reconnaître pour la petite-fille du baron de Laluzerte, achevait d'écrire une longue lettre. Le soin de sa correspondance n'avait pas seul le privilége d'occuper l'attention de la comtesse de Marmande, et de temps à autre elle quittait son fauteuil pour venir contempler avec une sollicitude maternelle un petit enfant endormi dans un berceau de mousseline. Nous profiterons d'un de ces momens pour mettre sous les yeux du lecteur les lignes que la jeune femme venait de tracer, et qui l'aideront à comprendre la suite de cette histoire.

« Bonne chère Kate,

« Les événemens se sont succédé si vite depuis notre séparation que je n'ai pu te tenir qu'imparfaitement au courant de tous les détails de ma vie, toi, vieille amie de mon enfance, pour qui mon cœur conserve une de ces affections que ni le temps ni la distance ne sauraient altérer. Je t'ai déjà dit les circonstances qui ont précédé mon mariage, la naissance de mon petit George... Hélas! que ne puis-je t'entretenir seulement de mon enfant! Ma lettre ne serait

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 1er février.

qu'un long chant d'allégresse et de remerciemens à la Providence, tandis que j'ai à te narrer de bien tristes histoires, et peut-être à demander conseil à ta haute raison. Je t'ai depuis longtemps déjà fait connaître mon bon vieux grand-père et mon mari, je t'ai parlé d'eux longuement, suivant mon cœur; mais je ne t'ai pas dit un mot de la femme de mon grand-père. Hélas! il est si triste de révéler qu'au milieu de sa propre famille on n'a rencontré que des sentimens de haine, des procédés injustes et immérités, que jusqu'ici je m'étais abstenue de te retracer ce douloureux chapitre de ma vie. Aujourd'hui je ne saurais garder plus longtemps les chagrins enfermés dans mon cœur; j'ai besoin de conseils... Et d'ailleurs, bonne sœur, n'est-ce pas manquer aux devoirs de l'amitié que de souffrir et de ne pas verser mes douleurs dans ton sein?

« Tu te rappelles, chère Kate, avec quelle tendresse ma pauvre mère nous parlait de son père. Que de fois ne nous a-t-elle pas entretenues de l'excellent vieillard vers lequel se reportaient ses meilleures pensées! Cependant, au milieu de ses plus tendres épanchemens, je ne me rappelle pas lui avoir entendu prononcer plus de deux ou trois fois le nom de sa belle-mère, et cela sans réflexions ni commentaires, un nom seul, comme s'il s'agissait d'une personne tout à fait étrangère à ses affections. J'avais su seulement, par l'indiscrétion d'une femme de chambre que ma mère avait emmenée aux Indes, que mon grand-père avait épousé en secondes noces une femme de condition inférieure. Quoique bien jeune alors, j'avais deviné que le silence de ma mère cachait sans doute de trop cruelles douleurs pour que je pusse me permettre de l'interroger. Hélas! je connais aujourd'hui les chagrins dont cette marâtre a abreuvé ma pauvre mère! Je ne sais que trop que la haine qu'elle portait à la mère, elle l'a reportée tout entière sur la fille. Mais je n'anticiperai pas sur les événemens, et reprendrai mes confidences du premier jour.

« A mon arrivée en Europe, mon vieux grand-père, tu le sais, m'accueillit avec une affectueuse tendresse; chez la baronne au contraire, je ne trouvai que mauvais vouloir et dédains. J'essayai en vain de l'adoucir par la tendresse la plus respectueuse; mais, habituée à tout voir plier devant ses emportemens, cette nature orgueilleuse et basse ne comprit pas les efforts que ma soumission coûtait à la franchise de mon naturel. Tu me connais, à juste titre bien des fois tu m'as reproché d'être trop hardie, trop franche... Et cependant je me résignai et souffris en silence. C'est que, chère Kate, je voyais le pauvre vieillard si humble devant la mauvaise femme qui a abreuvé sa vie d'amertume, si résigné à acheter à tout prix la paix de son intérieur, que je redoutais de faire naître à

mon sujet des luttes que mon grand-père n'osait soutenir quand il s'agissait de lui-même, de sa propre dignité. Oh! que j'ai souffert aux premiers jours, quand il m'a fallu comprendre par quelles humiliations, par quels remords cet être excellent expiait sa mésalliance! Non, tu ne peux rien rêver de plus brutal, de plus irrespectueux que les procédés de cette créature envers l'homme qui fut son maître. J'ai assisté à ce drame atroce, jour par jour, heure par heure; j'ai vu le vieillard affaibli par les années, par l'habitude du joug, sans force contre une indigne servitude... J'ai vu plus encore; mais ici je m'arrête, car je rougirais de te montrer une épouse infâme outrageant sans pudeur le foyer conjugal.

« Mon mariage vint m'enlever à une position intolérable; cependant j'avais contracté envers mon grand-père des devoirs que mon cœur ne pouvait oublier, et je continuai à l'entourer des soins les plus tendres. Ma nouvelle condition modifia singulièrement les manières altières dont la baronne avait usé à mon égard. Ses procédés devinrent plus civils, sinon plus affectueux, et je pouvais croire que nos relations allaient continuer désormais sur un pied de politesse froide, mais convenable, quand une circonstance insignifiante vint me révéler les véritables sentimens de son cœur.

« Il y a de cela plus d'un an, au passage de l'un des princes à Compiègne, la ville résolut de lui offrir un bal, et mon mari, quoique son état de santé ne lui permît pas de m'y accompagner, exigea que je m'y rendisse sous le patronage de mon grand-père et de sa femme. Le matin, le bon vieillard vint à moi, et me remit un superbe bracelet orné de diamans, en me disant qu'il ne m'en demandait d'autre prix que de le porter au bal le soir même.

« Nous avons bien souvent, chère Kate, dans notre joli Pondichéry, rêvé ensemble des mines de Golconde : ce bracelet était rehaussé de leurs plus brillans produits; aussi je ne me sentis pas de joie, et descendis au salon pour montrer à mon mari le brillant cadeau. La baronne s'y trouvait seule, et je ne pus me dispenser de lui faire part de la libéralité de mon grand-père. Jamais je n'oublierai le regard venimeux qu'elle me lança en voyant dans mes mains le précieux bijou. Toutes les passions haineuses de son cœur se peignirent sur son visage; un sentiment instinctif de terreur m'ôta la force de continuer ma phrase.

« — Vous avez là, madame, un riche bracelet, me dit-elle; faites-le-moi voir, je vous prie. — Et d'un brusque mouvement elle arracha le joyau de mes mains. — Seulement vous auriez tort de croire que vous le porterez ce soir.

« — Eh! pourquoi cela, madame? repris-je tout interdite de ce ton et de ces manières inconvenantes.

« — Parce que je ne le permettrai pas, reprit-elle d'une voix impérieuse.

« L'insolence de cette réponse me rendit au sentiment de ma dignité : — Vous me permettrez de ne pas trouver la raison suffisante, madame, repris-je avec un calme apparent qui mit le comble à sa fureur.

« — Je vous dis que vous ne porterez pas ce bracelet, parce que je ne le permettrai pas, répéta-t-elle hors d'elle-même.

« — Je vous répondrai, madame, que je ne trouve pas la raison suffisante, et que je ne dois obéissance qu'aux volontés de mon père et à celles de mon mari.

« — Voyez cette jeune folle, interrompit-elle avec un geste superbe, qui ose lutter contre ma volonté; mais elle ignore donc ce que c'est que de provoquer la colère d'une femme comme moi!

« — Je sais, madame, ce que je dois aux bontés de mon grand-père, et puisqu'il désire me voir porter ce bracelet ce soir, son désir sera accompli.

« La fermeté de mes paroles et de mon attitude ne fit que redoubler l'emportement de la baronne. — Écoutez-moi, me dit-elle d'une voix altérée par un frémissement nerveux, je vous parle dans votre intérêt; n'essayez pas de lutter avec moi, vous vous briseriez. Puisqu'il faut des exemples à votre jeune cervelle, écoutez et retenez bien ce que je vais vous dire. Il s'agit aussi de ce bracelet; il a déjà été fatal à votre mère, il vous serait fatal à vous-même! Vous étiez bien jeune quand pour la possession de ce bijou votre mère ne craignit pas de se révolter contre ma volonté, d'entamer avec moi la lutte. Savez-vous quelle fut sa récompense?... L'exil, la malédiction de son père, voilà le châtiment dont j'ai frappé l'orgueil de la mère. Croyez-vous qu'aujourd'hui je serais sans défense contre l'orgueil de la fille?

« Je demeurai comme foudroyée. Hélas! cette terrible révélation, dont je ne pouvais mettre en doute l'odieuse véracité, ne m'expliquait que trop le silence, les secrets chagrins de ma pauvre mère.

« — Je vous devais cette confidence, poursuivit la baronne; elle vous rendra plus circonspecte, elle vous montrera que vos manœuvres seraient impuissantes à triompher de l'imbécillité d'un vieillard! Quant à ce bijou, je le reprends, il m'appartient : si le cœur vous en dit, allez le réclamer à votre bon et généreux grand-père. — Ce disant, la baronne quitta le salon, emportant avec elle le bracelet.

« Je restai comme anéantie, la baronne m'avait frappée au cœur. Une heure après, je revis mon grand-père : la consternation empreinte sur ses traits, son regard morne, presque égaré, annonçaient assez qu'il venait de subir une de ces scènes violentes qui ont fait le mal-

heur de sa vie. Il m'embrassa sans mot dire; mais des larmes coulèrent de ses yeux sur mon visage. Quelle triste histoire me disaient ces larmes!

« Presqu'au lendemain de cette scène, les manières de la baronne avec moi changèrent complétement. De froide et de hautaine qu'elle était auparavant, elle devint obséquieuse, presque amicale; mais M. de Marmande surtout eut le privilége de ses prévenances et de ses petits soins. En un mot, je ne pus me dissimuler que cette méchante femme voulait à tout prix s'introduire dans mon intérieur, se placer entre mon mari et moi! Sur ces entrefaites, une maladie grave vint atteindre mon grand-père. Tu comprends que sans réfléchir aux mauvais procédés dont la baronne pourrait user envers moi, je pris ma place au chevet de l'excellent vieillard. Pouvais-je laisser le pauvre malade seul aux mains de serviteurs infidèles, d'une créature incapable de comprendre et de remplir ses devoirs d'épouse? La maladie de mon grand-père fut longue et douloureuse, mais des soins désintéressés et vigilans ne lui manquèrent pas, et M. de Marmande lui donna les preuves d'une affection filiale dont je lui serai toujours reconnaissante.

« Une après-midi, pendant que mon grand-père goûtait quelque repos, je m'étais retirée dans ma chambre, où, toute préoccupée de l'état du cher malade, je travaillais machinalement à une broderie quand la baronne fit irruption dans l'appartement. Comme au jour de la scène du bracelet, plus qu'au jour de la scène du bracelet, son visage respirait la haine et la colère.

« —Vous avez fait demander M. Jeanicot? me dit-elle en attachant sur moi des yeux si ardens qu'ils semblaient vouloir lire au plus profond de ma pensée; il vient d'arriver, et vous pouvez le recevoir.

« — Ce n'est pas moi, madame, repris-je tout émue de cette violence, c'est mon grand-père qui a demandé à voir le notaire : à plusieurs reprises, il a manifesté ce désir devant moi, et hier, ayant rencontré M. Jeanicot sur la route, je l'ai prié de se rendre au château.

« — Allons donc, madame, reprit la baronne, ne cherchez pas à jouer au fin avec moi! Je ne suis point un enfant pour que vous puissiez espérer me faire croire que ce désir est venu tout naturellement, sans insinuations de votre part, à mon mari.

« Je ne compris pas d'abord toute la portée de ces paroles; aussi répondis-je innocemment : — Vous avez vous-même, madame, en ma présence, si vous voulez bien vous le rappeler, entendu souvent mon grand-père manifester l'envie de voir son notaire.

« — Vous êtes une fille bien prévenante, répliqua la baronne avec un rire odieux, et mon mari doit rendre grâces au ciel, qui lui a envoyé une enfant si dévouée à ses caprices.

« — Je fais de mon mieux, madame. Mon grand-père a peut-être

près de lui des soins plus empressés; mais assurément il n'en a pas de plus désintéressés, qui partent plus du cœur que les miens.

« J'eus peut-être tort de répondre par cette accusation indirecte, mais le ton provocateur de la baronne avait épuisé ma patience. La marâtre s'avança aussitôt vers moi haletante de fureur; je l'attendis immobile en la mesurant du regard : — Oh! une femme comme vous peut parler de son désintéressement, en parler beaucoup, tout le monde y croira; qui pourrait en douter? Sa vie entière n'est-elle pas là pour répondre de la générosité de ses instincts, de son désintéressement? Du bout du monde, par un beau jour, elle tombe dans sa famille, sans un sou vaillant. Là, à la charge des siens, elle rencontre une vie facile, bon feu, bon gîte, bonne table, et elle se résigne à vivre grassement, sans labeurs : comment cela peut-il s'appeler? Noblesse de cœur, désintéressement sans doute? Allons plus loin. Dans ses voyages d'aventure, elle rencontre un protecteur dévoué. Les liaisons se forment vite en voyage, et le cher ami n'hésite pas, au mépris de toutes les convenances, à venir la poursuivre jusqu'au sein de sa famille. C'est d'ailleurs un parti fort convenable pour une jeune fille sans fortune: aussi l'on encourage ses soins avec une facilité peu commune; mais une catastrophe arrive, le jeune favori part, et trois mois après on est mariée, mariée à un autre! Comment cela peut-il s'appeler, sinon noblesse de cœur et désintéressement?... Allons encore plus loin, parlons de ce mariage, n'est-ce pas le plus bel acte d'une vie toute de dévouement? Qui épouse-t-on? Un homme infirme, hideux, mais d'une des plus nobles familles de France, et trois fois millionnaire. Oh! comment tout cela peut-il s'appeler, sinon noblesse de cœur, désintéressement?...

« J'eus la force d'entendre jusqu'au bout ce hideux langage et de répondre avec un froid mépris : — Une âme sordide comme la vôtre, madame, est seule capable de supposer de pareils calculs à un cœur comme le mien.

« L'accent de ma voix, l'expression de mes regards révélèrent sans doute à la baronne tout le dégoût qu'elle m'inspirait, car un courroux terrible empourpra ses traits : elle demeura un moment immobile, comme suffoquée par la colère. Elle reprit après une pause, avec une exaltation qui tenait du délire : — Ah! ne croyez pas que je me laisse enlever sans combats le fruit de vingt ans de sacrifices, ne croyez pas que j'aie donné ma vie à un vieillard pour que dans un caprice de sa seconde enfance il me dépouille en votre faveur d'une fortune qui devant la loi m'est acquise. Non, non, détrompez-vous, madame, j'y vois clair; vos apparences de tendresse, vos manières insinuantes ne m'ont jamais fait illusion! Du premier jour, j'avais soulevé le masque de votre figure; je connaissais vos machinations, vos projets, je savais le but de ces tendresses outrées

pour un vieillard imbécile. Me dépouiller de ma fortune, tel était votre projet du premier jour, tel vous l'avez suivi, tel vous le poursuivez encore... Cela pouvait se comprendre au jour où, pauvre mendiante, vous viviez de la charité de vos parens; mais aujourd'hui qu'un mariage doré vous a rendue riche à millions, il faut que vous soyez aveugle et insatiable pour poursuivre de pareilles menées... C'est la guerre que vous voulez : eh bien! soit, la guerre, madame, mais elle sera terrible! — En prononçant ces paroles, la baronne s'élança d'un bond hors de la chambre.

« Cette affreuse scène inaugurait dignement pour moi les émotions de cette journée néfaste entre toutes. Lorsqu'au soir je me rendis auprès de mon grand-père malade, je le trouvai en proie à des vomissemens violens qu'il attribuait à une potion que lui avait administrée la baronne, et dont il n'avait voulu prendre que quelques gorgées, tant son âcre saveur l'avait dégoûté. J'envoyai immédiatement chercher le docteur, qui n'arriva qu'assez avant dans la soirée. Lorsqu'il voulut examiner le médicament qui avait provoqué cette crise, on ne le trouva plus. Apporté dans la journée par un certain drôle nommé Pascal, domestique favori de la baronne, il avait disparu, et malgré les recherches les plus minutieuses, on ne put le retrouver!... Ma main tremble en t'écrivant ces douloureuses confidences. Oh! il est affreux d'émettre de pareils soupçons, mais ils ne partirent pas de mon cœur seul. Mon grand-père en présence de la baronne, jetant sur elle un regard dont je n'oublierai jamais l'expression terrible, fit au docteur des recommandations qui annonçaient assez les terribles soupçons dont son âme était saisie.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que le notaire était reparti sans avoir pu arriver jusqu'au malade. Dieu, qui lit au fond de mon cœur, sait, toi-même, qui me connais, tu sais combien les choses d'argent me sont indifférentes : la fortune de mon mari n'est que trop considérable pour mes goûts simples... Ce qui me préoccupe, ce qui m'inquiète pour l'avenir, c'est la haine de cette femme, une haine terrible qui ne reculera devant aucune extrémité. Je ne puis me dissimuler qu'elle a su par ses artifices s'insinuer dans les bonnes grâces de mon mari, si réservé, si défiant dans ses affections. De jour en jour je peux lire les progrès qu'à l'aide d'une détestable hypocrisie elle sait faire dans sa confiance. Oui, je le sens, un de ces pressentimens du cœur qui ne trompent jamais me dit que la paix de mon intérieur est menacée; un serpent, un démon s'insinue en rampant au sein de mon foyer : là est le sujet de toutes mes angoisses, de toutes mes craintes! Jusqu'ici cet être pervers n'a pas, il est vrai, réussi à semer la division entre mon mari et moi; mais sa haine s'arrêtera-t-elle inassouvie, ses efforts seront-ils toujours impuissans?

« Un événement imprévu contribue à redoubler mes anxiétés. Je t'ai souvent parlé de M. de Kervey, tu l'as connu toi-même lors du séjour en rade de Pondichéry de la corvette *la Coquette*. Élevé avec mon mari, qui lui porte une fraternelle amitié, c'est M. de Kervey qui, par une imprudence involontaire, a infligé au comte la blessure dont il gardera toute sa vie la terrible cicatrice! Après le cruel événement, lorsque les jours de son ami ne furent plus en danger, il partit pour une longue campagne de mer. Depuis lors nous n'avions plus entendu parler de lui, et mon mari s'indignait souvent de ce silence, hélas! trop explicable, quand, il y a un mois environ, les journaux annoncèrent qu'une goëlette, commandée par M. de Kervey, et partie des Antilles pour la France, avait péri corps et biens dans le canal de Bahamas. L'agitation et le désespoir de M. de Marmande ne connurent pas de bornes, et la semaine dernière, la triste nouvelle ayant été démentie par l'arrivée à Brest de la goëlette et de son commandant, M. de Marmande partit le soir même pour la Bretagne, d'où il revint quelques jours après avec son ami, qui ne l'a point quitté depuis..... »

La comtesse de Marmande en était là de ces tristes confidences, lorsqu'un léger cri, parti de l'extrémité de la chambre, vint l'enlever à sa correspondance, et elle s'approcha vivement du berceau où dormait un bel enfant aux lèvres vermeilles, aux joues roses. L'innocent chérubin, la bouche entr'ouverte, les bras étendus, rêvait comme doivent rêver les anges. Il y avait tant d'innocentes joies pour une mère dans ce gracieux enfant, que la comtesse ne put détourner de lui ses regards, et, s'asseyant près du berceau, l'agita de la main, couvant de l'œil son plus cher trésor; mais bientôt ses forces, épuisées par le travail de la soirée, lui firent défaut, sa tête s'inclina sur son bras, et elle tomba ensevelie dans un profond sommeil.

La comtesse avait à peine fermé les yeux depuis quelques minutes, quand la porte de l'appartement s'ouvrit sous la main du comte de Marmande. Il s'avança discrètement, puis, retenant son souffle, s'arrêta à contempler le groupe charmant qui s'offrait à sa vue. C'était en effet un ravissant tableau que cette mère près de son enfant : le sujet chéri des grands peintres réalisé avec toute la poésie de la nature. L'enfant rose et blanc dormait d'un sommeil tranquille, comme confiant dans la protection de la tendre mère qui se trouvait à ses côtés. Si Anna n'était plus la fière et charmante jeune fille que nous avons connue au début de cette histoire, l'âge et l'expérience de la vie n'avaient point altéré l'expression d'adorable bonté naturelle à ses traits. Sans doute les chagrins racontés dans sa lettre avaient laissé de tristes empreintes sur son visage; mais à cet instant la vue de son bel enfant avait chassé toute douloureuse pensée

de sa mémoire, et calme, heureuse, souriante, elle reposait près du berceau. Marmande contempla le gracieux tableau avec ravissement; de la mère, ses yeux se reportaient vers l'enfant avec une indicible expression de tendresse. Un éclair de bonheur passa sur le front du comte, et, se mettant à genoux avec une grâce touchante, il attacha sur la mère un long regard plein d'amour : « Si elle m'aimait! » murmura-t-il, et de douces larmes roulèrent dans ses yeux. Puis, comme frappé d'une soudaine pensée, il se releva brusquement et vint se poser devant la glace suspendue au-dessus de la cheminée. Là, haletant, il se regarda avec une fiévreuse curiosité. Un large bandeau noir couvrant la hideuse cicatrice dont son visage était sillonné donnait à ses traits une expression sinistre et repoussante. Un rire plein d'amertume contourna les lèvres du comte : « Un monstre! » dit-il, et, comme pour s'arracher à une horrible vision, il détourna la tête et s'enfuit de la chambre.

II. — PARTIE CHAMPÊTRE.

A une semaine environ de la soirée dans laquelle on a vu Mme de Marmande verser dans le cœur d'une amie exilée ses tristes confidences, vers sept heures du matin, deux domestiques étaient occupés, dans la cour du château de Laluzerte, à rendre à grands coups de brosse à une calèche jaune, de formes surannées, l'éclat de ses couleurs. L'un de ces domestiques était un beau garçon de vingt-cinq ans, au teint coloré, à la barbe épaisse, aux larges épaules, à la mine impudente d'un coq de village, tandis que son camarade trahissait dans toutes ses allures l'innocence et la simplicité des champs. Soudain le plus âgé des serviteurs arrêta le mouvement d'une roue qui tournait sur son axe, et dit avec un rire étouffé à son compagnon : — Voilà le sourd, nous allons avoir de l'agrément; attention! — Et, pour ajouter au sel de la plaisanterie, il envoya dans la poitrine de son voisin un coup de coude à lui briser les côtes.

En ce moment, le baron de Laluzerte venait d'entrer dans la cour des écuries, et, après avoir dirigé ses regards vers la voiture, fit entendre à deux reprises l'appel : Pascal, Pascal.

— Il croit peut-être que je vais me déranger de ma besogne pour aller lui parler, le sourd! — Et pour toute réponse à l'appel de son maître, le drôle entonna d'une voix de stentor l'air des ***Bohémiens parisiens***, alors dans toute sa nouveauté.

Le baron était sans doute familiarisé avec ces étranges procédés, car il ne tenta pas de renouveler un appel inutile, et dirigea sa marche vers une remise isolée située à l'extrémité de la cour. Son visage décharné, l'expression morne et presque égarée de ses yeux, disaient encore plus haut qu'aux premiers jours de ce récit une vie

de souffrance et d'amertume. Au moment où le baron entra dans la remise, un spectacle étrange vint frapper ses regards. Le corps d'un chien braque était suspendu par le cou à une corde attachée au plafond. L'exécution avait eu lieu sans doute peu d'instans auparavant, car le cadavre, encore chaud, se balançait en oscillations régulières. — Oh! mon pauvre Castor! mon seul et dernier ami! dit le baron en se voilant la face de ses deux mains par un mouvement de frénétique désespoir. Un instant le vieillard demeura immobile, abîmé dans une douleur profonde; mais à cette stupeur première succéda bientôt le plus violent courroux : — C'en est trop, — dit-il avec un râle de colère. Et sortant précipitamment de la remise, il s'avança l'œil enflammé vers les deux domestiques :

— Qui a eu le malheur de tuer Castor? dit le baron d'une voix brève.

— Quelqu'un probablement, à moins qu'il ne se soit mis la corde au cou lui-même, murmura Pascal, qui continua à lisser amoureusement à l'aide d'une peau la main de cuivre de la portière.

— Tu ne m'entends pas, misérable! Je te demande qui a eu le malheur de tuer Castor, répéta pour la seconde fois le baron, qui, hors de lui, appuya fortement sa main droite sur l'épaule de Pascal.

Ce dernier, se retournant brusquement, regarda son maître avec le plus impudent cynisme, puis dit froidement : — Eh bien? après!

— C'est toi, interrompit le baron, écumant de fureur.

— Oui, c'est moi, par l'ordre de Mme la baronne, répliqua le domestique, qui reprit sa tâche immédiatement avec un zèle outré. Une scène violente allait éclater, quand Mme de Laluzerte parut dans la cour des écuries.

— Qu'y a-t-il? que signifie tout ce tapage, mon bon Pascal? dit la baronne avec un ton d'aménité peu familier à ses lèvres.

— Il y a, reprit Pascal d'un ton bourru, que monsieur m'appelle misérable, parce que j'ai suivi les ordres de madame, et fait passer ce matin le goût du pain à cette vieille carcasse de Castor.

— Et il a bien fait, très bien fait, dit la dame, qui, s'adressant cette fois à son mari, reprit le ton aigre et tranchant qui lui était habituel: Je vous l'ai dit, monsieur, poursuivit-elle, je ne veux pas de chiens malades dans la maison, je n'en veux à aucun prix. Sait-on ce qui peut arriver? Hier encore je lisais le récit des affreux malheurs occasionnés à Compiègne par un chien enragé. Il ne me convient pas que, pour satisfaire à vos puériles affections, nous ayons peut-être à déplorer ici une pareille catastrophe, et Pascal n'a fait que m'obéir en tuant ce vilain Castor.

— Et encore il a été pendu, ce qui est, dit-on, une mort pleine d'agrément, ajouta facétieusement Pascal.

A l'arrivée de la baronne, la tempête qui avait bouleversé les traits du vieillard s'était calmée comme par enchantement. Tout dans l'humble attitude du baron révélait l'esclave devant son maître, la victime devant le bourreau.

Mme de Laluzerte poursuivit : — Je vous l'ai déjà dit bien souvent, je ne veux pas que vous sortiez le matin aussi légèrement vêtu, sans rien sur la tête! Rentrez vite, et allez chercher votre casquette. Surtout n'oubliez pas d'être prêt à dix heures. Vous savez que le comte vient nous prendre pour aller goûter au moulin des Étangs, et il est exact!

Cette admonition était à peine terminée, que M. de Laluzerte quittait la cour des écuries; mais il devait y avoir quelque chose de bien profondément désolé dans les regards que le baron à plusieurs reprises porta vers le bâtiment où gisait la dépouille mortelle de son chien fidèle, car le petit domestique qui suivait d'un œil anxieux les faits et gestes de son vieux maître dut essuyer à deux reprises les larmes qui sillonnèrent ses joues.

— Je voulais vous recommander, mon bon Pascal, reprit la baronne d'une voix doucereuse, d'avoir bien soin du panier où sont les fraises et le raisin, ainsi que du seau à glace : le comte de Marmande aime à boire froid; mais je vous tiendrai compte de toutes ces peines, mon bon Pascal; vous savez que d'ordinaire je ne vous oublie pas!

— C'est bien, c'est bien, on soignera les comestibles, reprit le domestique avec une étrange familiarité.

A dix heures précises, le lendemain, comme Mme de Laluzerte l'avait prévu, Marmande et sa femme arrivaient au château, où ils avaient été précédés de quelques instans par le notaire Jeanicot et M. Desbois. Les premiers complimens de bienvenue échangés, la baronne, qui la première avait eu l'idée de cette partie champêtre, et à ce titre s'arrogeait le droit d'en régler les détails, fit remarquer que le jour était si beau qu'il serait fâcheux d'en perdre un seul instant. — Nous avons tous lutté d'exactitude, ajouta-t-elle; mon mari lui-même est prêt.

— Alors nous n'avons plus qu'à partir, prenez votre place à côté de ma femme, dit Marmande, qui, se levant du fond de la voiture, s'assit sur les coussins de devant. La baronne enjamba lestement le marchepied en effleurant à peine du bout des doigts le bras que M. Desbois lui offrait galamment.

— Nous avons une place pour vous, monsieur Desbois, dit Marmande au magistrat, qui d'un œil de convoitise contemplait, la main sur la portière, l'intérieur de la calèche.

— Et mon mari? interrompit vivement la baronne.

— Il vient avec M. Jeanicot, reprit Marmande, qui de sa nouvelle

place embrassait tous les détails de cette scène; le voilà qui monte dans le cabriolet de notre jeune notaire : ils ont peut-être à causer affaires.

Cet arrangement parut contrarier profondément Mme de Laluzerte, et un nuage de mauvaise humeur obscurcissait ses traits, lorsque M. Desbois, intérieurement fort satisfait d'avoir échangé la banquette assez mal rembourrée d'un cabriolet de notaire de province pour les moelleux coussins d'une calèche de Thomas-Baptiste, s'assit à côté du comte, qui donna au cocher le signal du départ.

— M. de Kervey nous ferait-il défaut? dit la baronne, dont le visage assombri s'éclaircit comme par enchantement.

— Robert est trop ami de ses plaisirs pour cela, reprit le comte; mais comme Mme de Marmande désire revenir à cheval, il a eu la complaisance d'accompagner au moulin son cheval de selle.

Le costume de la jeune femme annonçait en effet l'intention de se livrer dans la journée à l'exercice de l'équitation. Une amazone de drap bleu foncé, dont les larges revers s'ouvraient sur les plis d'une chemisette de batiste fermée par deux boutons de perle, révélait toute l'élégance de sa taille. Le petit chapeau noir gracieusement posé sur deux nattes de magnifiques cheveux châtains, qui complétait le costume de la comtesse, donnait à sa physionomie un cachet si piquant, qu'à sa vue on saisissait des mystères de poésie dans le tuyau de poêle dont les caprices de la mode ont coiffé les hommes du XIXe siècle.

— Monsieur Desbois, dit Mme de Laluzerte, interpellant le magistrat, j'osais à peine compter sur vous; je vous savais si occupé par l'instruction de cette horrible affaire Péterel, que je craignais que vous ne pussiez nous donner le plaisir de votre compagnie.

— Dieu merci, l'instruction de ce grand crime touche à sa fin, reprit le magistrat. Hier les chimistes ont tenu une dernière séance; leur analyse ne saurait laisser aucun doute : l'appareil de Marsh a parlé! Le malheureux Péterel a été empoisonné par une dose d'arsenic telle que M. Voitout me disait avoir trouvé dans son analyse plus de poison qu'il n'en faudrait pour tuer vingt hommes. C'est à la justice maintenant de rechercher le coupable et d'obtenir vengeance de la rigueur des lois, au nom de la société outragée. Hélas! tout porte à croire, continua le magistrat non sans emphase, que nous aurons à remplir la triste mission de poursuivre un de ces drames terribles auxquels est réservée une triste célébrité dans les annales de la perversité humaine. C'est le cœur serré d'une poignante émotion qu'il nous faut comprendre, en sondant les mystères du crime, que la main qui a versé le poison était une main amie! On ne saurait le nier, les plus fortes charges pèsent en ce moment sur la femme de l'infortuné Péterel.

— Eh quoi! monsieur Desbois, ce que l'on me disait hier est donc vrai? interrompit la comtesse avec un sentiment de pénible surprise; la malheureuse femme Péterel est soupçonnée d'avoir empoisonné son mari?

— Le fait n'est que trop vrai : depuis plus d'une quinzaine déjà, elle est dans les prisons de Compiègne. Il ne m'appartient pas d'aggraver la position de cette malheureuse en révélant les mystères de l'instruction; mais ce que je puis dire, ce qui est au su de tout le monde, c'est que ses antécédens la recommandent peu à l'intérêt public. Comment s'intéresser en effet à une fille jeune et belle qui, à vingt ans, poussée par la cupidité, se résigne à épouser un être infirme, repoussant? L'infortuné Péterel était aveugle. Quand aux jeunes années la soif de l'or arrive à étouffer chez une femme les instincts de délicatesse naturels à son sexe, n'est-on pas logiquement conduit à croire qu'un jour elle ne reculera pas devant le crime qui doit lui assurer les fruits de son honteux marché? ajouta l'homme grave, intimement fort satisfait de cette profonde pensée.

M. Desbois, entraîné par son penchant pour les époux assortis, ne s'aperçut pas que, devant le comte et la comtesse de Marmande, ces paroles n'étaient pas d'un heureux à-propos, et sans doute son voisin fit pour lui cette réflexion, car il l'interrompit brusquement en disant : — Personne ne nous donne des nouvelles de M. Cassius; depuis son retour d'Angleterre, on ne l'a pas vu au Soupizot. Pourquoi? Je l'ignore, et m'en plains très vivement.

— Je lui ai écrit hier pour l'engager à notre partie champêtre, interrompit Mme de Laluzerte.

— Et son intention bien formelle, au moins il me l'a dit hier soir, était de se rendre à votre invitation, répliqua M. Desbois. Si vous n'avez pas vu notre ami depuis son retour d'Angleterre, je dois vous mettre en garde contre la surprise du premier moment. Le fait est qu'il est étonnant, plus qu'étonnant!

— En vérité? dit Marmande.

M. Desbois poursuivit : — C'est de la monomanie triple; on a traité par les douches et la camisole de force des folies cent fois moins caractérisées que la sienne. A dîner, il s'est supprimé le pain, qu'il remplace par des pommes de terre sous le nom de *patate;* il ne saurait parler de rien autre chose que de courses de chevaux, chasses au renard, combats de boxeurs, et tout cela dans un langage à vous faire dresser les cheveux sur la tête! — Le chapitre des excentricités de son ami offrait un texte si abondant à la verve du magistrat, qu'il ne l'avait point encore épuisé lorsque la voiture s'arrêta au moulin des Étangs.

Robert de Kervey et M. Cassius avaient précédé de quelques instans au lieu du rendez-vous les nouveaux arrivans. Comme on

pouvait s'y attendre, l'anglomane avait profité de l'occasion pour revêtir un costume tout plein de ***sporting character***, si l'on nous permet d'emprunter cette expression à son vocabulaire. Cependant, malgré cette tenue, qui eût rendu tout de circonstance un récit de quelque fabuleux ***fox hunting*** du Leicestershire ou de Melton Mowbray, M. Cassius avait cru devoir, tant les voyages forment la jeunesse, se mettre à la portée de son compagnon, qu'il entretenait de l'escadre des ***yachts*** et des ***races*** de l'île de Wight. Quoique le sujet fût certainement fort attrayant pour un marin, nous devons avouer que les yeux distraits de Robert annonçaient assez combien peu d'intérêt avait pour lui la description du ***yacht*** le ***Dolphin***, vainqueur du ***Great union Jack swepstakes***, appartenant à lord Sam Sailor, fils aîné du ***Earl of Navy*** et ami particulier du narrateur.

En retrouvant Robert de Kervey après deux ans d'absence, il ne sera peut-être pas inutile de le présenter de nouveau au lecteur. La figure si martiale du marin, brunie par le hâle du soleil et de la mer, se trouvait encore rehaussée par une noble cicatrice qui, commençant à la racine des cheveux, sillonnait le front perpendiculairement au sourcil gauche. Cette blessure, il l'avait reçue dans une affaire contre des pirates de la côte d'Afrique, et elle lui avait valu le ruban rouge qu'il portait modestement à la boutonnière. Pour le moment, le lieu où il se trouvait, lieu si singulièrement choisi par Mme de Laluzerte pour une partie de plaisir, avait évoqué dans son esprit les plus tristes souvenirs. Insensible aux charmes de la conversation de M. Cassius, ses pensées se reportaient vers la terrible catastrophe dont il avait été l'auteur involontaire : il se retrouvait aux jours d'angoisses mortelles qui l'avaient suivie, et ses pensées ne s'arrêtèrent pas là!... Peut-être accorda-t-il un souvenir plein d'amertume aux rêves de bonheur qui la veille de la catastrophe embellissaient sa vie; mais ces regrets ne furent que d'un instant... Robert était doué d'une de ces natures énergiques et patientes qui, après avoir porté aux lèvres la coupe amère du devoir, savent la vider sans plaintes jusqu'à la lie. Du jour où il avait appris le mariage de son ami, le sentiment qui l'attachait à la petite-fille du baron avait subi une complète transformation. Son amour pour Anna était devenu une sorte de religion, un culte pieux, semblable à celui de la mère pour la madone dont la sainte intervention a rendu la vie à son enfant mourant. Lorsqu'un événement imprévu avait rouvert pour lui les portes du Soupizot, il n'avait pas hésité à y revenir. Sûr de sa loyauté, sûr de ses forces, il ne s'était pas demandé s'il n'y aurait pas de bien cruelles souffrances pour son cœur à se retrouver en présence du charmant objet de son premier, de son seul amour. Revoir Anna, la revoir heureuse près d'un bon mari, sentir son cœur s'épanouir à la vue du bonheur conjugal

des deux êtres qu'il chérissait le plus au monde, tel était le rêve que le marin avait caressé pendant les longues heures de la route du retour. Faut-il dire que ce qu'il avait vu jusqu'à ce jour des relations des deux jeunes époux était venu en quelque sorte renverser ses espérances? Lui qui connaissait dans ses plus profonds replis l'âme de Marmande, du premier coup d'œil il avait compris que l'obéissance aux lois de l'étiquette ne suffisait point à expliquer la froideur qui régnait entre le comte et sa jeune femme. Anna ne serait-elle pas heureuse? George n'aurait-il pas compris ce cœur capable des plus sublimes dévouemens? Tel était le problème dont la solution oppressait l'esprit du marin, quand l'arrivée de la calèche vint l'arracher à ses méditations.

Pour continuer notre rôle de fidèle historien, nous n'aurons à signaler dans le récit de cette journée ni âne broutant les chapeaux de paille, ni crapaud gastronome s'asseyant à la table du festin, catastrophes qui semblent aux détracteurs des plaisirs champêtres inséparables de tout repas sur l'herbe. La table dressée par les soins de Laverdure et de Verdurette, couverte du plus beau linge damasé, chargée de cristaux et d'argenterie, présentait une série d'œuvres culinaires aussi appétissantes au regard qu'au goût; un bataillon de bouteilles qui allongeaient leurs cous noirs sous une croûte de glace annonçait que les liquides seraient servis à la saine température prescrite par les classiques de la table. Si l'ordonnance matérielle du repas devait satisfaire les convives à tous égards, leurs jouissances moins substantielles n'avaient pas été négligées. Un chêne centenaire protégeait la table du vert feuillage de ses vastes rameaux, et de la petite éminence sur laquelle elle était placée, on planait à perte de vue sur la surface des étangs, miroir tranquille dont le sillage d'un oiseau aquatique ou le saut d'un poisson venait seul rider la surface. Dirons-nous que l'appétit des convives, surexcité par la route, confondait dans un égal oubli les merveilles du paysage et l'excentricité du costume de M. Cassius, et qu'il fallut que ce dernier exprimât le regret de ne pas avoir complété le repas en faisant venir de Londres un plat de *grouses*, pour que M. Desbois, se rappelant ses promesses de la route, pensât à réjouir la compagnie en excitant M. Cassius à donner carrière à ses ridicules?

— Des *craquoses?* répéta l'homme grave, qui, après un instant de profonde méditation, ajouta : — Je ne connais pas.

— Des *grouses,* mon cher; vous ne connaissez pas cela, Français né malin que vous êtes, reprit Cassius d'un ton de complaisante supériorité. Je suis persuadé que mon ami sir Josias Moidart, baronnet, se fût fait un plaisir de m'expédier à ma première requête une bourriche de ces délicieux oiseaux; mais le temps m'a manqué.

— Et c'est vraiment dommage, car je puis vous assurer, mes-

dames, reprit le comte, que ce gibier est de la plus exquise délicatesse.

En entendant Marmande confirmer ses appréciations, le visage de Cassius rayonna d'une intime satisfaction, qui ne fut en rien diminuée lorsque, de l'air du monde le plus naturel, le comte lui demanda s'il avait eu la bonne chance de jouir non-seulement des plaisirs que le *grouse* donne au gourmet, mais encore de ceux qu'il offre au chasseur.

Le piége était tendu à ciel ouvert, et cependant l'anglomane s'y précipita sans hésiter, car il reprit au milieu du plus profond silence : — Assurément, et je peux vous donner la chasse aux *grouses* comme le *best sport* des trois royaumes. C'était il y a deux mois, aux premiers jours d'août, nous nous trouvions à *Moidart-Castle,* comté de Glasgow, *Scotland*, une réunion de *sporting characters :* lord Sam Partridge, le fils aîné du *marquess of Pheasant,* le major général sir Harry Hare, *honorable captain* Rabbit des *Blues*, George Snipe, *Bengal civil service*, poursuivit le narrateur avec cette rigidité d'étiquette britannique qui rend à César ce qui appartient à César, *all select people*, et nous eûmes, je vous assure, *five capital shooting days* au milieu de la contrée la plus pittoresque du monde. Et rien ne manquait à la scène : c'était du Walter Scott en action, car nous avions tous adopté le *regular dress* du *highlander*.

— Et vous aussi, Cassius! dit le comte avec un sentiment de surprise moins pénible sans doute, mais non moins profond que celui de César reconnaissant Brutus parmi ses meurtriers.

— C'est le costume de rigueur, et il serait *shocking*, mais *shocking*, de ne point l'adopter, poursuivit Cassius. Je puis vous assurer même que je m'en suis tiré à mon honneur. J'ai porté le *plaid* et le *kilt* comme un Écossais, si bien que sir Josias Moidart a voulu me recevoir membre du clan dont il est chef, ce qui a été fait en grande pompe devant cinq cents montagnards, tambour battant, enseignes déployées!

Ce récit, qui, s'il n'attestait la puissance d'imagination de l'anglomane, prouvait du moins que sir Josias possédait son Molière, et avait su approprier à la circonstance la scène de réception du *Malade imaginaire*, eut un grand succès dans l'auditoire, auquel il communiqua comme par un fil électrique le désir de voir M. Cassius métamorphosé en *highlander*.

— Avez-vous conservé votre costume? dit la baronne.

— Que vous seriez aimable de me montrer dans tous ses détails un véritable costume écossais! reprit Mme de Marmande, qui avait souvent rêvé des courageux amis de la poétique Diana Vernon.

— Je ne manquerai pas de saisir la première occasion de satisfaire vos désirs, dit Cassius en s'inclinant galamment.

L'idée de voir un jour M. Cassius sous le pittoresque habit de Rob-Roy, aidée des fumées d'un champagne de Moët, avait répandu la gaieté sur tous les visages, et l'on se levait de table sans qu'aucun des convives reportât ses souvenirs sur le triste événement dont ces lieux avaient été le théâtre, lorsque Marmande aperçut la fermière du moulin des Étangs qui se dirigeait vers son habitation un petit garçon à la main. Le comte la salua d'un geste bienveillant auquel elle répondit en s'approchant immédiatement. C'était une grande et belle paysanne au maintien décent; l'enfant, petit garçon joufflu et rosé, pouvait avoir cinq ans au plus.

— Votre petit Charlot est en vérité un bel enfant, madame Morin, dit le maître.

— Monsieur le comte est bien bon, reprit la fermière.

— Viens ici, mon petit ami, ajouta Marmande en offrant à l'enfant, en guise d'appât, sa main pleine de sucreries.

L'enfant considéra un instant la face mutilée de son interlocuteur avec une curiosité mêlée de terreur; puis, comme cédant à un invincible sentiment de crainte, il se retourna brusquement et vint cacher son visage contre les jupons de sa mère.

— Mais va donc, Charles, M. le comte t'appelle, dit la fermière.

— Non, non, je ne veux pas, reprit l'enfant, qui commença à pleurer.

— Charles! dit sévèrement la fermière.

— Non, non, je ne veux pas,... j'ai peur, j'ai peur, cria l'enfant en accompagnant ces paroles de bruyans sanglots.

Le visage mutilé du comte tressaillit sous son bandeau noir; toutes les cruelles souffrances de l'homme qui se voit un objet d'horreur pour ses semblables se peignirent dans l'atroce amertume de son regard. — Ne grondez pas ce pauvre petit, madame Morin, dit-il avec un accent de triste résignation; il est encore trop jeune pour savoir mentir. Voici qui lui prouvera que je ne suis pas aussi méchant que je suis laid.

Et ce disant, le comte versa dans le tablier de la fermière, toute confuse, la poignée de bonbons qu'il tenait à la main.

Le baron, seul des invités, n'assista pas à cette scène, car il avait rejoint Laverdure et Verdurette, qui se tenaient respectueusement à l'écart. Les deux années qui se sont écoulées depuis les premières pages de ce récit avaient opéré sur la jeune fille une véritable métamorphose. La petite paysanne était devenue une pimpante soubrette au costume élégant, mais ses traits n'avaient rien perdu de leur riante affabilité. Accueillant le nouveau-venu d'un gracieux sourire : — Comment va ce pauvre Castor, monsieur le baron? dit-elle. Vous ne sauriez croire combien je pense à lui;... c'est un de mes enfans, dame!...

— Il est mort ce matin, reprit le baron d'une voix brève.

— Mort ce matin! répéta Verdurette... Pauvre bête!... Il ne faut pas vous désoler pour cela, monsieur le baron, et mon oncle a en ce moment une portée de Léda où vous pourrez faire votre choix.

— Ah! bien à votre service, monsieur le baron, dit le vieux garde, et je peux vous répondre de la pureté de la race. Il y a surtout parmi eux un petit mâle caressant et malin, le portrait de son aïeul Soliman, un chien qui avait toutes les perfections...

— Il faut venir voir la petite famille et faire votre choix, interrompit Verdurette, peu soucieuse d'entendre l'oraison funèbre familière à ses oreilles.

— J'irai un de ces jours... J'ai d'ailleurs à te parler, Verdurette; il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble.

— Monsieur le baron, on n'attend plus que vous! cria en cet instant Mme de Laluzerte de sa voix la plus aiguë.

Ces paroles terminèrent subitement l'entretien, et le vieux gentilhomme, sans même prendre congé de Verdurette, se rendit à l'appel de la baronne.

Les larmes du petit Charles, les paroles de Marmande, avaient ravivé de trop douloureux souvenirs parmi la majeure partie des convives pour qu'ils ne s'empressassent pas d'échapper à l'influence des lieux témoins de la catastrophe. La comtesse et Kervey allèrent chercher les chevaux de selle, et Marmande donna l'ordre de faire avancer la voiture. Quant au baron, il essaya vainement de reprendre sa place auprès de M. Jeanicot; il lui fallut obéir aux injonctions pressantes de sa femme et revenir avec elle dans la calèche.

Les chevaux marchaient depuis quelques instans; déjà l'attitude du baron, la tête appuyée contre les parois de la voiture, les yeux fermés, disait assez que, suivant son habitude, il prendrait peu de part à la conversation, quand Anna et Kervey passèrent au galop, comme une apparition, devant la portière de la calèche, et l'eurent bientôt laissée derrière eux.

— Le charmant cavalier que M. Robert! dit la baronne avec emphase. Il est impossible de rencontrer des traits d'une expression à la fois plus aimable et plus fière que les siens. Je crois, en vérité, que depuis deux ans il est encore embelli. Cette belle cicatrice, qu'il porte si noblement sur son front, ajoute aux agrémens de sa personne. C'est là une cicatrice dont un homme doit être fier, car elle dit à tous son courage, les nobles actions d'une vie utile à son pays.

En entendant ces paroles, inspirées par une infernale habileté peut-être, Marmande, encore sous l'influence du triste épisode qui avait terminé le repas, ne put se défendre d'établir une pénible comparaison entre ce qu'il était aujourd'hui et ce qu'était Robert. Il se vit hideux, devenu l'épouvantail des enfans, mutilé par un futile acci-

dent de chasse, tandis que l'expression de dignité naturelle aux traits de Robert était encore relevée par une noble blessure reçue devant l'ennemi en combattant pour le drapeau de son pays. Pour la première fois, un sentiment d'envie contre son frère vint crisper le cœur du comte.

Mme de Laluzerte poursuivit en fixant des yeux ardens sur son vis-à-vis comme si elle eût voulu lire au plus profond de sa pensée : — Oh! j'ai toujours eu un faible pour M. Robert, et je ne m'en cache pas. Le dire, n'est-ce pas avouer un faible que tout le monde partage, notre chère Anna la première? Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que depuis le retour de notre ami elle a repris ses belles humeurs de jeune fille. Elle n'est ni meilleure ni plus aimable, mais elle est plus gaie; il y a plus de rose à ses joues, que je trouvais bien pâlottes, et qui m'inquiétaient, ajouta la dame en donnant à sa voix toute l'expression de bonhomie dont l'ingrat instrument était susceptible.

— Oh! vous prêtez trop d'influence, chère baronne, au retour de mon brave Robert, interrompit Marmande.

— Mais non,... non vraiment! répliqua la dame. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que la joie de revoir un de ses plus anciens amis, surtout après les doutes si cruels que nous avions eus sur son sort, eût exercé une véritable et heureuse influence sur la santé de la chère petite? Des sentimens d'amitié, même de reconnaissance, l'attachent à notre jeune ami; n'était-il pas son compagnon de voyage lors de son retour en France? n'a-t-elle pas trouvé en lui pendant les longs mois de la traversée des soins, un dévouement qu'une affection de toute la vie peut seule payer?

Ces paroles résonnèrent une à une dans le cœur de Marmande, comme le marteau sur un timbre éclatant. — Je ne savais pas ma femme en pareils termes d'intimité avec Robert, dit le comte de la voix émue d'un homme qui sort d'un rêve pénible.

— Oh! ne trahissez pas mon indiscrétion, ne grondez pas la bonne petite, dit la dame avec une légèreté charmante. Nous autres femmes, nous avons toutes nos petits mystères, nous ne serions pas femmes sans cela! Et tenez, puisque je suis en veine de confidences, que je vous fasse aussi les miennes. Il y a deux ans, moi qui ne faisais pour l'établissement d'Anna que des rêves possibles, j'avais pensé qu'un jour peut-être... Mais je n'avais pas fait dans mes rêves la part de la bonne étoile de la chère enfant, qui lui réservait en partage l'un des plus nobles et des plus riches partis de France.

Sans doute cette confidence ne contribua pas à ramener le calme dans le cerveau du comte, car, sans répondre à son interlocutrice, il demeura la tête inclinée sur sa poitrine, dans l'attitude d'un homme en proie aux plus sombres méditations. Un autre personnage, le ba-

ron, n'avait pas perdu un mot de cette conversation, et peut-être Mme de Laluzerte eût-elle frémi, si, posant la main sur la poitrine de son mari, elle eût compté les tumultueuses palpitations de son cœur.

La calèche quittait à peine la cour du château de Laluzerte, lorsque la baronne, qui venait d'atteindre le dernier degré de l'escalier, se sentit saisir rudement par le bras, et s'arrêta tout interdite.

Près d'elle, le baron se tenait immobile. Une émotion violente agitait son visage, ses yeux lançaient des éclairs.

— Écoute, écoute, dit-il d'une voix étranglée par la colère, si par ton adresse infernale tu réussis à semer le trouble dans le ménage de ma fille, songes-y,... songes-y bien...

L'amour paternel même ne put donner au vieillard la force de compléter sa pensée. Un moment étonnée de cette violente apostrophe, le sentiment de sa domination revint bientôt à la baronne, et coupant brusquement la parole à son interlocuteur : — Quand vous aurez de pareils accès de folie, vous aurez soin d'aller les passer dans votre chambre. Songez-y, songez-y bien, je n'en souffrirais pas un second.

Ce disant, la tête haute, l'allure superbe, elle entra dans le pavillon, tandis que son mari, comme honteux de sa faiblesse, se frappait la tête d'un geste plein de désespoir.

Le lendemain, le comte de Marmande reçut une lettre anonyme, cette arme dernière des calomniateurs et des lâches, dans laquelle un ami inconnu disait lui reconnaître de si heureuses dispositions à jouer le rôle de mari complaisant, qu'il se ferait un cas de conscience de le tenir au courant des intrigues de son ménage.

III. — LE CHASSEUR PRIS AU PIÉGE.

A trois semaines environ de la partie champêtre, Mme de Laluzerte était assise, par une belle matinée, dans l'embrasure d'une des fenêtres de son salon, un canevas à tapisserie à la main, lorsqu'un homme ruisselant de sueur, la poitrine haletante, entra vivement dans l'appartement.

— Qu'y a-t-il donc, Pascal? dit la baronne assez étonnée.

— Il y a que le sourd en fait de belles, reprit le domestique favori d'un ton plein d'importance.

— Ah! vous ne faites jamais ce que l'on vous dit, reprit la dame en jetant avec emportement sur la table à ouvrage la tapisserie qu'elle tenait à la main. Je vous avais pourtant recommandé, pas plus tard qu'hier, de ne jamais perdre de vue M. de Laluzerte dans ses excursions. Il est si vieux, qu'un accident peut lui arriver à chaque instant... Mais enfin qu'y a-t-il?

— Voici la chose, reprit le confident... Ce matin, madame m'avait dit qu'elle se servirait de la voiture toute la journée pour faire des visites, et j'avais l'œil ouvert, pensant que le vieux pourrait profiter de l'occasion pour prendre l'air. Vers le petit jour, je le vois descendre d'un air gaillard, son fusil en bandoulière, la casquette sur la tête, mais son habit bleu sur le dos, remarquez bien qu'il avait son habit bleu! Je le regarde du coin de l'œil, et, quand je le vois sortir de la basse-cour, je me mets à sa poursuite par les allées détournées. A la haie du parc, il fourre son fusil dans un trou, en tire son chapeau, et file d'un train, mais d'un train tel que moi, qui ne suis pas boiteux, c'est à peine si j'ai pu le suivre. Nous arrivons ainsi à Verberie, et il va frapper à la porte du bureau de poste. Quelques instans après, il sortait du bureau, la figure fort vexée, et prenait la route du Soupizot; mais j'avais l'œil ouvert. La directrice est la fille à Jean-Paul, ma cousine par conséquent; aussi ne s'est-elle pas fait prier pour me dire que le baron se faisait adresser ses lettres au bureau, poste restante, et me promettre de me donner tout ce qui pourrait arriver à son adresse.

M[me] de Laluzerte avait accordé à cette longue et inconvenante tirade une profonde attention. Le récit du domestique terminé, elle parut réfléchir profondément, et enfin formula ses résolutions en disant d'une voix douloureuse : — Mon bon Pascal, je ne saurais en vérité dominer mes inquiétudes au sujet de votre maître; veuillez préparer la voiture, je vais aller chercher moi-même M. le baron au Soupizot. — Ce disant, la baronne prit le chemin de ses appartemens, où elle acheva sa toilette avec une célérité inaccoutumée.

Il faut, pour l'intelligence de ce récit, suivre le baron dans sa course matinale, au moment où à la porte de Laverdure il se trouvait en face de Verdurette, qui venait de porter au comte de Marmande dans les jardins ses lettres et ses journaux.

— Vous voilà enfin, monsieur le baron! dit la jeune fille; nous vous avons attendu avec une grande impatience, car tous les voisins désirent un petit de la portée de Léda, et nous n'avons pas voulu en donner un avant que vous eussiez fait votre choix... Léda, Léda, cria Verdurette, qui à l'instant fut entourée d'une portée de petits chiens dont la mère reconnut en M. de Laluzerte un vieil ami, car en signe de bienvenue elle appliqua immédiatement ses pattes de devant sur la poitrine du baron.

— Une belle famille, fit le chasseur, au milieu de laquelle je serais fort embarrassé de faire un choix; aussi m'en rapporterai-je à ton goût.

— Voici mon petit favori, répliqua Verdurette en caressant les flancs d'un petit chien blanc marqué de feu, et je suis sûre que, les

leçons de mon oncle aidant, vous n'aurez plus à regretter ce pauvre Castor,... dont je connais aujourd'hui la fin malheureuse. Oh! il y a des êtres bien méchans! poursuivit la jeune fille les yeux brillans d'indignation.

— Oui, il y a des êtres bien méchans! répéta le baron... Il poursuivit après une pause d'une voix solennelle : — Verdurette, m'aimes-tu? aimes-tu ta maîtresse?

— Si je vous aime tous deux! reprit la jeune fille, assez étonnée de cette apostrophe... Oh! vous n'en doutez pas! poursuivit-elle avec l'accent du cœur.

— Il y a des gens bien méchans dans ce monde, répéta le baron, et tu sais de qui je veux parler, car depuis bien longtemps tu as été ma seule confidente. Aujourd'hui il ne s'agit plus de moi, de mon repos, mais du bonheur de l'enfant qui est la consolation de ma vie. Je sais, à n'en pas douter, qu'un être infâme cherche à semer la désunion dans son ménage. Aussi je te demande les larmes aux yeux de n'avoir pas de secrets pour moi, de me dire tout, oui, tout!...

— Ne vous exagérez pas les choses, mon parrain, interrompit vivement Verdurette. M. le comte est toujours bon au fond, quoique ce ne soit plus, il est vrai, l'excellent jeune maître d'autrefois : pour un rien, il gronde, il s'emporte contre tout le monde, même contre madame, cela sans mauvaises intentions, j'en mettrais ma main au feu. Avant-hier, par exemple, madame avait reçu deux chapeaux de Paris; eh bien! monsieur ne les a pas trouvés de son goût : la paille en était trop commune, les rubans mal assortis. Il ne lui a pas fallu d'autre motif pour reprocher à madame, et cela très sévèrement, de ne pas dépenser assez d'argent pour sa toilette, de s'habiller toujours si simplement que l'on pouvait croire qu'il lui refusait le nécessaire, tandis qu'elle devait savoir qu'il lui laissait toute liberté dans ses dépenses... Ma pauvre maîtresse! est-ce sa faute s'il lui suffit d'une robe de mousseline et d'une fleur dans les cheveux pour être jolie entre les plus jolies? Monsieur ne devrait pas s'en plaindre, à sa place peu de maris s'en plaindraient.

Le baron n'attacha pas un grand intérêt à ce commentaire conjugal digne d'une soubrette de Marivaux, et, fixant sur la jeune fille des yeux qui semblaient vouloir lire au plus profond de sa pensée : — J'ai ta promesse sacrée? dit-il.

Verdurette porta la main sur sa poitrine d'un geste silencieux, qui, mieux que tous les sermens, disait le dévouement absolu de son cœur au baron et à sa jeune maîtresse.

Lorsque quelques instans avant cette entrevue la nièce de Laverdure avait été porter au comte de Marmande dans les jardins ses lettres et journaux, ce dernier avait immédiatement entassé les jour-

naux dans la poche de sa veste de chasse en homme indifférent aux débats de la politique; puis, parcourant une à une les adresses des diverses lettres qui lui avaient été remises, avait accordé la préférence à une missive sur papier grossier, dont l'écriture penchée sur la gauche était évidemment contrefaite.

Depuis trois semaines en effet le maître du Soupizot recevait chaque matin une lettre anonyme digne en tous points de celle que nous avons résumée en quelques mots. L'attraction de l'inconnu sur l'homme est si puissante, que le cœur le plus loyal et le plus droit offre le plus souvent une proie facile aux manœuvres d'un délateur assez habile pour s'entourer d'un mystère impénétrable. Marmande, nature honnête et élevée, n'avait pu se défendre de l'indigne faiblesse d'accorder l'honneur de la lecture aux premières pages de son correspondant anonyme, et, disons plus, une fois lancé sur la pente rapide du soupçon et des mauvaises pensées, il n'avait pas eu la force de s'y arrêter. Ce n'était plus la rougeur au front, honteux de lui-même, mais bien avec une fiévreuse curiosité qu'il s'abreuvait d'indignes délations. La correspondance était d'ailleurs conduite avec une infernale habileté : elle s'adressait tout entière à des sentimens que le jeune homme n'osait pas s'avouer à lui-même, mais qui n'en vibraient pas moins, tenaces et puissans, au fond de son cœur. Exciter la jalousie de Marmande contre Kervey en traçant avec une détestable adresse le tableau de la laideur de l'un et des agrémens personnels de l'autre, prouver surtout qu'Anna n'avait pu épouser un être monstrueux, infirme, que dans une pensée de cupide spéculation, telle avait été la thèse soutenue par le calomniateur, et, nous le répétons à regret, ces odieuses insinuations avaient porté une sanglante blessure au cœur du mari. Une incurable défiance de soi-même formait, on le sait, la partie saillante du caractère du jeune homme, alors qu'il était comblé de tous les dons de la fortune et de la beauté. Maintenant qu'il se savait mutilé, repoussant, un objet de dégoût pour ses semblables, il se demandait avec plus de force que jamais comment l'on pouvait s'intéresser à lui sans arrière-pensée, lui témoigner quelque affection, sinon en vue d'un héritage que sa faible santé ne semblait pas devoir faire longtemps attendre. Au sortir de sa convalescence, entraîné par un premier mouvement de reconnaissance pour les soins que la petite-fille du baron lui avait prodigués, n'appréciant peut-être pas encore toute l'étendue du malheur qui l'avait frappé, Marmande avait demandé et obtenu la main d'Anna; mais aux premières heures d'ivresse avaient succédé celles de la réflexion, et alors s'était fait sentir la déplorable influence d'une jeunesse passée au milieu des amours faciles, de ces Danaé de théâtre aux yeux desquelles tout malotru au portefeuille bien garni prend sans préambule les proportions d'un Jupiter. Lancé

au milieu des viveurs élégans avec une nature loyale et élevée, mais timide et défiante à l'excès, quelques catastrophes amoureuses, dignes à peine d'un quart d'heure de regret, avaient suffi pour donner à Marmande la plus mauvaise opinion des femmes. Aussi bien des fois déjà, sous l'influence des souvenirs de sa jeunesse, il avait prêté à celle qui portait son nom des sentimens à leur place sans doute dans le cœur d'une héroïne du Ranelagh, mais qui n'avaient jamais flétri de leur souffle la belle âme de la petite-fille du baron. La jeune femme, avec la finesse naturelle à son sexe, n'avait pas tardé à deviner les secrètes pensées de son mari, et alors, profondément blessée de voir son œuvre de généreux dévouement récompensée par une indigne défiance, elle avait apporté dans ses relations avec le comte une réserve, une froideur qui n'avaient pas tardé à fortifier les soupçons de ce cœur ulcéré.

La lettre que le comte tenait à la main continuait à flétrir le caractère de Mme de Marmande en lui prêtant les desseins les plus vils. Elle appelait l'attention du mari sur les témoignages d'affection donnés par la jeune femme à son grand-père, et demandait si tout cela était bien sincère, si sous ce luxe de dévouement filial ne se cachaient pas des pensées d'héritage faciles à deviner. Cette lecture avait plongé le comte dans les plus sombres pensées, et il se promenait solitaire quand il fut rejoint par Kervey.

— Que fais-tu donc là si pensif, si seul? dit le marin.

Marmande mit quelque temps à répondre, comme un homme qui a besoin d'un violent effort pour chasser de sa pensée de pénibles réflexions, puis il reprit avec un triste sourire : — Tu le vois, je fais ma visite du matin à ces fleurs, qui sont aujourd'hui mon plus vif, mon seul plaisir. Autrefois je croyais employer ma vie d'une manière fort utile en cherchant à réaliser pour la plus grande joie des badauds de Paris un attelage irréprochable; aujourd'hui je m'efforce de trouver le dahlia bleu ou la rose verte.

— Ambition modeste, il faut l'avouer, reprit Robert, et qui ne répond point à nos rêves d'enfance, où je me voyais général d'armée, amiral, et toi orateur célèbre, premier ministre, car tu as toujours été très parlementaire; tu lisais Cicéron...

— Parbleu! mon cher, reprit le comte avec un étrange sourire, avoue que je serais le bienvenu sur une tribune quelconque. Mes débuts seraient brillans; à n'en pas douter, j'aurais un beau succès, un succès de curiosité... Heureusement, comme je me connais moi-même, suivant la maxime du sage, j'ai eu la sagesse de laisser de côté des rêves qui ne sont plus faits pour moi, et de me convertir aux goûts qui me conviennent. Le champ était large : j'avais à choisir entre la manie des potiches chinoises ou celle des médailles; la passion des tableaux ou des vieilles armes ne m'était pas

non plus interdite. J'ai préféré la nature, et suis, comme tu le vois, passé aux fleurs.

— Et ta femme et ton enfant? dit le marin, désireux de changer un sujet de conversation si pénible pour tous deux.

— Ma femme, mon enfant! répéta Marmande, dissimulant sous un air d'ironie les souffrances de son cœur; avoue, mon cher ami, que, triste à voir comme je le suis, ce serait me créer d'étranges illusions, être trop naïf pour mon âge, que de croire que ma femme puisse faire autre chose que me supporter, ce qui n'est point encore sans mérite! Chaque jour je m'étonne qu'elle me permette de manger à table en face d'elle. Quant à mon enfant, je lui fais peur, et il se garderait de moi comme du diable, si j'arrivais à lui sans bonbons dans les mains ou sans joujous dans les poches.

— Pauvre, pauvre George! répéta Kervey les larmes aux yeux.

L'émotion de son ami n'échappa point à Marmande, car il reprit avec un élan de sensibilité qui attestait toute la générosité naturelle de ce cœur malade : — Oh! je ne t'accuse pas, pauvre cher vieil ami! Qui j'accuse, c'est la fortune, qui m'avait trop donné et qui m'a trop repris. Qui je maudis, c'est le sort, qui n'aurait pas dû me manquer, — depuis longtemps tout serait dit pour moi, — tandis que j'ai grand nom, belle fortune, tous ces biens du monde que les hommes envient, et cependant je suis à charge aux autres autant qu'à moi-même; ma vie est un fardeau pour tous. Ah! vois-tu bien, c'est à devenir fou! ajouta le mutilé en se frappant le front avec désespoir.

Les deux amis, quelque temps encore, continuèrent à se promener en silence, lorsqu'ils furent rejoints par un domestique qui annonça à Robert que son déjeuner était servi, et ce dernier, après avoir serré avec une morne tristesse la main de son ami, reprit le chemin du château. Une fois seul, le comte ouvrit les diverses lettres qui lui avaient été remises par Verdurette, et l'une d'elles sembla exciter à un vif degré son intérêt, car, interrompant immédiatement sa promenade, il demanda à un garçon jardinier s'il avait vu la comtesse. Ce dernier s'empressa d'indiquer une allée d'orangers, au bout de laquelle Mme de Marmande avait pris place sur un banc protégé par un épais massif d'arbres.

— Je m'excuse, madame, dit le comte avec une froide politesse, de troubler votre solitude, mais j'ai à vous demander un service dont je vous serai mille fois reconnaissant. Depuis bientôt un mois, j'ai entendu parler du projet de votre grand-père d'hypothéquer sa terre et de faire en votre nom un placement considérable. La lettre que je viens de recevoir de M. Jeanicot ne saurait me laisser aucun doute à ce sujet. Aussi je viens vous supplier, madame, de rester aussi étrangère que possible à ces transactions. Ce serait un

vrai chagrin pour moi que l'on pût croire que, riches comme nous le sommes, en entourant M. de Laluzerte de l'affection dont il est digne, nous n'obéissons qu'à de honteux calculs d'héritage.

— Ah! monsieur, qui pourrait avoir de pareilles pensées? interrompit la jeune femme avec une indignation qu'elle ne put contenir.

— Ni vous ni moi, madame, je le sais fort bien; mais on nous les prêtera avec l'autorité du fait, et c'est déjà trop.

En ce moment, le roulement de la voiture qui amenait Mme de Laluzerte se fit entendre dans le lointain, et Marmande, après quelques excuses banales, s'éloigna pour reconnaître le nouvel arrivant. Quant à la jeune femme, elle demeura assise sur le banc, la tête inclinée sur la poitrine, les deux mains jointes sur ses genoux. A plusieurs reprises, des larmes amères coulèrent le long de ses joues, car la pauvre Anna, en descendant au fond de son cœur, ne pouvait que regretter le passé, déplorer le présent et désespérer de l'avenir.

Cette douleur muette ne resta pas sans témoins : conduit par le hasard de la promenade, Kervey, quelques instans après le départ du comte, arriva inaperçu derrière le massif, d'où il put contempler le silencieux désespoir peint sur les traits d'Anna. Aussi, lorsqu'elle eut repris d'un pas mélancolique le chemin de l'habitation, Kervey, apercevant à terre quelques brins de réséda qui s'étaient échappés de la ceinture de la jeune femme, les releva pieusement, et les déposa sur son cœur avec une émotion respectueuse, comme s'il eût recueilli les reliques d'un martyr.

En retrouvant son mari au Soupizot, l'émotion conjugale de Mme de Laluzerte s'était calmée comme par enchantement, et elle avait accepté sans se faire prier l'invitation d'y passer la nuit. Vers dix heures du soir, la baronne venait de rentrer dans ses appartemens, quand Verdurette lui annonça que Pascal demandait à lui parler immédiatement. — Qu'il entre, qu'il entre! dit la dame avec une vivacité qui annonçait que cette visite inattendue avait réveillé de puissantes anxiétés dans son cœur.

Un air de jubilation rayonnait sur la figure du serviteur de confiance, et lorsque sa maîtresse lui eut lancé l'interrogation : Eh bien! quelles nouvelles? il répondit laconiquement : Voilà, en tirant de sa poche une lettre.

D'un geste impétueux, Mme de Laluzerte saisit la missive, et, quoiqu'elle portât l'adresse de son mari, n'hésita pas à en rompre le cachet. Cette lettre, adressée par M. Jeanicot au baron, lui annonçait que la négociation qu'il lui avait confiée était arrivée à bonne fin, qu'une somme de trois cent mille francs, déposée chez le receveur général du département, lui serait remise immédiatement après la signature du contrat hypothécaire. Le notaire terminait en recom-

mandant, dans l'intérêt de Mme de Marmande, au nom de laquelle cette somme devait être placée, que l'on ne perdît pas de temps, car le taux des actions du chemin de fer d'Orléans était en ce moment des plus avantageux.

Un instant la baronne demeura plongée dans une profonde et sombre rêverie, mais bientôt, dominant son émotion : — Oh! rien,... absolument rien, mon bon Pascal; un ancien ami de mon mari qui fait appel à sa générosité. Je suis au reste charmée de votre venue, car j'ai une commission à vous donner. — La baronne poursuivit en tirant d'un anneau une petite clé : Cette clé est celle de mon secrétaire; dans le tiroir de gauche, sous mes gants, vous trouverez un sachet de satin blanc que vous m'apporterez demain matin; c'est un cadeau que je destine à Mme de Marmande.

Le serviteur parti, Mme de Laluzerte se promena longtemps dans sa chambre, et l'éclat de son regard, la vivacité de sa démarche attestaient assez la tumultueuse agitation de son cœur. La nuit était déjà avancée quand elle se décida à se mettre au lit; mais, chose étrange, au moment d'éteindre la bougie, elle s'arrêta à plusieurs reprises, comme si elle eût craint de voir dans les ténèbres d'effrayantes apparitions se dresser à son chevet.

IV. — LES CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES.

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, une scène assez étrange se passait dans la chambre occupée au Soupizot par Mme de Laluzerte. Dans ce sanctuaire intime, la dame avait admis notre ancienne connaissance Léda, et semblait vouloir lui faire oublier, en lui prodiguant mille caresses, le peu de sympathie qu'elle avait accordé à ses assiduités. Le soin de gagner les bonnes grâces de la chienne favorite de Laverdure ne préoccupait pas seul la baronne, il faut bien l'avouer, et ses yeux, tournés incessamment vers la pendule, suivaient avec anxiété la marche de l'aiguille sur le marbre. Enfin l'instant désiré arriva : Mme de Laluzerte prit dans le double fond d'une boîte de laque un sachet de satin blanc, défit brusquement la doublure, et tira du milieu de la ouate un petit paquet de papier gris qui s'y trouvait soigneusement caché, puis, retenant Léda par l'oreille, sortit de la chambre à pas comptés. Il y avait sans doute dans cet accouplement quelque chose d'étrange, car Verdurette, qui parut à cet instant à l'extrémité du corridor, ne put résister à un accès d'invincible curiosité, et, retenant son souffle, marchant sur la pointe du pied, se mit à suivre la baronne. L'on entendit presqu'en même temps l'horloge du château sonner quatre heures.

C'était l'heure à laquelle Marmande, pour obéir aux exigences du régime sévère auquel le condamnait l'état débile de sa santé, avait l'habitude de prendre un consommé. Le liquide, fumant dans une coupe d'argent, se trouvait sur la table, quand la baronne et sa compagne improvisée entrèrent dans la salle à manger. Mme de Laluzerte ferma soigneusement la porte, embrassa la chambre d'un coup d'œil circulaire, et enfin, sûre d'agir sans témoins, vida dans le bol une partie de la poudre blanche contenue dans le paquet qu'elle avait tiré de la ouate de son sachet. Alors, comme si elle eût voulu s'attacher à jamais le cœur de Léda, le plus gracieusement du monde elle mit le potage à sa portée. Un instant la chienne de Laverdure crut sans doute à un jeu de son imagination, car elle s'arrêta indécise, passant avec gourmandise sa langue sur ses lèvres, et portant de la baronne au potage, puis du potage à la baronne, ses regards les plus tendres. Cette méfiance finit par offenser la dame, dont la figure trahissait les plus vives anxiétés, et de sa propre main elle enfonça le museau de Léda dans le liquide. La tentation était trop forte, et en quelques coups de langue la chienne eut bientôt mis le bol à sec. Immédiatement Mme de Laluzerte replaça le vase d'argent sur la table et quitta la chambre; mais sa préoccupation était si grande, que Verdurette, qui avait suivi par le trou de la serrure tous les détails de cette scène, put, en se dissimulant sous la portière de tapisserie, échapper aux regards de la dame. Le danger passé, Verdurette s'empressa de quitter son lieu de refuge; mais la scène à laquelle elle venait d'assister l'avait frappée d'un tel étonnement qu'elle descendit aux cuisines en croyant regagner l'appartement de sa maîtresse.

Demeurée seule dans la salle à manger, Léda, alléchée à l'œuvre, s'était dressée sur ses pattes de derrière et regardait soigneusement sur la table s'il ne restait rien qu'elle pût s'offrir à elle-même, lorsque ses recherches gastronomiques furent troublées par l'arrivée du comte de Marmande. A sa vue, l'animal, soit crainte du châtiment, soit puissance du remords, s'élança par la croisée et courut chercher dans sa niche une digestion paisible. Marmande n'accepta point avec philosophie cette légère mésaventure, car, se précipitant sur la sonnette, il en agita le cordon à plusieurs reprises avec véhémence.

— Eh bien! dit-il impérieusement au domestique qui répondit à cet appel, vous ne pouvez fermer les portes, tenir la maison en ordre. J'arrive ici juste à temps pour trouver Léda le nez dans mon potage. Allez; qu'on m'en serve un autre, et qu'on appelle Laverdure.

La première partie de cet ordre ne put être exécutée à la satis-

faction du comte, car le domestique vint bientôt lui annoncer qu'il ne restait plus de consommé.

— Allons,... bien,... très bien,... de mieux en mieux, dit Marmande, donnant cette fois carrière à toute sa mauvaise humeur, l'office et l'appartement sont au même niveau de bonne tenue! Désordre, gaspillage partout!... Ah çà! monsieur Louis, ajouta le comte en fixant un regard sévère sur le domestique, qui avait oublié, dans sa précipitation, d'endosser sa livrée, est-ce que vous n'auriez pas d'habit par hasard, que je vous vois en manches de chemise? Il ne faut pas vous gêner, faites comme chez vous! Entendez-le bien une fois pour toutes; que je ne vous voie plus dans l'appartement avec cette tenue d'écurie!

Ce fut avec une bien vive satisfaction que le domestique, tout ému de cette brusque apostrophe, vit à cet instant le long corps de Laverdure franchir la porte de la salle à manger et venir s'interposer entre lui et le courroux de son maître.

— Laverdure, dit brusquement le comte, il faut que cela finisse. Tu es le maître ici, je le sais, je le sais fort bien; mais n'abuse pas trop de ma patience. Tu as des chiens pour ton plaisir, car personne ne s'en sert ici que toi, et tu ne peux trouver mauvais que je m'oppose à ce qu'ils fassent leur niche au salon. Je te le dis, et je serai inflexible : la première fois que je trouve un chien dans la maison, je le fais tuer sans pitié.

Cette menace ne résonna pas sans doute d'une manière bien effrayante aux oreilles du vieux serviteur, car il garda le silence.

— Allons, tu es muet? poursuivit Marmande. Tu ne peux pas me répondre par un mot d'excuse, me dire que tu es fâché des dégâts commis par tes chiens dans la maison, que tu veilleras désormais à ce que cela ne se reproduise plus?... Tu vois ton maître, ton pauvre maître, souffrant, nerveux, et tu prends en quelque sorte plaisir à l'irriter. Rien n'y fait, ni prières ni reproches. Tu n'étais pas comme cela autrefois, Laverdure; mes bontés t'ont gâté.

— Si monsieur le comte savait combien je regrette les méfaits de Léda, reprit le vieux garde d'un ton pénétré, il ne me les reprocherait pas si sévèrement.

— C'est bien,... c'est bien... Point de paroles, des actions. Je jugerai de ton repentir à ta vigilance. As-tu des hommes pour demain? Tu sais que ces messieurs comptent faire une battue?

— J'allais juste descendre à Verberie pour m'en procurer, répliqua le garde.

— Encore ton habitude de n'en faire qu'à ta tête! dit vivement le comte, qui se serait bien gardé de laisser passer inaperçu le plus petit sujet de reproche : il y a plus de huit jours que je t'ai pré-

venu, et hier encore je t'ai rappelé la partie projetée, en te recommandant de prendre tes mesures.

— Monsieur le comte sait, reprit le garde avec l'aplomb d'un homme sûr de la validité de son excuse, qu'hier j'ai été porter du gibier à M. Jeanicot.

— Je sais,... je sais fort bien, interrompit Marmande en coupant impitoyablement la parole à son interlocuteur, que tu as toujours une bonne raison à donner pour ne pas exécuter mes ordres. Maintenant ces messieurs auront des batteurs, ou ils n'en auront point; c'est ton affaire, je m'en lave les mains. Ah! tu peux te vanter que tu me rends la vie dure, ajouta le comte en se frappant les mains avec un désespoir que ne justifiait que médiocrement l'oubli de son vieux serviteur.

Tout cuirassé qu'il était contre les boutades de son maître, l'amertume de ces paroles fit une profonde impression sur Laverdure, et, le visage consterné, il demeurait sans réponse. Ce trouble du repentir n'échappa point à son interlocuteur, qui reprit d'un ton plus doux : — Que restes-tu là sur tes jambes, comme un héron dans un marais? Crois-tu trouver des batteurs dans ta casquette? Tâche de réparer le temps perdu et de faire faire à mes hôtes une battue comme nous en faisions autrefois. File,... file donc... Qu'attends-tu?

Le vieillard ne se fit pas répéter deux fois l'ordre du départ, et, dans sa précipitation, manqua de renverser Mme de Laluzerte, qui rentrait en ce moment dans la salle à manger.

— Mille pardons pour ce vieux butor, madame, dit Marmande à la baronne. Tout en ne m'obéissant jamais, à mes moindres reproches il perd la tête. Je viens de le tancer d'importance, aussi en est-il tout ahuri. C'est que vraiment la patience d'un saint ne résisterait pas à une maison en désarroi comme la mienne : les chiens viennent prendre leur repas dans la salle à manger, et dans ce moment vous auriez besoin d'un bouillon, qu'avec un chef et deux marmitons dans ma cuisine je ne pourrais vous l'offrir. En vérité, vous devez bien prendre en pitié une pareille pétaudière, vous dont la maison est tenue avec tant d'ordre et de soin! J'ai beau dire vingt fois par jour à Mme de Marmande de prendre modèle sur vous; mais il est convenu, au salon comme à l'office, que je rabâche, et l'on ne m'écoute pas.

— Voyons, mon cher comte, reprit la baronne d'une voix doucereuse, ne calomniez pas cette bonne Anna, qui n'a qu'une pensée, un désir, celui de vous plaire. Elle est encore trop jeune et trop jolie pour se sacrifier comme je le fais aux soins du ménage. Laissez faire le temps. Les soins de l'intérieur sont les plaisirs de l'âge mûr, et, Dieu merci, bien des années s'écouleront encore avant que l'heure de ces plaisirs-là ait sonné pour notre chère enfant... Mais

vous attendez donc beaucoup de monde ce soir? Savez-vous bien que c'est une vraie trahison? ajouta la dame avec une moue charmante.

— Presque personne, répliqua le comte : M. Cassius, qui doit enfin nous montrer son célèbre costume de *highlander*, M. Jeanicot, et notre ami Desbois. Je compte au reste à peine sur ce dernier; je crains que ce procès d'empoisonnement qui doit se terminer aujourd'hui ne nous prive de sa compagnie, sinon pour la chasse de demain, du moins pour le dîner de ce soir... Vous nous restez, n'est-ce pas?

— Il n'y a pas moyen de vous refuser; quoique j'aie quitté Laluzerte depuis hier matin, je n'ai pas la force de résister à ma curiosité, et de partir sans avoir vu le costume écossais de M. Cassius.

— Vous nous quitteriez ce soir? interrompit Marmande d'un ton de reproche fort galant.

— Oh! impossible autrement, je n'ai pas vu mon mari depuis bientôt trente-six heures; mais, comme M. de Laluzerte se garderait bien de manquer à la battue de demain, il me ramènera avec lui.

— Vous arrangez si bien les choses qu'il est impossible de ne pas acquiescer à toutes vos dispositions, reprit Marmande, qui déployait toujours envers la baronne un véritable luxe de courtoisie. Maintenant, comme il s'agit de tuer le temps jusqu'au dîner, que puis-je vous offrir? Une partie de trictrac, — vous me devez une revanche d'hier, — ou un tour dans le parc?

— J'en reviens en ce moment; la crainte de la pluie m'a chassée, et c'est malgré mon conseil qu'Anna est sortie il y a quelques minutes. Pour tout avouer, je dois même dire que nous sommes toutes deux un peu coupables du méfait de Léda, et il ne me surprendrait pas qu'elle ou moi, peut-être elle et moi, eussions laissé la porte du vestibule ouverte. Elle était si pâlotte, si pâlotte, la chère petite, que je lui ai dit qu'il n'y avait pas de bon sens à aller s'exposer ainsi au froid et à l'humidité; mais elle n'a rien voulu entendre, elle est sortie. C'est ainsi que les jeunes femmes détruisent leur santé. Aussi je vous demande expressément de lui faire des reproches, d'user même de votre autorité de mari pour la retenir à la maison quand le temps menace, comme en ce moment.

— Il faudrait avoir autre chose à lui offrir qu'une société maussade comme la mienne, reprit Marmande du ton d'un mari émérite qui ne nourrit pas de fausses illusions.

— Ah! je vous y prends encore à vous calomnier, vous et votre femme, reprit la baronne en levant l'index de sa droite d'un geste fort gracieux; prenez garde, je me fâcherai, et mon courroux n'est pas à dédaigner. — La dame ajouta de sa voix la plus douce : — Voulez-vous être aimable, mais très aimable? Eh bien! nous allons

rentrer au salon, et pendant que je finirai les pantoufles destinées à notre bon curé, vous me lirez le compte-rendu du procès de cette horrible femme Péterel. Vous avouerai-je ma faiblesse, je n'ose lire, quand je suis seule, toutes ces atrocités! Riez, riez tant qu'il vous plaira; mais la semaine dernière je me suis évanouie en lisant le récit du dernier assassinat commis à Paris, poursuivit Mme de Laluzerte avec une mignardise un peu enfantine pour son âge.

Marmande s'empressa d'agréer cette proposition, et bientôt, confortablement assis, le journal du département à la main, il commençait à haute voix l'acte d'accusation dû à la plume de M. Desbois, tandis que sa compagne partageait toute son attention entre la prose du magistrat et la confection d'une rose verte de la plus belle venue. Il s'agissait d'un de ces crimes qui ont le triste privilége d'exciter l'attention d'un peuple qui s'ennuie, pour emprunter une expression à un grand poète politique. L'accusée traduite devant les assises de l'Oise sous la prévention d'avoir empoisonné son mari appartenait à une famille honorable; elle était jeune et jolie, tandis que la victime, vieillard infirme et aveugle, ne se recommandait guère que par son trépas à l'intérêt public. De plus, quoique les chimistes eussent trouvé dans l'estomac du défunt une respectable quantité d'arsenic, il n'existait point contre l'accusée de preuves d'une matérielle évidence. Ces diverses circonstances avaient donné un véritable retentissement au procès et divisé le département en deux camps, dont les querelles, aux combats à la dague et au poignard près, rappelaient les dissensions célèbres des guelfes et des gibelins, des Capulets et des Montaigus. L'acte d'accusation pouvait d'ailleurs passer pour un remarquable modèle du genre : remontant à la plus tendre jeunesse de l'accusée, ce document mettait en lumière avec une prodigieuse habileté ses penchans pervers et précoces. M. Desbois n'avait pas manqué non plus d'accommoder à son usage la métaphore du vaisseau de l'état, si chère au journalisme de l'époque; aussi comparait-il la société à un navire ayant pour pilote la famille, et il les montrait luttant toutes deux contre les flots déchaînés de la mer du crime...

Marmande achevait de lire cette image d'un luxe un peu oriental, lorsque la baronne l'interrompit en disant : — Encore une aiguille brisée, et mon étui est vide. Il faut que vous ayez la bonté d'interrompre cette lecture si attachante, car je n'ai plus d'aiguilles, et vais aller en chercher chez moi.

— Ne prenez pas cette peine, reprit le comte; l'étui de ma femme est toujours bien fourni. — Et, se levant, il vint fouiller le panier à ouvrage de la comtesse, qui se trouvait sur le piano.

Un observateur n'eût pas manqué d'être surpris du palpitant in-

térêt avec lequel la baronne suivit les mouvemens de son compagnon, et de l'émotion profonde qui vibrait dans sa voix lorsqu'elle le remercia par ces mots : — Vous êtes bien bon!

Mais ces détails échappèrent à Marmande, et il attendait que la dame eût fait son choix, quand ses doigts s'ouvrirent, et un petit paquet qui sembla sortir de l'étui vint rouler à terre.

— Ah! je vous dévoile les secrets d'Anna, je vous livre ses billets doux, dit la baronne, s'efforçant de dissimuler son trouble profond sous un air de Célimène.

— Des billets doux, je ne crois pas, reprit Marmande en ramassant le papier, qu'il ouvrit.

Il ne contenait rien autre chose qu'une substance blanchâtre et cristalline d'un aspect inoffensif, et cependant, sous l'impression du crime si bien raconté par M. Desbois, le comte ne put se défendre d'une folle pensée; mais ce rêve de démence passa comme l'éclair dans son cerveau, et il reprit presque aussitôt : — Voici la maison, madame! rien à sa place! C'est dans son étui à aiguilles que ma femme met l'alun dont elle se sert pour ses aquarelles! — Et, haussant les épaules, le comte, après avoir remis le paquet dans l'étui, replaça ce dernier dans la corbeille à ouvrage, et revint s'asseoir dans le fauteuil.

Mais cette interruption avait été fatale à la lecture : la baronne ne lui accorda plus qu'une oreille indifférente, et lorsque Marmande en arriva aux premiers interrogatoires de l'accusée, elle le remercia de sa complaisance, et rentra dans son appartement pour réparer avant l'heure du dîner le désordre de sa toilette.

Une fois seul, le comte demeura quelques instans affaissé dans son fauteuil, comme un homme dominé par les plus bizarres réflexions, et ce fut par un mouvement machinal que, se dressant sur ses jambes, il entama autour de la table du salon une promenade circulaire; mais presque aussitôt l'idée qui le préoccupait se trahit visiblement. Le cercle de ses pas s'agrandit du côté du piano, et il ne quitta plus du regard la corbeille de travail déposée sur l'instrument. Enfin la curiosité l'emporta. La rougeur au front, il mit la main dans le panier de soie, ouvrit l'étui, en retira le petit papier et reprit sa course autour de la chambre; seulement, en passant près de la cheminée, il s'arrêta en balançant le papier dans sa main, comme s'il eût voulu le livrer aux flammes. Ce fut là le dernier effort de la probité conjugale. Marmande, ayant ouvert le papier, contempla la poudre qu'il contenait avec une scrupuleuse attention. Le témoignage de ses yeux ne pouvait lui dénoncer que ce qu'il avait déjà vu : une substance blanchâtre et cristalline, d'apparence inoffensive; aussi, imbibant légèrement l'index dans la poudre, il le

porta à ses lèvres. La sagacité de son palais demeura aussi en défaut, et il ne reconnut qu'une saveur saline et métallique, particulièrement désagréable. La curiosité du comte échouait dans ses investigations, quand d'un geste rapide comme la pensée il saisit les pincettes, retira du foyer un charbon ardent, sur lequel il jeta une pincée de poudre qui, petillant sur le feu, répandit dans l'appartement une odeur alliacée et nauséabonde. L'émotion qui serra en ce moment le cœur du jeune homme dut être sans doute bien puissante, car il eut besoin de s'appuyer contre la cheminée pour ne point glisser sur le parquet.

Ces soupçons, que le délire d'une fièvre ardente eût seul pu excuser, ne maitrisèrent pas longtemps la raison du comte : comme indigné de ses pensées, il précipita dans le foyer, d'un mouvement plein d'horreur, pincettes et papier, et sortit en s'écriant : Ah ! je suis vraiment un infâme !...

Huit heures venaient de sonner à la pendule du salon. A l'exception de Marmande, qui, assis dans un grand fauteuil, se livrait aux plaisirs solitaires du tisonnage, les hôtes du château se pressaient autour de la table ronde sur laquelle M. Cassius avait exposé à l'admiration publique son célèbre costume de *highlander*. Les fumées des vins généreux du comte, peut-être aussi le sentiment de son importance, avaient développé au plus haut degré la faconde de l'anglomane, et, avec la complaisance d'un cicerone romain devant des ruines antiques, Cassius expliquait les différentes parties de son costume. Claymore, toque et *kilt* avaient déjà subi l'inspection de la compagnie, et pour le moment le montagnard de l'Oise tenait entre ses mains un de ces instrumens primitifs qui, sous le nom de musette, *biniou* ou *pibroch*, ne semblent avoir d'autre spécialité que de glorifier les excellences de la clarinette.

— Ah çà ! mon cher ami, dit Jeanicot, qui, en l'absence de M. Desbois, s'était attribué la tâche de faire briller Cassius, est-ce que vous auriez rapporté d'Angleterre le talent du *biniou?* Vos voisins doivent s'en réjouir.

— Très cher, ne parlez donc pas de ce qui vous est tout à fait inconnu, reprit vivement Cassius, choqué de la méprise du notaire. Ceci n'est point un *biniou,* mais bien un *pibroch,* le *pibroch* écossais, et pour rien au monde je ne cèderais le droit de porter ce noble instrument.

— Serait-ce par hasard quelque sortilége, un anneau de Gygès, ou une lampe d'Aladin ? ajouta le notaire.

— Vous avez autant d'esprit que d'instruction, je le sais depuis longtemps, reprit Cassius d'un ton cassant; cependant vous n'êtes pas universel : ainsi vous ignorez que le plus haut grade que les lois

du clan des Moidart autorisent à accorder à un étranger est celui de *pibroch-major*, et que cette faveur insigne n'avait jamais été accordée avant moi qu'à deux Français qui accompagnèrent le prétendant en Écosse.

— Tambour-major, *pibroch-major,* dit en *sotto voce* Jeanicot, comme s'il eût voulu rectifier ses idées par des analogies.

Cassius continua sans répondre même du regard à cette interruption peu bienveillante : — Lorsque je chassais les *grouses,* il y a trois mois, à *Moidart-Castle,* sir Josias, poussé par son amitié pour moi, car je n'avais aucun titre à cette distinction, voulut absolument m'armer *pibroch-major*. Cette dignité devient héréditaire dans ma famille, et me confère à perpétuité, à moi et à mes descendans, le titre d'*esquire,* le droit de me servir du *crest* du clan : un pélican en champ d'azur... et bien d'autres privilèges encore.

— On n'invente pas ces choses-là, reprit Jeanicot en ouvrant de grands yeux, comme un homme forcé par l'évidence des faits dans ses derniers retranchemens d'incrédulité.

— Musicien comme vous l'êtes, monsieur Cassius, dit la comtesse, je suis persuadée que vous justifiez en tous points votre nouveau titre, et que vous jouez à merveille déjà de cet instrument.

— Monsieur Cassius, ajouta Mme de Laluzerte, ne vous faites pas prier, et donnez-nous un échantillon de votre talent avant mon départ.

Cette demande de mettre en évidence un nouveau talent était trop agréable au *pibroch-major* pour qu'il se la fît répéter; aussi, prenant immédiatement position, il commença, sous prétexte de marche guerrière, à tirer de l'instrument les sons les plus étranges. Si cette musique écossaise faisait subir aux oreilles de l'auditoire une rude épreuve, la vue du joueur, les yeux écarquillés à sortir de la tête, les joues gonflées comme un triton classique, offrait sans doute une ample compensation à leurs souffrances acoustiques, car tous les visages rayonnaient d'une jubilante satisfaction. Un incident imprévu vint augmenter les bonnes dispositions de l'auditoire. Au moment où M. Cassius achevait une gamme chromatique de l'effet le plus martial, un chien qui se trouvait dans la cour, se croyant sans doute appelé à briller dans cette symphonie, joignit ses hurlemens aux accens du *pibroch,* et, acharné à la lutte, ne se tut qu'au moment où le joueur, excédé de fatigue, dut mettre un terme à ses mélodies. Le *pibroch-major* avait à peine déposé son instrument, que Mme de Laluzerte, distribuant ses adieux avec le plus aimable sourire, quitta le salon, et se croisa à la porte d'entrée avec M. Desbois, qu'un domestique venait d'annoncer.

L'entrée du magistrat réveilla immédiatement chez les hôtes du

Soupizot le désir de connaître le résultat de la grande affaire du jour, et il se trouva salué par ces diverses interpellations, qui partirent comme un feu de file :

— Quelles nouvelles apportez-vous, monsieur Desbois? dit le comte.

— Cette malheureuse créature serait-elle condamnée? s'écria la comtesse, incapable de maîtriser son émotion.

— Cher d'Aguesseau, avons-nous emporté notre petite condamnation capitale? demanda Jeanicot avec un sourire plein d'aménité.

L'attitude de l'homme grave, sans accuser l'abattement de la défaite, n'avait point cette intime assurance qui caractérise les victorieux. L'œil mélancolique sous sa lunette d'or, la bouche ouverte par un sourire modeste, tout en lui trahissait l'auteur incompris qui n'a recueilli pour prix de ses efforts qu'un improductif et bâtard succès d'estime. — Le jury a admis des circonstances atténuantes, dit le magistrat en homme qui arrive au fait sans circonlocutions.

— C'est en vérité incompréhensible après votre superbe réquisitoire, car, sans flatterie aucune, vous vous êtes élevé ce matin à la plus haute éloquence, dit Cassius.

— Et cette infortunée n'est pas morte de honte et de remords? interrompit la comtesse.

— Des circonstances atténuantes! répéta machinalement Marmande.

— Voulez-vous dîner, monsieur Desbois? dit Kervey, qui n'accordait qu'un médiocre intérêt au sort de la condamnée.

— Mille remerciemens, c'est fait, répondit l'homme grave en s'approchant de la cheminée.

— Et comment vous expliquez-vous ce prodigieux verdict? repartit Jeanicot, qui ne pouvait s'empêcher de ressentir vivement l'échec éprouvé par son ami.

— Ah! pour cela je ne m'en charge point, je laisse ce soin à MM. les jurés. Dans mon humble jugement, je me déclare incapable de trouver au verdict une explication, une excuse même, dirais-je, si je parlais suivant ma conscience. — M. Desbois continua vivement, en orateur qui ne veut pas perdre l'occasion de placer un discours tout fait : « Si jamais crime fut prouvé jusqu'à l'évidence, si jamais crime fut entouré de circonstances atroces, ce fut assurément celui de la femme Péterel. C'est au sein du foyer conjugal que l'empoisonneuse a été choisir sa victime. Sous l'apparence d'une potion salutaire, elle a servi le breuvage homicide au mari qui la chérissait comme un père, au vieillard aveugle qui eût trouvé appui et protection chez tout cœur bien né. Ah! pour frapper ainsi sans pitié, sans remords, elle a dû dépouiller non pas les instincts de l'épouse, mais les instincts de la femme!... Et cela même sans l'ex-

cuse d'une passion adultère, par amour de l'or, pour hériter plus tôt de sa victime. Pour ceux qui comme moi ont sondé le crime dans tous ses replis, la culpabilité de la femme Péterel est plus évidente que la lumière du jour, et, j'ose le dire, mes faibles efforts ont fait passer cette conviction dans l'âme des jurés; aussi, reculant devant le scandale d'un acquittement, ils ont rendu un verdict mille fois plus scandaleux encore. En vérité, en voyant de pareils actes de faiblesse, on s'inquiète, on s'effraie pour l'avenir... Où nous conduit cette indigne pusillanimité des citoyens appelés à remplir le plus saint des devoirs? Ne dirait-on pas que la peine de mort est rayée de nos codes, et que les théories humanitaires ont eu raison de la rigide sagesse du législateur? »

A cet instant recommencèrent dans la cour les hurlemens qui avaient accompagné les derniers exercices du *pibroch*. Ces cris, que l'on entendait distinctement, avaient quelque chose de si étrangement triste et douloureux, qu'il se fit dans le salon un profond silence.

— Encore les chiens de Laverdure! c'est à n'y pas tenir! interrompit Marmande.

— Ce chien étouffe évidemment, dit Jeanicot.

— Dieu le veuille! reprit Marmande en haussant les épaules. Il poursuivit après une pause avec un singulier accent d'ironie : — Mon cher magistrat, vous êtes dans le délai légal pour maudire vos juges, et loin de moi la pensée de vous refuser cette satisfaction. Cependant, permettez-moi de vous le dire, vous êtes injuste envers les jurés, et les circonstances atténuantes qu'ils ont admises n'ont rien que de très rationnel.

— Oh! vous plaisantez, cher comte, reprit le magistrat, assez désappointé.

— Pas le moins du monde, et tenez, discutons froidement, si l'on peut s'entendre toutefois, car le chien de Laverdure a juré de ne pas nous laisser un instant de repos, ajouta Marmande du ton d'irritation nerveuse qui lui était familier. Il reprit avec un sang-froid plein d'affectation : — Le défunt n'était-il pas le mari de la dame Péterel, c'est-à-dire que, pauvre femme, elle se trouvait liée à tout jamais à un être laid, infirme, repoussant sans doute?... Et vous ne trouvez pas cela atténuant, très atténuant!... Allons plus loin : vous l'avez dit, le patrimoine conjugal lui était assuré après son mari, c'est-à-dire que, le bonhomme mort, sa vie pleine de tristesse et d'ennuis devenait brillante et heureuse. Plaisirs de l'opulence, plaisirs du cœur, un mari beau, aimable, elle pouvait tout rêver, prétendre à tout... Et vous ne trouvez pas cela très atténuant, prodigieusement atténuant! Quant à moi, si j'avais eu à défendre la dame Péterel, loin de chercher à nier le crime de ma cliente, j'aurais

clairement établi son cas en ces termes, bien sûr d'avoir raison de la sagacité des jurés.

— Ah monsieur! interrompit la comtesse d'une voix suppliante, de grâce cessez ces horribles paradoxes; même en manière de plaisanterie, ils font mal à entendre.

Les hurlemens du chien, qui n'avaient pas discontinué, devinrent en ce moment plus saccadés, plus nerveux. On ne pouvait se le dissimuler, c'était le râle d'une pauvre bête à l'agonie. Chacun prêta l'oreille à ces plaintes lugubres. Marmande comprit alors pour la première fois ces hurlemens, avant-coureurs de la mort, et les idées les plus incohérentes traversèrent son cerveau.

— Mais, pour Dieu! qu'a donc ce chien? dit-il en se cramponnant à la sonnette, qu'il agita violemment.

La réponse à cet appel ne se fit pas longtemps attendre. La porte du salon s'ouvrit avec fracas, et en deux enjambées Laverdure fut à la cheminée, debout près de son maître. Le vieux garde était prodigieusement pâle; il avait gardé sa casquette sur la tête; tout en lui décelait la plus vive anxiété.

— Monsieur le comte, dit-il, un grand malheur vient d'arriver; Léda se meurt, elle a été empoisonnée.

— Empoisonnée! répéta le comte d'une voix si lugubre et si sourde que l'on eût dit que toutes les fibres de son cœur se détendaient à la fois.

Le visage de Marmande devint livide, et ses membres tressaillirent comme sous le coup d'un choc électrique. Qui eût posé la main sur son cœur eût senti des battemens à briser la poitrine. Il trouva cependant la force de dompter cette émotion suprême, et reprit d'une voix presque calme : — Qu'on lui tire un coup de fusil au front pour abréger son agonie.

Cet épisode étrange fit une profonde impression sur la compagnie, et la conversation demeura froide et languissante jusqu'au moment où la jeune comtesse donna à ses hôtes le signal de la retraite.

Lorsque Mme de Laluzerte avait quitté le salon, elle avait dû traverser les rangs d'une domesticité nombreuse, attirée dans la salle à manger par les sons inouis du *pibroch*, et au milieu de laquelle Verdurette se faisait remarquer par son curieux empressement. Ce ne fut qu'après réflexion et avec regret que la jolie chambrière, pensant que la baronne pourrait avoir besoin de ses services dans ses apprêts de départ, se décida à la suivre. Elle avait atteint le haut du premier étage, lorsqu'à son grand étonnement elle s'aperçut que la dame, loin de gagner son appartement, venait de disparaître dans la chambre à coucher de sa maîtresse, dont la porte battait au vent. Saisie alors d'un invincible accès de curiosité, d'un

pas rapide, retenant son souffle, elle entra dans un cabinet de toilette voisin d'où, à travers une porte vitrée, elle ne perdit pas un détail des choses étranges qui se passaient auprès du lit de sa maîtresse. La baronne, marchant droit à l'alcôve, avait versé une poudre blanche dans la carafe qui se trouvait sur la table de nuit, puis, sans retourner la tête comme Caïn fuyant après le meurtre d'Abel, avait quitté la chambre. Cette scène singulière frappa Verdurette d'un étonnement mêlé de terreur; le cœur saisi d'une véritable défaillance, elle se laissa retomber sur une chaise où, sans avoir conscience du temps, elle demeura ensevelie dans la plus profonde méditation.

Lorsque Verdurette redescendit l'escalier, un groupe nombreux de domestiques se trouvait réuni sous le vestibule autour du corps expirant de Léda. A cette vue, les deux scènes auxquelles elle avait assisté par un hasard providentiel s'imagèrent en traits de feu dans le cerveau de la jeune fille; elle se rappela la promesse solennelle qu'elle avait faite à son parrain, et, sous l'empire d'une exaltation vertigineuse, se prit à courir dans la direction du château de Laluzerte.

V. — LE RÉVEIL DU SOURD.

La mort tragique de Léda avait fait événement dans la domesticité du Soupizot, et plus d'une heure s'était écoulée depuis que les hôtes du château s'étaient retirés dans leurs appartemens respectifs, lorsqu'un domestique, entrant dans le salon pour éteindre le feu et les bougies, fut fort étonné de s'y trouver en présence de son maître. Enfoncé dans un grand fauteuil, la tête entre ses deux mains, la respiration brève et haletante, le comte était livré à des angoisses mortelles que trahissait trop clairement son attitude. En proie à une torpeur fiévreuse, moitié sommeil, moitié délire, les diverses scènes de la journée se pressaient tumultueusement dans son cerveau. Il voulait, mais en vain, douter encore : le témoignage de ses yeux était là, solennel, inflexible, pour attester qu'un crime odieux avait été tenté contre ses jours, que l'auteur de ce crime était... Et cependant il s'efforçait de conserver des doutes. Sa raison, son cœur, lui disaient qu'il était le jouet de quelque atroce machination, que ses soupçons seuls étaient un acte d'infâme démence; mais les preuves matérielles étaient là, évidentes, inexorables. Pouvait-il, sans lutter contre l'évidence et le bon sens, nier que le poison qui avait donné la mort à la pauvre Léda avait été versé dans un breuvage à lui destiné? La baronne l'avait dit, Mme de Marmande avait traversé la salle à manger lorsque la coupe se trouvait sur la table, et elle était à cet instant pâle, si pâle, que Mme de Laluzerte avait été frappée de l'altération de ses

traits. Et quand bien même il eût voulu lutter contre l'évidence de ces témoignages, n'avait-il pas eu entre les mains une preuve plus irrécusable encore? pouvait-il se méprendre sur la nature de la poudre si soigneusement cachée dans le double fond de l'étui, et qu'un hasard providentiel lui avait révélée?... Et aux preuves matérielles venaient se joindre dans cet esprit défiant, comme autant de preuves morales, les paradoxes insensés qu'il avait débités le soir même, et dont il se faisait sans pitié l'application. N'était-elle pas liée, pauvre femme! à un être laid, infirme, dégoûtant, quinteux? Il ne se faisait pas d'illusions sur les charmes de sa personne et de son caractère. Une dot considérable ne lui était-elle pas assurée? Après lui, un avenir brillant s'ouvrait devant elle : plaisirs du monde, plaisirs du cœur, un mari de son choix, beau, aimable, elle pouvait tout rêver, prétendre à tout... Ces réflexions avaient parcouru pendant plus d'une heure, comme une lave brûlante, la tête de Marmande, et lorsque l'entrée du domestique vint l'arracher à sa solitude, son parti était pris : un juge égaré allait punir. Le comte, quittant le salon, se trouva sous le vestibule en face de Kervey, qui revenait de sa promenade nocturne.

— Bonsoir, George! dit le marin apostrophant son ami. Puis, reconnaissant à la clarté de la lampe l'effrayante altération qui décomposait les traits du jeune homme. — Comme tu es pâle! qu'as-tu donc? ajouta-t-il.

— Que puis-je avoir? J'ai sommeil, reprit Marmande d'une voix brève.

— George, tu me caches quelque chose, répliqua le marin avec une tendre sollicitude.

— Quoi? un crime peut-être! Bonsoir. — Et ce disant, le comte se dirigea brusquement vers l'escalier.

La catastrophe de la soirée avait jeté une sourde inquiétude dans l'âme de Kervey. Sans s'expliquer pourquoi, il se trouvait dominé par les plus noirs pressentimens. La pâleur mortelle du comte, l'amertume étrange de ses réponses vinrent redoubler les tristes dispositions de l'esprit du marin, et, allumant un nouveau cigare, il sortit de la maison pour calmer par la promenade l'agitation de son cœur.

A l'entrée de Marmande dans la chambre de sa femme, Anna, assise près de son lit, un livre de prières à la main, lisait avec ferveur. Une bougie éclairait seule la chambre, et sa lumière se jouait en reflets capricieux dans le liquide verdâtre dont était remplie la carafe qui s'élevait sur la table de nuit près du flambeau. La jeune femme déposa immédiatement son livre, puis, frappée de la pâleur livide répandue sur le front du comte : — Êtes-vous malade, monsieur? dit-elle d'une voix pleine d'intérêt.

— Pardonnez-moi, madame, de vous déranger à une heure si indue; mais j'aurais à vous entretenir d'affaires importantes qui ne souffrent aucun retard.

— Je suis à vos ordres, monsieur, reprit Anna, tout émue de la solennité de ce préambule.

Le comte ajouta, après une pause, du ton d'un juge qui prononce un arrêt sans appel : — Vous m'avez apporté en mariage deux mille quatre cents livres de rente, je vous compléterai six mille francs : demain vous quitterez cette maison et irez vivre dans votre famille, où il vous plaira.

A ces paroles si inattendues, la comtesse porta la main à son front, comme si cet arrêt de séparation si brusquement rendu confondait sa raison. — Oh! monsieur, dit-elle après une pause, vos paroles sont-elles sérieuses?... Dois-je en croire le témoignage de mes oreilles?... Ne suis-je pas le jouet d'un rêve?

L'étonnement plein de douleur répandu sur les traits d'Anna n'échappa point à son mari; mais, loin d'exciter quelque pitié en son cœur, il ne fit que l'affermir dans son implacable résolution. Fixant sur la jeune femme des yeux étincelans de mépris : — Croyez, madame, que je n'ai pas pris la liberté de vous déranger à une heure aussi indue pour vous entretenir de projets en l'air. Les paroles que vous venez d'entendre expriment une volonté immuable à laquelle vous obéirez, j'espère, avec résignation.

— J'ai toujours, monsieur, religieusement respecté vos volontés, reprit Anna, s'efforçant de dominer l'émotion suprême de son cœur. Quel que soit le sort qu'elles puissent me réserver, je saurai m'y résigner en épouse fidèle et courageuse. Cependant, avant d'accepter une condamnation sans appel, laissez-moi vous demander quels sont mes torts. Comment vous ai-je offensé? Que vous ai-je fait?

Et la comtesse, joignant les mains, attacha sur son mari des regards pleins de larmes.

— Permettez-moi, madame, pour moi, et peut-être pour vous, de décliner cette explication. En épouse fidèle et courageuse, vous acceptez le sort que ma volonté vous fait : que faut-il de plus? Que pourrait amener une explication? Une scène d'emportemens et de larmes! Dans notre intérêt à tous deux, nous devons l'éviter. Si une explication de ma conduite vous est nécessaire, donnez-vous-la vous-même; vous en trouverez cent : mon caractère aigri, insociable, mon désir de fuir le monde, de vivre seul, de ne plus être à charge aux autres, comme je le suis à moi-même.

En prononçant ces paroles, la voix émue du comte révélait d'une façon si poignante les souffrances de cette âme frappée d'une maladie incurable, qu'Anna oublia le sanglant outrage dont son mari venait de la flétrir. La femme au cœur d'ange ne vit plus que le pauvre

mutilé auquel elle avait consacré sa vie. — George, dit-elle avec une tendresse infinie, si vous souffrez, si votre vie est pleine de douleurs, ma place n'est-elle pas près de vous?... Ne suis-je pas votre épouse?... Et vous me chassez!

— Appelons cela, madame, une séparation à l'amiable, reprit le comte, dont le cœur resta de glace à cet appel tout plein d'exquise sensibilité.

— George, reprit la jeune femme, il y a dans tout ceci quelque mystère que ma raison cherche vainement à pénétrer... Oh! je vous le jure, en ce moment où j'interroge mon cœur comme Dieu l'interrogera un jour, je n'y vois que pitié pour vos souffrances, dévouement à vos volontés. Je vous le jure, je n'y vois pas une action, une pensée dont une honnête femme puisse rougir.

Le comte reprit avec une impatience brutale qu'il ne chercha plus à dissimuler : — Eh! bien loin de moi, madame, la pensée d'accuser votre conduite, votre pitié pour mes souffrances, votre dévouement à mes volontés : qui en doute? Il n'y a pas eu dans votre vie de deux années une action, une pensée dont une honnête femme puisse rougir : qui en doute? Assurément ce n'est pas moi!... Je vous l'ai dit, s'il vous faut absolument une explication de mes volontés, choisissez-la vous-même dans les nombreuses bizarreries de mon malheureux caractère. Et maintenant, adieu, madame; cet entretien a duré trop longtemps. Laverdure vous remettra au matin le premier quartier de votre pension. Demain soyez partie.

En entendant ces paroles de mépris, l'émotion de la comtesse se calma comme par enchantement; une vive rougeur colora ses joues pâles; son regard, de suppliant qu'il était, devint calme et assuré. — Monsieur le comte, dit-elle, je connais et je respecte mes devoirs d'épouse, mais je connais et je respecte aussi ma dignité de femme et de mère. En ce moment suprême, je vous adjure par votre honneur de gentilhomme, dites, dites-moi les causes qui ont provoqué votre implacable résolution. Cette explication, vous me la devez... Je l'implore, je l'exige.

Il y avait tant de fermeté dans la voix de la comtesse, son regard brillait si tranquille et si pur, qu'un instant Marmande se demanda si le crime pouvait emprunter à ce point les allures de l'innocence; mais la lueur de la vérité ne fit que traverser son esprit égaré, car il reprit froidement : — Qu'il soit fait à votre volonté, madame.

Il poursuivit après une pause : — Un breuvage qui m'était destiné a été empoisonné ce matin. J'ai vu, de mes yeux vu, le poison que vous cachez dans votre boîte à ouvrage.

— Oh! mais c'est du délire, une épouvantable folie! interrompit la comtesse, éperdue à cette révélation inouie.

— Telles ont été mes premières pensées, madame, reprit le comte. Il m'a fallu rencontrer de ces preuves évidentes, qui confondent la raison, pour comprendre que la femme qui portait mon nom descendait, sans un hasard providentiel, dans l'abîme sanglant des cours d'assises. Dieu m'est témoin cependant que je voulais vous épargner l'opprobre d'une explication; mais vous n'avez pas compris la générosité de mon silence : je laissais au remords le soin du châtiment, et vous osez me forcer à punir! Partez, partez vite, croyez-moi, car qui sait si demain je n'aurais pas la force de faire mon devoir d'honnête homme?...

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Anna en se tordant les mains avec un affreux désespoir, mais je ne trouve pas un mot pour me justifier, me défendre... Ma tête brûle,... je sens que ma raison s'égare... Oh! je deviendrai folle!... Pitié, pitié, monsieur!... J'accepte votre arrêt,... je partirai demain, sur l'heure... J'irai où vous voudrez, dans ma famille, en prison;... mais de grâce cessez cet horrible langage qui me tue!

Le comte reprit d'une voix moins implacable : — Il n'a pas dépendu de moi, madame, que je ne vous épargnasse le cruel châtiment de cette explication. Je ne voulais pas me venger, et, tenez, si en ce moment je regrette quelque chose, c'est que le crime n'ait pas réussi : la vie telle que le sort me l'a faite est pour moi si odieuse, que, loin de la haïr, je bénirais la main qui m'en délivrerait.

Toutes les souffrances morales d'un cœur abreuvé du dégoût de l'existence se révélaient si clairement dans ces tristes paroles, que la victime eut pitié du bourreau.

— George, dit la comtesse en saisissant la main de son mari par un geste éloquent, George, dans l'émotion suprême où je suis, ma langue se refuse à servir mon innocence; mais mettez la main sur mon cœur, comptez ses battemens, et dites, dites si ce cœur a jamais pu nourrir la pensée d'un crime.

En entendant ce simple appel de l'innocence, Marmande, à demi vaincu, abandonna sa main à la comtesse, qui allait la porter à son sein, quand la porte s'ouvrit, et Kervey, pâle, ému au plus profond de son cœur, entra dans la chambre. Au retour de sa promenade nocturne, le marin avait entendu un colloque animé dans la chambre de la comtesse. Alors, mû par un sentiment de curiosité que la sincérité de l'affection qu'il portait aux maîtres du Soupizot excusait peut-être, il avait prêté l'oreille et assisté dans tous ses détails à l'horrible scène; mais, en entendant les dernières et touchantes paroles d'Anna, il n'avait pu maîtriser son émotion, et était entré dans la chambre.

— George, dit le marin en appuyant doucement sa main sur l'épaule de son ami, George, reviens à toi.

A cet attouchement, Marmande bondit en arrière; au calme momentané qui avait suivi le tendre appel de la jeune femme succéda dans son cœur une affreuse tempête. Il se frappa le front avec désespoir, ses yeux se fermèrent convulsivement, comme s'ils eussent été éblouis par quelque effrayante apparition. C'est qu'à cet instant les insinuations de la baronne et des lettres anonymes contre Kervey se peignirent en traits de feu dans son cerveau. En proie à une horrible hallucination, il s'expliqua l'attentat dirigé contre ses jours par une passion adultère : Kervey, son ami, son frère, le seul être au monde qu'il aimât réellement, Kervey avait conspiré sa mort!

— Oh! s'écria le comte avec un geste plein d'horreur, vous êtes le complice de cette femme! — Il poursuivit, après une pause, d'une voix brisée par une douleur furieuse : — Le crime n'a plus pour moi de mystères; j'assiste à ses conseils, je tiens ses trames, et dans ce monstrueux dédale je ne sais lequel des deux complices est le plus infâme! L'un doit à mes bontés le pain qu'il mange, les épaulettes qu'il déshonore... Enfant abandonné, ma mère l'a élevé comme un fils, je l'ai toujours traité comme un frère... Sa main, sa main fatale, a fait de ma vie, belle, heureuse, une vie de douleurs et d'agonie. Le lâche, est-ce possible? il a voulu m'achever!

— George, interrompit le marin d'une voix ferme, George, bientôt, à l'heure du sang-froid, vous voudrez, ou je vous connais mal, racheter au prix de tout votre sang les soupçons insensés qui troublent votre esprit.

Pleines d'une mâle dignité, ces paroles, loin de calmer l'emportement de Marmande, arrivèrent à ses oreilles comme l'acier aux flancs du coursier fougueux, et il s'écria dans un paroxysme de désespoir qui touchait au délire : — Et elle, l'infâme! qui m'a donné sa foi devant l'autel de Dieu, qui a porté dans ses entrailles l'enfant de mon amour, elle a comploté ma mort!... Il a peut-être rêvé le crime, mais elle seule s'était chargée de l'accomplir... Honte à vous deux! Quittez cette maison, allez vivre heureux au sein de l'adultère : des cœurs comme les vôtres ne connaissent pas le remords!...

— Comte de Marmande, reprit Kervey avec une tristesse solennelle, insulté, brisé par vous, j'aurais souffert en silence, je me serais souvenu que je devais aux bontés de votre mère le pain que je mange, les épaulettes que je porte avec honneur; mais dans votre affreuse folie vous versez d'ignominieux soupçons sur l'être le plus pur. Oh! je ne puis me taire, je dois vous faire connaître les cœurs que vous venez de briser : ce sera votre seul châtiment, ma seule vengeance... Ange de bonté et de vertu, continua Robert les mains jointes, les yeux pleins de larmes en se tournant vers la comtesse, pouvez-vous me pardonner la vie de douleur que je vous ai faite?... Oui, monsieur, poursuivit l'officier interpellant Marmande,

au jour où, par un funeste hasard, je vous frappai d'un coup fatal, je vous sacrifiai plus que ma vie, je vous sacrifiai un brûlant amour. En des jours plus heureux, vous aviez rêvé d'unir votre sort à celui de cette noble femme, vous me l'aviez dit, et je ne reculai pas devant l'immensité de cette expiation. Nous nous aimions alors tous deux d'un de ces amours qui durent plus que la vie, et cependant je la suppliai, au nom de cet amour même, de se dévouer à vos souffrances, de devenir votre ange consolateur. Je vous aurais donné mon sang, tout mon sang, monsieur, que je ne vous aurais pas donné davantage... Et cette sublime enfant, que ne vous donnait-elle pas!... Mais elle, elle du moins ne vous devait aucun sacrifice. Voici qu'aujourd'hui, frappé de je ne sais quels vertiges, vous venez nous accuser tous deux d'avoir comploté votre mort... Pourquoi?... Pour hériter de vos dépouilles sans doute!... Ah! monsieur, le digne fils de votre noble mère m'eût vu, moi, Kervey, moi, son frère, un poignard levé contre son sein, qu'il eût refusé d'en croire le témoignage de ses yeux! Les regards peuvent tromper; mais ce qui ne trompe point, c'est une vie d'honneur et de dévouement, la foi au cœur d'un honnête homme!

Le marin venait de prononcer ces paroles avec un noble emportement, quand la comtesse, épuisée par cette scène cruelle, sentit ses forces l'abandonner. Ses lèvres blanchirent, ses yeux se fermèrent, elle étendit ses mains défaillantes comme pour demander du secours, et retomba sans connaissance dans le fauteuil.

Foudroyé par les chaleureuses paroles de Kervey, le cœur déchiré par le doute, le comte fut le premier à remarquer l'évanouissement de la comtesse, et se précipita vers la table de nuit. Là, remplissant un verre de limonade, il vint l'approcher de la bouche d'Anna; mais les lèvres contractées de la jeune femme refusèrent le breuvage, et, le front couvert d'une pâleur mortelle, elle demeura dans le fauteuil sans mouvement.

— Ah! monsieur, dit Robert avec un poignant désespoir, vous l'avez tuée : cet ange est remonté au ciel.

En cet instant, un bruit de voix résonna dans la cour; l'on entendit la porte du vestibule s'ouvrir avec fracas; des pas agités retentirent dans le corridor; la porte, enlevée sur ses gonds, livra passage à un long corps qui semblait tomber du ciel. Avant que Marmande et Kervey eussent pu se rendre compte de cette brusque apparition, le baron, car c'était lui, avait fait sauter le verre de limonade que son gendre tenait à la main en s'écriant : — Malheur, malheur sur moi! il est trop tard! Ma fille est empoisonnée!...

Le spectacle qu'offrait la chambre en ce moment avait quelque chose d'étrange. George et Robert se tenaient debout près du fau-

teuil où la comtesse reposait inanimée. Au regard égaré du mari, l'on comprenait que son esprit ne parvenait point à saisir tous les mystères de cette terrible journée. Kervey, les yeux suspendus aux lèvres de la comtesse, attendait, avec plus d'anxiété qu'il n'en eût montré devant un danger mortel, qu'elle eût donné signe de vie. Devant la table de nuit, les yeux attachés sur le vert liquide, M. de Laluzerte frappait le sol du pied avec rage. Enfin, comme fond de tableau, Verdurette, les yeux mouillés de larmes, le front baigné de sueur, la respiration haletante, demeurait debout à la porte.

L'explication qui succéda aux premiers momens de stupéfaction dissipa comme un soleil radieux les soupçons qui obscurcissaient encore l'esprit de Marmande. Verdurette, d'une voix émue, raconta les deux scènes auxquelles elle avait assisté dans la journée, soit dans la salle à manger, soit dans la chambre de sa maîtresse, et de ces paroles il était aisé de conclure les criminels projets de la baronne. Pour s'assurer l'héritage du vieux gentilhomme, la malheureuse avait voulu empoisonner Anna, et, par une conception digne de l'enfer, avait tenté d'expliquer un suicide supposé en établissant les preuves d'un attentat dirigé par la jeune femme contre les jours de son époux.

Devant le tout-puissant témoignage de la vérité, Marmande, éprouvé dans cette journée par tant d'affreuses angoisses, sentit son cœur se tordre sous l'étreinte d'une douleur mortelle. Les mains croisées sur sa poitrine, les yeux fixés sur le parquet, il demeurait debout, immobile. La terre se fût ouverte devant lui au plus profond de ses entrailles, qu'il se fût précipité avec joie dans l'abîme pour échapper à sa honte, à ses remords.

Cette douleur muette n'échappa point à Kervey, car, éclatant en sanglots, il se précipita au cou de son ami en disant avec une admirable effusion de tendresse : — Ah! l'affreux rêve que j'ai fait ce soir!

Le généreux pardon de Robert vint sans doute ranimer le courage de Marmande, car, tombant à genoux devant Anna, dont il saisit respectueusement la main : — Pourrez-vous me pardonner, madame? dit-il.

— Pardonnez-vous, monsieur, comme je vous pardonne, reprit la comtesse d'une voix défaillante.

Marmande, se relevant, quitta la chambre sans mot dire; mais son pas était chancelant comme celui d'un homme ivre, et, lorsqu'il eut dépassé la porte, il fut obligé de prendre le bras de Kervey, qui l'avait suivi, pour gagner son appartement.

Le comte passa le reste de la nuit dans sa bibliothèque, assis de-

vant sa table de travail. A six heures et demie, il sonna son valet de chambre et lui dit d'avertir Laverdure de tenir ses fusils prêts, car il avait l'intention d'accompagner la battue. . . . .

Trois heures de la nuit viennent de sonner à l'horloge du château de Laluzerte. La nuit est sombre et froide. Tout est calme et silencieux aux environs de la maison. En dépit de l'heure avancée, une lumière brille encore à la fenêtre de la chambre de la baronne, et à plusieurs reprises on a pu voir son ombre se découper en noir sur les rideaux de la croisée. La dame est en proie à une horrible agitation : ses yeux sont injectés de sang, sa respiration est oppressée, elle ne peut tenir en place. Que le vent siffle à travers les branches dépouillées des arbres, qu'un chien de garde fasse retentir l'écho de ses aboiemens, alors elle se précipite à la fenêtre, prête l'oreille avec une anxiété visible, et ne quitte son poste d'observation pour recommencer sa promenade solitaire que quand un silence profond règne autour de la demeure. Des livres ouverts, des canevas à tapisserie, sont jetés pêle-mêle sur une table à ouvrage; mais ces passetemps ont échoué devant les préoccupations de la baronne. Ni l'intérêt du roman nouveau, ni les charmes d'une tapisserie aux éclatantes couleurs n'ont le privilége de fixer plus de cinq minutes l'attention de cet esprit troublé.

Soudain des bruits de pas retentissent dans le corridor, et Mme de Laluzerte, agitée par un frisson nerveux, se précipite à la porte, qu'elle entr'ouvre. Le baron est devant elle; d'un brusque mouvement, il la repousse à l'intérieur en lui disant : — Vous m'attendiez, madame.

Ainsi surprise, la baronne ne peut se défendre d'un vague mouvement de terreur; mais bientôt le sentiment de son empire sur le vieillard revient à son esprit. L'œil étincelant, la bouche méprisante, elle s'avance vers son mari en disant : — Mais faudra-t-il donc vous faire enfermer dans une maison de fous pour échapper à vos extravagances?

Pour toute réponse à ces injures, le baron pousse le verrou de la porte, puis dit d'une voix solennelle : — Je te donne un quart d'heure pour recommander ton âme à Dieu.

Le baron est transfiguré : son visage trahit les plus violentes émotions, un éclat terrible brille dans ses yeux; ses longs cheveux blancs s'agitent sur son front comme la crinière d'un lion furieux : sa taille est redressée; il tient à la main un fusil à deux coups. Le vieux sourd presque idiot est devenu quelque chose de majestueux et de terrible : un peintre n'eût pu rêver un plus parfait modèle de l'ange exterminateur.

Pour la première fois le baron apparut aux yeux de la misérable

créature, non pas comme un esclave résigné à tous les tourmens, mais comme un juge irrité, résolu à punir, et elle s'écria d'une voix pleine d'angoisse : — Que me voulez-vous?... laissez-moi!... Sortez! ou j'appelle du secours.

— Au premier cri tu es morte! dit le baron, qui arma son fusil.

En entendant le claquement du ressort d'acier, l'empoisonneuse eut conscience du châtiment qui lui était réservé. Son visage devint livide, son sang se figea dans ses veines. — Oh! mais tout ceci n'est qu'un jeu;... vous ne me tuerez pas... Je ne suis pas coupable.

— Prie Dieu! reprit le vieillard. Tu n'as plus à espérer que dans sa clémence.

La baronne reprit en tordant ses mains avec désespoir, mais chaque parole sortait difficilement de son gosier étranglé par la peur : — C'est vous que je prie, que j'implore à genoux... Épargnez-moi,... ne me tuez pas!... Je suis innocente, je vous le jure!... Je vous ai toujours aimé, respecté... L'on m'aura calomniée près de vous...

Le baron interrompit ces paroles hypocrites par un éclat de rire nerveux, saccadé, effrayant : — Te calomnier près de moi; mais est-ce donc possible? Tu ne sais donc pas que je remercie Dieu chaque jour de m'avoir repris mon fils... Une misérable comme toi ne pouvait porter dans ses flancs un honnête homme.

En entendant ces paroles d'anathème, horribles dans la bouche d'un père, l'empoisonneuse sentit tout espoir se briser dans son cœur. Une torpeur hébétée succéda à son effroi désespéré : son menton inerte retomba sur sa poitrine, de grosses larmes coulèrent le long de ses joues; un souffle eût suffi pour la renverser sur le parquet. Le vieux gentilhomme poursuivit avec une exaltation croissante : — J'ai expié, mon Dieu, par quinze ans de malheur et de honte, le déshonneur dont j'ai flétri le nom vénéré de mes pères en prenant une prostituée pour épouse!... Tant qu'il ne s'est agi que de moi, de moi seul, j'ai porté ma croix avec résignation, implorant de la miséricorde de Dieu la fin d'une triste vie, et peut-être lui aurais-je pardonné en mourant;... mais c'est mon enfant que tu menaces aujourd'hui par tes machinations diaboliques!... Point de pitié donc!... Demain mon nom serait livré à l'infamie, ce soir justice sera faite!...

En prononçant ces paroles avec une effrayante exaltation, le vieillard appuya sa main sur l'épaule de la baronne. Sous ce choc irrésistible, les jambes de la malheureuse plièrent, et elle tomba à genoux. Ses yeux étaient ternes et sans regard, une convulsion tétanique serrait sa mâchoire. — Ne me tuez pas encore!... laissez-moi vivre un jour,... une heure! murmura-t-elle d'une voix sifflante.

— Pas une minute.

— Grâce!... pitié!...

— Que Dieu te reçoive à merci! dit le vieillard, qui, appuyant le canon de son fusil sur le front de l'empoisonneuse, serra du doigt la gâchette.

Un coup sec et inutile retentit seul : la capsule manquait sous le chien; mais le corps de l'infernale créature ne s'en affaissa pas moins sur le parquet, comme une masse inerte. Au moment où l'anneau de fer avait touché son front, ses esprits l'avaient abandonnée.

Longtemps le baron resta debout, près du corps étendu devant lui, le remuant du pied, comme il aurait pu faire des restes de quelque animal venimeux. Le vieillard hésitait à frapper un cadavre. Enfin la baronne reprit ses sens : comme par un mouvement mécanique, elle se releva sur son séant. Un rire hébété contractait ses lèvres, ses yeux roulaient égarés dans leurs orbites. La main de Dieu avait frappé,... l'empoisonneuse était folle!

Le baron épouvanté se précipita d'un bond hors de la chambre.

VI. — UNE BATTUE.

Le lendemain, vers huit heures de la matinée, une agitation inaccoutumée se faisait remarquer dans la cour du Soupizot. Les gardes, sérieux, affairés, paraissaient et disparaissaient au pas accéléré, tandis que Laverdure s'efforçait de réduire au silence une vingtaine de petits drôles, passablement déguenillés, réunis dans la cour. L'air était vif; un pâle soleil d'automne, perçant avec difficulté les vapeurs du matin, n'envoyait qu'une faible dose de chaleur aux nez du groupe juvénile rougis par le froid, et cependant la gaieté tumultueuse de tous ces petits gaillards résistait au « silence, la marmaille! » que le vieux garde lançait de temps à autre d'une voix magistrale. Soudain les voix se turent, les regards se portèrent avec anxiété vers un même objet, et la bande se mit à courir à toutes jambes vers l'extrémité de la cour, où elle se réunit en groupe autour de la jardinière du château, qui venait de paraître un panier au bras. Il fallut que Laverdure eût recours à une série de coups de pied paternels pour délivrer la bonne femme de ce chaleureux accueil, et grâce à son intervention elle put continuer sa marche et arriver saine et sauve, ainsi que son fardeau, au bas de l'escalier du château. Là elle s'arrêta, déposa le panier à terre, et l'on put s'expliquer la cause du tumulte qu'avait provoqué l'apparition de la jardinière. Le panier contenait deux vastes miches de pain, un beau quartier de lard et un fromage de l'apparence la plus provocante, alimens solides que la libéralité des comtes de Marmande

octroyait de temps immémorial à l'appétit des batteurs. Laverdure dut bien encore accentuer de quelques gestes les avertissemens de sa parole pour protéger le panier contre d'indiscrètes tentatives; mais enfin, sous son œil vigilant, la distribution des vivres s'opéra avec une stricte impartialité, et les jeunes villageois fêtèrent sans perdre de temps les présens du comte. Les tranches de pain les plus homériques commençaient à se réduire à des proportions humaines, quand un nouvel incident vint attirer l'attention de la bande juvénile.

— Tiens, ce monsieur qui a perdu ses culottes! dit un petit garçon.

— M. Cassius en sauvage? dit un autre.

— Silence dans les rangs! cria Laverdure d'une voix tonnante, quoique dans son for intérieur il prît une vive part à la stupéfaction générale.

Ces exclamations, comme on peut s'en douter, étaient motivées et justifiées par l'apparition, sur le perron du château, de M. Cassius en costume complet de *highlander*. L'aspect du *pibroch-major* du clan des Moidart était en effet quelque chose d'infiniment réjouissant : le toquet de velours relevé d'une plume d'aigle ne parvenait point à donner un caractère martial à cette bonne figure bourgeoise faite pour coiffer la casquette de loutre. Le *plaid*, drapé autour de l'épaule gauche et retenu par une agrafe d'aigues-marines, retombait en plis gauches et indécis. La *purse* de peau de chèvre, rehaussée d'une tête de loup, tranchant sur le *kilt* vert, ressemblait assez à un tablier de soubrette de comédie; mais aux limites du *kilt* commençaient les véritables défectuosités du montagnard de l'Oise. En dépit de bas à carreaux rouges et blancs, de souliers à boucles d'argent, ses jambes courtes à formes rondes, ses genoux rentrans, offraient à l'œil un dessin si incorrect, que l'ami le moins artiste n'eût pu manquer de lui conseiller de renoncer à cultiver le nu, et de reprendre le pantalon cosaque. Nous ne parlerons que pour mémoire du *pibroch* déjà connu et d'une formidable claymore taillée sur le modèle des Joyeuse et des Durandal, qui battait intrépidement sur les mollets de l'anglomane.

Les deux mains croisées sur son fusil Joë Manton, indifférent à l'étonnement profond que son costume excitait parmi la gent villageoise, Cassius fredonnait le chant de guerre des Moidart, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Jeanicot. La jambe droite et la tête sur le perron, le notaire avait encore la jambe gauche et la meilleure partie de son arrière-train dans la maison, et se tenait immobile dans cette position, comme si le prodige de la femme de Loth changée en statue de sel se fût renouvelé en sa personne. Heureusement la pétrification de l'officier public n'était pas irrévocable,

car, se retournant brusquement vers M. Desbois, qui se trouvait derrière lui : — Mascarade complète, costume de chasse aux *grouses*, *pibroch-major* de la plante des pieds à la racine des cheveux! dit Jeanicot.

— Pas possible! interrompit Desbois.

— Venez, voyez et admirez, reprit le notaire. Et les deux amis, emboîtant le pas, se dirigèrent vers le *pibroch-major*, non sans contenir, sous une dent impérieuse, des lèvres prêtes à s'ouvrir à un fol éclat de rire.

Jeanicot serra cordialement la main de Cassius, et, sans mot dire, se prit à tourner autour de lui, l'examinant avec la même curiosité qu'il eût pu accorder à un veau à deux têtes ou à un serpent mélomane; puis il dit avec une apparente sincérité : — Ah! vous êtes bien, Cassius, vous êtes très bien... C'est merveilleux combien vous avez le physique écossais! Faites-vous peindre comme cela, je vous en supplie.

— Jeanicot a raison, ce costume vous sied à ravir; seulement il doit être un peu léger par le temps de gelée blanche dont nous jouissons... Brrrr,... fit le magistrat, qui, à la vue des jambes découvertes de son ami, appréciait doublement les charmes de la redingote de castorine sous laquelle s'épanouissait son torse.

— Je puis vous assurer, répliqua Cassius, que je ne me suis jamais senti si alerte, si dispos, *so comfortable*... Il faisait autrement froid dans les montagnes de l'*Invernesshire*, lorsque je chassais les *grouses* avec sir Josias.

A ce préambule d'un récit déjà familier à leurs oreilles, les deux nouveau-venus s'entre-regardèrent d'un air d'effroi; mais leur patience ne devait pas être mise pour l'instant à l'épreuve des souvenirs de voyage de Cassius, car le comte vint rejoindre ses hôtes et leur annoncer que le premier déjeuner était servi. Les trois amis se dirigèrent immédiatement vers la salle à manger, et Marmande, ayant lui-même, suivant son habitude, achevé son repas dans sa chambre, alla rejoindre Laverdure au milieu des batteurs.

Le comte marchait d'un pas léger : un rire permanent, stéréotypé sur ses lèvres, donnait à sa figure un aspect inaccoutumé; mais ce visage factice ne pouvait tromper une minutieuse observation, et qui eût interrogé les plis creusés au front de Marmande, l'éclat fiévreux de son regard, eût reconnu un homme luttant contre une mortelle douleur et sur le point de mettre à exécution un fatal projet.

— Bonjour, la mère Antoine, dit Marmande à la jardinière, qui, au milieu du groupe des enfans, ressemblait assez à une poule entourée de ses poussins; vous avez pris soin de toute cette belle jeu-

nesse, et c'est fort bien. Il s'agit maintenant de ne pas oublier les chasseurs. Comme il n'y a que vous au monde pour composer une omelette au lard, faites-moi le plaisir avant midi de vous trouver au chalet suisse avec armes et bagages, et là de nous élucubrer une omelette comme vous seule en savez faire. Je vous promets de rapporter un appétit de chasseur qui fera honneur à votre cuisine.

Intimement flattée des éloges accordés par son maître à ses talens culinaires, la bonne paysanne salua en disant : — Monsieur le comte peut être sûr que je ferai de mon mieux.

— Une fine couvée de vauriens que tu as dénichée, Mathusalem! dit Marmande, qui, interpellant le garde, désigna du doigt la bande de petits drôles réunis dans la cour.

A l'arrivée de son maître, Laverdure, grognon et boudeur autant qu'il appartient à un vieux serviteur, Laverdure, disons-nous, qui n'avait pas oublié les reproches immérités de la veille, se découvrit respectueusement; mais sa figure demeura grave et sévère, et la familière apostrophe de son maître ne parvint pas à dérider son front.

Marmande continua : — Ce ne sont pas les plus gros moineaux qui font le plus de bruit, et nous jugerons les tiens à l'œuvre.

Ces avances demeurèrent encore sans effet, et Laverdure garda le silence. La ténacité inaccoutumée de la rancune du patriarche ne découragea pas le comte, bien au contraire. Comme s'il eût tenu à honneur de faire tous les frais de la réconciliation, Marmande ajouta de sa voix la plus insinuante : — Quel est ton plan pour la chasse d'aujourd'hui, que je veux bonne? Battrons-nous les terres du moulin des Étangs, ou celles de la ferme du Chêne? Parle, décide, toi qui connais personnellement et intimement tous les lièvres et perdreaux à trois lieues à la ronde.

— J'attends les ordres de monsieur le comte, reprit le vieillard, aussi insensible aux avances de son maître qu'Achille retiré sous sa tente aux messages de paix du roi des rois.

— Ah! très bien, interrompit le comte avec une explosion de bonne humeur, tu me boudes. Tu me boudes pour t'avoir dit hier tes vérités. J'aurais dû prendre des circonlocutions, ou plutôt ne rien dire du tout! Sais-tu, Laverdure, que tu ne me passes rien, absolument rien, pas même de te faire poliment observer que tu n'en fais jamais qu'à ta tête... Cela ne m'arrivera plus... Faisons la paix. Est-ce qu'il ne faut pas me passer quelque chose quand je suis dans mes humeurs comme j'étais hier?... M'en veux-tu toujours, vieille buse? ajouta le comte, qui prit avec une touchante familiarité la main du vieux serviteur.

Une émotion profonde coupa la parole à Laverdure, et respec-

tueusement il porta à ses lèvres la main du comte; mais en rendant ce témoignage de respect et d'affection au fils de ses maîtres, sa figure n'exprimait que de nobles sentimens. Cet hommage naïf formulait dans sa plus simple expression un dévouement transmis depuis des siècles de génération en génération; c'était en un mot comme une page de la vie féodale oubliée dans le livre de la vie démocratique.

— Monsieur le comte est si bon pour moi aujourd'hui, qu'il ne me refusera pas sans doute une faveur que je le prie instamment de m'accorder, reprit Laverdure.

— Laquelle, mon bonhomme?

— Celle de l'accompagner pendant la chasse.

— Et pourquoi faire? répliqua Marmande, visiblement contrarié de cette demande; je compte à peine chasser, je ne prendrai même pas de second fusil.

— Il y a si longtemps que monsieur le comte n'a manié des armes, qu'il doit avoir perdu toute habitude, répondit Laverdure d'une voix qui trahissait de paternelles sollicitudes.

— Mais qui conduira la battue?

— Chalons, qui connaît la terre aussi bien que moi, mieux que moi, car il a meilleur pied et meilleur œil.

— Tu sais que tu es le maître ici, mon ancien, et que je n'ai pas l'habitude de rien faire contre ta volonté; accompagne-moi donc, si le cœur t'en dit, poursuivit le comte en homme qui se résigne philosophiquement à ce qu'il ne peut empêcher. Seulement, comme prix de mon obéissance, tu me feras l'amitié de me dire pourquoi tu es entré hier dans le salon comme une avalanche en m'annonçant que Léda avait été empoisonnée, comme si cela était probable, comme si cela était possible!

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu, Léda est morte empoisonnée, répéta le garde, dont la figure se rembrunit soudain au souvenir de l'agonie du fidèle animal.

— Tu es fou,... archi-fou, il y a longtemps que je le sais. Qui diable prendrait plaisir à tuer tes chiens?... Quoi qu'il en soit, le fait est que Léda est morte, et que je m'en afflige d'autant plus que par goût comme par le conseil des médecins je suis disposé à redevenir un intrépide chasseur. L'on m'a parlé d'une fine portée de Léda par Demon, le plus pur sang de ce fameux chien de Henri IV, dont tu ne me parles plus, et je m'en afflige. Il faut que tu me choisisses parmi les petits un couple que tu me façonneras pour septembre prochain, car il n'y a décidément pour chasser en France rien de tel que les chiens français, ajouta le comte, qui semblait prendre à tâche de caresser toutes les faiblesses de son vieux servi-

teur. Mais il est dix heures passées, le baron nous arrive en ce moment, dis à Chalons de partir avec les batteurs, nous allons le rejoindre sans perdre de temps.

Le baron franchissait en cet instant les grilles de la cour d'honneur. Sa figure était calme et sereine; le fusil en bandoulière, les deux mains plongées dans les vastes poches de son pantalon, il s'avançait d'un pas allongé, ne trahissant en un mot que par un retard de quelques minutes au rendez-vous le drame de la nuit précédente.

Les batteurs, sous la conduite de l'un des gardes, étaient partis depuis plus d'un quart d'heure, et les chasseurs tout équipés se trouvaient réunis au pied de l'escalier; Marmande ne crut pas devoir faire attendre plus longtemps le signal du départ, et l'on se mit en marche.

Au moment d'arriver à la bifurcation de la route où l'on perdait de vue le Soupizot, le comte se retourna comme par un mouvement machinal. Le spectacle qui s'offrait à sa vue était plein de poésie. L'élégante habitation s'élevait radieuse sous les rayons d'un beau soleil. Sur le perron, le petit garçon du comte, entre les bras de sa bonne, agitait les mains en signe d'adieu. Marmande demeura un instant immobile; sous le bandage noir, on eût pu voir pâlir son visage contracté par une émotion mortelle.

— Passe-moi la gourde, Laverdure; j'ai froid, dit le comte d'une voix enrouée.

Le garde s'empressa d'obéir en tendant la gourde à son maître; mais lorsque ce dernier la lui rendit, la gourde était vide. Cet épisode passa inaperçu des chasseurs, que Marmande rejoignit en quelques enjambées, et il prit place au premier rang au milieu du groupe formé par le baron, Jeanicot et M. Desbois, tandis que Cassius et Laverdure suivaient à une certaine distance. En choisissant ce poste à l'arrière-garde, le *pibroch-major* avait d'abord eu pour but d'échapper aux fâcheux augures de M. Desbois, qui, plus menaçant à ses oreilles que ne le fut jamais Cassandre aux oreilles des Troyens, ne cessait de lui prédire pleurésies et rhumatismes. L'anglomane toutefois ne laissait pas d'utiliser ses momens en racontant au patriarche, dans son langage bigarré, les plaisirs de la chasse aux *grouses*. Au bout d'une demi-heure de marche, le comte et ses hôtes venaient de s'arrêter à l'extrémité d'un petit bois, derrière lequel les batteurs disposés en ligne étaient prêts à marcher au premier signal.

— Laverdure, va placer ces messieurs aux bons endroits; moi, je reste ici... Surtout de la prudence, ne tirons pas les uns sur les autres, ajouta le comte avec l'autorité d'une triste expérience.

Les chasseurs s'éloignèrent immédiatement, mais Laverdure avait à peine indiqué les passes à Jeanicot et à M. Desbois, que la voix du comte lança un « marche ! » retentissant aux batteurs. Pressé de rejoindre son maître, le garde indiqua du geste à son compagnon l'extrémité du bois, et d'un pas rapide se dirigea vers l'angle opposé. Les cris des batteurs n'arrivaient pas encore distinctement à la ligne des chasseurs, que Laverdure était de retour près du comte.

Marmande se tenait à genoux sur la lisière du bois. A l'arrivée de Laverdure, l'expression grave, réfléchie, presque solennelle de son visage changea subitement. — Tu n'as pas perdu de temps, dit-il; tu as toujours tes jambes de quinze ans, et tu vas me permettre de m'en servir. Je n'aurai pas assez de bourres, et il faut que tu coures en chercher à la maison.

— J'ai pris la liberté de demander ce matin un sac de bourres au valet de chambre, reprit le garde.

— Ah ! très bien; tu penses à tout, interrompit le maître, qui ne put retenir un geste d'impatience.

Cette première battue et les suivantes s'achevèrent non sans succès; le fusil du baron surtout fit des merveilles. Le soleil commençait à monter à l'horizon, la première partie de la journée de chasse tirait à sa fin, et la battue qui allait être faite devait être suivie immédiatement du déjeuner. Postés derrière des tas de fagots disposés à dessein de distance en distance sur la lisière d'un chaume, les chasseurs occupaient encore l'ordre de la matinée, le comte à l'extrême droite, Cassius à l'extrême gauche. A un demi-mille environ, la ligne des batteurs s'avançait en faisant retentir l'air de cris joyeux. Effarés, éperdus, les lièvres traversaient la plaine en zigzag, comme s'ils eussent eu conscience de la réception qui les attendait derrière les fagots, tandis que les perdreaux, plus braves ou moins clairvoyans, traversaient d'un vol rapide et bruyant la ligne ennemie.

En cet instant, un épisode assez joyeux vint réjouir toute la compagnie. Un lièvre de la plus belle venue, attiré sans doute par une funeste curiosité, s'approcha à la plus belle portée du *pibroch-major*, et, salué par lui de deux coups de fusil, s'éloigna à une allure raccourcie. Cette bravade chevaleresque, si peu dans les mœurs du timide quadrupède, exaspéra l'anglomane à un tel degré qu'il se précipita sur les traces de son ennemi; mais ce dernier, faisant un crochet avec une infernale malice, comme s'il eût eu à cœur que les chasseurs ne perdissent rien des exploits de leur collègue, suivit au petit galop, à une centaine de pas de distance, une course parallèle à la ligne des fagots. La chevelure éparse, le *plaid* au vent, le *kilt* relevé, Cassius, le fusil déchargé à la main, poursuivait son adversaire de toute la vitesse de ses jambes. Enfin, dédaignant une

arme inutile, il dégaîna héroïquement sa claymore, et, glaive en main, se précipita avec un redoublement de furie sur les traces du fugitif.

— Laverdure, va donner un coup de main à M. Cassius, qui n'atteindra jamais son lièvre, tout blessé qu'il est, dit impérativement le comte.

Immédiatement le garde, partant en ligne droite pour couper la retraite au fugitif, réussit à le joindre à belle portée et à l'arrêter d'un coup de fusil. Sans vouloir toutefois tirer ni amour-propre ni profit de son adresse, Laverdure attendait que M. Cassius vînt prendre possession du gibier, lorsqu'une flamme brilla derrière le tas de fagots où était caché Marmande; l'on entendit la détonation d'un coup de fusil, et immédiatement l'infatigable bonhomme hâta le pas pour reprendre sa place près de son maître. Au moment où il tournait le tas de fagots, son arme lui échappa des mains, ses jambes se dérobèrent sous lui, et ce fut d'une voix éteinte qu'il poussa le cri d'alarme : — Au secours! au secours!

Le comte de Marmande était étendu sans vie sur la terre, son fusil encore fumant gisait à ses pieds. Un large trou béant à son habit indiquait que le coup avait porté dans la région du cœur. La mort avait dû être instantanée, sans douleur et sans agonie, car la figure du comte était calme, presque souriante. Il était à supposer que, dans un brusque mouvement, une branche de fagot avait pesé sur la gâchette et fait partir le coup mortel.

Le testament de Marmande, quoique d'une écriture toute fraîche, était daté du lendemain de son mariage. Par ses dernières volontés, il laissait à sa femme une partie fort considérable de ses biens, et terminait en exprimant le désir qu'elle se remariât suivant son cœur.

Sur la table devant laquelle le dernier maître du Soupizot avait passé la nuit précédente se trouvait, auprès d'un livre de prières, un volume illustré d'un roman alors à l'apogée de son succès. Le volume était ouvert à la gravure représentant le suicide du marquis d'Harville. Au bas de la page, imbibée çà et là de taches jaunâtres comme en laissent les larmes, une main tremblante avait tracé au crayon les mots : « Qu'ils soient heureux! »

Mis FRIDOLIN.

LES

QUESTIONS AGRICOLES

EN 1858

I.

L'année qui vient de finir a été plus favorable que les précédentes à l'agriculture française. Avant tout, il faut en rendre grâces à Dieu, qui a rétabli le cours des saisons. Une belle récolte de céréales est venue, pour la première fois depuis cinq ans, récompenser les efforts du cultivateur. Le vin et la soie souffrent encore, mais l'intensité du mal diminue, et l'avenir se présente sous de meilleurs auspices. Les conditions économiques s'améliorent plus lentement. A peine sortie des embarras de la disette, l'agriculture a eu à supporter un autre genre d'épreuve, la baisse subite et désastreuse des blés, des alcools, des soies, etc. Cette baisse était légitime et désirable dans de justes limites, mais elle a passé toutes les bornes, au moins pour le blé; après avoir vu le blé à 32 fr. l'hectolitre, nous le voyons à 16. Ces brusques révolutions tiennent surtout à un défaut d'organisation dans le commerce des céréales. Il n'y a qu'un commerce puissant, continu, régulier, qui puisse atténuer les variations excessives des prix, et, pour qu'il se constitue, il faut qu'il soit libre. L'administration a d'abord maintenu, au milieu de l'abondance, l'interdiction d'exportation et de distillation décrétée pendant la disette; on l'a rapportée ensuite, mais un peu tard.

On a fait sonner bien haut, pour justifier l'interdiction d'exportation, les bénéfices que les producteurs avaient, dit-on, réalisés

pendant la cherté, et qui leur permettraient aujourd'hui de faire quelques sacrifices dans l'intérêt commun. Rien n'est plus faux que ces formules générales qui ne tiennent aucun compte des différences de localités. Sans doute ceux des producteurs qui ont eu un excédant notable à vendre en sus de leurs frais de production ont beaucoup gagné pendant la disette (1); mais ceux qui n'ont eu qu'un faible excédant n'ont rien gagné du tout, et ceux en plus grand nombre qui n'ont pas eu d'excédant ont perdu. Il faut bien que le déficit de récolte se retrouve quelque part. C'est surtout dans le midi que ce déficit a été sensible, et c'est encore dans le midi que la baisse est aujourd'hui la plus forte : dans l'un et l'autre cas, la condition des producteurs est mauvaise sans compensation. Ces pertes successives ne sont pas de nature à faciliter une transformation qui ne peut s'opérer que par des capitaux, c'est-à-dire par des bénéfices. Le midi exporte peu de blé, puisqu'il en manque pour sa propre consommation; mais les producteurs y sont intéressés à ne pas trop voir refluer sur eux les blés du nord, obtenus à meilleur marché, et si l'exportation du blé proprement dit y est à peu près nulle, il n'en est pas de même du maïs, des légumes secs et frais, etc.

En règle générale, la liberté d'exportation est la plus précieuse de toutes, non-seulement dans l'intérêt du producteur, mais dans celui du consommateur. C'est la plus sûre garantie contre les disettes, puisqu'elle provoque, en temps ordinaire, la production d'un excédant régulier qui sert à remplir le vide des mauvaises récoltes. La défense d'exportation a été la grande faute du gouvernement de Louis XIV. Les nombreuses disettes du XVIIIe siècle n'ont pas eu d'autre cause. Il y a juste aujourd'hui cent ans qu'ont paru dans l'*Encyclopédie* les articles *grains* et *fermiers* du docteur Quesnay, où le fondateur de l'économie politique a démontré jusqu'à l'évidence les inconvéniens de cette législation : « Ce ne sont pas seulement les bonnes ou mauvaises récoltes, dit Quesnay, qui règlent le prix du blé; c'est principalement la liberté ou la contrainte dans le commerce de cette denrée qui décide de sa valeur. Si on veut en restreindre ou en gêner le commerce dans les temps de bonne récolte, on dérange les produits de l'agriculture, on diminue le revenu des propriétaires, on ruine les laboureurs, on dépeuple les campagnes, on affaiblit l'état. Ce n'est pas connaître les avantages de la France que d'empêcher l'exportation du blé par la crainte d'en

(1) Ces bénéfices ont été surtout considérables dans la riche région qui avoisine Paris. Il résulte d'un rapport de la commission de surveillance de la société pour l'exploitation de la ferme de Bresles, dans le département de l'Oise, que les bénéfices nets de cette société se sont élevés en 1856 à 246,000 fr., sur un capital de 800,000, ou plus de 30 pour 100.

manquer dans un royaume qui peut en produire beaucoup plus qu'on n'en peut vendre à l'étranger. La conduite de l'Angleterre prouve au contraire qu'il n'y a point de moyen plus sûr pour soutenir l'agriculture, entretenir l'abondance et obvier aux famines, que la vente d'une partie des récoltes à l'étranger. Cette nation n'a point essuyé de cherté extraordinaire ni de non-valeur du blé depuis qu'elle en favorise l'exportation. »

Le même Quesnay cite le passage suivant d'un auteur anglais de son temps, Mun, sur les avantages que retirait alors l'Angleterre d'une exportation organisée : « Laissons aux autres nations, dit Mun, l'inquiétude sur les moyens d'éviter la famine; nous avons trouvé, *par un moyen fort simple*, le secret de jouir avec abondance du premier bien nécessaire à la vie; plus heureux que nos pères, nous n'éprouvons pas ces excessives et subites différences dans le prix des blés; en place de nombreux greniers de ressource et de prévoyance, nous avons de vastes plaines ensemencées. Tant que l'Angleterre n'a songé à cultiver que pour sa propre subsistance, elle s'est trouvée souvent au-dessous de ses besoins; mais depuis qu'elle s'en est fait un objet de commerce, sa culture a tellement augmenté qu'elle est en état maintenant de porter des blés aux nations qui en manquent. Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de France, on trouve que non-seulement plusieurs de ses terres restent en friche, qui pourraient produire du blé ou nourrir des bestiaux, mais que les terres cultivées ne rendent pas, à beaucoup près, en proportion de leur bonté, parce que le laboureur manque de moyens pour les mettre en valeur. Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai remarqué dans le gouvernement de la France *un vice* dont les conséquences sont si étendues »

Ce *vice* dans notre gouvernement dont Mun se félicitait avec ce sentiment de haine que tout Anglais portait alors à la France, et que la France rendait bien à l'Angleterre, c'était l'interdiction d'exportation. Un siècle s'est écoulé, et combien les observations de Quesnay ont aujourd'hui plus de force depuis que l'augmentation de la population anglaise met ce pays dans la nécessité d'acheter constamment des grains au lieu d'en exporter!

La liberté de distillation a bien aussi ses avantages. « Par la distillation, dit une feuille spéciale, la farine perd environ 50 centièmes de son poids; il reste donc dans les résidus 50 centièmes de matière utile qui renferment le gluten, l'albumine, les substances grasses et minérales, qui constituent les principes nutritifs des grains. Ici comme dans la betterave, le sucre ou la fécule qui produisent l'alcool ont seuls disparu, de telle sorte que 50 centièmes de farines épuisées par la macération représentent à peu de chose près toute la substance nutritive que contenaient les grains en nature, moins

la fécule, et ces élémens ont acquis par la macération des propriétés nouvelles : ils sont devenus plus appétissans, plus digestifs et d'une assimilation plus facile; ils se transforment plus aisément en chair musculaire, en lait et en graisse. » Si ces observations sont justes, et tout engage à croire qu'elles le sont, au moins dans ce qu'elles ont de plus général, la distillation des grains, et par suite l'application des résidus à la nourriture du bétail, ne peuvent que prendre une sérieuse importance qui aidera à soutenir les cours des céréales, en même temps qu'elle favorisera la production de la viande et de l'engrais.

On pouvait craindre qu'en présence de la baisse, les anciens préjugés contre la libre importation des denrées alimentaires ne se réveillassent, et que les producteurs ne se crussent intéressés à s'abriter de nouveau sous la protection apparente de l'échelle mobile. Ce retour de l'opinion eût été d'autant plus excusable que la baisse a été due en partie à son origine à un surcroît d'importation; le commerce était lancé à fond de train dans cette voie et n'a pas pu s'arrêter à temps. Malgré cette circonstance fâcheuse, aucune voix ne s'est élevée dans ce sens. On a été unanime pour réclamer la liberté d'exportation et de distillation; personne n'a protesté contre la liberté d'importation. Ce fait, des plus remarquables, semble indiquer que les agriculteurs français commencent à avoir le sentiment de leurs véritables intérêts, et qu'ils ne cherchent plus dans des combinaisons de douane ce qui ne saurait s'y trouver. Un seul point a fait exception; les producteurs d'alcool ont réclamé contre la réduction du droit sur les alcools étrangers, et le gouvernement a accueilli leur demande. Le droit était primitivement de 50 francs par hectolitre, il avait été réduit à 15, il a été reporté à 25. La question de principe est ici hors de cause; ce n'est pas un droit de 10 francs de plus ou de moins qui changera beaucoup les conditions du marché. La vraie règle à suivre, c'est la considération fiscale, et le meilleur droit celui qui rapporte le plus au trésor.

Tout annonce donc que nous marchons décidément, au moins pour les denrées alimentaires de première nécessité, vers un régime de liberté constante, bien supérieur à ce régime incertain où l'administration, ouvrant et fermant les portes à son gré, ajoutait à la mobilité naturelle des prix sa propre mobilité. Le plus fort est fait maintenant, puisque nous avons déjà traversé six grands mois de baisse excessive. Au point où la baisse est parvenue, il est bien évident que les grains étrangers n'y sont pour rien, puisque le blé est au dehors, en Algérie par exemple, aussi cher qu'en France sur la plupart des marchés. Cette baisse tient à deux causes principales : premièrement l'extension inusitée donnée aux emblavures et le soin extraordinaire apporté à la culture du blé pendant la disette, ce

qui, avec le secours d'une température favorable, a produit une récolte un peu supérieure aux besoins; secondement, car l'abondance elle-même ne suffit pas pour expliquer une pareille chute des prix, la pauvreté d'un grand nombre de cultivateurs, privés de revenu depuis plusieurs années, qui les a forcés à faire argent de leur blé à tout prix pour subvenir à leurs besoins. Avec le temps et la liberté, tout s'arrangera. A cette baisse succédera infailliblement une hausse, car aucune industrie ne peut subsister en vendant sa principale denrée à perte. On reviendra par la force des choses au prix normal, de 18 à 20 fr. pour les marchés du nord de la France, de 20 à 22 pour ceux du midi. Les cultivateurs avisés ont déjà commencé à réduire leurs semailles, et avec raison, car l'extension exceptionnelle donnée à la production du blé n'aurait pu se soutenir sans nuire aux autres cultures et à la fertilité du sol.

Ce qui importe maintenant, c'est qu'on substitue le plus tôt possible au régime provisoire un régime définitif. L'échelle mobile est condamnée par l'expérience, mais mieux vaudrait l'échelle mobile que l'arbitraire absolu; avec l'échelle mobile, on aurait eu la libre exportation plusieurs mois avant le moment où elle a été autorisée. Le commerce et la culture ont besoin de savoir à quoi s'en tenir; on ne peut asseoir aucun calcul sérieux, soit comme production, soit comme spéculation, quand on reste sans cesse exposé à des mesures prises à l'improviste pour agir sur les prix. La liberté complète est le système le plus rationnel, car elle seule permet de porter remède au mal dès qu'il se déclare. Ce n'est pas quand le blé est monté à un prix excessif qu'il est utile de permettre la libre importation, c'est avant, ou pour mieux dire toujours, pour prévenir autant que possible tout excès de hausse; de même ce n'est pas quand le blé est tombé à un prix désastreux qu'il est utile d'autoriser la libre exportation, c'est avant, ou pour mieux dire toujours, pour prévenir autant que possible tout excès de baisse.

Un décret du 15 mai a réduit des trois quarts le droit perçu sur les soufres étrangers; depuis l'emploi en grand du soufre pour la guérison des vignes malades, cette mesure était devenue nécessaire. Nous devons au soufrage une grande partie de la récolte de 1857 en vin, surtout dans le midi; l'usage du soufre paraissant devoir s'étendre à cause de l'action qu'il exerce sur la végétation, il est à désirer que le tarif actuel soit maintenu, quand même la maladie de la vigne deviendrait moins intense.

II.

Outre ces questions de douane, on s'est occupé en 1857 de plusieurs projets de loi sur des intérêts agricoles. Nous n'avons pas

encore de nouvelles du prêt de 100 millions annoncé pour le drainage. On dit cependant que des modifications se préparent pour en étendre le bénéfice à toutes les améliorations foncières d'un effet permanent. Ce serait préférable à coup sûr, car le drainage n'entre que pour un vingtième environ dans les dépenses que réclame chez nous l'état du sol. Cette extension permettrait de répartir plus également les 100 millions sur toutes les parties du territoire : si toutes n'ont pas également besoin de drainage, chacune a ses nécessités spéciales; seulement il deviendrait plus difficile de surveiller l'emploi des fonds, si la destination variait suivant les besoins, et il faudrait probablement se rapprocher des conditions ordinaires du prêt foncier, qui s'en remet à la discrétion de l'emprunteur de l'emploi des sommes prêtées.

L'absence évidente de capitaux disponibles a fait ajourner depuis quelque temps les projets de crédit agricole; on en parle beaucoup moins. Ils reparaîtront sans nul doute à la première lueur d'amélioration, mais c'est déjà un progrès que cette abstention en présence de la nécessité. On a sans doute fini par comprendre que, pour avoir des capitaux à bon marché, la première condition est qu'ils soient abondans, et qu'on ne peut pas, si puissant qu'on soit, en augmenter le nombre à volonté. Les inventeurs de bons hypothécaires à cours forcé n'y regardent pas de si près; on les voit reparaître de temps en temps, mais ils ne passionnent plus le public.

La baisse des céréales a réveillé les anciennes idées sur les avantages des réserves, des prêts sur consignation de grains, etc. Un élément nouveau est venu donner à ces vieux projets un caractère pratique qui leur manquait; on a découvert des procédés qui paraissent assurer infiniment mieux que par le passé la parfaite conservation des blés, même pendant plusieurs années. C'est M. Doyère, ancien professeur à l'Institut national agronomique, qui a eu l'honneur de démontrer, par des expériences sur des milliers d'hectolitres, l'efficacité de ces procédés, tant en France qu'en Algérie. Ils peuvent être appliqués en grand, soit pour les approvisionnemens de la guerre et de la marine, soit pour ceux des municipalités qui jugent encore utile d'avoir ce qu'on appelle des *greniers d'abondance;* le commerce lui-même peut y trouver dans certains cas un sérieux concours. Il serait imprudent de les rejeter absolument; il ne faudrait pas non plus s'y trop confier. Les prêts sur consignation de grains peuvent difficilement prendre une grande extension, à cause des frais de tout genre qu'entraîne, quoi qu'on fasse, le déplacement de pareilles masses, des embarras qui résultent du mélange inévitable des blés, des dangers que peut susciter l'accusation d'accaparement, etc. Les plus sûrs remèdes à l'avilissement excessif comme à l'enchérissement démesuré seront toujours dans la libre

action des intérêts privés; quand les blés surabondent, ce que le cultivateur a de mieux à faire, c'est de réduire la culture des céréales, d'étendre ses cultures fourragères et d'augmenter ses engrais, ce qui lui permet, au premier symptôme de hausse, de revenir au blé avec de plus puissans moyens de production.

Un grand projet d'assurances agricoles de la part de l'état est sans comparaison ce qui a fait le plus de bruit en 1857. Il ne s'agissait de rien moins que de garantir les cultivateurs contre tous les fléaux sans exception, grêle, mortalité du bétail, gelée, inondation, etc. Il faut que ce projet, vanté à l'envi, ait rencontré un obstacle imprévu, car on commence à douter de le voir réalisé. On se sera probablement aperçu qu'un pareil engagement serait bien lourd à porter, et qu'il imposerait aux assurés eux-mêmes des sacrifices proportionnés à l'étendue des avantages qu'ils en attendraient. On a beau s'appeler l'état, on ne peut donner d'une main que ce qu'on reçoit de l'autre. Cette difficulté se simplifiait en appelant tous les contribuables à concourir au paiement des indemnités; mais tout le monde n'a pas également besoin de s'assurer contre la grêle ou contre l'inondation, et contraindre ceux qui ne courent qu'un faible risque à payer pour ceux qui en courent un plus grand, c'est sortir des règles de la justice. Est-ce à dire qu'il n'y ait absolument rien à faire pour les assurances agricoles, et que l'état, c'est-à-dire l'ensemble des contribuables, ne puisse en aucune façon intervenir pour secourir les plus malheureux? Non, sans doute; seulement il faut éviter de poser la question dans ces termes absolus qui érigent l'état en providence publique chargée de réparer tous les dommages individuels. Avant tout, laissez agir les intéressés eux-mêmes, invitez-les à s'entendre, à se concerter, à s'assurer mutuellement contre les mauvaises chances, et quand ils ont fait ce qu'ils ont pu pour se garantir par leurs propres ressources, venez à leur secours, s'il le faut, mais dans une sage mesure qui n'impose qu'un faible sacrifice à la communauté.

Depuis longtemps, on s'est habitué dans une partie du public à réclamer la confection d'un code rural. Cette œuvre difficile a été tentée sous l'empire à peu près à la même époque que les autres codes, mais elle n'a pas abouti. Depuis il a été plusieurs fois question de la reprendre; l'immensité de la tâche a toujours fait reculer les plus hardis. Une nouvelle tentative se fait en ce moment. Deux rapports au sénat ont jeté les bases du projet; le conseil d'état est chargé de le préparer. Ce code serait divisé en trois livres : le premier traitant du *régime du sol*, le second du *régime des eaux*, et le troisième de la *police rurale;* c'est à peu de chose près la division adoptée par la loi du 28 septembre 1791, qui, malgré ses lacunes, est souvent encore qualifiée de *code rural.*

Parmi les principaux objets du livre Ier figure la grande question du morcellement parcellaire; même en admettant avec un grand nombre de jurisconsultes et de praticiens que toutes les questions qui devraient être résolues par un code rural ne sont pas parvenues à leur maturité, celle-ci pourrait dès à présent faire l'objet d'une loi spéciale, car il y en a peu de mieux connues. Les inconvéniens du morcellement parcellaire, qu'il ne faut pas confondre avec l'égalité des partages et la petite propriété, sautent aux yeux, surtout dans les dix départemens de l'angle nord-est de la France. Sur les cent vingt-six millions de parcelles qui se partagent le sol national, ces dix départemens en ont à eux seuls le cinquième. Tout le monde y sent la nécessité d'un remède légal à cet émiettement indéfini, et tourne les yeux vers les états voisins de l'Allemagne rhénane, qui souffrent du même mal et cherchent à s'en guérir.

L'abolition de la vaine pâture est moins nécessaire; on ne peut cependant contester les mauvais effets de cette promiscuité rurale et la nécessité de la faire disparaître progressivement. Le rapport rappelle à ce sujet que dans la session de 1854 le corps législatif, en votant une loi spéciale pour la cessation du parcours et de la vaine pâture en Corse, a exprimé par l'organe du rapporteur, dans les termes les plus énergiques, le vœu que la même mesure fût appliquée à la France. On peut prendre toute sorte de précautions pour ménager la transition : en Corse, la loi n'a été mise en vigueur qu'un an après la promulgation, on peut décider qu'en France elle ne le sera que dans trois ans, on peut même autoriser les préfets à prolonger ce délai dans les communes dont les conseils municipaux le demanderont; on peut enfin se borner, pour commencer, à abolir la vaine pâture dans les prairies naturelles, où le législateur de 1791 ne l'a conservée que *provisoirement*, après la récolte de la première herbe, et pendant qu'il la supprimait complétement sur les prairies artificielles. Le rapport qui proscrit la vaine pâture propose de conserver le glanage et le grappillage. Il est sans doute difficile d'abroger ces usages antiques qui ont l'air de venir au secours des indigens; mais il serait imprudent de les accepter en principe comme réellement utiles et de les inscrire comme tels dans une loi nouvelle. Le rapport paraît beaucoup plus dans le vrai quand il demande la révision de l'article 1810 du code civil sur le cheptel; cet article, qui décharge les preneurs de toute responsabilité si le troupeau périt en entier, et qui leur fait supporter la moitié de la perte s'il ne périt qu'en partie, est purement et simplement absurde, en ce qu'il intéresse les preneurs à ce que la perte devienne totale, quand elle est partielle.

Les autres parties du code rural, notamment tout ce qui tient au régime des eaux, soulèvent à chaque pas d'innombrables difficultés. Les deux lois de 1845 et 1847 sur l'irrigation, celles plus récemment

rendues sur le drainage, ont commencé à introduire un nouveau droit: le moment est-il venu de rédiger un ensemble systématique de législation rurale, ou est-il plus rationnel de continuer à pourvoir par une loi particulière à tout besoin positivement constaté, en laissant à l'avenir le soin de coordonner ces dispositions successives? La codification plaît davantage à l'esprit, surtout à l'esprit français, qui aime à poser des principes généraux et à les appliquer avec une logique rigoureuse; mais elle complique beaucoup chaque question de détail, et elle est peu dans les habitudes des peuples véritablement pratiques. Si on avait attendu la confection d'un code rural pour faire la loi de 1831 sur les chemins vicinaux, ou celle de 1838 sur les vices rédhibitoires, il est probable que ces deux lois n'existeraient pas.

Parmi les questions récemment soulevées, qui, sans toucher précisément à l'agriculture, l'intéressent cependant à un haut degré, se trouve celle de la limitation légale du taux de l'intérêt. Ce qui s'est passé à ce sujet montre avec beaucoup d'autres exemples quels progrès la force des choses fait faire tous les jours aux vérités économiques; s'il y a jamais eu une théorie honnie et repoussée avec horreur, c'est celle des économistes sur la liberté de l'intérêt: nous voyons cependant cette odieuse doctrine passer peu à peu dans la législation de tous les peuples, et on a pu croire un moment que, même en France, la nécessité avait prononcé. L'urgence étant aujourd'hui un peu moins impérieuse, la réforme de la loi de 1807 a moins de partisans, et dans tous les cas il n'est question, dit-on, que de l'abolir en matière commerciale et non dans les transactions civiles : distinction assez singulière, car si la liberté de l'intérêt est juste et utile pour le commerce et l'industrie, pourquoi ne le serait-elle pas pour l'agriculture? La vérité est au contraire que la propriété foncière y est la plus intéressée, car c'est elle qui manque le plus de capitaux et qui a le plus besoin de les attirer, quand ils deviennent rares, par un supplément d'intérêt. En voici la preuve : le Crédit foncier ne peut continuer ses opérations qu'en donnant à ses emprunteurs, au lieu d'argent, des obligations qui perdent 16 pour 100 sur le marché, et à ces conditions il en trouve encore. Il n'en sera pas toujours ainsi, dira-t-on : je l'espère bien, mais en attendant tels sont les besoins. Quand les capitaux redeviendront abondans, ils baisseront d'eux-mêmes, sans que la loi y soit pour rien; c'est pour les momens où ils manquent que la loi est faite, et on voit à quoi elle sert.

III.

L'institution des concours agricoles, sur le modèle des *exhibitions* anglaises, continue à se développer. Il n'y a pas eu de concours universel en 1857, et le plus prochain n'aura lieu, dit-on, qu'en 1859. C'est bien assez tôt. En revanche, on a augmenté le nombre des concours régionaux; ils seront au nombre de dix en 1858 et de douze en 1859. Il est à regretter, puisqu'on y était, qu'on ne se soit pas décidé à les porter tout de suite à quinze ou seize. Plus ces concours se rapprochent des véritables cultivateurs, plus ils sont utiles. Dès qu'on associe plus de cinq départemens, les circonscriptions deviennent trop étendues. Prenons pour exemple la région qui doit se réunir à Mâcon en 1858; elle se compose de dix départemens de la frontière de l'est, depuis la Haute-Saône jusqu'aux Hautes-Alpes, sur une longueur de plus de cent lieues. Peut-on croire que les agriculteurs des deux extrémités viendront de Vesoul ou de Gap à Mâcon avec leurs animaux, leurs produits et leurs instrumens? La culture des Hautes-Alpes ou de l'Isère n'a d'ailleurs que peu de rapports avec celle du Doubs ou du Jura.

En attendant, il y a eu en 1857 huit concours régionaux seulement, dont chacun embrassait en apparence de dix à douze départemens. Ces solennités agricoles ont eu lieu à Évreux pour le nord-ouest, au Mans pour l'ouest, à Melun pour le nord, à Bar-le-Duc pour le nord-est, à Montbrison pour l'est, à Châteauroux pour le centre, à Pau pour le sud-ouest, à Mende pour le sud-est. Comme il était facile de le prévoir, les quatre premières régions, appartenant aux contrées les plus prospères, ont présenté un plus grand intérêt actuel que les quatre autres. On a pu cependant constater partout des efforts d'autant plus méritoires qu'ils ont à lutter contre de plus mauvaises circonstances locales. Évidemment, si une grande partie du territoire languit encore dans un si triste état, ce n'est pas faute de pionniers habiles et résolus, ce n'est pas davantage la conséquence nécessaire de la nature du sol et du climat; c'est l'insuffisance des débouchés et des capitaux qu'il faut en accuser.

Ces concours empruntaient cette année un attrait particulier à une innovation essayée pour la première fois, l'institution des grandes primes d'honneur. Aux récompenses ordinaires pour les animaux et les produits, M. le ministre de l'agriculture et du commerce vient d'ajouter un prix de 8,000 fr. à décerner tous les ans, dans chaque région, à l'exploitation la mieux entendue du département où se tient le concours. Il y a donc eu cette année huit prix de ce genre. L'utilité de cette institution peut être contestée. Les primes données aux meilleurs produits, soit agricoles, soit industriels, à la

suite d'expositions publiques, se justifient beaucoup plus, quoiqu'elles aient aussi soulevé des objections qui se sont fait jour jusque dans les documens officiels. L'utilité des expositions n'est pas douteuse, celle des primes l'est davantage. Le véritable jury, dit-on, c'est le public; les décisions des jurés spéciaux, si indépendans, si désintéressés, si habiles qu'ils soient, peuvent toujours être soupçonnées de légèreté ou de complaisance; il est impossible qu'elles soient toujours exactement justes, et les conséquences d'une erreur peuvent être très graves pour les concurrens éliminés. Sans doute, c'est pousser un peu loin le rigorisme; on ne comprendrait pas chez nous une exposition qui ne se terminerait pas par une distribution solennelle de récompenses, et l'émulation ne serait peut-être pas suffisamment excitée, si les médailles et les croix ne brillaient plus en perspective. L'observation n'en a pas moins son côté sérieux, à plus forte raison quand il s'agit d'un jugement rendu sur pièces, et dont tous les élémens ne sont pas placés sous le contrôle vigilant du public.

Il n'est probablement jamais venu à l'idée de personne de créer un prix d'honneur pour la manufacture la mieux tenue ou la maison de commerce la plus prospère, et quand même ce prix serait institué, il est fort douteux que les manufacturiers ou les commerçans voulussent s'assujettir à montrer leurs livres et tous les détails de leurs opérations, surtout avec le risque de succomber dans l'épreuve et de voir donner le prix à un concurrent. L'agriculture n'en est pas tout à fait là : l'esprit de concurrence n'y est pas aussi actif que dans le commerce, et on y sent moins la nécessité du secret; mais il ne faut pas croire non plus à une trop grande différence. A mesure que l'esprit industriel pénètre dans l'agriculture, ce qui est pour elle l'agent le plus puissant du progrès, les habitudes de l'industrie y pénètrent aussi. En fait, ceux de nos départemens où la culture est le plus riche sont ceux qui ont fourni le moins de concurrens pour le prix d'honneur.

La quotité extraordinaire de la prime, qui a son côté séduisant, accroît encore la difficulté. 8,000 francs pour une seule récompense, c'est beaucoup, surtout dans le monde rural, où l'on est peu habitué à faire de pareils gains d'un seul coup. Ce n'est pas trop, si l'on veut, quand on rencontre une exploitation rurale complétement hors ligne, et dont la supériorité sur toutes les autres n'est pas contestable; mais combien de fois peut-on espérer de mettre la main sur ce merveilleux phénix? Ce qui arrivera presque toujours, c'est qu'on se trouvera en présence de plusieurs concurrens égaux, ou à peu près, et qui ne seront eux-mêmes qu'une fraction des candidatures possibles, car tous ceux qui pourraient concourir ne concourront certainement pas. Le choix paraîtra de plus en plus délicat,

si l'on songe à l'extrême diversité des cultures et des modes d'exploitation : on verra des vignobles lutter contre des terres arables, des fermiers contre des propriétaires, de petites cultures contre des grandes, des systèmes extensifs, comme des forêts et des pâturages, contre des systèmes intensifs. Comment se décider en présence d'élémens si divers et quelquefois si opposés? On échapperait à la plupart de ces inconvéniens s'il était permis au jury de diviser la prime; mais il ne paraît pas que, cette année du moins, cette latitude lui ait été accordée.

Dans un des huit départemens appelés en 1857, les Basses-Pyrénées, le jury n'a pas décerné le prix, aucune exploitation ne lui ayant paru suffisamment digne de cette haute distinction. Il va sans dire que cette décision sévère a été accueillie dans le pays par un vif mécontentement. Quinze concurrens s'étaient présentés, et avaient satisfait à toutes les conditions exigées. On ne peut que respecter la décision du jury, qui a eu sans doute ses raisons. Il s'en faut de beaucoup cependant que les Basses-Pyrénées soient dans leur ensemble un de nos départemens les plus arriérés; on peut les ranger au contraire dans la moyenne des départemens français, comme développement de richesse et de culture. Dans tous les cas, si la division de la prime avait été permise, on aurait probablement évité ce désappointement.

Le département de la Lozère, qui passe avec raison pour un des plus pauvres, a été plus heureux; le choix du jury est tombé sur une terre appartenant à M. Des Molles, alors député au corps législatif. Cette terre, située à 1,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, donne une preuve de la puissance de la culture sur la nature la plus rebelle. Composée de 219 hectares, dont 105 en terres labourables, 29 en prairies, 43 en pâturages et le reste en bois, elle rapportait autrefois 4,800 fr.; elle en rapporte aujourd'hui à peu près le triple, déduction faite de l'intérêt des capitaux engagés. Une autre terre, située également dans ces montagnes, a vivement disputé le prix; le propriétaire y a dépensé en améliorations foncières 134,000 fr.

Dans le département de la Loire, l'heureux vainqueur a été M. Zielinski, directeur de la ferme-école. On s'est beaucoup demandé à ce sujet si les fermes-écoles, déjà subventionnées, devaient être admises à concourir; on voit que, dans la Loire du moins, le jury a répondu par l'affirmative.

Dans la Sarthe, c'est M. le vicomte de Charnacé qui a eu le prix pour un domaine qu'il exploite directement; on ne peut s'empêcher de se rappeler, en voyant ces efforts intelligens d'un grand propriétaire, l'histoire si bien racontée par Saint-Simon d'un autre Charnacé, probablement l'ancêtre de celui-ci, qui fit enlever si leste-

ment la maison d'un paysan parce qu'elle gênait son avenue : telle est la différence des temps. Dans l'Eure, c'est encore un propriétaire, M. de Beausse, qui l'a emporté; retiré du service militaire depuis 1842, il n'a cessé de résider avec sa famille dans un domaine de 145 hectares qu'il a singulièrement amélioré, tout en n'y consacrant qu'un modeste capital de 30,000 fr. Dans la Meuse, c'est un fermier, M. Jacques, qui a eu le prix pour de beaux travaux de drainage.

Dans Seine-et-Marne, le jury a porté à peu près sur la même ligne trois cultivateurs, MM. Chertemps, Dutfoy et Giot. On s'est tiré d'embarras en demandant la croix d'honneur pour le premier; le second a eu la prime, et le troisième rien; mais la Société centrale d'agriculture vient de le dédommager de son mieux en lui décernant sa grande médaille d'or. Dans le département de l'Indre, un fait du même genre s'est présenté. On a donné la croix d'honneur à M. Crombez, riche propriétaire qui a entrepris un vaste cours d'améliorations dans la terre de Lancosme en Brenne, d'une étendue de 5,750 hectares, et la prime d'honneur à un cultivateur du pays qui exploite un domaine beaucoup plus modeste dans les environs d'Issoudun.

Ce qui ressort le plus clairement de ces exemples, c'est que, sur tous les points du territoire, même les plus reculés, se rencontrent aujourd'hui des hommes habiles et dévoués qui font de sérieux efforts. Il n'y a malheureusement rien à en conclure pour le présent, car le nombre en est encore fort restreint; mais c'est un des symptômes les plus rassurans pour l'avenir. L'institution des primes d'honneur peut contribuer à les multiplier, et, sous ce rapport, elle peut faire quelque bien. Dans son dernier livre sur *l'Ancien régime et la Révolution*, M. de Tocqueville cite un propriétaire d'autrefois qui proposait à un intendant, pour encourager l'agriculture, d'instituer des inspecteurs, des concours et des marques d'honneur. « Des inspecteurs et des croix! s'écrie à ce sujet M. de Tocqueville, voilà un moyen dont un fermier du comté de Suffolk ne se serait jamais avisé! » Telles sont nos mœurs nationales; il est bon d'y céder, puisque les agriculteurs eux-mêmes le désirent, mais en ne se dissimulant pas qu'un pareil moyen n'a qu'une efficacité fort limitée. En agriculture comme en industrie, la principale rémunération est le profit.

IV.

Les publications agricoles deviennent assez nombreuses, ce qui est toujours un signe d'une certaine direction des esprits. Les journaux spéciaux ont tous les jours un nombre croissant d'abonnés et de lecteurs (1). Parmi les livres nouveaux qui ont paru en 1857, on

(1) Le *Journal d'Agriculture pratique* compte à lui seul 7,000 abonnés, dont 6,000 en France et 1,000 à l'étranger.

peut citer en première ligne, avec le ***Traité de la Culture améliorante***, de M. Lecouteux, les ***Lettres sur l'Agriculture***, par M. Victor de Tracy, ancien ministre. M. de Tracy est du petit nombre des grands propriétaires français qui se sont adonnés à la culture avec une passion éclairée. L'immense terre de Paray-le-Fraisil, en Bourbonnais, qui n'était autrefois qu'une lande improductive, s'est transformée entre ses mains, et donne aujourd'hui de très beaux revenus. Fort de cet exemple, il s'est attaché, dans une série de lettres écrites d'un style vif et naturel, à attirer vers le sol l'attention de tous ceux qui cherchent l'emploi de leur activité et de leur capital; il les y engage par toute sorte de faits, et en particulier par les chiffres extraits de la comptabilité d'un de ses domaines.

Ce domaine était affermé en 1847 pour 950 francs par an, l'impôt, de 200 francs environ, étant à la charge du propriétaire. M. de Tracy l'a repris en 1848. Pendant les cinq premières années de sa gestion, les frais ont excédé annuellement la recette de 5 à 6,000 fr.; mais à partir de 1853 le revenu commence à se dégager, et il atteint en 1856 16,600 francs. « Il est probable, ajoute M. de Tracy, que la moyenne du produit *net* ne pourra par la suite dépasser ce dernier chiffre; mais *certainement* cette moyenne ne tombera pas au-dessous de 15,000 francs par an. » Et il est à remarquer que ces beaux résultats, qui ne sont qu'une partie de ceux obtenus par l'auteur, ne l'ont pas empêché de prendre une part active aux travaux de nos assemblées publiques, et même de passer au ministère; c'est du reste ce qui arrive souvent aux hommes d'état anglais, qui ne cessent de diriger eux-mêmes leurs domaines, tout en donnant beaucoup de temps aux affaires publiques.

Quant à l'ennemi qu'on redoute le plus dans la vie rurale, l'ennui, M. de Tracy est, comme Voltaire, sans pitié pour cette crainte puérile, qui ne prouve qu'une grande pauvreté d'esprit. Il rappelle, pour s'en moquer, ces vers d'une ancienne comédie où une dame de la cour, momentanément reléguée à la campagne, après avoir dépeint la variété de sa vie de Paris, s'écrie :

> Mais la monotonie est au fond d'un château;
> Que voyez-vous d'ici, dites-moi, je vous prie?
> Des troupeaux dans un champ, des gueux dans un hameau,
> Et partout des gazons, des arbres et de l'eau!

Et encore, aurait-elle pu ajouter, pas toujours, car tout le monde n'a pas à volonté *des gazons, des arbres et de l'eau.*

Le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics a commencé la publication d'une ***Description des espèces bovine, ovine et porcine de la France***, par les inspecteurs-généraux de l'agriculture. La première livraison, rédigée par M. Lefour, est con-

sacrée à l'espèce bovine et à la race flamande en particulier. C'est un beau cahier de deux cents pages in-folio, contenant des gravures coloriées et des cartes. Si le reste de la collection est exécuté avec la même étendue et le même luxe, elle formera plusieurs volumes magnifiques, qui laisseront bien loin derrière eux le traité des *Animaux domestiques*, de David Low. Il est vrai que l'ouvrage original anglais aura toujours le mérite d'avoir précédé de bien des années l'imitation française, et que, s'il a été imprimé avec moins de luxe, il n'a rien coûté au budget de la Grande-Bretagne.

Le travail de M. Lefour est curieux, intéressant et complet. Nos huit départemens du nord contenaient 928,000 têtes de gros bétail en 1840; ces mêmes départemens, d'après une statistique nouvelle dont les résultats n'ont pas encore été publiés, bien qu'ils datent de quatre ans, mais communiqués officieusement à M. Lefour, en contenaient 1,010,000 en 1853 : augmentation en treize ans, 82,000 seulement. La race flamande y figure pour les trois quarts, c'est-à-dire pour 800,000 têtes, dont 573,000 vaches. M. Lefour place le point de départ de cette race dans le pays flamand proprement dit, ou les arrondissemens de Dunkerque et d'Hazebrouck; elle s'est répandue de là dans les pays voisins. Les bonnes vaches de cette famille donnent en moyenne 3,000 litres de lait par an. Leur lait se vend surtout en nature. M. Lefour a constaté, d'après des renseignemens de la préfecture de police, que la seule ville de Paris a consommé en 1855 120 millions de litres de lait; ce chiffre excède de 10 millions de litres celui donné par M. Husson en 1854, ce qui n'a rien que de vraisemblable à cause de l'augmentation rapide de la population de la capitale. M. Lefour démontre en outre que la race flamande a une grande aptitude à l'engraissement précoce, et qu'elle peut sous ce rapport soutenir sans trop de désavantage la comparaison avec les meilleures races anglaises; il en conclut avec raison qu'on doit chercher avant tout à la maintenir dans sa pureté.

Pour que la collection ministérielle fût véritablement utile, il serait à désirer qu'on menât de front, avec la description des races supérieures, et déjà parvenues à une sorte de perfection, celle de nos variétés les moins connues, avec la recherche des causes qui les retiennent dans l'état où elles sont et des meilleurs moyens à prendre pour les développer; sinon il s'écoulera beaucoup de temps avant que la grande majorité des producteurs puisse tirer un profit sérieux de cette belle publication. Il serait également désirable qu'on abordât le plus tôt possible l'espèce ovine, plus généralement répandue en France que le gros bétail.

M. Barral, directeur du *Journal d'agriculture pratique*, a publié la seconde édition de son traité du *Drainage*, qui forme maintenant trois volumes. Il n'existe dans aucune langue de recueil aussi com-

plet pour tout ce qui touche à cet art du draineur, devenu si vite un des plus utiles et des plus recherchés. Le texte est accompagné d'un grand nombre de planches intercalées qui font connaître dans toutes leurs parties les machines et instrumens en usage dans les différentes branches de cette industrie. M. Barral évalue à *douze millions* d'hectares, c'est-à-dire au quart environ de la surface imposable, l'étendue des terres qui pourraient être utilement drainées en France; en Angleterre, on l'estime à la moitié. A 200 fr. seulement par hectare, il ne faudrait pas moins de 2 milliards et demi pour accomplir chez nous ce grand travail. D'après M. Barral, il y avait en France, à la fin de 1856, 35,000 hectares drainés. Le département de Seine-et-Marne y figure à lui seul pour 8,000 hectares; c'est de beaucoup celui qui en a le plus. Après, viennent le Pas-de-Calais, qui en a 5,000; l'Ain, 3,000; le Nord, 2,300; le Calvados, 1,500; l'Oise, 1,200, etc. Ces six départemens ont ensemble 21,000 hectares drainés; les 80 autres n'en ont en tout que 15,000, et dans le nombre il en est 40 où le drainage est encore à peu près inconnu.

Trente-cinq mille hectares, c'est un bon commencement, mais ce n'est qu'un commencement; il a fallu sept ans environ pour les faire : à ce compte, il faudrait plus de deux mille ans pour drainer le quart du territoire. M. Barral espère que les choses iront plus vite à l'avenir; nous verrons bien. Même sans parler de l'Angleterre, le drainage fait en Belgique beaucoup plus de progrès que chez nous. On y comptait, à la fin de 1856, 28,000 hectares drainés; comme le territoire belge n'est que le vingtième du nôtre, c'est proportionnellement autant que si nous en avions 560,000. Le gouvernement belge ne dépense cependant que 9,000 fr. par an pour encourager le drainage, tandis que notre gouvernement dépense beaucoup plus. Dans le royaume de Hanovre, dans la monarchie prussienne, on est moins avancé qu'en Belgique, mais plus qu'en France. Ce n'est pas une des parties les moins intéressantes du traité de M. Barral que l'exposé de toutes les législations sur le drainage. Il a reproduit *in extenso* la traduction de 32 lois anglaises qui ne remplissent pas moins de 320 pages en petit caractère. Il suffit d'avoir lu une fois dans sa vie une loi anglaise, pour se faire une idée de ce que peut être un pareil travail. On y suit en quelque sorte année par année les efforts du parlement pour vaincre toutes les difficultés de détail qui s'opposent à l'extension de la grande entreprise qu'il veut favoriser. Tout est prévu et réglé avec un soin minutieux; nos voisins n'ont reculé devant aucun moyen, pas même devant le drainage forcé; il est vrai que les principes exceptionnellement posés par la loi n'ont pas chez eux les mêmes inconvéniens que chez nous, où ils sont bien vite poussés à leurs dernières conséquences.

Les sommes avancées jusqu'ici par le gouvernement anglais pour

travaux de drainage s'élèvent à 147 millions; il reste à employer 73 millions pour épuiser les crédits votés par le parlement. La plus grande partie de cette somme a été dépensée en Irlande, où un genre particulier de drainage, qu'on appelle *artériel*, a pris un grand développement. Le drainage artériel, commencé en 1842, s'est poursuivi sans relâche et paraît près d'arriver à son terme; c'est un grand système d'écoulement général des eaux, ayant pour but de dessécher les marais, d'améliorer la navigation, de prévenir les désastres des inondations, d'utiliser les chutes d'eau, de préparer les voies au drainage agricole, etc. On évalue au quart de la surface totale de l'Irlande l'étendue des bassins qui ont déjà reçu cette puissante amélioration, et à plus de 50 millions la dépense faite. M. Barral nous promet un quatrième volume sur un sujet non moins intéressant que le drainage, et qui y tient par plus d'un côté, l'irrigation; on ne peut que faire des vœux pour qu'il tienne bientôt sa promesse.

L'application des sciences à la culture a produit un traité complet de *la Distillation*, par M. Payen. A défaut de l'enseignement oral des sciences agricoles, les publications d'un chimiste aussi habile et aussi exercé que M. Payen ne peuvent que rendre de grands services. On fait maintenant de l'alcool avec tout, avec des grains, des betteraves, des topinambours, des pommes de terre, du sorgho, de l'asphodèle, etc. La plupart des grandes fermes du nord de la France possèdent des distilleries.

M. Girardin, président de la Société d'agriculture de la Seine-Inférieure, et M. Morière, professeur d'agriculture du département du Calvados, ont fait à la fin de 1856 une excursion agricole dans l'île de Jersey. J'avais moi-même, dans mes études sur *l'Économie rurale de l'Angleterre*, essayé d'appeler l'attention sur l'étonnante prospérité agricole de cette île et sur la division extraordinaire de la propriété et de la culture qui la distingue parmi les possessions anglaises; je suis heureux de voir mes assertions confirmées par le témoignage d'aussi bons observateurs. La relation de leur voyage se divise en deux parties distinctes. La première est uniquement relative à la fabrication du cidre; le cidre de Jersey, très estimé en Angleterre, constitue en effet une des richesses de l'île : on en exporte annuellement de 6 à 7,000 hectolitres. MM. Girardin et Morière donnent les détails les plus précis sur la culture du pommier et sur les procédés de fabrication. « Jamais, disent-ils, nous n'avons bu de boisson aussi délicieuse en Normandie. »

La seconde moitié, la plus importante, traite de l'état général de l'agriculture à Jersey. Cette île présente une superficie totale de 17,000 hectares, dont 16,000 cultivables. MM. Girardin et Morière portent la population totale à 70,000 âmes; je ne l'avais portée qu'à

57,000, d'après le dénombrement officiel de 1851. Je ne sais sur quels nouveaux documens ils s'appuient pour l'élever à ce point, ce qui ferait ressortir entre 1851 et 1856 l'augmentation vraiment énorme de 13,000 âmes, ou près de 25 pour 100. Dans tous les cas, on y compte environ 4 habitans par hectare, ce qui ne se rencontre en France que dans l'arrondissement de Lille, déduction faite des grandes villes, et ce qui équivaut à *six fois* notre population moyenne. Malgré l'extrême densité de cette population, les agriculteurs jersiais trouvent encore le moyen d'exporter une assez grande quantité de produits. Outre leur cidre, ils vendent tous les ans à l'Angleterre du blé, du beurre, des pommes, du raisin, et surtout des vaches; cette dernière branche d'exportation rapporte à elle seule aux cultivateurs de l'île 700,000 francs.

La grandeur ordinaire des exploitations est de 30 à 40 vergées, ou de 6 à 8 hectares, la vergée étant de 20 ares. Les fermes de 100 à 200 vergées, ou de 20 à 40 hectares, sont l'exception; il en existe à peine une douzaine dans l'île. « Ainsi divisée, disent MM. Girardin et Morière, qui me font l'honneur d'emprunter mes propres expressions, la terre est cultivée comme un jardin; elle est affermée en moyenne de 250 à 300 francs l'hectare, et dans les environs de Saint-Hélier jusqu'à 500 et 750 francs. » A l'appui de ces affirmations générales, voici un exemple : la ferme de M. Baudains, à Saint-Sauveur, contient 45 vergées ou 9 hectares, loués 3,380 fr., c'est-à-dire 375 fr. par hectare; le sol est ainsi divisé :

Prairies naturelles.......	2 hectares	60 ares.
Trèfle.................	2	
Pommes de terre........	1	
Navets................	1	20
Panais................		30
Betteraves............		30
Blé...................	1	60
Total.....	9 hectares.	

Les quatre cinquièmes du sol étant consacrés à la nourriture du bétail, on entretient sur cette ferme 2 chevaux, 6 vaches, 4 génisses et 7 porcs, en tout l'équivalent de 14 têtes de gros bétail, ou une tête et demie par hectare. Quatre personnes y sont employées. Les hommes gagnent 1 fr. 30 c., les femmes de 65 à 80 centimes, la nourriture en sus. Une servante de ferme se loue de 200 à 260 fr. par an; un domestique coûte de 310 à 390 fr. Cette ferme a été vendue à raison de 12,000 fr. l'hectare, et il y en a mille de pareilles dans une île qui a l'étendue d'un de nos cantons.

Est-ce la qualité exceptionnelle du sol qui a produit ces résultats

à peine croyables? Non. L'île de Jersey a d'assez grands avantages de climat, jamais le thermomètre n'y atteint un maximum élevé, et rarement il y descend au-dessous de zéro; l'hiver y est doux, pluvieux et court, comme sur les côtes françaises qui l'avoisinent; mais quant au sol proprement dit, il appartient à la même formation granitique que la Bretagne et le Cotentin. On n'y a ni chaux ni marne, on les remplace par les plantes marines ou *varechs,* qui croissent en abondance sur les rochers baignés des flots, par une assez faible quantité de guano et de poudre d'os, et surtout par le fumier de ferme, qui est plus riche et plus abondant qu'ailleurs à cause du nombre inusité d'animaux que l'assolement suivi permet de nourrir. « On est encore loin, disent MM. Girardin et Morière, d'utiliser convenablement l'engrais humain ; » ce qui permet de concevoir encore de nouveaux progrès dans l'avenir.

Ni lin, ni colza, ni betterave à sucre, ni tabac, ni garance, ni aucune autre plante industrielle; la fabrication du cidre elle-même, cette richesse spéciale de l'île, paraît beaucoup plus en voie de diminuer que de s'accroître. « Les pièces plantées en pommiers, disent formellement nos deux voyageurs, ont été plus nombreuses à Jersey qu'elles ne le sont aujourd'hui. » Observation d'autant plus remarquable qu'elle émane de deux partisans très déclarés de la culture du pommier et de la production du cidre. Ceci n'est pas pour blâmer ceux qui cherchent dans les plantes industrielles, ou dans les industries annexées à la culture, un bénéfice parfaitement légitime, quand il n'a pas pour conséquence d'en empêcher d'autres; je veux montrer seulement que ces brillans produits, qui ne peuvent pas prendre un caractère universel, ne sont pas absolument nécessaires pour porter le sol à un haut point de revenu, et que la simple culture des plantes fourragères suffit avec le temps pour créer une richesse qui ne connaît pas de supérieure. Or cette culture est possible à peu près partout, et il y a bien peu de points de notre sol qui, traités comme l'île de Jersey, ne puissent atteindre une valeur sinon égale, du moins analogue.

Les cultivateurs jersiais sont arrivés à produire, en moyenne, 35 hectolitres de blé à l'hectare, semence déduite. Les panais, les navets, les pommes de terre, les carottes, les betteraves, réussissent dans la même proportion. Les prairies, tant naturelles qu'artificielles, sont parvenues à un rare degré de fécondité. Le chou-cavalier y atteint fréquemment, selon MM. Girardin et Morière, de 3 à 4 mètres de hauteur. L'extrême division du sol ne permet pas d'entretenir beaucoup de moutons; c'est à peine si l'on aperçoit cinq ou six de ces animaux dans les principales fermes. En revanche, la race bovine est d'une qualité supérieure pour la production du lait.

« On a, disent-ils, dans toute l'île un soin extrême de ces jolies vaches. L'honorable colonel Mourant nous disait d'elles : *Ce sont nos enfans gâtés.* Aussi se laissent-elles approcher et caresser avec plaisir; en liberté dans les herbages, elles viennent à l'appel de leur nom et restent auprès du visiteur. » Ces vaches donnent, d'après MM. Girardin et Morière, plus de 4,000 litres de lait par an. Ce qui vaut encore mieux que la quantité, c'est la qualité de ce lait. Il faut généralement de 28 à 30 litres de lait pour obtenir un kilogramme de beurre, tandis qu'à Jersey il suffit de la moitié. La moyenne de la production des bonnes vaches jersiaises est, dit-on, d'un kilogramme de beurre par jour pendant trois cents jours. Le beurre valant en moyenne 3 francs le kilo, c'est un total de 900 francs par tête de vache, sans compter le lait écrêmé et le lait de beurre. Le poids moyen de ces vaches est de 300 kilos; leur taille est plus élevée que celle des bretonnes, et moindre que celle des cotentines; elles donnent en général du lait jusqu'à l'âge de seize ans.

En somme, on ne saurait trop recommander à nos cultivateurs la lecture de ce petit écrit, plein de faits démonstratifs et bien présentés.

V.

Ce qui vaut mieux encore que les concours, les bons livres et les lois spéciales pour activer les progrès de l'agriculture, c'est l'ensemble de la situation économique du pays. « Avec la paix, dit Adam Smith, des taxes modérées et une suffisante administration de la justice, l'agriculture se développe d'elle-même. » Voilà déjà près de deux ans que la guerre est finie; l'immense perturbation qu'elle avait jetée dans les intérêts va en s'amoindrissant. Nous n'avons aucune nouvelle menace de guerre à l'horizon, et si l'on peut compter sur quelque chose dans le temps où nous vivons, la paix paraît assurée pour plusieurs années au moins. Les dépenses publiques, brusquement accrues depuis la guerre, pourront rentrer dans de plus justes limites. Le luxe lui-même, cet ennemi d'autant plus dangereux de la fortune publique qu'il double pour un moment l'apparence de la richesse aux dépens de la réalité, semble hésiter et reculer devant les résultats de ses folies.

Une crise commerciale et industrielle, résultat inévitable de tout ce qui l'a précédée, s'est déclarée depuis près d'un an. On a cru y voir l'effet de la crise américaine; mais la nôtre étant la plus ancienne, il est difficile de s'y tromper : la situation du crédit américain a pu l'aggraver, non la provoquer. On a voulu aussi y voir une crise monétaire, ce qui ne manque pas moins de vraisemblance, puis-

que nous avons plus de numéraire que nous n'en avons jamais eu. La véritable cause est la large brèche faite au capital national par une série de pertes successives. Quand l'agriculture souffre, tout souffre. Quatre années de mauvaises récoltes ne passent pas sur un pays sans laisser des traces profondes, surtout si la guerre sévit avec la disette, et si le luxe y ajoute ses prodigalités. Ces pertes se réparent aujourd'hui peu à peu; mais il faut du temps, même avec une nation aussi bien douée que la nôtre, pour fermer de pareilles plaies. S'il y a lieu de s'étonner, c'est que la crise n'ait pas éclaté plus tôt et ne soit pas plus grave; il faut maintenant qu'elle suive son cours jusqu'à ce que l'épargne ait recomposé la portion détruite du capital national. Le plus renommé des économistes anglais contemporains, M. Stuart Mill, remarque, dans ses principes d'*Économie politique*, que les temps où l'état fait de grands emprunts se distinguent toujours par une extrême activité apparente, mais que, quand le premier moment est passé, une période marquée de gêne et de marasme lui succède nécessairement. « L'emprunt, dit-il, n'a pu se faire sur la portion du capital représentée par les outils, les machines, les bâtimens; il a dû provenir de la portion destinée au paiement des travailleurs; le déficit causé par l'emprunt doit donc être réparé par les privations des classes laborieuses. »

Tant que les fonds publics sont à bas prix, rien ne peut prospérer, car le cours des rentes sur l'état et des autres valeurs à intérêt fixe donne la mesure de l'abondance ou de la pénurie des capitaux. Nous avons vu le 3 pour 100 tomber au dessous de 62 au moment où l'état avait ses plus grands besoins, de sorte que, pendant plusieurs années, chacun a pu placer ses économies sur l'état à 5 pour 100 ou à peu près. On nous apprend aujourd'hui que le grand-livre est désormais fermé, et le résultat de cette affirmation a été de porter en quelques semaines le 3 pour 100 à 70; il n'en restera probablement pas là, si toute nouvelle prévision d'emprunt s'évanouit absolument, car nous l'avons vu dans d'autres temps au-delà de 80, et en ce moment même le 3 pour 100 anglais dépasse 96. A mesure que les épargnes nouvelles ne pourront plus se placer sur l'état qu'à des conditions moins favorables, on les verra refluer sur d'autres placemens. En même temps que les valeurs à intérêt fixe baissaient par suite d'un excès d'émission, les valeurs aléatoires montaient rapidement, second symptôme non moins fâcheux que le premier. Des bénéfices accidentels, acceptés comme durables, avaient répandu dans le public cette opinion fausse et dangereuse, que les placemens à 20 pour 100 sans travail pouvaient se multiplier à l'infini. Ces illusions sont aujourd'hui tombées, après avoir fait quelques heureux et beaucoup de victimes. Bon nombre de ces entreprises à profits fabuleux

ont tout à fait disparu, d'autres sont revenues à des proportions plus raisonnables. Les véritables affaires n'y perdront pas, car il n'est pas nécessaire de doubler ou de tripler ses capitaux en quelques mois pour en obtenir une rémunération suffisante. Il n'y a d'atteint que les chimères. Les entreprises agricoles et industrielles ordinaires pourront soutenir la comparaison quand elles n'auront plus à lutter que contre la vérité (1).

Le second décime de guerre n'est plus perçu sur l'enregistrement à partir du 1er janvier 1858 : voilà toujours une charge de moins pour la propriété foncière. Peut-on espérer qu'il en sera bientôt de même du premier? Le corps législatif est saisi de la grande question de savoir s'il faut profiter de l'excédant présumé des recettes sur les dépenses pour rétablir l'amortissement ou pour diminuer les impôts : il y a de bonnes raisons en faveur de l'un et de l'autre parti, mais la balance penche du côté de l'allégement des charges : c'est le système des Anglais, et ils ne s'en trouvent pas plus mal. Il faut espérer en même temps que les dépenses se répartiront à l'avenir avec un peu moins d'inégalité, de manière à ne plus présenter, dans un pays soumis aux mêmes lois, de si pénibles contrastes.

L'année 1857 a été la plus féconde qu'on ait encore vue en chemins de fer. On en a ouvert dans cette seule année plus de 1,200 kilomètres, tandis que la moyenne des années précédentes n'avait été que de 600. Le réseau exploité dépasse aujourd'hui 7,000 kilomètres; tout annonce qu'à la fin de 1858 nous en aurons au moins 8,000. Ce n'est pas encore le sixième de ce qu'en ont proportionnellement les Anglais; mais, eu égard aux obstacles de tout genre qu'a rencontrés chez nous l'exécution de ce grand travail, c'est bien quelque chose. Rien ne peut être plus utile à l'agriculture que l'extension des chemins de fer, surtout si les tarifs sont fixés aussi bas que possible pour les marchandises encombrantes transportées à petite vitesse.

Les lignes nouvellement ouvertes donnant en général moins de

(1) Un travail très intéressant de M. Bailleux de Marizy, inséré dans le dernier numéro de la *Revue*, peut sembler en contradiction avec ces idées; il n'en est rien au fond. D'après l'auteur, la spéculation sur les valeurs de bourse n'aurait pas fait plus de progrès, dans les vingt ans écoulés de 1837 à 1857, que la production industrielle. Cet aperçu doit être juste, mais pour l'ensemble de la période, non pour telle ou telle année en particulier; or c'est surtout depuis quelque temps que ce genre de spéculation a pris l'accroissement démesuré qui frappe tous les yeux. Je m'associe pleinement à M. Bailleux de Marizy pour la défense de la spéculation en elle-même : c'est un élément utile dans les affaires d'un grand pays, et qui finit en effet par rentrer tôt ou tard dans ses limites légitimes. Il n'y a rien à faire pour la combattre; mais comme elle a une pente naturelle vers l'excès, et que ses exagérations ont de grands dangers, il ne faut rien faire non plus pour la favoriser.

revenu que les anciennes, quelques esprits en ont conclu que la France commençait à en avoir trop, et qu'il fallait s'arrêter. Très heureusement cette doctrine n'a été partagée ni par l'opinion publique ni par le gouvernement. On ne doit pas juger une entreprise par les profits qu'elle donne à son début. Les lignes aujourd'hui les plus prospères n'ont pas beaucoup mieux commencé. Il faut tenir compte des circonstances critiques de guerre et de disette, et, ce qui a dû agir peut-être plus encore, des dépenses extraordinaires qui ont porté une activité factice sur quelques points privilégiés, aux dépens du reste de la nation. Avec la paix, une succession de bonnes récoltes, une réduction notable et une plus égale distribution des dépenses publiques, on verra la circulation se répandre plus uniformément sur toute la surface du territoire, et si après tout il devenait nécessaire que l'état vînt au secours des chemins à ouvrir, ce ne serait qu'un acte de stricte justice. L'état a dépensé 700 millions, dont les régions pauvres ont payé leur part, pour doter de voies de fer les régions riches; il est tout simple que les régions riches contribuent à leur tour pour en ouvrir dans les régions pauvres..

Les ingénieurs des ponts et chaussées poursuivent les études commencées pour rechercher les moyens d'atténuer les ravages des inondations. L'un d'eux, M. Monestier-Savignat, chargé d'étudier une de nos rivières les plus torrentielles, l'Allier, vient de publier les résultats de son travail. Le problème ne lui paraît pas insoluble, et pour préserver le bassin de l'Allier des dévastations causées par les crues, il propose une dépense de 16 millions. Avec 34 millions de plus, il se fait fort d'établir dans le même bassin un système général d'irrigation, de dessèchement, de consolidation et de conquête des terrains improductifs, de plantations, etc., qui rapporterait, d'après lui, en augmentation de produits agricoles, de 10 à 20 pour 100. L'expérience seule peut décider. Les ponts et chaussées ont aujourd'hui une tendance marquée vers les travaux d'utilité agricole; il serait bien regrettable que cette direction d'idées ne fût pas mise à profit. Elle a un danger sans doute en ce qu'elle pousse à l'augmentation indéfinie des dépenses publiques; mais on peut très bien s'arrêter sur cette pente, tout en accordant à l'impulsion nouvelle une satisfaction légitime. Le budget actuel des travaux publics en donne les moyens, puisqu'il s'élève à près de 100 millions; avec un million par département et par an, on peut faire bien des choses. Une fois l'exemple donné par l'administration des travaux publics, le reste peut s'exécuter par des entrepreneurs particuliers ou par des syndicats de propriétaires.

Nous avons eu pendant la guerre 600,000 hommes sous les armes; nous en avons aujourd'hui à peine 400,000. C'est un effectif de

200,000 hommes qui sont redevenus disponibles pour les travaux ordinaires. En même temps les constructions de Paris se sont ralenties, et bien qu'on projette toujours autant de nouveaux boulevards, on en exécute un peu moins. La raréfaction des bras, qui devenait menaçante pour toute espèce de production, s'est arrêtée. Le mouvement de la population, violemment interrompu, semble reprendre peu à peu son cours. L'apogée de la crise a été atteint en 1854, les décès l'ont emporté sur les naissances de 69,000; en 1855, cet excédant de mortalité s'est maintenu, mais en diminuant; il n'a plus été que de 37,000. Les chiffres de 1856, déjà connus, permettent de compter sur un excédant de naissances d'environ 100,000; ce n'est encore que la moitié de la progression normale, mais nous tendons à nous en rapprocher.

Parmi les perturbations révélées par le dénombrement de 1856, l'opinion publique a paru plus frappée du déplacement que du ralentissement lui-même. Au point où il est parvenu, le déplacement a en effet une immense gravité, mais la plus grande partie de sa triste signification lui vient de sa coïncidence avec le ralentissement. Si la population et la production n'avaient cessé de s'accroître, il n'y aurait pas à s'alarmer; le mal commence quand, au lieu de servir au développement de la richesse, le déplacement y nuit, et c'est ce qui est arrivé. L'agriculture et l'industrie sont sœurs, on ne saurait trop le répéter. Qu'une partie des bras consacrés à l'agriculture se porte sur le travail industriel, les avantages de ce mouvement balancent et au-delà les inconvéniens; il ne cesse d'être légitime que quand il tient à des causes artificielles, comme l'emploi des deniers publics, et que les bras ainsi détournés se livrent à des occupations improductives. Si la richesse, comme la population, se consomme dans les villes, ce n'est pas l'industrie qu'il faut en accuser, mais le luxe. Toutes les populations urbaines ne sont pas industrielles, et toutes les populations industrielles ne sont pas urbaines. L'agglomération artificielle dans les très grandes villes est surtout ce qui présente les plus grands dangers; c'est là que règne le luxe avec ses fatales conséquences, là que le spectacle du jeu excite les plus ardentes convoitises, là que fermentent ces passions terribles qui font explosion de temps en temps, en jetant de sinistres lueurs sur les profondeurs de l'abîme social.

Léonce de Lavergne.

DE L'IMPORTANCE HISTORIQUE

DU GRAND CYRUS

ROMAN DE Mlle DE SCUDÉRY.

Qui lit aujourd'hui *le Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry? qui le lisait au XVIIIe siècle, et déjà même dans les dernières années de Louis XIV? Le public en avait entièrement perdu la mémoire, et quand en 1713 on s'avisa de mettre au jour *les Héros de roman*, avec un *Discours préliminaire* où Boileau, avant de mourir, avait pris à tâche de se moquer du *Cyrus*, on ne fit pas la moindre attention à ces plaisanteries surannées : personne ne savait plus de quoi voulait parler le vieux satirique.

Cependant le *Cyrus* est le chef-d'œuvre d'une des femmes les plus spirituelles et les plus célèbres du milieu du XVIIe siècle. Mme de Sévigné, qui apparemment se connaissait en agrément et en délicatesse autant que Boileau, a loué avec effusion l'auteur et l'ouvrage, et de 1649 à 1654, d'un bout de la France à l'autre, à la cour et dans la plus haute aristocratie, comme dans la bourgeoisie instruite et cultivée, à Paris et en province, dans tous les rangs de la société la plus polie de l'univers, on ne lisait pas seulement, on s'arrachait, on dévorait, à mesure qu'ils paraissaient, chacun de ces dix gros volumes, aujourd'hui oubliés, et qui dorment d'un sommeil séculaire dans les bibliothèques de quelques rares amateurs.

Comment expliquer un si soudain et si étrange changement? Il y en a bien des causes; nous nous bornerons à en marquer une seule, mais qui dispense d'en rechercher aucune autre. En son temps le *Cyrus* était parfaitement compris des lecteurs d'élite auxquels il

s'adressait de préférence, tandis qu'aujourd'hui et depuis très longtemps il est absolument inintelligible.

En effet le *Cyrus* n'est pas autre chose qu'un roman allégorique dont nous avons perdu la clé, où, sous des noms persans, grecs, arméniens, etc., sont représentés des personnages qu'aujourd'hui nous ne reconnaissons plus, mais qui, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, occupaient la scène et faisaient l'entretien de la France.

Savez-vous, par exemple, quel est cet Artamène, ce Cyrus, le héros du roman? Boileau lui-même n'a pas l'air de s'en douter, et il croit bonnement que c'est le petit-fils d'Astyage. En vérité voilà un héros bien propre à intéresser le XVII[e] siècle et à charmer les belles dames de la cour et de la ville, lectrices ordinaires des romans à la mode. Boileau gourmande très vivement M[lle] de Scudéry non pas pour avoir été prendre un pareil sujet, mais pour l'avoir traité comme elle l'a fait. « Au lieu, dit-il, de représenter, comme elle le devait, dans la personne de Cyrus, un roi promis par les prophètes, tel qu'il est exprimé dans la Bible, ou, comme le peint Hérodote, le plus grand conquérant que l'on eût encore vu, ou enfin tel qu'il est figuré dans Xénophon, M[lle] de Scudéry en composa un Artamène plus fou que tous les Céladons et tous les Silvandres (1), qui n'est occupé que du seul soin de sa Mandane. » Ce jugement est tout à fait digne du savant traducteur du traité *du Sublime* de Longin, du membre austère de l'Académie des Inscriptions, qui aurait voulu, à ce qu'il paraît, que M[lle] de Scudéry gagnât un siége à côté de lui dans la docte compagnie par un ouvrage d'érudition et de critique, où, s'enfonçant dans la Bible, dans Hérodote et dans Xénophon, elle fût parvenue à restituer et à mettre en lumière le vrai Cyrus et la suite certaine de ses hauts faits et de ses conquêtes. Mais comment Boileau ne s'est-il pas aperçu qu'il prenait ici M[lle] de Scudéry pour M[me] Dacier, et qu'il traçait les règles d'un livre d'histoire lorsqu'il s'agissait d'un ouvrage d'imagination, d'un genre de composition qui n'avait pas le bonheur de lui plaire, mais qui plaisait fort à tout son siècle, d'un roman enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom? Quand on est un peu dans le secret de M[lle] de Scudéry, on ne se peut empêcher de sourire en voyant l'excellent et grave écrivain prendre au sérieux et même au tragique les infidélités historiques de l'aimable romancière. Sans manquer au respect sincère que nous professons pour celui qui a aimé et défendu Racine, compris et célébré Molière, honoré et vengé Arnauld (2), ne pourrions-nous lui répondre en cette humble circonstance : Non sans doute M[lle] de Scu-

(1) *Discours préliminaire sur le Dialogue des Héros de roman.*

(2) Voyez notre ouvrage *Du Vrai, du Beau et du Bien,* leçon X[e], *l'Art français au dix-septième siècle.*

déry n'a point fidèlement représenté le Cyrus de l'histoire; mais de grâce prenez garde qu'elle n'y a jamais songé. Au lieu du Cyrus de la Bible, d'Hérodote et de Xénophon, qu'elle ne connaissait guère, elle a peint le Cyrus qu'elle avait sous les yeux, le héros qui éblouissait son siècle de l'éclat de ses victoires, qui commença par sauver la France, et plus tard en agrandit les frontières, qui gagna à vingt-deux ans une bataille mémorable, et n'a jamais été battu une seule fois dans sa vie, en ayant toujours affaire aux plus grands capitaines, le conquérant dont Bossuet a fait l'oraison funèbre, et qu'il n'a pas craint, lui aussi, de comparer au Cyrus prédit par les prophètes : ce Cyrus-là est le prince de Condé en sa brillante jeunesse, lorsqu'on le nommait le duc d'Enghien, et dans les premières années où il succéda au titre de son père et s'appelait M. le Prince. Mlle de Scudéry l'a peint tel qu'il était à la fleur de son âge et pour ainsi dire de sa gloire, fort galant, ne vous en déplaise, comme le sont quelquefois les jeunes héros, ainsi que Racine aurait pu vous le dire, car nous n'osons vous citer Corneille, et tout en pensant à sa belle maîtresse, prenant des villes, gagnant des batailles, et faisant des choses mille fois plus grandes que ce passage du Rhin que vous avez si dignement chanté. Quoi! vous n'avez pas reconnu votre héros dans celui de Mlle de Scudéry! vous ne voyez dans Cyrus qu'un Céladon et un Silvandre! mais n'apercevez-vous pas tous ces siéges, tous ces combats? Voici Dunkerque, voilà Rocroy, voilà Lens, voilà Charenton et le siége de Paris. Est-ce le portrait d'un Céladon, je vous prie, que celui-ci : « Cyrus (1) avoit ce jour-là dans les yeux je ne sais quelle noble fierté qui sembloit être d'un heureux présage, et il eût été difficile de s'imaginer en le voyant qu'il eût pu être vaincu, tant sa physionomie étoit gande et heureuse? Ce prince étoit d'une taille très bien faite; il avoit la tête très belle, et ses cheveux du plus beau brun du monde faisoient mille boucles agréablement négligées qui lui pendoient jusque sur les épaules. Son teint étoit vif; ses yeux noirs, pleins d'esprit, de douceur et de majesté; il avoit le nez un peu aquilin, le tour du visage admirable, l'action si noble et la mine si haute que l'on peut dire assurément qu'il n'y eut jamais d'homme mieux fait que Cyrus. » Et ailleurs (2) : « Cyrus étoit si différent de lui-même dès qu'il s'agissoit de combattre ou seulement de donner des ordres militaires, qu'il n'arrivoit pas un plus grand changement au visage de la Pythie lorsqu'elle rendoit des oracles, que celui que l'on voyoit en Cyrus dès qu'il avoit les armes à la main. On eût dit qu'un nouvel esprit l'animoit et qu'il devenoit lui-même le dieu de la guerre : son teint en devenoit plus vif, ses yeux

(1) *Le Grand Cyrus*, t. III, liv. II, p. 598.
(2) *Ibid.*, t. V, liv. II, p. 478.

plus brillans, sa mine plus haute et plus fière, son action plus libre, sa voix plus éclatante, et toute sa personne plus majestueuse, de sorte qu'au moindre commandement qu'il faisoit il portoit la terreur dans l'âme de tous ceux qui l'environnoient. Il paroissoit pourtant toujours de la tranquillité dans son âme malgré cette agitation héroïque... Sa présence avoit quelque chose de si divin et de si terrible tout ensemble que l'on peut dire que, quand il étoit à la tête de son armée, il ne faisoit pas moins trembler ses amis que ses ennemis. Il est vrai que ce sentiment faisoit des effets bien différens dans le cœur des uns et des autres; car les derniers, par la crainte qu'ils avoient de lui, en prenoient bien souvent la fuite, et les premiers, par celle qu'ils avoient de lui déplaire, étoient incomparablement plus vaillans, étant certain que le feu divin qui échauffoit son cœur et qui brilloit dans ses yeux se communiquoit à toute son armée et lui donnoit une ardeur de combattre qui n'étoit pas une des moindres causes de la victoire. Voilà quel était Cyrus lorsqu'il avoit les armes à la main. » Ailleurs encore (1) : « Il y avoit je ne sais quoi de si noble et de si grand en son action, et une activité si pénétrante dans ses regards que, ne les pouvant soutenir, on étoit contraint de baisser les yeux, tant la colère le faisoit paroître redoutable! » Ces fortes images pouvaient-elles ne pas faire penser à Condé, et particulièrement ce regard de feu, ce regard héroïque, que Mlle de Scudéry s'efforce ici d'exprimer, ne désignait-il pas de la façon la plus vive et la plus frappante « ce jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux, » comme plus tard le dira Bossuet dans l'oraison funèbre de Condé? Comment ce grand coup de pinceau, que Mlle de Scudéry avait devancé et préparé pour ainsi dire, n'a-t-il pas éclairé l'auteur des *Satires*, et rendu manifeste à ses yeux le héros français si légèrement caché sous le nom de Cyrus?

Mais ce même héros, allez-vous dire, n'est plus qu'un berger langoureux dès qu'il songe à Mandane. Il est vrai, Cyrus a beau être un grand conquérant; comme il est sincèrement amoureux, dès qu'il est auprès de Mandane, le guerrier intrépide devient le plus timide des hommes. Quelque passionné qu'il soit pour la guerre, s'il faut quitter Mandane pour aller à l'armée, il se trouble et soupire. « Quelle honte! » va s'écrier Boileau. O sage Boileau, ne vous hâtez pas de vous mettre en colère, et lisez plutôt ce passage irrécusable des *Mémoires* de Mademoiselle : « Quand le duc d'Enghien, dit-elle (2), partoit pour l'armée, le désir de la gloire ne l'empêchoit pas de sentir la douleur de la séparation, et il ne pouvoit dire adieu à Mlle du Vi-

(1) *Le Grand Cyrus*, t. X, liv. Ier, p. 494.
(2) *Mémoires*, édit. d'Amsterdam, 1735, t. Ier, p. 85.

gean qu'il ne répandît des larmes, et lorsqu'il partit pour le dernier voyage d'Allemagne (où il remporta la victoire de Nordlingen), il s'évanouit en la quittant. » Tel était Condé. Pourquoi Cyrus, jeune et amoureux, n'aurait-il pas été tel que lui? Et cela, non pas quoiqu'il fût Cyrus, mais parce qu'il l'était, et que les nobles amours se forment et s'allument au même foyer d'où sort l'héroïsme : c'était là du moins la doctrine du XVII[e] siècle, celle de Corneille et de Pascal comme de M[lle] de Scudéry.

Il nous est donc permis de le dire : Boileau a jugé bien sévèrement un ouvrage qu'évidemment il n'a pas entendu, que peut-être même il n'avait pas lu, puisque, dès les premières pages, l'auteur prend soin de déclarer son dessein, et annonce son vrai héros et sa vraie héroïne.

Oui, sa vraie héroïne aussi, car si Artamène et Cyrus sont le prince de Condé, Mandane est certainement la duchesse de Longueville. Comment Boileau ne l'a-t-il pas reconnue? Il l'avait plus d'une fois rencontrée à l'hôtel de Condé ou à Port-Royal, et il lui suffisait d'ouvrir le *Cyrus*, pour y voir, au tome I[er] et au tome X, le portrait de la sœur de Condé, gravé par Regnesson, le beau-frère de Nanteuil. Est-ce que par hasard il a pris cette gracieuse et douce figure pour celle de quelque princesse de Médie ou de Cappadoce retrouvée par M[lle] de Scudéry? Mais on se peut convaincre de la façon la plus solide à la fois et la plus agréable que M[me] de Longueville est bien Mandane, en comparant la description fidèle et détaillée que M[me] de Motteville fait de sa personne, à son retour de Münster et dans le début de la fronde, en 1648, à l'âge de vingt-neuf ans, avec le portrait qu'en donne M[lle] de Scudéry dans le *Cyrus*. Écoutons l'histoire : « Elle (1) possédoit au souverain degré ce que la langue espagnole exprime par les mots de *donayre, brio y bizarria* (bon air, air galant). Elle avoit la taille admirable, et l'air de sa personne avoit un agrément dont le pouvoir s'étendoit même sur notre sexe. Il étoit impossible de la voir sans l'aimer et sans désirer de lui plaire. Sa beauté néanmoins consistoit plus dans les contours de son visage que dans la perfection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas grands, mais beaux, doux et brillans, et le bleu en étoit admirable; il étoit pareil à celui des turquoises. Les poètes ne pouvoient jamais comparer qu'aux lys et aux roses le blanc et l'incarnat qu'on voyoit sur son visage, et ses cheveux blonds et argentés, et qui accompagnoient tant de choses merveilleuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un ange, tel que la foiblesse de notre nature nous les fait imaginer, que non pas à une femme. » Voici maintenant le roman, qui n'est guère plus flatteur que l'histoire : « Le voile de gaze d'ar-

(1) *Mémoires* de M[me] de Motteville, édit. d'Amsterdam, 1750, t. I[er], p. 44.

gent que la princesse Mandane (1) avoit sur la tête n'empêchoit pas que l'on ne vît mille anneaux d'or que faisoient ses beaux cheveux, qui étoient du plus beau blond, ayant tout ce qu'il faut pour donner de l'éclat, sans ôter rien de la vivacité qui est une des parties nécessaires à la beauté parfaite. Elle étoit d'une taille très noble et très élégante, et elle marchoit avec une majesté si modeste qu'elle entraînoit après elle les cœurs de tous ceux qui la voyoient. Sa gorge étoit blanche, pleine et bien taillée. Elle avoit les yeux bleus, mais si doux, si brillans et si remplis de pudeur et de charme, qu'il étoit impossible de les voir sans respect et sans admiration. Elle avoit la bouche si incarnate, les dents si blanches, si égales et si bien rangées, le teint si éclatant, si lustré, si uni et si vermeil, que la fraîcheur et la beauté des plus rares fleurs du printemps ne sauroient donner qu'une idée imparfaite de ce que je vis et de ce que cette princesse possédoit. Elle avoit les plus belles mains et les plus beaux bras qu'il étoit possible de voir.... De toutes ces beautés il résultoit un agrément en toutes ses actions si merveilleux, que soit qu'elle marchât ou qu'elle s'arrêtât, qu'elle parlât ou qu'elle se tût, qu'elle sourît ou qu'elle rêvât, elle étoit toujours charmante et toujours admirable. »

Il y a encore dans le *Cyrus* bien d'autres passages sur la beauté, l'esprit et le caractère de Mandane, qui ne se peuvent rapporter qu'à M[me] de Longueville.

Mandane est sans cesse occupée de sacrifices et de cérémonies religieuses : quelquefois même elle se retire parmi les vierges voilées qui demeurent au temple de Diane. N'est-ce point une allusion manifeste à la piété si connue de M[me] de Longueville et à ses fréquentes retraites chez les Carmélites? Mandane, au milieu des plus grands succès des armes du roi son père et de son illustre amant, parle toujours contre la guerre et l'effusion du sang humain (2), comme au congrès de Münster M[me] de Longueville, avec son mari et d'Avaux, était déclarée pour la paix, en opposition à la politique de Mazarin (3). Mandane est donnée, dans l'habitude ordinaire de la vie, pour la personne de l'humeur la plus tranquille et la plus douce (4), ainsi que tous les témoignages nous peignent M[me] de Longueville avec une langueur charmante, et poussant même la douceur jusqu'à l'air de l'indifférence, quand la passion n'agitait pas son cœur. Le trait particulier de l'esprit et de la beauté de Mandane est précisément cette union merveilleuse de la modestie et de la grandeur qui imprimait à la fois du respect et de l'admiration à tous

(1) *Le Grand Cyrus*, t. I[er], livre II, p. 320.
(2) Par exemple, t. I[er], livre II, p. 450.
(3) *La Jeunesse de madame de Longueville*, ch. IV.
(4) *Le Grand Cyrus*, p. 522.

ceux qui approchaient de Mme de Longueville (1). « Quelque douceur qu'eût Mandane, elle conservait quelque chose de si majestueux, de si modeste et de si grand sur le visage, que mon maître (c'est un serviteur de Cyrus qui parle) m'a dit souvent que, lorsqu'il étoit auprès d'elle, il n'osoit quasi songer à sa passion, bien loin de l'en entretenir, et que, s'il eût pu s'en séparer, il l'eût presque souhaité, tant il est vrai qu'elle se faisoit autant craindre comme elle se faisoit aimer. »

Ajoutez que Mandane, malgré sa piété, sa modestie et sa douceur, n'en sème pas moins autour d'elle, comme Mme de Longueville, les plus effroyables querelles. Partout où le sort la jette, sa beauté et sa bonne grâce lui suscitent des adorateurs qui se la disputent le fer à la main. Si Guise et Coligny se sont battus pour Mme de Longueville, combien de duels terribles Cyrus ne soutient-il pas pour Mandane! Mme de Longueville avait troublé bien des cœurs depuis le beau et vaillant Phœbus, comte de Miossens, le futur maréchal d'Albret, jusqu'au bon et grand Turenne, sans parler de bien d'autres en des rangs divers; de même Mandane égare la raison de rois, de princes, de guerriers, qui, pour la conquérir, jouent leur couronne et leur honneur, et s'engagent dans les plus tragiques aventures.

Enfin, ce qui rapproche Mandane de Mme de Longueville d'une façon bien plus particulière et bien autrement touchante, Mandane charme les femmes aussi bien que les hommes, les petits comme les grands, les étrangers comme les compatriotes, dans le malheur et dans les fers comme dans l'éclat des cours et sur les marches d'un trône.

Il n'y a pas même jusqu'au langage de la sœur de Condé, ce langage d'une distinction si haute et en même temps d'une si exquise politesse et d'une adorable négligence, que Mlle de Scudéry n'ait tâché d'imiter autant qu'il était en elle, autant qu'une femme de sa condition, quel que fût son esprit, pouvait prendre le ton de la cour et celui d'une princesse du sang de France. Il y a cependant çà et là dans le *Cyrus* des monologues, des lettres, des conversations de Mandane où nous retrouvons quelque ombre du style de Mme de Longueville. Voilà bien ses longues phrases un peu embarrassées, la grandeur et aussi la subtilité de ses sentimens, sa délicatesse raffinée, son agrément infini, excepté ses incorrections de grande dame, excepté surtout cet accent énergique et fier dans les occasions que tout le talent du monde ne peut feindre, et qu'il faut tirer de son propre cœur.

Ce n'est pas tout : Condé et Mme de Longueville, avec leurs amis

(1) *Le Grand Cyrus*, p. 598.

privilégiés, Chatillon, La Moussaye, Chabot, sont bien les principales figures du *Cyrus;* mais avec celles-là combien encore d'autres figures contemporaines y brillent à des rangs divers! L'aristocratie française, ses grandes habitations, ses mœurs, ses aventures, surtout ses aventures galantes, qui occupaient et amusaient les salons, tout cela a sa place dans le *Cyrus*. Puis, de proche en proche, le tableau s'agrandit, et comprend des personnages de différens ordres à qui pouvait manquer la naissance, mais que relevaient le mérite et l'esprit; car l'esprit était alors une puissance reconnue, avec laquelle toutes les autres puissances comptaient, et Mlle de Scudéry s'estimait trop, elle et ses pareils, pour hésiter à mettre des gens de lettres éminens avec les plus grands seigneurs et les plus grandes dames : en sorte qu'on peut dire avec la plus parfaite vérité que le *Cyrus* embrasse et exprime en ses diverses parties tous les côtés distingués de la société française du XVIIe siècle, en faisant rejaillir sur eux l'éclat d'un nom immortel.

Ainsi s'explique l'immense succès du *Cyrus* dans le temps où il parut. C'était une galerie de portraits vrais et frappans, mais un peu embellis, où tout ce qu'il y avait de plus illustre en tout genre, princes, courtisans, militaires, beaux-esprits, et surtout jolies femmes, allaient se chercher et se reconnaissaient avec un plaisir inexprimable. Ceux qui n'avaient pas la prétention de s'y rencontrer éprouvaient une vive curiosité d'y voir les autres et de juger de la ressemblance. Les principaux personnages, tout le monde les devinait, et les moins importans composaient en quelque sorte autant d'agréables problèmes qu'on agitait avec passion dans toutes les compagnies un peu élégantes, et le *Cyrus* devenait ainsi la lecture à la mode, le livre indispensable de tous les gens qui se piquaient de bon ton.

Remarquez que Mlle de Scudéry n'a pas la première donné l'exemple de mettre en roman les grandes aventures contemporaines et les personnages célèbres : elle suivait la voie ouverte par d'Urfé au début du XVIIe siècle, et où tant d'autres s'étaient engagés sur ses pas. Il est certain en effet que d'Urfé s'est proposé dans *l'Astrée* de raconter ses longues amours avec la belle Diane de Châteaumorand, et, quelques difficultés que depuis on ait voulu élever à cet égard, nous ne voyons pour nous aucune bonne raison de révoquer en doute le récit du véridique Patru (1). Un peu plus tard, les *Amours du grand Alcandre,* par Mlle de Guise, princesse de Conti, sont les amours mêmes d'Henri IV. En 1624, *le Romant satirique,* ou, si l'on veut, *le Romant des Indes* (2), retrace des événemens et des person-

(1) Œuvres de Patru, t. II, p. 497, *Éclaircissemens sur l'Histoire de l'Astrée.*
(2) La seconde édition de 1625 porte ce titre.

nages français; l'auteur, Jean de Lannel, ne le dissimule guère. Dans un *Avis au lecteur* intitulé *le Secret du Romant satirique*, il s'exprime ainsi : « Si on dit que je ne sais pas l'antiquité, puisque j'appelle prêteurs ceux qui en Galatie sont juges de l'honneur des gentilshommes et généraux des armées, je maintiens que préteur, en langage galatien, veut dire maréchal de France en langage françois. Si on dit qu'il n'y a point d'empire de Galatie, et qu'on ne connoît ni Galatie ni Galatiens, j'annonce que c'est un pays nouvellement découvert, etc. » Aussi la *Bibliothèque historique de la France* n'hésite-t-elle pas à affirmer que ce roman est une satire des règnes d'Henri IV et de Louis XIII (1). En 1647, *Florigénie ou l'Illustre victorieuse* est incontestablement l'histoire des amours et du mariage du chevalier de Chabot et de Marguerite de Rohan, la fille du grand duc Henri. A peu près vers le même temps, les prétendues amours de Mme de Longueville et de Coligny, et le duel malheureux de celui-ci avec le duc de Guise, avaient diverti la cour et les salons sous le voile transparent d'une nouvelle que nous avons découverte et publiée, *Agésilan et Isménie* (2). Il n'est donc pas étonnant que Mlle de Scudéry ait eu la pensée de mettre aussi en roman la société où elle a vécu, cette société à la fois héroïque et galante, passionnée pour toutes les gloires, riche en admirables caractères et en talens merveilleux, et qui devait laisser un souvenir ineffaçable dans la politique et dans la guerre, dans la religion et dans la philosophie, dans l'éloquence et dans la poésie, dans toutes les sciences et dans tous les arts.

Deux fois Mlle de Scudéry a entrepris de peindre la société de son temps sous des noms étrangers : la première fois dans *le Grand Cyrus*, la seconde dans *Clélie*.

Ces deux romans sont évidemment de la même famille, mais ils diffèrent encore plus qu'ils ne se ressemblent. Le *Cyrus*, malgré des défauts que nous ne dissimulerons pas, est encore le modèle du genre : la *Clélie* en est l'excès et l'abus. Le *Cyrus* avait répandu le goût du roman historique au-delà de la juste mesure, comme il arrive toujours; la *Clélie* l'a décrié et l'a fait périr dans le ridicule.

Un vice essentiel gâte la *Clélie* jusqu'en ses meilleures parties : la scène du roman est à Rome; les héros et les héroïnes en sont des Romains et des Romaines que tout lecteur instruit connaît, et auxquels l'histoire donne des caractères déterminés, devenus des types qu'il n'est pas possible de changer sans faire violence à toutes les habitudes et pour ainsi dire à tous les préjugés de la mémoire et

(1) Voyez aussi les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. VI, p. 44-49.
(2) *La Jeunesse de madame de Longueville*, ch. III.

de l'imagination. Brutus, Collatin, Tarquin, son fils Aruns, Porsenna, Mutius, Horatius Coclès, aussi bien que Lucrèce, Tullie et Clélie, sont des personnages sur qui le romancier n'a aucun droit. Sous ces noms-là, mettre des seigneurs et des dames du XVIIe siècle, avec leurs goûts et leurs mœurs, est une entreprise radicalement extravagante où le roman et l'histoire ne se rencontrent que pour se combattre. Si l'auteur respecte un peu l'histoire, il manque son véritable objet, qui est de peindre les mœurs et les personnages de son siècle; et pour peu qu'il suive son dessein et s'abandonne à son génie, il blesse l'histoire de la façon la plus outrageuse, et le bon sens révolté s'écrie avec Boileau :

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
> L'air et l'esprit françois à l'antique Italie,
> Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
> Peindre Brutus galant et Caton (1) dameret.

Rien de semblable dans le *Cyrus*. L'histoire n'éclaire pas les profondes ténèbres des temps reculés où brille la gloire solitaire de Cyrus. Nous ne savons rien de la société et des mœurs de la Perse, de la Médie, de la Cappadoce, ni des cours de Babylone, d'Ecbatane et de Sardes; nous savons seulement qu'il y avait déjà de la richesse, du luxe, des arts et une civilisation assez avancée : on peut donc sans trop d'invraisemblance y supposer des mœurs élégantes plus ou moins semblables aux nôtres. Nous ignorons jusqu'aux noms des lieutenans de Cyrus, de ses amis et de ses adversaires; la fiction peut donc s'y jouer impunément. Avons-nous la moindre connaissance du caractère de Mandane? Cyrus lui-même, qu'en savons-nous? Ce que nous en disent la Bible et Hérodote, c'est-à-dire fort peu de chose. *La Cyropédie* de Xénophon est un roman qui en permet et en appelle d'autres. Le poète ne rencontre ici aucune connaissance certaine et répandue, aucun préjugé qui résiste et s'oppose à ses inventions. La seule idée que l'histoire attache au nom de Cyrus est celle d'un conquérant plein d'audace et de génie. Tout le reste est d'une incertitude très favorable à la liberté de l'art. Aussi Mlle de Scudéry a très bien pu mettre des grandes dames françaises parmi celles qui faisaient l'ornement des cours opulentes de l'Orient, des généraux français à la tête des armées de Cyrus ou de ses ennemis; elle a pu surtout représenter ces jeunes guerriers aussi galans que braves parce que l'amour est de la jeunesse de tous les lieux et de tous les temps, et comme il devait y avoir là aussi de la politesse et le goût des commerces délicats, on ne voit pas qu'on offensât beaucoup

(1) Boileau a mis là Caton pour la charge, car il n'y a pas de Caton dans *Clélie* au temps de Tarquin; mais qu'importe au satirique?

l'histoire ou la vraisemblance en introduisant dans les compagnies d'élite, filles du loisir et de la richesse, des beaux-esprits tels que ceux de la cour de Louis XIII et de la régence. L'obscure antiquité est le lieu naturel des fictions : rien n'empêchait d'y placer l'épopée de la société française et l'image transfigurée du XVIIe siècle.

Ajoutons que dans la *Clélie* Mlle de Scudéry, au lieu de peindre la haute société contemporaine, s'est particulièrement attachée à décrire sa propre société, c'est-à-dire une société inférieure et bourgeoise, incessamment occupée de petite galanterie, de petite poésie, de petit bel-esprit, toutes choses bien difficiles à transporter à Rome au temps de Brutus et de Tarquin. Loin de là, dans le *Cyrus,* toutes les parties de la société française, comme nous l'avons dit, revivent dans la mesure de leur importance, ce qui fait qu'après tout ce sont au moins d'illustres Français qui occupent les premières places, excitent et soutiennent l'attention et l'intérêt.

De ces différences fondamentales naissent de bien autres différences. Il y a déjà plus de fadeur qu'il n'en faudrait dans le *Cyrus,* mais dans la *Clélie* la fadeur est partout et passe toute mesure; c'est là que *jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement,* comme pour faire un absolu contraste avec les noms sévères des personnages romains. L'analyse des sentimens, et particulièrement du plus délicat, du plus ondoyant, du plus indéfinissable de tous, mène par une pente naturelle à une métaphysique un peu quintessenciée dont on a un assez fort avant-goût dans le *Cyrus;* la *Clélie* pousse cette métaphysique à des subtilités inouies qui composent une sorte de scolastique amoureuse. On y disserte à perte de vue sur toutes les nuances de l'amour, depuis la première impression de plaisir désintéressé que fait naître la vue de la beauté jusqu'aux dernières extrémités de la passion, et on y trace cette fameuse carte du Tendre où sont marqués le lac d'Indifférence, le bourg du Respect, les villages de Billet-Doux, de Billet-Galant, de Jolis-Vers, de Complaisance, de Soumissions, de Petits-Soins, d'Assiduité, d'Empressement, de Sensibilité, jusqu'à la ville du Tendre, sur le fleuve de l'Inclination, tout à côté de la Mer-Dangereuse. Le *Cyrus* abonde sans doute en analyses sentimentales, comme plus d'une tragédie de Corneille, mais sans tomber jamais dans ces divisions et ces subdivisions à l'infini. En un mot, la Clélie appartient déjà à l'école de ces précieuses que Molière n'a cessé de poursuivre depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière, et le Cyrus, tout en inclinant un peu trop vers cette école, relève des précieuses illustres que Molière faisait profession de respecter. La Clélie se ressent des sociétés du Marais et des fameux *Samedi;* le Cyrus sort de l'hôtel de Rambouillet (1).

(1) Sur l'hôtel de Rambouillet, les sociétés du Marais et les *Samedi,* voyez *Madame de Sablé,* ch. II.

Malheureusement un grand défaut est commun aux deux ouvrages : ce défaut est la longueur, la prolixité, la diffusion. Ménage a beau dire que ceux qui blâment la longueur des romans de Mlle de Scudéry ne voient pas que ces romans sont de véritables poèmes épiques, chargés, à la façon de Virgile et d'Homère, d'épisodes et d'incidens qui en reculent le dénoûment (1). N'en déplaise au savant critique, les épisodes de l'*Énéide* et surtout de l'*Iliade* se lient intimement à l'action générale, l'accroissent et l'agrandissent, augmentent l'intérêt et servent au dénoûment, tandis que les épisodes du *Cyrus*, trop nombreux et enchevêtrés les uns dans les autres, rompent à tout moment le cours du récit et font oublier le sujet fondamental. Pour nous du moins, notre mémoire n'est pas assez forte pour porter un pareil poids, et nous n'avons pu venir à bout d'embrasser l'ensemble et les diverses parties de cet immense roman qu'à l'aide d'analyses et d'extraits multipliés, et grâce à tout un travail que le lecteur ne se doit pas imposer. Et la longueur n'est pas seulement dans le récit et dans l'infinie multitude des histoires qui le divisent sans cesse; elle est partout, dans les descriptions de lieux, dans les réflexions, surtout dans les conversations, qui, avec les portraits, forment, à nos yeux, le plus grand agrément du *Cyrus*, le trait le plus caractéristique du talent de Mlle de Scudéry.

Confessons-le : nous avons l'âme un peu faible à l'endroit des conversations du *Cyrus*. Oui, nous les aimons, parce qu'avec infiniment d'esprit il y a bien de la délicatesse, et des trésors de fines observations, toujours agréablement exprimées, sur tous les sentimens du cœur, surtout du cœur féminin, comme aussi sur la société, les rangs, les devoirs, les vertus, les caractères; nous les aimons encore parce qu'elles nous donnent une heureuse idée des conversations du temps, telles qu'elles avaient lieu dans les bonnes compagnies d'alors, aristocratiques ou même bourgeoises, sans être communes; nous les aimons enfin parce qu'elles nous sont une vivante image de cette passion de la conversation, éteinte aujourd'hui avec tant d'autres nobles passions, mais qui faisait autrefois le charme de la société française, et qui s'y est longtemps soutenue. Le génie de Mlle de Scudéry était pour la conversation, et l'on peut dire que ses *Conversations*, ses *Nouvelles Conversations*, ses *Conversations morales*, ses *Entretiens sur toute espèce de sujets* (2), sont autant de petits chefs-d'œuvre de politesse et de bon goût, qui placent très haut leur auteur dans la littérature féminine du

(1) *Ménagiana*, édit. de 1705, t. II, p. 9 et suiv.

(2) Mlle de Scudéry les a réunis de 1680 à 1692 en dix charmans petits volumes in-12, admirablement imprimés, qu'on peut offrir à une jeune femme comme une suite de sermons laïques en quelque sorte, une véritable école de morale séculière tirée de l'expérience de la meilleure compagnie.

XVIIe siècle, et, selon nous, immédiatement après Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. Malheureusement ces conversations si aimables traînent souvent, il faut en convenir, en une longueur un peu fatigante, et celles du *Cyrus* demanderaient qu'une main amie en retranchât les redites et les mille petites inutilités, inévitables dans le commerce ordinaire, et qui même en font le naturel et la grâce, mais qui, transportées dans un livre, ne produisent plus le même effet, l'œil, dit le poète, étant bien moins indulgent que l'oreille. L'art de parler sert beaucoup à l'art d'écrire, mais ce sont deux arts différens; et pour atteindre la perfection de la conversation écrite, il faudrait joindre, quand on tient la plume, à l'allure naturelle et libre, à l'heureux abandon de la parole, une réflexion prompte et sûre, capable de surveiller l'inspiration sans la gêner, et d'en émonder légèrement le luxe en en conservant l'aisance, la fraîcheur, la fécondité. Cet art merveilleux n'a été donné à aucun moderne, pas même à Malebranche. Enfans du moyen âge et de la scolastique, nous dissertons, nous ne causons pas, j'entends la plume à la main. Seul, au printemps de la civilisation antique et dans la fleur du génie grec, Platon, entre Aristophane et Phidias, a dérobé ce secret à la Muse, et il l'a emporté avec lui.

Mais hâtons-nous de marquer nettement dans le *Cyrus* ce qu'on doit sacrifier absolument et sans retour, et ce qu'on peut essayer de disputer à l'oubli. Il y faut distinguer les aventures et les portraits. Cette distinction est fondamentale. Dès qu'on la perd de vue, tout l'intérêt vrai du *Cyrus* échappe. En effet, les aventures et tout ce qui fait la trame du roman sont des fictions fort médiocres, qui n'ont jamais dû amuser beaucoup les contemporains, et qui sont aujourd'hui, à bien peu d'exceptions près, sans le moindre intérêt pour nous. Il en est tout autrement des portraits : ils méritent encore la plus sérieuse attention à un double titre, et par leur valeur propre, et par leur importance historique. La touche en est à la fois vraie et fine. Rien de général et de vague; on sent bien que ce ne sont pas là des types imaginaires inventés à plaisir; une multitude de nuances, marquées et développées avec un art souple et délicat, disent assez que ces copies si naturelles ont été prises sur le vif. Sans doute ce n'est pas le puissant et brillant pinceau de Titien ou de Van-Dyck, mais c'est presque toujours le crayon fidèle et agréable des Demoustier, appliqué aux figures les plus gracieuses ou les plus héroïques du XVIIe siècle.

Cette distinction du récit et des portraits sort de toutes parts d'une lecture attentive du *Cyrus*. Elle est si vraie que ce n'est pas nous qui l'avons découverte : elle a frappé d'abord un contemporain de Mlle de Scudéry, homme d'esprit, mais d'une humeur cynique à la fois et atrabilaire, qui semble avoir pris à tâche de peindre

en laid son siècle, comme la bonne et honnête Mlle de Scudéry l'a peut-être peint un peu trop en beau. Tallemant des Réaux a dit le premier : « Il ne faut chercher dans le *Cyrus* que le caractère des personnes, leurs actions n'y sont pas (1). » Ainsi la vie privée des personnages mis en scène était dérobée à des regards profanes, et leurs portraits seuls, d'ordinaire un peu flattés, étaient exposés à la lumière. Il n'est donc pas étonnant que particulièrement les femmes fussent fort aises et briguassent même l'honneur d'avoir une place dans le roman de Mlle de Scudéry; mais il n'était pas facile de les satisfaire sur tous les points : elles étaient mécontentes, l'une de ce trait-ci, l'autre de celui-là, attestant par leurs plaintes mêmes que l'aimable peintre n'avait pas sacrifié la vérité au désir de plaire, et que ses portraits étaient ressemblans, puisqu'on s'y reconnaissait fort bien, sans s'y trouver tout à fait comme on l'aurait désiré (2).

Quelque temps la fidélité des peintures suffit à trahir les originaux aux yeux des contemporains. Tallemant en désigne plusieurs. Quinze ans déjà passés, Mme de Sévigné, écrivant en 1671 à sa fille, gouvernante de Provence, lui parle d'une dame de Marseille, encore fort agréable, mais autrefois très brillante, et qui fut, dit-elle, l'héroïne de la plus jolie histoire du *Cyrus* (3). Cependant de bonne heure le besoin d'une clé se fit sentir. On en fit une, Tallemant l'atteste; mais elle se perdit, ou du moins on ne suit plus sa trace vers la fin du siècle, quand précisément elle devenait indispensable, car l'oubli va vite dans la famille des hommes : les petits-fils ont peine à reconnaître les images de leurs aïeux; les générations se pressent et se précipitent, chacune occupée d'elle-même, étrangère et indifférente à celle qui l'a précédée. Quelques grandes figures surnagent, que la gloire rend toujours présentes; les autres s'en vont au néant, et les portraits qui en subsistent, s'ils ne sont accompagnés d'une inscription prévoyante, deviennent bientôt d'indéchiffrables hiéroglyphes. Combien de fois, tout en sachant déjà que le *Cyrus* était une suite de portraits du XVIIe siècle, et de l'époque même que nous avons le plus étudiée, sommes-nous resté incertain devant les peintures les plus vives, les plus frappantes de Mlle de Scudéry, réduit à des conjectures qui s'élevaient dans notre esprit pour en disparaître aussitôt, se chassant et se détruisant les unes les autres, et nous laissant dans une obscurité profonde, avec le triste sentiment de la misère de nos travaux et du peu que nous savons de cette société hier encore éclatante et radieuse, et déjà tombée dans les ombres de la mort!

Bien sûr cependant qu'il y avait eu autrefois une clé du *Cyrus*,

(1) Tallemant des Réaux, t. V, p. 275.
(2) Tallemant, *ibid.*
(3) Lettre du 13 mai 1671.

nous l'avons cherchée avec l'ardeur et l'opiniâtreté de la passion, et nous avons fini par la découvrir il y a huit ou dix ans. Nous avons rencontré cette clé, si nécessaire et tant désirée, à la bibliothèque de l'Arsenal, à la fin du dernier volume d'un exemplaire du *Cyrus*, sur une feuille ajoutée, du même format, et même imprimée, mais fort incorrectement, et sur de mauvais papier. Tout annonce que cette pièce sort d'une presse particulière, et qu'elle a été exécutée par une main novice. En voici le titre : *Clef de l'Artamène ou le Grand Cyrus. A Paris*, MDCLVII. Comme cette date de 1657 n'est point celle du *Cyrus*, qui parut de 1649 à 1654, il est vraisemblable qu'elle marque l'année de la composition de la clé. L'orthographe est du temps, et plusieurs indices, sur lesquels nous ne voulons pas nous arrêter, autorisent parfaitement cette conjecture.

Possédons-nous la clé même dont parle Tallemant? Nous l'ignorons; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre clé ne peut être de Mlle de Scudéry, car d'une part elle ne dit rien sur des personnages qui jouent un grand rôle dans le *Cyrus*, de l'autre elle donne plusieurs indications qui nous semblent bien douteuses, enfin elle omet des rapprochemens importans et certains. L'auteur n'a suivi aucun ordre; les noms sont mis les uns après les autres, au hasard, et dans une confusion désagréable. Il est à remarquer que c'est surtout pour le monde de la haute aristocratie que la clé fait souvent défaut, tandis qu'elle abonde en renseignemens curieux sur la société d'un ordre inférieur, et que les personnes de cette société y sont mentionnées avec soin et même avec éloge, ce qui semble trahir une main bourgeoise, celle de quelque habitué de ces assemblées un peu subalternes où Mlle de Scudéry régnait en souveraine.

Mais s'il est aisé de critiquer la clé que fournit l'exemplaire de l'Arsenal, il eût été absolument impossible de s'en passer, nous le savons par expérience. Nous-même, nous l'avons quelquefois redressée, et souvent étendue; ceux qui, après nous, seraient tentés de s'engager dans un travail semblable pourront à leur tour ajouter à nos humbles découvertes et porter la lumière dans les parties encore obscures du *Cyrus*. Il ne reste pas moins vrai que la clé tombée entre nos mains est infiniment précieuse. Grâce à elle, on pénètre, on s'oriente dans *le Grand Cyrus*, et ce livre, jusqu'alors insipide et frivole, prend tout à coup un aspect inattendu, un sérieux et vif intérêt. Il ne s'agit plus de la Perse, de la Cappadoce, de l'Arménie, de héros et d'héroïnes fantastiques; il s'agit de la France à la plus belle époque de ses annales, il s'agit de son plus grand capitaine et de ses dignes compagnons, d'une femme illustre, l'idole de son temps, de femmes aimables et spirituelles, la parure de la société française; il s'agit de tant de personnages différens qui, chacun dans son ordre et à son poste, ont honoré et servi la patrie,

d'artistes, de poètes, de gens de lettres qui l'ont aussi servie à leur manière, en l'instruisant et la charmant.

Loin de nous l'esprit fatal du XVIIIe siècle, contempteur du passé et dédaigneux de la France! Rendons justice à tous les autres pays; honorons leur génie, mais gardons le nôtre. Un peuple, une race, c'est un certain génie empreint partout, dans la langue, dans la religion, dans les institutions, dans les mœurs, et qui persiste jusque dans les changemens inévitables que le mouvement des temps entraîne à sa suite. Dès que ce génie s'altère, doute de lui-même, porte ses regards vers un modèle étranger, la nation est en péril : il lui faut, à tout prix, reconquérir la conscience d'elle-même, et pour cela resserrer la chaîne de ses souvenirs, se retremper dans son histoire, et raviver le culte de ses grands hommes, illustres représentans et gardiens fidèles de l'esprit des peuples. Sachons-le bien en effet, individus et nations, c'est notre propre idéal que nous devons poursuivre, car tout autre ne nous convient pas, et nous échappe nécessairement. Si la France veut être grande, en quelque genre que ce soit, qu'elle commence par n'imiter personne, qu'elle demeure elle-même, se résignant à ses défauts tout en s'efforçant de les diminuer, et développant et perfectionnant ses admirables qualités, qu'il lui est aisé de reconnaître toutes vivantes dans son histoire, surtout aux époques où elle a été l'exemple et la lumière du monde.

Pour nous, obscur serviteur de la France, mais qui ressentons pour elle une de ces tendresses passionnées et obstinées qui résistent à toutes les épreuves, nous qui remercions Dieu de nous avoir donné une telle patrie, qui avons foi en elle et dans ses destinées, qui l'honorons et l'aimons chaque jour davantage, à mesure que nous la connaissons mieux, et qui, n'en déplaise à de graves étourdis, ne mettons au-dessus d'elle aucune nation sur la terre (1), nous

(1) Si c'était ici le temps et le lieu, nous demanderions, sans même entrer dans les soixante dernières années si riches et si pleines, et en nous renfermant dans l'ancienne France, nous demanderions en quel pays de l'Europe on trouve de plus dignes magistrats, de plus vertueux citoyens que Jean de La Vacquerie, Michel de Lhôpital, Matthieu Molé, Vauban, Malesherbes; de plus grands hommes d'état que Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, Louis XI, Henri IV et Richelieu; de plus grands capitaines dans un seul et même siècle que Condé, Turenne, Luxembourg, Conti, Catinat, Villars, Vendôme; un plus grand métaphysicien et un plus grand géomètre que Descartes; un plus grand tragique que Corneille, un plus grand comique que Molière, un plus grand fabuliste et un plus grand lyrique à la fois que La Fontaine; de plus grands prosateurs que Froissard, Rabelais, Montaigne, Pascal, Bossuet, Saint-Simon; un publiciste d'un esprit plus vaste et plus sûr que Montesquieu; des peintres de la nature plus savans ou plus touchans que Buffon et Rousseau; une femme de plus de génie que Mme de Sévigné; un homme de plus d'esprit que Voltaire; dans les arts mêmes, de plus grands architectes que ceux de nos vieilles cathédrales, et plus tard Pierre Lescot, Jean Bullant, Philibert Delorme, de Brosse, Le Mercier; un sculpteur plus puissant et plus expressif, après

recherchons particulièrement dans ses annales les temps où nous sentons monter en quelque sorte le flot de la grandeur française, et le génie national se déployer dans son originalité et sa force. Voilà, entre autres motifs, ce qui nous fait détourner les yeux du XVIIIe siècle, où, grâce à d'indignes gouvernemens qu'attendait un châtiment mérité, la France était presque devenue une puissance du second ordre, n'ayant pas produit en tant d'années un seul grand homme d'état ni un grand capitaine; mal conduite au dedans, battue au dehors, réduite à voir sa glorieuse marine, commandée par des hommes tels que Dupleix et Suffren, reculer devant celle de l'Angleterre, l'astre de Pierre le Grand et celui de Frédéric se lever sur nos têtes, toutes les nations du nord de l'Europe croître

Michel-Ange, que Jean Cousin, plus gracieux que Goujon, Pilon ou Sarazin; un peintre plus philosophe, d'une conception et d'une composition plus profonde que Poussin, ou plus pathétique que Lesueur, ou plus habile paysagiste que Claude; un peuple enfin qui en tout temps et en tout genre ait été et soit encore un plus admirable instrument entre les mains du génie, plus amoureux et plus capable des grandes choses, plus docile à qui sait le conduire, plus dévoué lorsqu'il sent qu'on l'aime, plus énergique à la fois et plus souple, et, quand on le croit écrasé sous la tempête, se relevant le lendemain aussi fort que jamais; peuple léger en apparence parce qu'il est aimable et humain, et qui a accompli les trois plus grandes entreprises des temps modernes : la constitution du moyen âge sous Charlemagne, la conversion de la monarchie féodale en une monarchie administrative, et ce que d'un bout du monde à l'autre on appelle la révolution française. Le problème de la liberté politique n'est pas encore résolu, il est vrai; mais le problème tout autrement important de la liberté civile l'est depuis cinquante années pleinement et irrévocablement. Des flancs de la révolution de 1789 est sortie une société telle que l'œil des hommes n'en avait point encore vue, à la fois monarchique et démocratique, fondée sur l'égalité de tous devant la loi, avec une hiérarchie puissante, création originale et magnifique de l'esprit français destinée à faire le tour du monde, selon la parole prophétique de Mirabeau, et que chaque jour sous nos yeux l'Europe entière nous emprunte. Non : deux millions de nos frères ne sont pas morts en vain sur les champs de bataille de la révolution, car le vrai but de cette révolution est atteint. Reste une grande tâche, entièrement différente de la première, celle de l'établissement de la liberté politique : ce sera l'œuvre de notre siècle. Elle exige de longs tâtonnemens et des expériences douloureuses. Pour y réussir, la première, l'impérieuse condition est de laisser là toute imitation, soit de l'antiquité, fort belle assurément, mais qui n'a rien à démêler avec nous, soit même de l'Angleterre, qui a son génie à part qu'elle a mis dans ses institutions, et dont l'ardent et profond patriotisme doit seul nous faire envie, soit surtout de l'Amérique, qui, éclose hier au bord de l'Océan, dispersée en d'immenses déserts, ne sachant pas où elle va, s'abandonne à ses instincts aventureux, et se joue encore impunément du temps et de l'espace. Nous, vieille nation rajeunie et retrempée par la révolution française, entourés de toutes parts de puissans voisins qui nous admirent, nous redoutent et nous surveillent, nous avons une situation et une destinée particulières : il nous faut donc rechercher de sang-froid le régime politique que réclament et comportent nos vrais besoins, notre propre caractère, nos qualités et nos défauts, le génie enfin de notre race, tel qu'il reluit dans notre histoire. Le régime constitutionnel est, nous en sommes convaincu, le besoin et le vœu de la France; mais il admet bien des combinaisons et des formes diverses : l'erreur est de le voir dans un type unique, et dans un type étranger.

et grandir, et nous descendre! Voilà au contraire ce qui nous attache à cette période si différente de notre histoire qui commence à l'avénement de Henri IV et se prolonge jusqu'au règne tout personnel de Louis XIV, que marquent successivement le triste mariage du roi avec Mme Scarron, la révocation de l'édit de Nantes, l'adoption des Stuarts et les déplorables guerres de la succession d'Espagne, à travers un siècle entier de grande politique, où nous voyons avec un orgueil bien légitime des guerres sagement conçues, fortement conduites, couronnées par d'éclatans et utiles triomphes; le traité de Westphalie et celui des Pyrénées portant nos frontières au Rhin, aux Pyrénées et aux Alpes; un gouvernement ferme et résolu travaillant sans relâche à transformer une monarchie féodale en une royauté populaire, et, sans détruire une aristocratie nécessaire et sans cesse renouvelée, préparant de toutes parts l'empire de l'égalité civile; une juste tolérance religieuse, exercée par des princes mêmes de l'église et des cardinaux hommes d'état, distribuant avec discernement les plus hautes charges, les titres de duc et les bâtons de maréchal aux protestans comme aux catholiques, quand la gloire les désignait au choix du monarque (1); l'augmentation toujours croissante de la marine, de l'industrie, du commerce, encouragés et soutenus sans vain système et sans autre objet que l'intérêt du pays; enfin ce long et continuel épanouissement de grands hommes en tout genre, qui faisaient de la France l'école de l'Europe. Nous l'avons dit ailleurs : dans un grand siècle, tout est grand (2); tout nous intéresse donc en cette grande époque, les choses et les hommes, les femmes aussi, et jusqu'aux détails de la société et des mœurs. Tel est le sentiment qui de bonne heure a tourné nos regards vers le XVIIe siècle, où se rencontrent ensemble les sujets habituels de notre admiration et de nos travaux, Descartes, Corneille et Poussin, à côté de Henri IV, de Richelieu et de Mazarin; Mlle de La Fayette, Mme de Hautefort, Mme de Sévigné, Mme de Longueville avec Condé et Turenne, Pascal et Bossuet. Et c'est ce même sentiment qui, maintenant que nous sommes en possession de la clé du *Cyrus*, nous portera peut-être un jour à nous servir d'un roman pour illustrer l'histoire, et continuer, par un chemin assez nouveau, nos vieilles études sur un siècle cher à notre patriotisme.

V. COUSIN.

(1) Par exemple, en 1644, sur neuf ou dix maréchaux, il y avait cinq protestans, La Force, Châtillon, Turenne, Gassion, Rantzau.

(2) *Jacqueline Pascal, premières études sur la société et les femmes illustres du dix-septième siècle*, introduction, p. 1

LE

THÉATRE LITTÉRAIRE

LA JEUNESSE,
comédie en cinq actes et en vers, par M. Émile Augier.

Avant d'entrer dans l'examen de *la Jeunesse*, j'éprouve le désir d'exposer en manière de préface quelques considérations sur la carrière littéraire de l'auteur, et sur la direction qu'il a jusqu'à présent imprimée à son talent. Ce ne sont point des conseils, mais de simples observations que je veux soumettre au nouvel académicien, en le priant de ne voir dans toutes mes paroles que l'expression de la sympathie que m'inspire un talent très littéraire. Après beaucoup de tâtonnemens accompagnés de quelques faux pas, après beaucoup de recherches ingénieuses et de trop nombreuses concessions au faux goût du jour et à un système littéraire rétrograde, M. Augier semble vouloir enfin entrer dans la voie qu'il aurait dû suivre dès ses débuts. Si nous étions sûr qu'il y marchera résolûment, nous supprimerions volontiers nos observations; mais comme il nous semble remarquer encore certaines hésitations dans l'allure du poète, il est à craindre qu'il ne rebrousse chemin, s'il n'est encouragé à marcher en avant. C'est pourquoi nous lui disons immédiatement : Ne retournez pas en arrière; lorsque vous serez tenté du démon de l'art de convention et de la poésie artificielle, souvenez-vous du quatrième acte de *la Jeunesse*. Allez, au nom de ce quatrième acte tous vos péchés vous sont remis.

Selon le philosophe grec, le premier axiome de la sagesse était de se connaître soi-même. Cet axiome a des applications ailleurs qu'en

morale et en philosophie : il en a de très importantes dans la littérature et dans les arts. Se connaître soi-même n'est pas seulement le commencement de la sagesse et le principe de toute vertu, c'est aussi le commencement de toute intelligence et le principe de tout talent. Le premier devoir de l'artiste ou du poète est de découvrir la force particulière que la nature a mise en lui; son second devoir est de ne pas laisser cette force oisive, pour courir après des qualités qu'il ne possède pas et qu'il ne possédera peut-être jamais. Ni l'un ni l'autre de ces devoirs n'est facile à exécuter. Il n'est pas toujours aisé de découvrir la force originale qui est en nous, surtout dans une époque de civilisation vieillie et compliquée comme la nôtre, où la spontanéité de nos instincts est comprimée par mille tyrannies artificielles. Notre éducation, nos préjugés, le milieu social dans lequel nous vivons, les modes et les engouemens dont nous subissons l'influence, le despotisme de la tradition, les souvenirs de nos innombrables lectures, concourent à dérober à nos poursuites cette force si mystérieuse déjà et si bien cachée. Il faut un singulier courage pour oser tenter la conquête de notre originalité; il en faut un plus grand encore pour nous contenter d'être ce que nous sommes et pour ne rien désirer au-delà. Une fois qu'il a découvert son originalité et trouvé sa voie, l'artiste a besoin d'une très rare modestie pour n'être pas tenté de mentir à sa nature et de franchir les limites qui lui ont été imposées. Ce ne sont pas les qualités qu'il possède qui lui semblent désirables, mais celles qu'il ne possède pas. On a beaucoup parlé en tout temps de l'ingratitude des fils qui désavouent leurs pères, et de la vanité des gens qui se parent de titres qu'ils n'ont pas; mais la critique a-t-elle jamais assez flétri l'ingratitude des artistes envers la nature et la lâcheté qui les empêche de se montrer tels qu'ils sont?

Non-seulement cette ingratitude et cette lâcheté ne sont pas punies, mais elles sont encouragées par la critique et par le public. Il existe chez le peuple français une disposition d'esprit qui n'existe chez aucune autre nation. Le peuple français, qui depuis tantôt deux siècles et demi est atteint de très grandes infirmités littéraires, du mal de la phrase par exemple et de la littérature pompeuse, est toujours disposé à réclamer du poète autre chose que ce qu'il sait et ce qu'il peut faire. Notre public, qui est resté très classique et très académique malgré tous les efforts des romantiques, croit à la distinction des genres. Il ne juge pas des œuvres d'art d'après leur excellence, mais d'après le genre auquel elles appartiennent. Il dénigre volontiers ce qui l'amuse et exalte ce qui l'ennuie. Il classera volontiers *Gil Blas* ou *Manon Lescaut* par exemple dans la littérature secondaire, mais en revanche il accordera toute son admira-

tion aux illisibles tragédies de Voltaire. Ne lui demandez pas si l'œuvre sur laquelle il doit se prononcer est bonne ou mauvaise; l'étiquette de l'œuvre lui suffit : le roman, genre secondaire, la tragédie, genre sérieux, et tout est dit. Il sera toujours plus honorable chez nous d'avoir fait une mauvaise tragédie que d'avoir fait un conte admirable; *Zaïre* éclipsera toujours *Candide,* et M. Ponsard aura toute la popularité à laquelle n'atteindra jamais M. Mérimée. Il en est ainsi dans tous les autres arts. Un peintre d'animaux, si habile qu'il soit, ne passera jamais pour un grand artiste; mais si quelque pauvre diable, sans imagination et sans génie, s'avise de barbouiller de ridicules tableaux de sainteté ou de maussades tableaux d'histoire, le public lui sait le meilleur gré de ses impuissantes aspirations. Cette singulière méthode de juger les œuvres de l'esprit pourrait, je le sais, être défendue avec succès : on pourrait dire qu'elle a son origine dans un sentiment très élevé, l'amour des choses nobles et sérieuses; mais on pourrait répondre aussi qu'elle gêne la liberté de l'esprit, qu'elle éloigne le talent de la vérité et de la nature, et qu'elle n'est après tout qu'un reste de l'ancien régime qui a survécu à toutes nos révolutions, et dont il serait temps enfin de nous débarrasser. Cette méthode de jugement, cette distinction tranchée entre les genres littéraires, cette habitude de classer les œuvres, non d'après leur valeur, mais d'après leur étiquette, viennent en droite ligne d'une époque à jamais glorieuse, mais qui, malgré toutes ses gloires, a été et sera longtemps encore funeste à l'intelligence française, je veux dire le siècle de Louis XIV. Ces habitudes d'esprit pouvaient être excellentes pour le public très restreint et très raffiné de cette époque, mais de notre temps elles sont un préjugé, un ridicule et une preuve de mauvais goût. Quand je vois un homme de mon temps admirer une médiocre tragédie, parce que c'est une tragédie, l'idée du *Bourgeois Gentilhomme* se présente aussitôt à mon esprit, et je crois avoir sous les yeux M. Jourdain en personne. Cette détestable manière de juger est donc très défavorable à l'art et à la littérature; elle décourage l'artiste ou le poète, qui, s'effrayant des dédains du public lettré, fait alors tout ce qu'il faut pour fausser sa nature. Désireux d'atteindre à la renommée, il cherche les qualités qui lui manquent, et trouve les défauts qu'il n'avait pas. Il était franc d'allures, il se fait prétentieux; il excellait dans le style familier, il se guinde pour attraper le sublime, qui s'obstine à le fuir. Il gâte son talent, mais il a la gloire d'avoir tenté des assauts dont il est sorti éclopé et invalide pour tout le reste de ses jours. Et le public et la critique, loin de blâmer ses tentatives criminelles, lui en savent bon gré, et l'encouragent à recommencer. La littérature et l'art véritable en souffrent,

mais la *distinction des genres tranchés* et la gloire de la littérature stérile et pompeuse sont sauvées.

Après ces préjugés de l'opinion, la cause qui contribue le plus à fausser la nature des artistes est l'engouement de l'heure présente et de la mode nouvelle. Nous sommes un peuple d'imitateurs et de courtisans. Dès que le succès brille à l'horizon, toute la nation française tombe à genoux et le salue. Là où un Français a sauté, toute la nation française saute à sa suite. Dès qu'une innovation littéraire s'est produite, tout le peuple des artistes marche dans la voie de cette innovation, et cherche à réussir, non plus en innovant, mais en imitant et en répétant. Grâce à cette heureuse disposition, chacun se dispense de chercher son originalité et étouffe à plaisir les facultés dont la nature l'avait doué. Tel qui était né pour faire des sonnets fait des drames, parce que la vogue du moment est au drame; tel qui était né pour faire des comédies s'essouffle à faire des odes, parce que la vogue du moment est à la poésie lyrique. Incalculable est la somme de talent que chaque génération gaspille ainsi en pure perte. Il fut un temps en France où tout le monde faisait des tragédies : il fallait avoir produit au moins une tragédie pour avoir droit d'entrée dans la littérature; quiconque n'avait pas commis un de ces crimes contre la nature et le bon sens était tenu pour un médiocre esprit et presque pour un malhonnête homme. Sous la restauration, quelques hommes de génie donnent à la France une certaine poésie qui lui avait toujours manqué, la poésie du pur sentiment et de l'émotion individuelle; tous les poètes, grands et petits, se mettent à rêver au clair de lune, à faire l'amour en nacelle et à verser des flots de rimes lamentables et mélancoliques. Puis vient le tour du drame romantique; tous les théâtres sont alors encombrés d'œuvres insensées, et toute la littérature se prend à rêver meurtres, viols, incestes, coupes empoisonnées, arquebuses à rouet, tapage forcené et quadruple galimatias. Enfin, un jour que la France était sous un astre néfaste, une certaine *Lucrèce* vint au monde; il n'en fallut pas davantage pour déterminer une réaction de déraisonnable bon sens, plus fatale à la littérature que les extravagances des années précédentes. A partir de ce moment, une averse de tragédies grecques et romaines, de contrefaçons de l'antique, est venue pleuvoir comme une douche intempestive sur l'imagination du public, qui en grelotte encore, et qui, pour dissiper cette humidité malsaine, s'est mis à avaler avec empressement tous les alcools réalistes qu'on a bien voulu lui présenter. Que voulez-vous? ce pauvre public avait eu si froid dans les catacombes pleines de moisissures où on l'avait fait séjourner. Mais cette nouvelle réaction n'est pas moins curieuse que la précédente. Deux ou trois jeunes gens, ennemis de la tragé-

die, et trop tard venus pour avoir partagé les folies romantiques, s'avisent un jour de mettre dans le roman et sur la scène les petites misères de leur jeunesse et la vie de bohême que la nécessité les avait pendant un temps contraints de mener. Ils ont réussi; aussitôt le troupeau des imitateurs s'est précipité à leur suite. D'ici à peu de temps, nos nouveaux romanciers auront donc énuméré, compté et décrit toutes les marmites ébréchées qui peuvent se rencontrer dans les loges de portiers parisiens. Maintenant étonnez-vous que la France soit le pays de l'art de convention et la patrie de Campistron, de M. Bouchardy et de M. Barrière!

Je n'ai jamais pu lire ou voir représenter une des pièces de M. Émile Augier sans que ces réflexions se présentassent à mon esprit. Bon gré, mal gré, je me posais toutes ces questions. — A-t-il fait tout ce qu'il devait faire pour découvrir son originalité? N'a-t-il pas peur de se montrer tel qu'il est, et ne travaille-t-il pas de son mieux à fausser sa nature? Telle scène n'est-elle pas une concession au faux goût du jour ou à la morale en vogue pour le quart-d'heure? S'il ne montre pas plus de hardiesse, n'est-ce pas qu'il a peur de compromettre son succès, et s'il obéit à telle réaction à la mode, est-ce librement, de son plein gré, ou n'est-ce pas plutôt pour se laisser porter à la renommée par le facile courant de l'opinion? Je ne sais si M. Augier a négligé de chercher son originalité, ou si cette originalité lui a fait peur, et s'il l'a réprimée par prudence ou timidité; mais ses écrits expriment assez bien l'hésitation d'un homme qui voudrait paraître autre qu'il n'est, et dont la nature véritable se trahit en dépit de ses efforts. A côté d'une tirade franche et vigoureuse se dresse une tirade pleine de prétention poétique; des mièvreries sentimentales usurpent tout à coup la place du langage familier, dans lequel l'auteur excelle cependant; le faux et l'artificiel se mêlent au naturel et au simple; on sent que le poète s'épuise en labeurs malheureux pour fausser une nature richement douée et gâter un talent réel. Soit que, faute de s'être interrogé, il ne connaisse pas sa force véritable, soit qu'il obéisse à ce mauvais génie qui nous souffle à l'oreille que les qualités d'autrui sont préférables aux nôtres, M. Augier semble faire tout au monde pour éviter d'être ce qu'il est. Il possède les dons les plus heureux, et il s'applique depuis quinze ans à leur faire produire des fruits et des fleurs dont le germe n'est pas en eux. Ainsi il sait plaisanter, et il a l'esprit naturellement railleur; mais le trait comique, qu'il sait lancer à merveille, ne lui suffit pas, il faut qu'il l'aiguise, qu'il l'amincisse, qu'il le tourne en pointe. Le trait était primitivement vigoureux, il croit mieux faire en le rendant ingénieux. Sa qualité dominante est la gaieté, une gaieté franche et de bon aloi; dans tel passage, on salue volontiers en lui un arrière-

petit-fils de Regnard, sinon de Molière, et le voilà qui tombe dans les *concetti* et le marivaudage quintessencié. Le langage qui conviendrait à son esprit judicieux et sain est un langage cru et même un peu cynique : craignant sans doute d'effaroucher, M. Augier s'efforce au contraire d'être gracieusement coquet, et je dirais volontiers *gentil;* on dirait à certains momens Figaro qui prend les airs et le langage de Chérubin. Il excelle, quand il le veut, et il le veut trop rarement, dans le style simple et familier; mais la simplicité toute nue semble lui déplaire, il faut en quelque sorte qu'il orne cette nudité, qu'il la fasse parée, pimpante, provocante. C'est là le plus grand défaut de M. Augier; qu'il nous permette de le lui dire en toute sincérité, il faut être un plus grand poète qu'il ne l'est pour oser orner la simplicité. Quand Shakspeare, par exemple, décore quelqu'une de ses grandes pensées de tout le luxe de ses métaphores et de ses images, cette pensée ne cesse pas d'être simple pour être parée, et elle se dresse devant nous comme une jeune sauvagesse dont la beauté nue resplendit encore davantage sous le reflet brillant de ses colliers et de ses bracelets. Au contraire, lorsque M. Augier, au lieu de nous présenter avec candeur ses pensées toutes nues, vient les parer de quelque modeste image, ou de quelque ingénieuse épithète, je trouve ces ornemens déplacés, parce qu'ils sont trop mesquins. Ce n'est plus la sauvagesse dont je parlais tout à l'heure, c'est tout au plus une agréable bourgeoise en déshabillé, qui étale sous mes yeux quelques pauvres bijoux achetés l'un après l'autre avec les économies de son ménage.

Vraiment M. Augier se fait tort et ne s'estime pas ce qu'il vaut. Qu'il ait donc plus de confiance en lui-même, qu'il ne dédaigne pas autant qu'il le fait les dons qu'il a reçus. Pour moi, quand je lis M. Augier, il me donne l'idée d'un talent plus robuste que celui que ses œuvres révèlent. La nature du poète me paraît bien supérieure à ses productions. Je découvre à cette lecture un autre poète que celui que nous connaissons, un poète qui s'est coupé les ailes et qui n'a pas pu prendre encore son essor, mais que nous saluerons un jour peut-être, si le poète ne s'impose pas quelque nouvelle mutilation, car ses ailes repoussent, et *la Jeunesse* en est la preuve. Que M. Augier se débarrasse donc de tous ces oripeaux qui gênent son allure, de ces contraintes qui gênent sa franchise, de cette timidité qui paralyse son talent! Quelle est donc cette nature que nous croyons découvrir en lui, et qu'il comprime autant qu'il le peut? Il fut un temps où l'on aurait plu sans doute à M. Augier en lui disant qu'il était un néo-grec ou un néo-latin; on lui plairait encore aujourd'hui sans doute en lui disant qu'il est le champion du bon sens contre les folies de l'école romantique. M. Augier n'est rien de tout cela. On le

disait récemment avec beaucoup de justesse, M. Augier est un Gaulois. Oui, M. Augier, quoi qu'il fasse, a essentiellement un tempérament de Gaulois. Il possède tout le mélange de qualités et de défauts que ce mot exprime. Il a plus d'esprit que d'imagination, plus de netteté et de bon sens que de profondeur, plus de gaieté que de grâce, plus de bonne humeur que de rêverie. C'est une nature saine, franche, tournée à la raillerie et à la satire, capable d'invention dans le comique, et à laquelle la crudité et même le cynisme du langage ne répugnent pas. C'est une nature facile, capable d'abandon et d'aimable négligence, aisément heureuse et très propre à communiquer son contentement. Ou je me trompe fort, ou pour M. Augier le ciel n'a jamais de nuage, et la vie n'a que des horizons heureux. Voilà M. Augier tel que je me plais à l'imaginer. — Mais, pourrait-on me répondre, ce n'est pas là le poète tout entier. Et le charme étudié de sa diction, et ce frais sentiment de la nature qui se laisse apercevoir çà et là dans ses œuvres comme un coin de paysage vu d'une lucarne, et ces recherches de grâce rêveuse, et ce lyrisme modéré qu'il essaie d'introduire dans le dialogue et de mêler au style familier? — Artifices tout cela! efforts laborieux que j'ose ne pas trouver toujours méritoires! Dans ses recherches du lyrisme, de la mélancolie ou de la rêverie, M. Augier me fait toujours songer au merle, l'oiseau moqueur, s'essayant à chanter les chansons du rossignol. Que M. Augier ne prenne pas dans un mauvais sens cette comparaison, car le merle est dans son genre un excellent musicien, et certainement s'il essayait de siffler des airs qui ne vont pas à sa voix, il rencontrerait malgré tout de bien jolies notes. C'est aussi ce qui arrive à M. Augier.

Ainsi M. Augier craint d'être lui-même, et il n'est pas parvenu encore à dégager complétement son originalité. Il a nui en outre à son talent en se rendant coupable d'un délit que je lui reprocherai très vivement. Au lieu de chercher à être lui-même et de parler librement en son propre nom, il a consenti à se faire l'interprète d'une certaine opinion littéraire, et il s'est engagé dès le premier jour dans les rangs de cette réaction déplorable qui s'est appelée l'école du bon sens. Il a suivi le courant de l'opinion publique, alors que rien ne l'obligeait à le suivre. Certes, au moment où il écrivait *la Ciguë*, il s'inquiétait probablement peu de savoir s'il faisait ou non œuvre de réaction. Il obéissait librement à un poétique caprice qui s'était présenté à son imagination. Il débutait, comme on débute toujours, un peu au hasard, avec l'esprit aventureux de la jeunesse, sans se douter qu'il allait bientôt être compté parmi les champions du bon sens, de la morale et des sentimens bourgeois. *La Ciguë* est une œuvre faite sans aucune préoccupation d'école et de système.

Qu'y avait-il de commun, je le demande, entre la morale et cette charmante fantaisie, qu'animait d'un bout à l'autre un souffle de poétique libertinage? Mais *la Ciguë*, par malheur, fut représentée à l'époque où l'astre de l'opaque *Lucrèce* venait de se lever à l'horizon; le vent soufflait à la réaction, et M. Augier fut, sans l'avoir cherché, salué dès le premier jour comme un des chefs de l'école qui allait mettre un terme aux saturnales de l'école romantique. Il est juste de dire qu'il y eut là un malentendu; le public, comme il arrive souvent, prit la forme pour le fond et l'expression pour la pensée. Si M. Augier fut salué, dès *la Ciguë,* comme un des futurs vengeurs de la morale et de la littérature honnête, ce ne fut pas à cause des sentimens exprimés, mais à cause de la forme dont ils étaient recouverts. On fut surpris de cette forme tempérée, de ce langage modéré, qui succédaient aux violens styles et aux éclats de voix de l'école romantique. C'en fut assez pour faire nommer M. Augier lieutenant de M. Ponsard, événement fâcheux, et tout au désavantage de M. Augier, car la différence est grande entre ces deux poètes. Depuis cette époque, M. Augier a fait tout ce qu'il a pu pour mériter son titre et gâter un vif, ingénieux et robuste talent. Au lieu de rester fidèle à la vérité et d'observer sincèrement la nature, il s'est mis à prêcher les bonnes mœurs et la morale. Hélas! quelle morale! On a pu voir, le jour où fut représentée *Gabrielle*, jusqu'où peut aller un homme de talent engagé dans une voie fausse, et qui se mêle de choses qui ne le regardent pas. Tout était faux dans cette œuvre malheureuse, depuis le plan de la pièce, où l'unité de temps et de lieu était observée contre toutes les lois du bon sens, jusqu'aux moindres détails du style. On allait de merveille en merveille, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, de ces passions qui trouvaient moyen, en marchant d'un pas si timide, d'arriver, dans l'espace de vingt-quatre heures, jusqu'aux frontières de l'adultère et de l'enlèvement, ou de ces personnages qui avaient des allures si bourgeoises et qui s'exprimaient si prétentieusement. Jamais on n'avait employé un style si fleuri pour dire que la poésie consiste dans la prose. Une seule scène rachetait heureusement ces passions sans tempérament et ces personnages sans intérêt, la scène où Adrienne fait à Gabrielle la confession de ses fautes d'autrefois. Je cherche un mot pour caractériser cette œuvre vraiment excentrique et tout à fait en dehors du bon sens. « La révolution allemande est une vache au galop, » disait un diplomate en parlant des événemens de 1848; vaches au galop, la morale, les passions, la poésie de *Gabrielle !*

Encore un mot sur la fausse direction que M. Augier a donnée à son talent. Il aime la comédie de fantaisie, et c'est même là sa préférence la plus marquée. Tantôt il fait un élégant pastiche grec, *la*

Ciguë; tantôt il essaie de ranimer les masques comiques de l'ancien théâtre, *l'Aventurière;* tantôt enfin il prend pour sujet d'une comédie un gracieux sujet de fabliau ou de conte de fée, *Philiberte.* Il réussit, cela est incontestable, et cependant, qu'il me permette de le lui dire, en dépit du succès obtenu, la comédie de fantaisie n'est pas faite pour lui. Il faut laisser ces choses-là à Shakspeare, ou, pour prendre un nom plus modeste et plus près de nous, à Alfred de Musset. Il faut, pour réussir dans la comédie de fantaisie, un emportement dans la grâce, une verve de rêverie que le poète de *la Ciguë* ne possède pas. Sa nature et son talent le portent au contraire vers l'étude et l'observation de la réalité. La réalité, voilà son vrai domaine, qu'il néglige pour courir après des mirages chimériques. Les scènes excellentes et justement applaudies de ses comédies de fantaisie devraient cependant lui ouvrir les yeux sur la nature de son talent. Prenons *l'Aventurière* par exemple, la plus parfaite, à notre avis, de ses comédies de fantaisie. Quel est le personnage important de la pièce? Ce n'est pas son Cassandre : il n'est pas assez barbon, assez ridicule, assez grotesque, assez berné. Pour être un type de fantaisie, il lui manque cette extravagance qui fait du vieux mari, dans *les Caprices de Marianne,* un personnage si amusant. Ce n'est pas son matamore : il n'est ni assez gai, ni assez tapageur. Ce n'est pas son aventurière : elle n'est ni assez coquette, ni assez folle. Le personnage important et intéressant est le seul qui ne soit pas un masque et qui soit pris dans la réalité : c'est Fabrice, le jeune homme de trente ans revenu des longues aventures, désenchanté, sceptique, cynique, sans illusions, et n'ayant conservé d'intacts que les grands et vrais sentimens primitifs du cœur humain. Et quelle est la scène capitale de *l'Aventurière?* C'est encore celle qui nous ramène le plus près possible de la réalité, celle où Fabrice, jusqu'alors simplement froid et rusé, éclate tout à coup en entendant prononcer le nom de sa mère par doña Clorinde. Que M. Augier nous en croie : il est fait pour la bonne et franche comédie, pour l'observation de la vie réelle, et cependant il n'ose pas aborder franchement la réalité. Une seule fois il l'a osé, une seule fois il a été hardi, et sa hardiesse n'a pas été couronnée de succès. Nous voulons parler du *Mariage d'Olympe.* Le public, qui cependant avait applaudi quelque temps auparavant je ne sais quelles *filles de marbre,* lui a donné tort; mais on peut appeler du jugement du public, qui cette fois a été tout à fait injuste envers l'auteur. Rarement le poète a aussi complétement réussi, et jamais ses allures n'ont été plus libres. Tout le monde a blâmé ce drame; pour moi, j'en fais très sincèrement mes complimens au poète. J'en approuve tout : les caractères, le style, l'action, la morale, tout, jusqu'à ce fameux coup de pistolet

qui a fait pousser des cris à quelques vertueux feuilletonistes, et qui est pourtant le seul moyen honorable de dénouer le drame et d'en finir avec son affreuse héroïne. Loin d'être scandaleux et criminel, ce coup de pistolet est légitime et moral; c'est l'acte d'un honnête homme qui se trouve par malheur juge et partie dans sa propre cause, et dont le sentiment de justice est révolté par un impudent défi. Loin de blâmer le vieux marquis, on aurait plutôt envie de lui tendre la main. Je ne sais quel écrivain a osé dire qu'il était digne des galères; je trouve au contraire qu'il mérite l'estime de toutes les honnêtes gens. *Le Mariage d'Olympe* méritait de réussir, il a échoué; mais ce n'est pas une raison pour que M. Augier s'écarte de la voie dans laquelle il était enfin entré.

Il continue d'y marcher, avec timidité, avec hésitation, il est vrai; mais il a tort, et le succès récent de *la Jeunesse* doit l'engager à persister. Le sujet de sa nouvelle comédie est pris dans la réalité des mœurs contemporaines. La donnée en est vraie, simple, poignante. L'auteur a donné à sa pièce le titre de comédie; il aurait dû plutôt lui donner le nom de drame, car il n'y a rien de bien gai dans les lâchetés et les ridicules qu'il a mis en scène. Tout tourne au drame dans l'époque bienheureuse où nous vivons, même nos ridicules, et nos défauts sont plutôt faits pour attrister que pour égayer. Le génie le plus comique s'épuiserait en inutiles efforts pour divertir aux dépens du défaut en vogue aujourd'hui, l'amour du luxe et des apparences trompeuses. Qui oserait faire rire avec tout ce que cette mode funeste contient de hontes, d'humiliations secrètes et d'économies sordides? Le spectacle de cette chasse à l'argent, où les hommes se poussent, se foulent aux pieds sans pitié et tombent déshonorés, est fort ridicule sans doute, mais il est encore plus émouvant. Le cœur n'a pas précisément envie de s'épanouir lorsqu'on voit un jeune homme enlevé au sortir de l'adolescence par la fatalité des mœurs contemporaines, avec la brutalité d'un pirate barbaresque en quête d'esclaves, et jeté dans l'armée meurtrière des intérêts pour y combattre et y gagner comme un gladiateur une existence misérable. Rien n'est plus vrai que la donnée de la pièce de M. Augier. Le jeune homme, en l'an de grâce 1858, est condamné à acheter sa vie au prix de son âme, comme le soldat mercenaire au prix de son sang. S'il veut être jeune, il ne le sera pas impunément. S'il veut rêver, penser, aimer, quel temps lui restera-t-il pour faire son chemin dans cette société où tout est si accessible en apparence, où tout en réalité est hérissé de barricades, entouré de palissades, défendu par d'épais remparts? Le temps n'est plus où l'on pouvait dire que la vie est un songe : la vie aujourd'hui est une réalité sérieuse sans grandeur, dangereuse

sans attrait; c'est un champ de bataille meurtrier, mais sans gloire et sans honneur. Les exigences matérielles du corps sont devenues la principale préoccupation de l'homme; la grande affaire de l'existence, c'est boire et manger, et ce but peu glorieux n'est cependant pas toujours facile à atteindre. Au sein de la civilisation la plus raffinée, l'homme retourne ainsi peu à peu à son point de départ, et redevient dans les rues de nos grandes capitales ce qu'il était dans les forêts primitives, un pauvre animal sauvage, criant après sa proie comme la bête affamée, aux aguets au coin des bornes comme le tigre dans les jungles, et se condamnant à un travail acharné pour acheter, comme le nègre de Guinée, un caleçon qui couvre ses nudités, quelque poison alcoolique qui procure l'oubli. Dans cette société si riche et si nécessiteuse, le jeune homme ne peut trouver sa place qu'en consentant à ne pas avoir les sentimens de son âge; d'ailleurs, qu'il consente ou non, il ne les gardera pas longtemps. Il aura d'abord les fiertés de la jeunesse, il luttera; mais bon gré, mal gré, il s'affaissera et finira par succomber. Enfin, dernière misère, il ne rencontrera autour de lui pour le soutenir dans la lutte que des contradicteurs: ce sont ses proches, ceux qui sont les gardiens naturels de son honneur et de ses vertus, qui lui conseilleront la lâcheté. Un ami perfide ne le conseillerait pas mieux que la tendresse de ses parens, et les insinuations d'Iago ne conduisent pas Othello dans l'enfer de la jalousie par une pente plus douce que les sollicitations incessantes d'une mère ambitieuse ne peuvent conduire le jeune homme à un succès sans gloire et à une fortune sans bonheur.

Telle est la donnée de la nouvelle pièce de M. Augier; encore une fois, elle est simple et elle est vraie. L'auteur en a-t-il tiré tout ce qu'elle contenait? Le sujet étant admis, on aurait voulu peut-être plus de mouvement et d'animation, une intrigue plus compliquée, une action moins languissante. On aurait voulu aussi un plus grand nombre de personnages et une plus grande variété de caractères. A mon avis, le défaut principal de cette pièce est un trop grand calme et une trop grande tranquillité; on n'y entend pas assez le tapage assourdissant de notre société moderne, le bruit de cette foule affairée qui s'agite pour vivre et qui y réussit à peine. Tout se passe tranquillement, entre quatre murailles, dans le salon de Mme Huguet, où son fils vient nous raconter ses luttes et ses dégoûts. M. Augier n'a pas encore assez d'audace pour tenter de trop hasardeuses entreprises; il s'est contenté d'une situation unique et de deux ou trois caractères, et peut-être après tout a-t-il eu raison. Si nous ne voyons pas tout ce que l'auteur aurait pu nous montrer, nous devinons et nous soupçonnons tout ce qu'il nous a caché. Philippe Huguet et sa

mère nous suffisent pour apercevoir le monde avec lequel ils sont en lutte; chacune des petites lâchetés de Mme Huguet nous fait soupçonner qu'ailleurs doit couler un torrent d'infamies, et chacune des faiblesses de Philippe nous fait penser à des tentations plus grandes encore et à des luttes plus vives que les siennes. La réalité, loin d'être accusée violemment, a donc été au contraire adoucie et amoindrie; mais on voit parfaitement que si le poète n'en dit pas davantage, c'est qu'il espère que l'intelligence du lecteur suppléera à ce qu'il ne dit pas. M. Augier a peut-être manqué de témérité, il n'a pas manqué de bon goût. S'il eût accusé davantage la réalité, il pouvait choquer et scandaliser; il a voulu dire la vérité sans blesser le public, il a réussi. Malgré la timidité de l'auteur et la marche trop languissante de l'action, *la Jeunesse* mérite son succès : elle contient de belles parties et un caractère original et vrai, qui restera la création la plus heureuse de M. Augier.

Ce caractère original est celui de Mme Huguet. Son âme et son cœur se sont usés dans les luttes de la vie, et les dures leçons de l'expérience lui ont fait regretter d'avoir cru un jour au bonheur. Elle ne croit plus ni au bonheur, ni à l'amour, ni même à l'honneur, ou plutôt elle a fini par oublier qu'il existât de telles choses; mais elle connaît le prix de l'argent, de l'intrigue et des protections puissantes. Honnête femme et bonne mère, elle veut sauver son fils de la chimère du bonheur! Ni soins ni ruses ne lui coûtent pour cela; elle voudrait sauver son fils du déshonneur ou du crime, qu'elle n'emploierait pas plus de dévouement qu'elle n'en met à l'empêcher d'être heureux. Veuve d'un employé de ministère, l'avenir idéal qu'elle rêve pour son fils est tout à fait conforme à la vie qu'elle a si longtemps subie avec amertume : c'est un avenir de bureaucrate bien renté et de paperassier opulent. Le bonheur pour elle est inséparable de fauteuils bien rembourrés, de cabinets de travail encombrés de cliens, et d'écritoires dont chaque goutte d'encre est une pièce d'or. Aussi faut-il voir comme elle malmène son gendre, brave garçon qui, fatigué des servilités qu'il faut commettre à Paris pour conserver une place de quinze cents francs, a préféré aller vivre dans ses champs, riche, indépendant et heureux. Comme elle connaît son public parisien, elle sait bien que la vanité en France finit par avoir raison du ridicule, qui tue cependant dans notre pays, et à son nom bourgeois d'Huguet elle a bravement associé celui de Champçableux. Elle est passée maîtresse dans cet art des petites lâchetés qui est particulier aux femmes, et pour le plus grand bien de son fils elle se rendra coupable d'une foule de légères infamies. Mme Joulin, ancienne femme entretenue, désire entrer dans le monde des honnêtes gens : Mme Huguet lui ouvrira sa porte. M. Mamignon,

parvenu imbécile, vaniteux et compromettant, peut être utile à Philippe Huguet : qu'il soit le bienvenu. Un sot compromet sa fille, elle saura éviter tout éclat, et même faire tourner cette impertinence au profit de ceux qu'elle aime. Voilà Mme Huguet, personnage très vrai, très original; c'est une bourgeoise instruite par les longues leçons de la misère discrètement supportée.

La jeunesse est le printemps de la vie, disaient nos pères, alors que la nature et le cœur humain n'avaient pas embrouillé l'ordre de leurs saisons. Cependant Philippe Huguet préférerait aux lourdes pluies dont ce printemps est noyé l'hiver le plus hyperboréen. Sa jeunesse est à la fois pour lui un fardeau et un obstacle. Il sent bien qu'il a tort d'être jeune, mais qu'y faire? c'est un tort dont on ne se corrige qu'avec le temps, et le temps marche si lentement. Il est en son pouvoir d'ailleurs de se vieillir prématurément; qui l'empêche d'avoir à vingt-cinq ans les pensées et les sentimens d'un homme vieilli dans l'intrigue et blasé par l'habitude de la bassesse? Il est las d'attendre une occasion qui ne se présentera peut-être jamais : c'est à lui maintenant de provoquer l'occasion, et pour cela aucun moyen ne lui coûtera. Il sera lâche, servile; plutôt le déshonneur que la médiocrité et l'obscurité! Oh! comme sa mère sera fière de lui, et avec quelle satisfaction elle serrera dans ses bras ce cher fils, qui aura enfin ouvert l'oreille à ses leçons! Oui, Mme Huguet a raison; la délicatesse est un embarras, et la fierté une gêne. Eh bien! qu'elle reçoive à son aise, malgré ses antécédens scandaleux, la femme de l'avoué Joulin, qui sera reconnaissant à la famille de cette lâcheté, tandis que lui, Philippe, accablera de caresses serviles le compromettant Mamignon, qui peut lui accorder sa protection auprès d'une puissante compagnie de chemin de fer. Il est las d'errer dans la salle des Pas-Perdus, attendant le procès imaginaire qui doit le tirer honnêtement de l'obscurité. D'ailleurs il n'a pas le temps d'attendre, il aime sa cousine Cyprienne, jeune orpheline élevée dans la maison, et qui a grandi près de lui. La dot de Cyprienne est mince, sa fortune à lui est modeste : il faut donc qu'il fasse fortune au plus vite. Ce singulier logicien, qui voudrait supprimer le temps pour arriver plus tôt, consent néanmoins à remettre son bonheur à une échéance indéterminée.

Cependant, malgré tous ses sophismes et quoiqu'il travaille de son mieux à se dessécher l'âme et le cœur, Philippe est faible et se laissera séduire, s'il n'y prend garde. Il est en lutte avec deux adversaires redoutables, sa mère et sa jeunesse. Qui des deux l'emportera? La jeunesse, — lui disent à l'envi sa sœur Mathilde et son beau-frère Hubert, qui représentent dans cette pièce les sentimens honnêtes, et qui font en quelque sorte l'office du chœur antique,

chargé de décerner aux acteurs du drame la louange et le blâme; mais la mère fait bonne garde, et éteint d'une main prudente et discrète ce feu de la jeunesse qui jette encore de loin en loin de si beaux jets de flamme. Quand Philippe sera disposé à faire quelque généreuse imprudence, elle sera là pour le préserver contre son cœur et le détourner du danger. La digne femme et la bonne mère! Il faut la voir lorsque Philippe, dans un mouvement de bouillante indignation, parle d'aller souffleter l'imbécile Mamignon, qui a osé faire à sa sœur l'aveu de son ridicule amour, et lorsque son gendre Hubert vient demander au Lovelace suranné l'explication d'un certain billet déposé dans le manchon de sa femme. Avec quelle douceur elle fait comprendre à Philippe que les folies d'un sot ne peuvent déshonorer, et ne sont jamais que ridicules! Avec quelle habileté elle profite de la lâcheté de Mamignon, terrifié par la colère d'Hubert, pour lui faire avouer que le billet était destiné à Cyprienne, et non à Mathilde! Dès longtemps habituée à exploiter les plus petites circonstances, elle a l'adresse de tirer de cet incident désagréable un double profit : en même temps qu'elle évite un éclat fâcheux et conserve à son fils un protecteur utile, elle donne à sa nièce un mari millionnaire. Peut-on mieux se tirer d'un mauvais pas, et n'est-il pas clair qu'on peut se passer de franchise et de loyauté, lorsque la ruse et la duplicité réussissent si bien? Qui pourrait en vouloir à Mme Huguet? N'est-ce pas par amour pour les siens qu'elle descend à de telles bassesses? Ce mot de bassesses n'est-il pas d'ailleurs trop fort? Mme Huguet connaît l'art des nuances; pour arriver à son but, une hypocrisie légère et quelques restrictions mentales lui ont suffi; elle a feint de croire à un malentendu, et voilà tout. Entre les mains d'un auteur malhabile, Mme Huguet pouvait devenir aisément odieuse; M. Augier a saisi et rendu avec une dextérité qu'on ne saurait trop louer les détails délicats de ce caractère, composé de ressorts infiniment compliqués et flexibles. Une nuance de plus, Mme Huguet serait une intrigante; telle qu'elle se présente, c'est une honnête femme dont les sentimens valent mieux que les actes. Pour peser sa conduite, pour l'absoudre ou la condamner, il faudrait la subtilité d'un jésuite.

Parmi les souffrances du jeune homme pauvre, il en est une, la plus dure de toutes, qui a été bien saisie par M. Augier, et qui lui a fourni une des scènes les plus poignantes de son drame. Cette souffrance, c'est l'absence de sécurité morale. Le jeune homme pauvre ne peut s'abandonner à ses affections, ni goûter sans préoccupation le bonheur qui se présente à lui. Lorsqu'il se laisse aller à la joie, il n'est pas certain que la minute qui va suivre ne fera pas succéder une émotion douloureuse à celle qui maintenant rem-

plit son cœur. Philippe aime Cyprienne, et il en est aimé; cependant il ne lui a jamais avoué son amour. A quoi bon? Qui sait ce que lui réserve le lendemain? Il est donc prudent de renfermer dans son cœur et de garder pour lui seul ce secret qui l'étouffe. Les émotions les plus légitimes et les plus naturelles ne lui sont pas plus permises que les rêves de bonheur. Quelque pénible réalité vient toujours comprimer sa tendresse et mêler des larmes à ses joies. Jugez-en plutôt. La fête de Mme Huguet est venue, et Philippe est tout entier au plaisir de causer à sa mère quelque agréable surprise; pour un moment, il redevient jeune tout de bon, il est plein de gaieté, d'entrain et d'abandon : il fait mille espiégleries, et sa trop précoce expérience ne lui sert plus qu'à inventer mille amusans paradoxes sur le respect filial et les relations du père et du fils dans la famille moderne. Pendant qu'il s'abandonne à cette honnête gaieté, entre son protecteur, l'avoué Joulin, porteur de fâcheuses nouvelles. Joulin lui retire le procès dont il l'avait chargé; son client a préféré prendre un avocat célèbre. Philippe est si jeune, il a le temps d'attendre. En se voyant jeter comme un reproche sa jeunesse à la face, Philippe ne peut contenir son indignation, et la colère rentre dans ce cœur qui tout à l'heure débordait de tendresse. C'est le désespoir dans l'âme et les yeux pleins de larmes que Philippe embrassera sa mère en lui souhaitant sa fête. En quelques minutes, les tristes soucis ont repris possession de Philippe et comprimé tous ces élans de jeunesse auxquels il s'abandonnait avec confiance.

Le sort refuse donc à Philippe le droit d'être heureux. Ce jeune homme est si prudent, qu'il ne veut rien laisser au hasard, et cependant le hasard déjoue tous ses projets. Il comptait sur le renom que ce procès lui donnerait pour épouser Cyprienne. Le bonheur qu'il a sous la main est encore plus certain que toutes les chimères dont il se leurre. Cyprienne l'aime, que ne l'épouse-t-il? Les soucis seront au moins mêlés des joies qu'il se refuse par une prudence coupable. La paix et le bonheur du foyer domestique lui permettront d'attendre patiemment que le sort ait épuisé ses rigueurs. Oui, mais les rudes exigences de la vie, les besoins du ménage, la dure pauvreté!... Au milieu de ces incertitudes et de ces fluctuations de sa volonté, Philippe reçoit une seconde visite de l'avoué Joulin. Joulin se retire des affaires, il veut vendre son étude et il donne la préférence à Philippe sur tous les autres concurrens. Il lui vend son étude trois cent mille francs! Et que cette somme n'effraie pas Philippe : Joulin connaît une riche héritière dont il met la dot et la main à sa disposition. Dans un accès de courage dont sa volonté faible et dépravée ne semblait pas capable, Philippe refuse l'offre de Joulin, qui s'éloigne en chargeant Mme Huguet de

décider son fils à être enfin riche et heureux. La scène entre la mère et le fils est d'une grande beauté, et c'est même, à mon avis, la plus belle peut-être qu'il y ait dans le théâtre contemporain. Philippe avoue enfin à sa mère son amour pour Cyprienne. — Ne me condamne pas, lui dit-il; souviens-toi de ton amour pour mon père. Toi aussi, tu as cherché avant tout le bonheur dans le mariage, et ton exemple m'absout. — Oui, je me souviens, répond Mme Huguet. Alors elle fait à son fils, avec les détails les plus minutieux et les plus précis, le récit de sa vie passée. Ce fier amour, qui d'abord supportait avec tant de courage les privations et la médiocrité, cet amour qui ne demandait qu'à vivre de dévouement, n'est que le prologue rayonnant et rapide de la vie misérable qu'elle a menée depuis. A l'amour succéda l'estime le jour où la jeunesse et la beauté déclinèrent, et à l'estime succéda bientôt la monotone douceur de l'habitude. Dès lors les soucis mesquins, les privations misérables, usurpèrent dans son cœur toute la place que l'amour y avait occupée, et ils ne l'ont plus quitté. L'être que Philippe contemple, cette mère ambitieuse, positive comme un chiffre, sèche et stérile, fut autrefois une jeune femme aimante, dévouée, sensible, qui ne voulait pas croire au bonheur sans l'amour. Voilà les métamorphoses que peut opérer la pauvreté! Oh! par pitié pour toi-même, s'écrie-t-elle, affranchis tes enfans de la pauvreté qui pèse sur toi, de cette pauvreté que tu dois à l'amour de tes parens! L'intérêt qu'inspire cette belle scène est d'un ordre très élevé, et nos dramaturges à la mode pourront apprendre en l'écoutant comment on peut émouvoir sans remuer de lourdes machines mélodramatiques et créer des péripéties violentes. La situation dans laquelle sont placés les personnages de M. Augier est purement morale, et cependant elle est singulièrement dramatique, car elle consiste dans un renversement ou pour mieux dire dans une altération d'un des plus purs sentimens de l'âme, l'amour maternel. On suit avec une émotion pénible les efforts de cet amour maternel dépravé pour engager l'objet de ses affections à étouffer en lui la voix de la jeunesse. C'est la mère protectrice de la candeur de son enfant qui lui enseigne la lâcheté, et qui, honnête entremetteuse, lui conseille un mariage d'argent où il ne trouvera pas le bonheur, mais où il trouvera la richesse. Comme les mères qui livrent leurs filles ne tiennent pas un autre langage que Mme Huguet, il était très difficile de faire accepter aux spectateurs une situation aussi délicate, et qui pouvait si aisément devenir choquante. M. Augier s'est tiré avec bonheur de cet embarras. Après ce quatrième acte, on est en droit d'attendre beaucoup de M. Augier, et son nouveau titre d'académicien lui impose certes moins d'obligations que la scène entre Philippe et Mme Huguet.

Philippe fera donc un mariage d'argent, mais auparavant il com-

mettra une dernière indignité. Il ira à Hombourg jouer sa petite fortune : s'il la triple, il épousera Cyprienne; s'il la perd, eh bien! que la volonté du destin s'accomplisse. Il était vraiment bien inutile que M. Augier fît commettre à son héros cette folie coupable, qui d'ailleurs ne convient pas à son caractère. Jouer sa destinée à pile ou face, c'est là une lâcheté d'homme romanesque ou de poète; or Philippe est trop de son siècle pour être poète, et le caractère que l'auteur lui a prêté est loin d'être romanesque. Il revient ruiné à la ferme de son beau-frère Hubert, et il retrouve Cyprienne toujours aussi aimante, aussi prête au dévouement qu'avant sa ruine. Cyprienne lui pardonne ses erreurs, ses trahisons et sa dernière sottise, et Mme Huguet, qui ne respire plus depuis quelques semaines l'air corrupteur de la grande ville, se laissant attendrir sans doute par les influences de la nature, consent au mariage qu'elle avait d'abord repoussé. Cyprienne et Philippe se marient donc malgré l'exiguïté de leur fortune, ils seront heureux s'ils n'ont pas beaucoup d'enfans. Le dénoûment est un peu précipité et pouvait être meilleur; mais nous ne songerons jamais à reprocher ses dénoûmens à un poète dramatique ou à un romancier, sachant bien qu'en toute œuvre d'art il faut finir, bon gré, mal gré.

L'action de ce drame est, comme on le voit, à peu près nulle : il se compose d'une situation morale et de deux caractères; mais cette situation morale est bien étudiée, et ces deux caractères sont rendus avec une grande force. Les autres personnages, Cyprienne, Mathilde, Hubert, sont dessinés avec toute la grâce et tout l'esprit qui distinguent le talent de M. Augier. En résumé, cette comédie est un très grand progrès sur les œuvres précédentes de l'auteur. Jamais M. Augier n'a été aussi franc, aussi naturel; jamais il n'a fait un usage aussi parfait de cette familiarité qui recommande son style, quand il est dans ses jours de véritable inspiration; jamais il n'a moins mérité le reproche que nous avons eu à lui adresser, d'aimer à parer, à orner la simplicité. Après de longues erreurs et bien des courses aventureuses dans le pays de la fantaisie, il aborde enfin à la terre qui est la vraie patrie de son esprit. Qu'il reste dans les domaines de la réalité, dont il n'aurait jamais dû s'écarter. L'auteur est maintenant dans sa voie, qu'il y persévère, nos applaudissemens l'accompagneront. C'est un succès, et un succès mérité. Que les jeunes gens aillent écouter cette comédie : ceux qui ont déjà trop vécu n'y retrouveront pas sans doute tout ce qu'ils ont senti et souffert; mais ceux qui n'ont pas encore assez vécu y verront comme en un miroir les tentations qui les assiégent et les petites lâchetés qu'ils sont peut-être en train de commettre.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1858.

Depuis que ce triste et funeste crime du mois dernier est venu jeter dans la politique intérieure de la France une diversion aussi cruelle qu'imprévue, la force des choses a dû nécessairement créer une halte, un moment d'incertitude et d'attente, pendant lequel les impressions les plus diverses ont pu se succéder. Ces impressions se sont succédé en effet. Les esprits attentifs ont eu le temps de se demander ce qu'était ce sinistre coup de main, d'où il venait, quelles circonstances nouvelles il faisait naître, et quelles conséquences il pourrait avoir. Pour le crime lui-même, il est sous le sceau des informations judiciaires, et il ne se dévoilera dans tous ses détails que lorsque la justice aura accompli son œuvre. Quant à ce qui est particulièrement politique en de telles conjonctures, le gouvernement seul, maître de ses intentions et de sa pensée, pouvait éclaircir tous les doutes. Plusieurs questions s'élevaient à la fois, les unes intérieures, les autres extérieures. Depuis quelques jours, on a vu ces différentes questions se développer parallèlement et se traduire en actes publics. Or ces actes sont les élémens mêmes de la situation actuelle, et ne font qu'exprimer une même pensée, étendue aux diverses parties de l'organisation politique et administrative.

Rien n'est plus facile aujourd'hui, à ce qu'il semble, que de suivre cette pensée du gouvernement dans le cercle de ses applications successives. C'est de cet ordre d'idées que procèdent la désignation publique de l'impératrice comme régente éventuelle, l'institution d'un conseil privé qui se transformerait en conseil de régence par le fait même de l'avénement de l'empereur mineur, la nouvelle répartition militaire de la France en cinq grands commandemens qui doivent être exercés par des maréchaux. Dans le conseil privé, constitué dès ce moment, se trouvent les présidens des trois grands corps publics, le cardinal archevêque de Paris, le maréchal duc de Malakof, le ministre d'état, M. de Persigny. Si ces résolutions ont pour objet visible d'assurer à tout événement l'organisation supérieure et la permanence du

pouvoir, une autre mesure tend à fortifier le gouvernement dans les détails de son action quotidienne. Cette mesure était en germe dans quelques manifestations qui se sont succédé en ces derniers temps. Dès le premier moment, au lendemain de l'attentat du 14 janvier, ainsi qu'on a pu le remarquer, le président du sénat, adressant une allocution à l'empereur, insistait, entre autres considérations, sur la nécessité invariable de ne point dévier du principe d'autorité. L'empereur lui-même, en ouvrant la session, disait que le danger aujourd'hui était bien moins dans l'excès des prérogatives du pouvoir que dans l'absence de lois répressives, et il ne dissimulait pas l'intention de faire appel au concours du corps législatif. Quelques jours plus tard, dans un rapport précédant le décret de suppression de deux journaux, M. Billault, encore à ce moment ministre de l'intérieur, annonçait l'élaboration de certaines mesures dont le caractère n'était point défini. Ces paroles faisaient principalement allusion, selon toute apparence, à un projet qui a été débattu devant le conseil d'état, et qui a été présenté depuis au corps législatif sous le titre de mesures de sûreté générale. Il serait inutile, on le conçoit, d'énumérer tous les cas où l'on peut tomber sous le coup des nouvelles dispositions pénales. Il y a des délits depuis longtemps qualifiés par la loi, il en est d'autres qui n'étaient pas spécifiés jusqu'ici, et qui peuvent même n'être pas toujours faciles à préciser juridiquement. Des peines sont édictées contre toute personne qui, pour troubler la paix publique ou pour exciter à la haine du gouvernement, pratiquerait des manœuvres ou entretiendrait des intelligences soit à l'intérieur soit au dehors. Au fond, il est facile de l'observer, la pensée du projet consiste dans la combinaison de ces pénalités nouvelles et de la faculté conférée au pouvoir administratif d'interner dans les départemens et en Algérie ou d'expulser du territoire, par mesure de sûreté, ceux qui auraient encouru les sévérités de la loi. Une disposition particulière autorise le gouvernement à procéder de la même façon à l'égard des individus qui ont été déjà soit condamnés, soit internés, expulsés ou transportés à l'occasion des événemens de 1848, 1849 et 1851. Le corps législatif est aujourd'hui saisi de ce projet. Dans l'intervalle, un incident est survenu. M. Billault a quitté le ministère de l'intérieur, et il a été remplacé par M. le général Espinasse, aide-de-camp de l'empereur. Ce changement impliquait-il une modification dans la politique et dans les propositions du gouvernement? Rien ne l'indique jusqu'ici. Le nouveau ministre a tenu seulement à expliquer, pour le public qui s'en préoccuperait, ce fait particulier de l'avénement d'un militaire à des fonctions purement civiles, et il a donné cette explication dans une circulaire où il insiste sur ce point, qu'il n'est question ni de mesures discrétionnaires, ni de rigueurs superflues, mais d'assurer au pays les garanties de sécurité qu'il réclame, d'étendre partout une surveillance attentive, incessante, empressée à prévenir, prompte et ferme à réprimer. Le titre nouveau de ministre de l'intérieur et de la sûreté générale qu'a reçu M. le général Espinasse semblerait rattacher cette nomination aux mesures actuellement soumises au corps législatif.

A côté de ces mesures, on pourrait placer aujourd'hui le commentaire que le gouvernement lui-même vient de publier dans *le Moniteur*. Le projet de loi, comme on peut le voir dans l'article du journal officiel, n'a d'autre but que de donner au gouvernement et à la magistrature le moyen d'at-

teindre un petit nombre de factieux endurcis, résidu des dernières révolutions, et toujours prêts à s'insurger par l'assassinat. C'est à une catégorie de coupables nettement définie que s'adressent les dispositions nouvelles. Ainsi donc voilà le cercle où le gouvernement lui-même circonscrit l'action de la loi; tel est l'ensemble de moyens qu'il a jugés nécessaires, mais qui lui suffisent, et l'application répondra sans nul doute au commentaire.

On n'en est point à savoir que le dernier attentat a soulevé une bien autre question, celle des réfugiés: seulement ce n'est plus ici une question de politique intérieure, c'est une affaire d'un caractère tout extérieur; le vrai théâtre où elle se débat, c'est l'Angleterre. Cette question vient de remplir les premières discussions du parlement, qui s'est rouvert il y a quelques jours à peine, et naturellement toutes les opinions se sont produites dans la chambre des lords comme dans la chambre des communes. C'est lord Palmerston lui-même qui est allé au-devant du débat dans la chambre des communes, en présentant un bill qui assujettit à des peines un certain ordre de délits ou de crimes préparés en Angleterre et commis au dehors. Disons tout d'abord qu'il ne s'agit nullement pour l'Angleterre de porter atteinte au droit d'asile. Ce précieux privilége, la France elle-même l'a trop longtemps exercé à l'égard de tous les bannis du monde pour en demander l'abandon à un autre pays. Aussi, dans une dépêche adressée à l'ambassadeur de France à Londres, et qui devait être communiquée au gouvernement anglais, M. le comte Walewski s'abstenait-il de toute indication de cette nature; il ne précisait même aucune demande, s'en remettant entièrement à l'initiative, à la sagesse du cabinet britannique. Il n'est pas d'ailleurs en Angleterre un gouvernement qui voulût assumer la responsabilité de proposer une abrogation du droit d'asile, et aucun parlement à coup sûr ne sanctionnerait cette proposition. Lord Palmerston a plus habilement agi. Il a trouvé en Irlande une loi d'une sévérité exagérée, et en Angleterre une loi incertaine, confuse ou inefficace. Il paraît même que la conspiration pour assassinat n'est pas prévue en Angleterre; elle est assimilée à toute autre conspiration vulgaire, à une cabale pour siffler au théâtre. Lord Palmerston a saisi l'occasion d'introduire une certaine uniformité dans la législation, en adoucissant les rigueurs encore survivantes en Irlande, en fortifiant au contraire la loi anglaise, et il a présenté son bill, qui établit une échelle de peines contre le crime de conspiration ayant en vue l'assassinat dans les états de la reine ou hors de ces états. L'affaire n'était point encore cependant aussi simple qu'elle pourrait le paraître. L'attentat du 14 janvier a certainement inspiré au peuple anglais la même répulsion profonde qui a été ressentie et exprimée partout; mais en même temps quelques adresses de l'armée, qui ont reçu une publication officielle, ont suscité en Angleterre d'autres sentimens, et ont éveillé quelques susceptibilités qui se sont fait jour dans les deux chambres. La lecture d'une dépêche du ministre des affaires étrangères de France, attribuant cette publication à une inadvertance, et exprimant le regret qu'éprouvait le gouvernement français de l'impression fâcheuse qu'elle avait produite, est venue tempérer ces susceptibilités. Par ce fait même, la question se trouvait dépouillée de ce qu'elle avait de plus délicat, et la situation du cabinet était infiniment plus simple. La discussion n'a point laissé d'être vive et étendue, et lord Palmerston a été obligé de défendre son œuvre contre les hostilités

de ceux qui ne veulent du bill à aucun prix aussi bien que contre l'opposition de ceux qui, tout en trouvant juste et politique d'attester leur sympathie pour la France, ne tiennent nullement à manifester les mêmes sentimens à l'égard du chef du ministère. M. Disraeli, ce nous semble, a été au nombre de ces derniers. Au fond, toute susceptibilité écartée, ce qui paraît avoir dominé dans cette discussion, c'est le désir de ne point porter atteinte légèrement à une alliance comme celle qui existe entre la France et l'Angleterre. C'est ce qui a valu au bill de lord Palmerston la majorité qu'il a obtenue à une première lecture, et s'il triomphe de toutes les épreuves du scrutin, c'est encore ce qui aura garanti son succès. Les esprits politiques qui aiment cette alliance des deux côtés du détroit se détournent de ces froissemens passagers, et voient les armes des deux pays se mêler une fois de plus au fond de l'Orient dans la récente attaque de Canton.

Les événemens contemporains passent comme les événemens d'autrefois ont passé, et quand on en vient à les regarder de plus près, que reste-t-il bientôt? Un exemple de plus, une page nouvelle qui s'ajoute à tant d'autres dans cette histoire successive des peuples où l'on voit les passions des hommes, les caractères, les idées, les intérêts lutter, se débattre et se manifester sous toutes les formes à travers les péripéties de la vie publique. Tout ce qui existe aujourd'hui en Angleterre se rattache par mille liens au passé; ce qui a maintenant un caractère de solidité inébranlable a eu ses périodes d'épreuves, et s'est affermi dans les crises de la révolution de 1688 et de l'avénement du prince d'Orange. C'est ce qui donne toujours un si singulier intérêt à cette époque transitoire et difficile que M. Macaulay a fait revivre dans un livre d'une ferme et lumineuse éloquence. Par malheur la traduction qu'on vient de faire en France de la seconde partie de l'ouvrage de M. Macaulay, c'est-à-dire de l'*Histoire du règne de Guillaume III*, cette traduction est d'une exécution matérielle des plus médiocres; elle est pleine de fautes et d'inadvertances. N'importe, l'histoire garde son éloquence, et le livre de l'historien anglais n'est pas moins l'œuvre d'une des plus éminentes intelligences. Ces deux faits qu'il a racontés, la révolution de 1688 et le règne de Guillaume III, se complètent, s'éclairent mutuellement; ils montrent comment une révolution peut être à l'origine et demeurer un grand acte de conservation, et surtout comment un gouvernement se fonde. Ce n'était pas tout de franchir ce pas difficile d'une crise dynastique. La révolution qui dépouillait Jacques II était un dénoûment sous certains rapports, et à d'autres égards elle n'était que le commencement d'un drame nouveau dont Guillaume d'Orange est le froid et taciturne héros, d'un drame plein de luttes et d'émotion.

Qu'on se représente en effet cette situation nouvelle, si supérieurement décrite par M. Macaulay : beaucoup de tories s'étaient alliés avec les whigs pour défendre les libertés anglaises et le protestantisme qu'ils croyaient en péril; mais, la victoire une fois acquise, ils se retrouvaient ennemis. Les partis étaient aux prises dans le parlement et dans le pays; les lords et les communes se querellaient sans cesse. Toutes les questions et toutes les difficultés se soulevaient à la fois. A côté des luttes politiques, il y avait les luttes religieuses. En Angleterre, la haute église cherchait à opprimer les non-conformistes, et en Écosse les presbytériens, se relevant, cherchaient

à opprimer les épiscopaux. L'Irlande était tout entière en armes pour la cause du roi Jacques, qui allait fixer un instant sa royauté errante à Dublin, et la guerre s'allumait dans les *highlands* d'Écosse. Joignez à cela une guerre étrangère formidable soutenue contre la France, des menaces incessantes d'invasion, des conspirations permanentes contre le gouvernement nouveau, des tentatives d'assassinat contre le roi Guillaume, la trahison qui se glissait jusque dans les conseils. Marlborough, placé à la tête de l'armée, était le premier des traîtres, servant à la fois Guillaume et Jacques, et ne songeant peut-être qu'à sa propre ambition, à son propre avantage. Tous ces élémens conjurés créaient pour l'Angleterre une situation des plus critiques. Qu'il y ait eu dans les années qui suivirent 1688 des bills d'une criante intolérance, de violentes mesures répressives, des actes d'une rigueur outrée, cela n'est pas douteux. Plus d'une fois on désespéra. Une chose est à observer cependant : ces sévérités exagérées n'empêchaient pas une certaine liberté pratique qui défiait tous les bills, et qui par contre-coup avait elle-même ses excès. Les conspirations n'étaient pas moins actives, les correspondances n'étaient pas moins suivies entre l'Angleterre et la petite cour de Saint-Germain, où devaient se réveiller de singulières illusions, lorsque Marlborough faisait secrètement amende honorable. Des classes entières refusaient le serment au nouveau roi, d'autres le prêtaient en y ajoutant des interprétations équivoques. Les jacobites déclamaient publiquement dans les tavernes, et on écrasait des oranges pourries sous le talon de sa botte. La vérité est que cette *Histoire du règne de Guillaume III* est bien sans doute le résumé des efforts d'un gouvernement qui se fonde; mais c'est l'histoire d'un gouvernement qui se fonde au milieu de luttes passionnées, dans des crises à l'issue desquelles la liberté elle-même se trouve fortifiée à l'égal du pouvoir.

Au milieu de ces luttes dramatiques, rien n'est plus frappant que la figure de Guillaume, telle que la peint M. Macaulay, et telle qu'elle apparaît réellement dans l'histoire. Guillaume d'Orange n'avait rien de ce qui peut rendre un roi populaire. Il n'aimait pas trop les Anglais, qui le lui rendaient bien; il ne faisait nul effort pour plaire, se contentant d'être utile. Ferme lorsqu'il fallait aller combattre à la Boyne, en Irlande, ou sur le continent contre Louis XIV, il se montrait à Londres supérieur à toutes les haines des partis; il les empêchait de se déchirer; il prenait ses ministres et ses serviteurs parmi les tories aussi bien que parmi les whigs, qui avaient le plus contribué à son avénement. Il favorisait toutes les transactions et contraignait à la paix épiscopaux, non-conformistes, presbytériens. Le résultat le plus clair de cette politique était celui-ci : Guillaume ne désarmait pas ses ennemis, et il mécontentait ses amis. Peu lui importait, c'était un bienfaiteur intègre, impassible et rude. Il n'y avait pas deux ans qu'il était sur le trône, que, faisant violence au parlement, il publiait un acte de grâce dont n'étaient exceptés qu'un petit nombre de hautes têtes plus particulièrement compromises et les deux bourreaux restés inconnus qui avaient assisté voilés à l'exécution de Charles Ier. Médiateur, modérateur des partis en Angleterre, Guillaume était en même temps l'âme de la coalition européenne contre la France, cette œuvre qui n'était pas moins difficile à conduire que l'organisation d'un régime nouveau. Il avait à faire marcher d'accord l'Es-

pagne, le duc de Savoie, le pape, l'Autriche, les princes allemands, pressant les uns, promettant aux autres, tempérant les conflits d'intérêts et d'amours-propres. Sa constance finit par triompher de Louis XIV. Guillaume III réussit, et son œuvre a survécu. Les Anglais ne l'aimaient pas à l'origine, disions-nous; ils s'accoutumaient avec peine à l'humeur de ce roi étranger, taciturne et sévère, qui allait volontiers chercher ses favoris parmi les Hollandais; mais ils subissaient son ascendant, ils se soumettaient à sa froide raison, et ils finissaient même par s'attacher à lui, car, tout étranger qu'il fût, il représentait à leurs yeux les deux choses les plus vivaces et les plus puissantes, le sentiment patriotique et le sentiment protestant.

C'est un fait à remarquer : dans les premiers temps, Guillaume parut plus d'une fois sur le point d'échouer justement par ce qui fait aujourd'hui sa grandeur, par sa modération, par son calme au milieu des passions, parce que, roi d'Angleterre, il refusa de partager les haines vindicatives des partis, et c'est peut-être ce qui a le plus contribué à faire de la révolution de 1688 la dernière des révolutions anglaises, comme l'appelle l'historien. En toute chose, cette époque est une bataille, il est vrai; mais c'est une bataille où chaque jour est marqué par quelque progrès, et le roi Guillaume est le premier ouvrier de ce travail, d'où la liberté anglaise sort mieux affermie et plus épurée. Aussi suivez le développement de ce règne dans l'éloquent récit de M. Macaulay : vous verrez la marche ascendante de la nation anglaise à partir du bill des droits, consécration définitive des libertés britanniques. En quelques années, tout prend une face nouvelle : les actes importans se succèdent, la périodicité des élections parlementaires est établie, des garanties plus efficaces sont introduites dans l'administration de la justice, le crédit public se fonde par la création de la banque d'Angleterre, la presse commence à s'émanciper, les fureurs intolérantes des sectes religieuses tendent à perdre de leur violence. Guillaume trouve un pays troublé, il laisse un pays plein d'orgueil et de confiance. Tout d'ailleurs, dans les œuvres de ce temps, porte un cachet profondément britannique. L'Angleterre, ainsi que le remarque M. Macaulay, procède, au lendemain de sa révolution, comme elle a toujours procédé, s'inquiétant peu d'accumuler les contradictions ou les inconséquences dans les actes, pourvu que ces actes répondent à un besoin, à une nécessité immédiate. Elle cherche le remède quand le mal se fait sentir, et elle ne cherche pas à innover au-delà de ce qui est nécessaire; sa politique n'a rien d'abstrait, et se dérobe aux embarras de la logique. Elle concilie tout dans un intérêt pratique, et c'est ce qui donne un caractère si étrangement original aux institutions anglaises. Quand le sentiment national commence à réclamer la publicité des votes, est-ce par l'illumination d'un principe philosophique? Nullement, on s'aperçoit que le secret des votes, qui était autrefois pour les représentans une garantie d'indépendance vis-à-vis du pouvoir royal, n'est plus qu'un moyen d'irresponsabilité vis-à-vis du peuple. Comment se forme sous Guillaume ce rouage particulier, cette institution indispensable pour le mécanisme de la constitution anglaise, — le ministère? Il naît de la force des choses, nullement d'un dessein prémédité. Comment naît la liberté de la presse? Un bill de censure expire, et la presse est émancipée. La liberté de la presse, dira-t-on, n'est qu'un fait. Oui, c'est un fait comme il y en a un certain nombre en Angle-

terre, plus puissans que la loi elle-même, trouvant tout à la fois leur force et leur correctif dans les mœurs.

Un des traits de ce caractère anglais tel qu'il s'est formé et tel qu'il apparaît dans une longue histoire, c'est que, malgré des luttes intérieures qu'on dit énervantes, il se montre sans cesse à la hauteur de toutes les entreprises. On l'a remarqué quelquefois, l'Angleterre peut se laisser surprendre par une sorte d'orgueilleuse confiance en elle-même; elle éprouve souvent des revers dans une première campagne, elle se relève dans la seconde, et sa constance ne se laisse pas vaincre aisément. Elle poursuit son but avec ténacité. Telle elle se montre encore dans deux questions, — l'insurrection des Indes et la guerre de la Chine, — qui se débattent aujourd'hui dans l'extrême Orient, et qui ne sont pas les moins graves entre toutes celles dont l'Europe peut justement se préoccuper. La guerre des Indes, où l'Angleterre agit seule, ayant seule à se défendre, est un de ces événemens destinés à déjouer sans doute plus d'une fois encore toutes les prévisions et tous les calculs. Le résultat définitif, nul ne peut le mettre en doute; mais comment arrivera-t-on à ce dénoûment victorieux? Il y aura certainement de rudes combats à livrer avant d'éteindre complétement ce vaste foyer d'insurrection. Pour le moment, le général en chef, sir Colin Campbell, a repris l'offensive contre les insurgés, il a reconquis certaines positions. Les troupes anglaises retrouvent donc chaque jour leur ascendant, et poursuivent l'exécution d'un plan de pacification qui ne peut s'accomplir en un instant.

Aujourd'hui l'attention va se partager entre le Bengale et Londres, car si la question militaire s'agite sur les bords du Gange, c'est à Londres que va se débattre et se résoudre la question politique de l'organisation nouvelle de l'empire indien. Lord Palmerston vient d'aborder hardiment le problème, en proposant aux chambres un bill, depuis longtemps annoncé, qui transférerait de la compagnie des Indes à la couronne le gouvernement des possessions britanniques. Il y aurait un conseil qui se composerait de huit membres, et dont le président appartiendrait au cabinet. C'est là en réalité toute une révolution, et, comme on le peut présumer, la compagnie ne se laissera pas déposséder sans résistance; déjà elle s'est adressée au parlement. Quoi qu'il en soit, la discussion est ouverte, et les chambres anglaises vont se livrer à une solennelle enquête sur l'état de l'Inde. Quant à la guerre qui a déjà commencé en Chine, et où les forces de l'Angleterre agissent d'accord avec celles de la France, elle a obtenu un premier résultat par l'attaque heureuse de Canton. C'est le 28 décembre que les forces alliées ont été débarquées, et l'attaque a eu lieu immédiatement. Anglais et Français ont marché ensemble contre les murs de la ville chinoise, qui ont été facilement emportés. Quelques-uns des forts ont été pris, d'autres ont été abandonnés par les Chinois, et les forces alliées dominent complétement Canton. Tel est le premier épisode de cette guerre, qui n'a d'autre but que de soumettre la Chine à l'ascendant de la civilisation occidentale.

Parmi toutes les affaires qui se croisent et s'entremêlent à la surface de l'Europe, il est des questions avec lesquelles il semble vraiment que les cabinets doivent s'accoutumer à vivre, tant elles sont persistantes. Ces questions, sérieuses par elles-mêmes sans nul doute, plus graves encore peut-

être par les prétentions et les passions qui les compliquent, on ne peut évidemment les remettre aux décisions de la force, nul esprit sensé n'y peut songer; seulement plus on les observe, mieux on aperçoit la difficulté d'arriver à une transaction qui semble reculer à mesure qu'on s'évertue à la poursuivre. C'est là justement l'histoire du démêlé existant entre le Danemark et l'Allemagne, démêlé qui s'agite tout à la fois aujourd'hui à Francfort, à Copenhague, à Vienne, à Berlin, et qui ne peut qu'attirer l'attention de tous les cabinets également intéressés à sauvegarder l'intégrité de la monarchie danoise, et à maintenir la paix au centre de l'Europe. Tout ce qu'il est possible de faire, c'est de contenir un tel conflit dans de justes limites sans trop essayer de pressentir comment il se dénouera. On sait comment cette singulière affaire est entrée dans la phase où elle est aujourd'hui. Il y a plus de huit ans que les duchés sont en querelle avec le Danemark, revendiquant des droits et des priviléges qu'ils s'attribuent comme membres de la confédération germanique, intéressant à leurs prétentions plusieurs cabinets, appelant à leur aide toutes les passions allemandes, et en définitive neutralisant les efforts de la monarchie danoise pour se constituer. Pendant les deux dernières années, l'Autriche et la Prusse ont suivi des négociations continuelles avec le cabinet de Copenhague. Le Danemark de son côté a essayé de réunir des assemblées dans les duchés pour leur soumettre une constitution particulière. Rien n'a réussi. Dès lors l'intervention de la diète de Francfort est devenue à peu près inévitable. C'est le Hanovre, le plus animé et le plus passionné des états allemands dans cette lutte, qui s'est chargé de porter le premier la cause du Lauenbourg devant l'autorité suprême de la confédération. L'Autriche et la Prusse à leur tour ont transmis à la diète tout ce qui concernait les négociations infructueuses qu'elles ont suivies au sujet du Holstein. Un comité a été nommé pour éclaircir toute cette affaire, et, après un examen prolongé, à quelles conclusions est arrivé ce comité? Il a préparé une série de résolutions d'où il résulte que tout ce que le Danemark a fait jusqu'ici est nul, que les lois et ordonnances relatives à l'organisation du Holstein et du Lauenbourg ne réalisent nullement les promesses faites par le cabinet de Copenhague en 1852, et que la constitution commune donnée à la monarchie danoise est incompatible avec les principes du droit fédéral. En conséquence, le comité de Francfort propose à la diète de s'adresser au Danemark pour lui demander d'établir dans le Holstein et le Lauenbourg une situation plus conforme au droit de la confédération, propre à garantir l'indépendance des constitutions particulières et des administrations des duchés en même temps que leur position d'égalité dans la monarchie. Ces résolutions n'avaient pas jusqu'ici un caractère absolument définif, puisque la diète ne les avait point encore sanctionnées; elles viennent d'être tout récemment adoptées.

Tandis que les choses se passent ainsi à Francfort, la lutte n'est pas moins vive à Copenhague, où elle se produit sous d'autres formes, et où elle fait naître de nouveaux incidens qui viennent à leur tour retentir au sein de la diète germanique. Le conseil suprême, composé selon la constitution des représentans de tous les états de la monarchie danoise, est en ce moment réuni à Copenhague. Des projets de loi d'une certaine importance ont été

présentés; il y a notamment une révision générale des tarifs de douane, qui est un pas dans la voie de la liberté commerciale, une organisation nouvelle de l'armée de terre, un projet de réforme et d'agrandissement de la flotte de guerre, un plan complet pour la fortification du pays, plan dont l'exécution commencera par l'achèvement des travaux de défense de Copenhague du côté de la mer. Tous ces travaux ne pourront être conduits à bonne fin sans créer dans le budget un déficit qu'on ne pourra couvrir que par un nouvel impôt général, ou par un accroissement des contributions particulières des diverses provinces de la monarchie. Dès que ces mesures ont été présentées, quelques-uns des membres holsteinois ont fait à l'assemblée une proposition assez singulière, tendant à demander au roi de retirer ou d'ajourner tous les projets de loi touchant aux intérêts communs de la monarchie, et de restreindre les travaux du conseil actuel aux affaires courantes telles que le vote du budget.

L'intention de cette proposition était facile à saisir. D'abord on évitait la réforme des tarifs douaniers, qui a des adversaires aussi ardens qu'intéressés parmi les commerçans et parmi les industriels; en outre on mettait le gouvernement dans une situation telle que, s'il acceptait cet ajournement, il avait l'air de se défier de ses projets, et il paraissait mettre lui-même en interdit la constitution commune, passant ainsi condamnation sur toutes les accusations dont il est l'objet. Le gouvernement danois a dû nécessairement déjouer ce subterfuge, et la motion a été écartée; mais alors le Hanovre s'est emparé de cette idée, et à son tour il a proposé à la diète de Francfort de réclamer du Danemark une mesure semblable à celle que demandaient les représentans holsteinois; cette proposition cependant ne semble pas avoir beaucoup de succès. Il reste toujours les résolutions générales qui viennent d'être adoptées et qui vont être envoyées à Copenhague. Tel est donc l'état actuel de ce conflit, qui ne fait que s'aggraver par sa durée même. Dans la position difficile et embarrassante où il est placé, le Danemark ne peut évidemment jusqu'ici que se tenir sur la défensive. Il demande tout au moins qu'on précise les griefs, qu'on lui prouve que la constitution commune enfreint effectivement les droits légitimes des Holsteinois, que l'existence de l'organisation actuelle empêche le Holstein de remplir ses devoirs envers la confédération germanique. S'il en est ainsi, le gouvernement danois procédera aux changemens nécessaires, il ne refusera pas de rectifier sa politique en faisant au Holstein une position à part dans la monarchie. Tant que ces preuves ne se sont pas explicitement produites, tant que les plaintes gardent le caractère d'une guerre générale et vague dirigée contre les institutions danoises, sans que rien soit spécifié, que peut faire le Danemark? Si à la faveur d'une confusion de mots on demande pour les duchés une entière parité avec le royaume du Danemark dans la représentation commune, ce n'est plus une position d'égalité qu'on réclame, c'est une position privilégiée. Le malheur est que cette question s'est trouvée dès l'origine obscurcie et compliquée par toutes les passions contraires. Le plus sage aujourd'hui serait de chercher à la ramener à des termes plus simples par l'examen impartial des griefs des duchés, qui peuvent être réels sous quelques rapports, et des droits de la souveraineté de la couronne danoise, qui ne peuvent être mis en doute. C'est à cette œuvre conciliatrice que les gou-

vernemens pourraient s'employer avec fruit et s'emploient vraisemblablement, pour ne point voir ce différend devenir, malgré toutes les volontés, une affaire européenne.

Tous les conflits diplomatiques ne sont pas en Allemagne. Il en est un qu'on a pu voir poindre en Italie, et qui semble en ces derniers temps avoir pris assez de gravité pour jeter quelques nuages dans les rapports entre le Piémont et Naples. Ce démêlé nouveau est une suite de cette triste expédition dirigée, il y a quelques mois, contre les côtes napolitaines et accomplie à l'aide du bateau à vapeur sarde le *Cagliari*, tombé au pouvoir des insurgés, et détourné de sa destination pacifique. Le procès relatif à cette insurrection se juge aujourd'hui à Naples. D'un autre côté, le *Cagliari*, capturé dans le premier moment par les forces navales napolitaines, a été séquestré d'abord, puis déclaré de bonne prise. Le capitaine lui-même, bien que n'ayant point agi de sa propre volonté, a été jeté en prison et soumis à une instruction, judiciaire aussi bien que l'équipage, d'origine sarde. Le cabinet de Turin a réclamé au premier instant; mais à cette réclamation le gouvernement napolitain a opposé les prérogatives de la justice, saisie de l'affaire. La déclaration de bonne prise prononcée contre le *Cagliari*, de même que la détention prolongée du capitaine et de l'équipage, ont dû exciter plus vivement l'attention du gouvernement piémontais, qui à son tour a soumis tous ces faits à un conseil du contentieux diplomatique, créé il y a quelque temps à Turin, et alors cet incident s'est montré sous un nouveau jour. Il soulevait une question de droit des plus graves.

Le gouvernement napolitain pouvait-il mettre la main sur le *Cagliari* en dehors des eaux soumises à sa juridiction? Était-il fondé à s'emparer du capitaine et de l'équipage et à les retenir prisonniers? Le *Cagliari* a été pris en pleine mer; or là il ne pouvait être capturé que dans le cas de piraterie ou dans le cas de guerre. Pirate, le navire ne l'était point assurément; sa nationalité était constatée, le capitaine était muni de tous les papiers réguliers; il avait une mission toute simple, dont il a été momentanément détourné par surprise. Comment, d'un autre côté, pourrait-il être considéré comme étant une prise de guerre? Il appartenait à une nation amie, il n'avait ni armes, ni munitions, ni troupes; il faisait uniquement un service de correspondance entre Gênes et Tunis. Victime de la violence de quelques insurgés, il ne pouvait être exposé en même temps aux représailles du gouvernement napolitain. Le conseil du contentieux diplomatique sarde s'est nettement prononcé sur tous ces points, et le cabinet de Turin a dû transmettre à Naples des réclamations plus formelles, tendant à obtenir la restitution immédiate du *Cagliari* aussi bien que la mise en liberté du capitaine et de l'équipage. La question devient donc plus pressante, d'autant plus que dans les termes où elle se pose elle n'admet pas les objections qui ont déjà motivé l'ajournement d'une solution. Est-ce à dire qu'il en doive résulter une rupture diplomatique, même dans le cas où le cabinet napolitain ne prendrait pas en considération la demande qui lui est adressée? Tout est possible sans doute, mais tout n'est pas probable heureusement, et ne fussent-ils pas d'accord dans leurs négociations directes, le Piémont et le roi de Naples ont encore d'autres moyens de mettre fin à une question née d'un hasard, faite pour disparaître avec la circonstance qui l'a produite. Pour le Piémont comme

pour Naples, il y a d'autres affaires plus graves et d'un plus sérieux intérêt.

Venons à la Hollande, à ce pays où tout marche d'un pas mesuré et calme. Depuis que la politique hollandaise se trouve heureusement affranchie des troubles intérieurs qui se sont manifestés en ces dernières années par des luttes parlementaires, des crises ministérielles, et quelquefois par une certaine émotion publique, les esprits se tournent incessamment vers des affaires d'un caractère tout positif, telles que les combinaisons financières, les remaniemens d'impôts, la construction des chemins de fer, l'état des colonies, la concession d'un télégraphe sous-marin entre les Indes néerlandaises et les possessions britanniques de l'Orient, l'extension des rapports commerciaux avec le Japon. Les chambres, après une prorogation de quelques semaines, vont reprendre leurs travaux, et ce temps de repos parlementaire n'a point été perdu. Le nouveau ministre de la guerre, M. van Meurs, s'est occupé de la réorganisation de son département, dont les dépenses n'ont été provisoirement votées que pour six mois. Le bilan financier de l'année qui vient de s'écouler a été définitivement établi, et il ne fait que confirmer les prévisions favorables émises à l'époque où le budget était présenté. Les recettes de 1857 dépassent d'un million de florins celles de l'année précédente. En se réunissant aujourd'hui, le parlement hollandais va se trouver en présence de deux questions principales qui préoccupent également l'opinion publique. La première est la réforme des impôts, œuvre toujours grave et délicate, problème épineux qui consiste en définitive à alléger le poids des charges publiques sans diminuer les ressources de l'état. Le ministère, si l'on s'en souvient, a fait des propositions qui attestent son dessein d'entrer sans plus de retard dans cette voie réformatrice : il a présenté un projet de remaniement d'impôts conçu de façon à dégrever les grandes communes, en diminuant particulièrement les taxes directes. Il y a de plus une motion de plusieurs membres de la seconde chambre tendant à l'abolition des droits d'accise sur l'abatage. Le gouvernement n'est donc nullement pris à l'improviste, le parlement est déjà en possession de tous les élémens d'une discussion approfondie, et l'opinion s'intéresse vivement à ces réformes.

Il y a une autre question dont les esprits ne se préoccupent pas moins en Hollande, et qui depuis quelque temps est devenue l'objet d'un incessant examen : c'est celle des chemins de fer. Les Hollandais ont déjà des chemins de fer sans nul doute, mais ils n'en ont pas autant que les autres pays; ils se sont laissé devancer par les Belges, leurs voisins. Or ils voient chaque jour plus clairement que leur commerce souffre de ce retard trop prolongé dans l'établissement d'un réseau bien coordonné, et surtout de l'absence de quelques grandes lignes internationales. Bien que le commerce hollandais se soit accru depuis dix années, cette augmentation est proportionnellement moins considérable que dans les pays où les chemins de fer se sont développés. En France, le commerce a plus que doublé; la même progression s'est fait remarquer en Belgique, en Allemagne, tandis que pour la Hollande l'accroissement n'a point été au-delà de 60 pour 100, et comme la navigation fluviale ne peut plus suffire aujourd'hui, il est de toute nécessité de stimuler l'essor du commerce néerlandais, d'alimenter et de féconder les rapports internationaux par un nouveau moyen. Ce moyen, c'est la con-

struction rapide d'un réseau complet de chemins de fer. Cette question des chemins de fer hollandais vient d'être mise en tout son jour par un intéressant travail d'un habile ingénieur, M. Fynje, qui appelle à son aide les lumières de la science et les documens statistiques. L'auteur se prononce pour la formation de trois grandes sociétés qui se chargeraient de l'établissement des lignes du nord, du midi et du centre, et qui obtiendraient du gouvernement la garantie d'un minimum d'intérêt. L'établissement des trois lignes principales n'empêcherait nullement d'ailleurs l'esprit d'entreprise individuelle de concourir à l'œuvre commune par la création de voies affluentes et secondaires. Ce système semble moins compliqué que le plan un peu vaste du gouvernement, embrassant tout à la fois les grandes lignes et les lignes intermédiaires. Ce dernier projet, présenté il y a quelques mois aux chambres, a soulevé au premier examen diverses observations sur lesquelles le ministère est sans doute au moment de s'expliquer. Dans tous les cas, la nécessité de se mettre à l'œuvre est universellement reconnue en Hollande, et la question, assez longtemps débattue devant l'opinion, touche désormais inévitablement à une solution pratique.

Les Hollandais ne sont point hommes à s'arrêter là où les intérêts de leur commerce exigent de nouveaux efforts. Leur pays au contraire, et c'est là un des traits qui le caractérisent, s'occupe avec un zèle vigilant et actif de ses affaires soit sur le continent, soit dans les régions les plus lointaines. La Hollande n'a point été la dernière à fixer son attention sur les nouveaux rapports qui depuis quelques années commencent de s'établir avec le Japon. Elle était la mieux placée pour contribuer à ouvrir cette porte jusqu'ici fermée au commerce européen, et elle était la première qui pût en profiter. Le ministère hollandais, on ne l'a pas oublié, a signé le 30 janvier 1856 un traité avec le gouvernement du Japon; celui-ci a éprouvé d'abord quelques hésitations avant de donner sa ratification, puis il a fini par se décider. C'est le 16 octobre dernier que l'échange des ratifications a eu lieu à Nagasaki, et en même temps le traité primitif a été complété, fortifié par la signature de quarante articles additionnels qui sont eux-mêmes à ratifier aujourd'hui, et qui devront recevoir d'ici à un an la sanction définitive des gouvernemens. Ces nouveaux articles sont un pas de plus dans une voie péniblement ouverte. Le gouvernement japonais fait quelques concessions qui ne sont pas sans valeur. Les ports de Nagasaki et de Hakodadi, dans lesquels les navires néerlandais n'étaient admis jusqu'ici qu'avec des restrictions, sont ouverts au commerce, le premier à partir du jour de la signature des articles, le second après un délai de dix mois. L'institution japonaise appelée la chambre des comptes, et servant en quelque sorte d'intermédiaire commercial, est chargée du recouvrement des créances des Néerlandais sur les indigènes, et elle garantit le paiement des marchandises achetées par ces derniers en vente publique. Tous les négocians japonais sans exception seront admis à Decima, et les priviléges accordés jusqu'ici aux anciens fournisseurs spéciaux se trouvent abolis. Une bourse pour le commerce sera établie à Hakodadi. Le commissaire néerlandais aura la faculté de se rendre à la résidence du gouverneur japonais pour traiter des affaires des deux pays. Les Hollandais obtiennent aussi le droit d'exercer librement leur culte.

Si la Hollande obtient quelques franchises nouvelles, quelques facilités

commerciales, il ne serait pas difficile, ainsi qu'on doit le présumer, de découvrir encore dans ces articles plus d'une restriction. Ainsi l'exportation de l'or et de l'argent non travaillés est défendue, aussi bien que celle de la monnaie japonaise. Il est interdit de fournir des munitions de guerre à d'autres qu'au gouvernement japonais, qui se réserve aussi de pouvoir défendre temporairement la sortie des denrées alimentaires, et qui garde la faculté exclusive d'exporter le cuivre en barres. L'importation de l'opium est absolument interdite. En pareille matière, lorsque des relations commencent, il ne faut point évidemment être trop difficile. A côté de ces stipulations, il y a d'ailleurs des déclarations spéciales concernant divers objets, et qui, sans avoir la force d'un engagement diplomatique, ne laissent pas d'avoir une certaine importance. Les femmes et les enfans néerlandais seront admis dans les ports ouverts au commerce. Le gouvernement japonais est prêt à conclure de semblables traités avec toutes les nations civilisées. L'usage de fouler aux pieds l'image du Christ est aboli. L'obligation de jeter l'ancre à un endroit déterminé avant de s'approcher des ports cesse d'exister. On ne sera plus obligé de faire des présens à l'empereur et aux grands dignitaires de l'empire. Il est vrai que cet usage, désormais tout facultatif, pourra bien n'être pas aussi aisément abrogé dans la pratique. Enfin l'ouverture du port de Simoda au commerce est l'objet des délibérations du gouvernement japonais. Au demeurant, à travers les restrictions qui subsistent encore, c'est un progrès accompli, et le temps ne fera sans doute qu'ajouter à ce progrès, en amenant peu à peu un changement plus complet de système. Une chose à remarquer, c'est que, depuis l'inauguration de cette politique nouvelle du Japon, il y a, dit-on, dans ce pays une sorte de mouvement. Les habitans s'intéressent aux constructions navales, aux arts mécaniques. Ainsi s'ouvre pacifiquement un empire jusqu'ici fermé à la civilisation, tandis que les soldats de l'Angleterre et de la France sont occupés en ce moment même à forcer par les armes l'entrée de la Chine.

CH. DE MAZADE.

THÉATRE-ITALIEN.

Marta, opéra en quatre actes de M. de Flotow.

Il faut répandre promptement les bonnes nouvelles : le Théâtre-Italien vient d'obtenir un agréable succès avec *Marta*, opéra en quatre actes de M. de Flotow. Cet ouvrage, connu en Allemagne depuis dix ans, n'est pas assurément un chef-d'œuvre, et, par ses formes un peu grêles, il aurait mieux convenu au Théâtre-Lyrique; mais les temps sont durs, et il faut bien se contenter de pain bis, quand on n'a rien de mieux. La musique italienne, pour ne pas dire l'art musical tout entier, traverse une crise qui pourrait bien être la dernière période d'un cycle d'or. Il n'y a plus moyen de se faire illusion sur la profonde misère où nous sommes quand on entend *la Gazza Ladra* exécutée comme elle l'a été tout récemment au Théâtre-Italien de Paris. Jusqu'à Mme Alboni, qui se permet de laisser de côté des phrases entières du rôle de Ninetta, dont elle ne peut rendre la grâce printanière. Et ce point d'orgue malheureux qu'ils ont ajouté à la conclusion de l'an-

dante du *trio* entre Ninetta, Fernando, et *il podesta!* Qui donc leur a permis de gâter un chef-d'œuvre par des oripeaux de baladins? Le public n'est pas mieux éclairé que les artistes médiocres dont il encourage le mauvais goût, et tout va où s'en vont les choses qui finissent.

Le sujet de *Marta* est tiré d'une coutume de l'histoire d'Angleterre. M. de Flotow, qui a fait son éducation musicale à Paris, l'avait déjà traité sous la forme d'un ballet, *Lady Henriette,* qui fut donné à l'Opéra il y a une douzaine d'années. La musique de ce joli *scenario* était mi-partie de MM. Reber et de Flotow. Le *libretto* allemand présente de l'intérêt, et il a tout au moins le mérite de n'être pas calqué sur les fastidieux mélodrames qu'on nous fabrique à Paris depuis si longtemps. On y trouve même des scènes piquantes, comme celle du second acte, où les deux servantes, prises au piége, refusent d'obéir aux ordres de leurs nouveaux maîtres. Cette scène des rouets donne lieu à un quatuor fort gai qu'on a fait recommencer. Le premier acte de *Marta* est faible, y compris l'ouverture, qui n'a pas de caractère. Le second est bien meilleur, et renferme, outre le joli quatuor que je viens de citer, la délicieuse romance de *la Rose*, qui n'est pas de M. de Flotow, mais du poète irlandais Moore. La mélodie en est triste et touchante, et semble empruntée à une chanson populaire. Deux autres quatuors ingénieusement écrits, des couplets à boire, au troisième acte, que M. Graziani a dits de sa voix mordante, et un duo très piquant pour baryton et mezzo-soprano entre M. Graziani et Mme Nantier-Didiée, qui remplit le rôle de Nancy avec une grâce parfaite, tels sont les morceaux qui nous ont le plus frappé dans l'œuvre de M. de Flotow. Cela s'écoute avec plaisir et repose l'oreille des lieux communs de la musique parisienne. Une légère teinte de rêverie allemande qui traverse l'inspiration de M. de Flotow n'y gâte rien. Je préfère l'agréable composition de M. de Flotow, qui ne vise point à réformer le monde, aux vingt opéras plus ou moins comiques qu'on nous donne depuis des années. L'exécution est d'ailleurs assez bonne. MM. Mario, Graziani et Mme Nantier-Didiée y sont bons à entendre et à voir. Il n'y a que M. Bonetti qui se donne des tourmens inutiles. Y aurait-il donc péril en la demeure si M. le chef d'orchestre du Théâtre-Italien voulait modérer son zèle? Nous reviendrons sur l'œuvre de M. de Flotow; nous avons voulu seulement constater aujourd'hui le bon accueil que lui a fait le public parisien. P. SCUDO.

LES CORRECTEURS DU TEXTE DE SHAKSPEARE.

Shakspeare's Scholar : being historical and critical studies of his text, characters, and commentators, with an examination of Mr Colliers folio of 1632, by Richard Grant White; 1 vol. New-York.

On se rappelle l'émotion produite en Angleterre, en Allemagne et jusqu'en Amérique, dans le monde des admirateurs et des dévots de Shakspeare, lorsqu'au mois de janvier 1852 un érudit anglais, M. Collier, annonça la découverte d'un manuscrit annoté par un contemporain de l'auteur de *Macbeth*, et apportant au texte du grand poète des rectifications essentielles. Le nom et les travaux de l'écrivain à qui était due cette découverte disaient assez combien la question était sérieuse; M. J. Payne Collier est un de ces érudits

qui vouent leur vie entière à l'étude d'un seul homme, et le héros qu'il a choisi est Shakspeare. On a de lui une *Histoire de la Poésie dramatique des Anglais au temps de Shakspeare,* une édition religieusement surveillée des œuvres de Shakspeare, un très curieux ouvrage intitulé *Bibliothèque de Shakspeare,* où les romans, les nouvelles, les poèmes, les légendes, qui ont servi de texte à cette puissante imagination, sont recueillis avec un zèle infatigable et expliqués avec une érudition très sûre. Les publications de la *Société de Shakspeare,* dont M. Collier est membre, contiennent un grand nombre de ses opuscules, toujours consacrés aux mêmes recherches. — *Shakspeare und keine Ende!* Toujours Shakspeare, Shakspeare sans fin! — disait Goethe, fatigué des imitateurs du poète anglais. Ces mots, que l'auteur de *Faust* écrivait dans un moment d'humeur et d'ironie, sont la devise très sérieuse de M. Collier. Assurément un tel homme, un de ces *Shakspeare's scholars* dont la dévotion poétique est si entière, ne devait pas être facilement dupe d'une illusion. Avant de toucher au texte de Shakspeare, il devait être bien sûr de l'autorité qu'il invoquait, et l'on comprend sans peine que l'annonce de M. Collier ait été un véritable événement littéraire.

Ce n'était pas d'ailleurs M. Collier qui soulevait pour la première fois la question du texte de Shakspeare. Il y a longtemps que des critiques de diverses écoles, signalant des obscurités, des non-sens, des contradictions dans les vers et la prose du grand poète, y voyaient de grossières erreurs des copistes, et s'efforçaient de les rectifier. Shakspeare, dans l'abondance de ses inspirations, dans l'entraînement de sa vie et de ses succès de comédien, s'était montré bien indifférent aux destinées de sa parole écrite. La moitié de ses comédies et de ses drames avaient été imprimés de son vivant sans qu'il en eût surveillé ou même autorisé la publication. La première édition de ses œuvres complètes (à l'exception d'une seule pièce, *Périclès, prince de Tyr,* qui ne s'y trouve pas) fut donnée sept ans après sa mort (1623), en un gros volume in-folio. Les éditeurs étaient des amis du poète, ses camarades de théâtre, et leur publication portait ce titre : *Comédies, histoires et tragédies de M. William Skakspeare, publiées d'après les copies originales et authentiques.* Malheureusement cette édition, si précieuse par son origine, est un des ouvrages les plus défectueux qui soient sortis de la presse; les fautes typographiques y abondent. Quand ce ne sont que des fautes d'orthographe, le lecteur peut les rectifier sans peine; mais que dire des fautes de ponctuation, des transpositions de lignes, des vers imprimés en prose, de la prose disposée en forme de vers, des désignations erronées de personnages, des paroles enlevées à celui-ci et données à celui-là, enfin de maintes inexactitudes qui défigurent l'œuvre du maître? Pour ne parler que des *errores minores,* comme dit M. Collier, c'est-à-dire des fautes que le lecteur peut corriger à première vue, le savant critique n'en compte pas moins de vingt mille. Une seconde édition, également in-folio, parut neuf ans après (1632); il y en eut deux autres, en 1664 et en 1685. De ces quatre éditions in-folio, la première et la seconde offrent seules de l'intérêt, la première parce que, malgré ses fautes, elle donne le texte unique dont la critique puisse faire usage; la seconde parce qu'elle contient plusieurs corrections utiles du texte de la première, corrections très insuffisantes, il est vrai, et mêlées elles-mêmes à des erreurs nouvelles.

On comprend que tous les éditeurs de Shakspeare, depuis le commencement du XVIIIe siècle, aient été dans l'obligation de réviser le texte du poète, c'est-à-dire de faire disparaître autant que possible les fautes typographiques des éditions in-folio. On ferait une bibliothèque de tous les livres composés à ce sujet. L'immense travail accompli depuis la fin du moyen âge sur le sens de la *Divine Comédie* peut seul donner une idée des efforts déployés depuis cent cinquante ans par les éditeurs et les philologues anglais pour fixer enfin le texte des drames de Shakspeare. Nicolas Rowe, Théobald, Thomas Hanmer, l'évêque Warburton, Samuel Johnson, Edward Capell, George Steevens, Edmond Malone, bien d'autres encore que je pourrais citer, ont entrepris cette tâche au XVIIIe siècle, les uns avec finesse et sagacité, les autres avec une audace et une inexpérience qui font sourire à bon droit la critique de nos jours. Depuis le renouvellement de l'histoire littéraire, surtout depuis les travaux que Coleridge en Angleterre, Goethe, Guillaume Schlegel et Louis Tieck en Allemagne, ont consacrés à Shakspeare, commentateurs, éditeurs, philologues se sont remis à l'œuvre avec une ardeur croissante. A ceux qui ont suivi le mouvement des lettres anglaises dans ces dernières années, il suffit sans doute de rappeler les travaux de M. Charles Knight et de M. Alexandre Dyce. Je n'ai pas à juger ici tant de curieuses études, j'ai voulu montrer seulement que c'était là une question très vive en Angleterre, une de ces questions perpétuellement à l'ordre du jour, quand M. J. Payne Collier découvrit le précieux manuscrit qui devait résoudre, disait-il, la plupart des problèmes soulevés par la critique.

Qu'était donc ce manuscrit? Une copie de la seconde édition in-folio dont nous parlions tout à l'heure, copie remplie en marge de notes et de corrections à la main, qui semblaient à peu près de la même date que le manuscrit même. Ces corrections, à en croire M. Collier, étaient d'une valeur inappréciable. Celui qui les avait tracées, ajoutait le savant éditeur, avait eu entre les mains des indications que ne possédaient pas les éditeurs de 1632. C'était probablement un comédien, un camarade de Shakspeare, mieux informé ou plus soigneux que ses confrères, ou bien, s'il n'avait pas fait ces corrections d'après sa propre expérience du théâtre, il les avait empruntées à quelques documens authentiques et disparus aujourd'hui. Ces corrections, M. Collier les publia d'abord séparément (1), puis il donna une nouvelle édition de Shakspeare rectifiée d'après ces notes, et les rectifications qu'il n'avait pas hésité à faire sur la foi de son manuscrit s'élevaient à plus de mille.

L'attente publique avait été vivement excitée; la déception fut grande, lorsqu'on examina d'un œil attentif le Shakspeare de M. Collier. Trois critiques en Angleterre, M. Singer, M. Charles Knight et M. Alexandre Dyce, discutèrent avec vivacité les corrections du fameux manuscrit. M. Singer alla jusqu'à nier l'authenticité de ces notes, semblant mettre en doute, non-seulement la sagacité, mais la probité littéraire de M. Collier; M. Dyce et M. Knight déclarèrent que la plupart de ces corrections, de quelques mains qu'elles pussent venir, étaient inadmissibles, et que si quelques-unes d'entre

(1) *Notes and emendations to the text of Shakspeare's plays from early manuscript corrections in a copy of the folio* 1632, *in the possession of J. Payne Collier, esq.*

elles enrichissaient la science, elles se soutenaient par la critique et la raison sans qu'il fût nécessaire d'invoquer une autorité très contestable. En Allemagne, un des hommes qui connaissent le mieux Shakspeare, M. Nicolas Delius, soumit le travail de M. Collier à une critique sévère, et des onze cent treize corrections proposées par l'éditeur anglais, dix-huit seulement trouvèrent grâce devant lui. De vives polémiques s'élevèrent. M. Delius fut attaqué à son tour par M. Julius Frese et par M. A. Leo. Ce dernier du reste, en adressant un blâme très amer à M. Delius, ne ménage pas les reproches à M. Collier. « M. Collier, dit-il, s'est hâté de publier une édition de Shakspeare d'après son manuscrit avant que la critique eût rendu ses arrêts sur la valeur des corrections proposées. M. Delius se hâte de les rejeter presque sans discussion. Il s'en faut bien cependant qu'on ait tout dit sur ces notes du manuscrit de 1632. L'enthousiasme aveugle de M. Collier, le désenchantement subit de ses adversaires sont également contraires à l'esprit de la critique. Qu'on laisse la science accomplir sa tâche, qu'on lui donne le temps de séparer le grain de la paille : ce n'est qu'après un examen approfondi des documens nouveaux qu'il sera convenable de donner, s'il y a lieu, une édition définitive de Shakspeare. »

Voici un livre qui semble répondre à cet appel de M. Leo. Je ne sais si M. Richard Grant White a connu la polémique dont je viens de parler, car son ouvrage, si riche de documens en tout ce qui concerne la littérature de Shakspeare, est absolument muet sur ce point; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il continue logiquement les ouvrages de M. Delius et de M. Leo. M. Leo reproche à M. Delius une condamnation trop précipitée du manuscrit de M. Collier, et presque un rejet sans discussion; M. White rejette aussi les corrections acceptées par M. Collier, mais il les discute l'une après l'autre, et cette discussion atteste chez lui une rare sagacité littéraire, en même temps qu'une connaissance approfondie de Shakspeare et de son temps. Pour réfuter le prétendu correcteur de 1632 et l'érudit qui le patronne aujourd'hui, des appréciations générales ne suffisent pas. M. White consacre un chapitre particulier à chacune des pièces de Shakspeare, il se pénètre de la pensée du drame, du sens de chaque scène, de l'esprit de chaque personnage, et, confrontant le texte traditionnel avec le texte du correcteur, il arrive à des conclusions si évidentes, que le lecteur les a prononcées avant lui. Le jugement définitif de M. White peut se résumer ainsi : « Le manuscrit invoqué par M. Collier est absolument dépourvu d'autorité, et les corrections qui y sont indiquées ne doivent être jugées que pour leur mérite intrinsèque. Ce ne sont pas des renseignemens fournis par un contemporain du poète, ou par un homme qui avait recueilli fidèlement la tradition; ce sont simplement des remarques individuelles, comme chez les éditeurs du XVIIIe siècle, ce sont des notes semblables à celles de Rowe, de Pope, de Warburton, de Malone, partant soumises à la discussion et justiciables de la critique. L'auteur de ces notes ne les a tracées que longtemps après la mort de Shakspeare, vers la fin du XVIIe siècle. Bien loin d'avoir conservé la tradition du poète, il se trompe le plus souvent sur le sens de ses œuvres, et ne modifie que ce qu'il ne comprend pas. Sur les onze cent trois corrections que propose cette prétendue autorité, il en est mille et trois qui ne soutiennent pas l'examen. Enfin, dans toutes ces conjectures plus ou moins ingénieuses, il

ne faut pas oublier que, si certaines parties du texte original nous paraissent incompréhensibles, la faute peut bien en être à nous, c'est-à-dire à l'imperfection de nos connaissances historiques, à l'insuffisance de nos renseignemens sur la langue du poète et les mœurs de son temps; il ne faut pas oublier surtout qu'il vaut mieux conserver dans les œuvres de Shakspeare des passages obscurs, qui peuvent être de Shakspeare, que d'y substituer un texte clair, animé d'un autre esprit que le sien. »

Ces conseils que M. White donne aux *Shakspeare's scholars*, il n'aurait garde de les négliger pour son propre compte. Son livre n'est pas seulement la réfutation du travail de M. Collier, c'est aussi une étude très détaillée des corrections accomplies à différentes époques par les éditeurs les plus autorisés. Les critiques du XVIIIe siècle et ceux du XIXe, Rowe et Malone, aussi bien que M. Knight et M. Dyce, comparaissent devant son tribunal. Je ne sais si M. White a toujours raison, quand il accepte telle correction, quand il rejette telle autre; mais il est difficile de ne pas être charmé du talent, du savoir, de la sagacité qu'il déploie dans ces délicates matières. Il excelle à dissimuler l'aridité de son sujet, ou plutôt ce sujet se transforme entre ses mains; ces dissertations philologiques sont en même temps d'excellentes études littéraires.

La littérature américaine, par l'organe de M. Grant White, a bien tenu son rang dans ces curieuses controverses. « J'ose assurer, disait Pope il y a un siècle, que si les ouvrages d'Aristote et de Cicéron avaient eu le même sort que ceux de Shakspeare, ils nous paraîtraient, aussi bien que ceux de ce poète, n'avoir ni sens ni érudition. » On ne parle plus en ces termes de la puissante imagination à qui nous devons tant de créations immortelles, mais les admirateurs du poète n'attachent pas moins d'importance que Pope à ces études philologiques. Bien que le sens d'*Othello*, de *Macbeth*, de *Coriolan*, d'*Hamlet*, de *Roméo et Juliette* ne souffre pas des altérations du texte, la critique de nos jours, à la fois plus élevée et plus précise que la critique du XVIIIe siècle, voudrait retrouver les paroles mêmes employées par Shakspeare, et si elle est forcée de renoncer à son espoir, elle prétend biffer du moins les plates corrections cent fois pires que l'obscurité d'un vers estropié. L'Angleterre et l'Allemagne travaillent ardemment à cette tâche; M. White, qui représente dignement la critique littéraire à New-York, vient de marquer sa place parmi les intelligens *scholars* du grand William. En France, on le comprend, c'est l'inspiration de Shakspeare, et non le texte de ses œuvres, qui appelle les études de la critique; dernièrement encore, ici même, M. Taine ajoutait de vives et fortes pages à celles que M. Guizot, M. Villemain, M. Émile Montégut, Chateaubriand et Gustave Planche ont écrites sur l'auteur du *Roi Lear*. L'examen philologique du texte était réservé aux écrivains de race saxonne. Les Anglais et les Allemands ont commencé, les Américains poursuivent l'œuvre. Après Coleridge et Goethe, après Carlyle et Gervinus, Emerson, dans ses *Representative Men*, a complété l'appréciation du génie de Shakspeare; après M. Charles Knight et M. Alexandre Dyce, comme après MM. Delius et Leo, M. Grant White prépare la conclusion de l'enquête ouverte il y a un siècle et demi sur le texte mutilé du grand poète.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

La cour de Russie il y a cent ans (1). — Ce livre n'est, à vrai dire, qu'un recueil de documens diplomatiques extraits des dépêches confidentielles que les ambassadeurs étrangers accrédités en Russie adressaient à leurs cours respectives. Au premier abord, une compilation de ce genre semble exclusivement consacrée aux personnes qui aiment à errer dans les labyrinthes de la politique; mais la main inconnue qui a fouillé dans ce dédale épistolaire a su en élaguer, non sans habileté, tout ce qui aurait pu lasser l'attention des lecteurs ordinaires. Les intrigues fort compliquées que les diplomates étrangers ont nouées en Russie, avec tant de succès, au dernier siècle, sont à peine indiquées dans ce volume; l'auteur s'est principalement attaché à nous décrire les scènes qui se sont passées dans l'intérieur du palais impérial sous les souveraines qui succédèrent à Pierre Ier, et il lui arrive même de nous introduire dans leur chambre à coucher, où se décidaient souvent, comme chacun le sait, les questions qui importaient le plus à l'honneur et à la prospérité du pays.

Lorsqu'on a terminé la lecture des fragmens de lettres qui nous initient à ces annales secrètes, on se sent pris de compassion pour la Russie. A peine eut-elle été ébranlée jusqu'en ses fondemens par le génie réformateur de Pierre Ier, que la direction des affaires publiques y échut en partage à l'indigne compagne de ce monarque. Les règnes suivans ne nous offrent guère qu'une suite non interrompue de rivalités sans grandeur, de trahisons odieuses, de persécutions non moins insensées que cruelles. Le peuple ne paraît sur la scène que pour figurer, comme comparse, dans des divertissemens ruineux, ou pour acheter de son sang des victoires dont l'éclat passager est destiné à rehausser la gloire de quelques courtisans en faveur. Dans les observations généralement fort justes qui tiennent lieu de commentaires à ces correspondances parfois un peu énigmatiques, l'auteur ne fait point assez ressortir peut-être ce qu'avait de navrant le spectacle présenté alors par la Russie. Cependant on trouve çà et là dans ces pages quelques morceaux qui éclairent très vivement le contraste que formaient, sous le règne de Catherine II, les fastueuses grandeurs de la cour et l'état misérable du pays. On ne sera pas surpris d'apprendre qu'un sourd mécontentement se faisait remarquer alors, par des signes incontestables, dans les classes inférieures. L'impératrice ne l'ignorait pas, et c'est pourquoi l'audacieuse entreprise du *marquis de Pougatchef* lui causa un effroi qu'elle cherchait vainement à dissimuler. Il faut lire les renseignemens que s'empressent de fournir sur ce dernier point à leurs souverains les diplomates étrangers cités par l'auteur; rien ne prouve mieux le zèle et l'intelligence avec lesquels ils remplissaient leur poste d'observateurs affidés auprès de la cour impériale.

Quelque tristes que soient les événemens retracés dans ce livre, on peut néanmoins en tirer une conclusion qui est rassurante pour la Russie. Au milieu des fréquentes interruptions que l'action régulière du pouvoir y subit au siècle dernier, l'opposition, que Pierre Ier avait réduite au silence, ne donna point signe de vie. Les conditions qu'une partie de la noblesse sut imposer à l'impératrice Anne étaient évidemment dictées par un esprit tout

(1) 1 vol. in-8°, Dentu, Palais-Royal.

différent; les hommes qui prirent part à ce mouvement oligarchique ne songeaient nullement à rétablir les choses sur l'ancien pied. Lorsque l'impératrice Élisabeth se saisit du pouvoir, les mécontens avaient beau jeu : on pouvait croire qu'ils allaient prendre en main la direction des affaires; mais il n'en fut rien. Le gouvernement resta fidèle de tout point aux principes qui avaient triomphé lors de la fondation de l'empire. Cela prouve, avec une entière évidence, que les prétentions du parti vaincu ne reposaient aucunement, comme on l'affirme, sur une base nationale.

L'histoire secrète de la cour de Russie au XVIII[e] siècle inspire encore une réflexion qui n'est pas moins importante. Puisque la Russie a supporté cette longue période de folies désastreuses, il faut reconnaître qu'elle est fortement constituée; peu de pays auraient résisté à un pareil régime. Au reste, si les désordres auxquels nous venons de faire allusion n'ont point causé plus de ravages dans son sein, c'est encore à Pierre I[er] qu'il faut remonter pour trouver de ce fait remarquable une explication suffisante. On a souvent blâmé ce souverain d'avoir élevé, par ses réformes, une barrière infranchissable entre la noblesse et le peuple. Ce reproche est fort irréfléchi : si les rapports qui existent entre le peuple et la classe noble avaient été aussi intimes au dernier siècle que dans les temps anciens, le scandaleux exemple que donnait la cour aurait altéré, beaucoup plus profondément qu'il ne l'a fait, la naïve simplicité des mœurs nationales. C'eût été un grand malheur pour la Russie, car, une fois qu'il aura dépouillé les mœurs de ses pères, le peuple russe y perdra promptement les rares qualités qui le distinguent, et sur lesquelles reposent les destinées du pays.

Attendra-t-on longtemps encore avant d'autoriser les historiens russes à dévoiler les déplorables désordres qui forment le sujet de cet ouvrage? Lorsque, il y a un siècle environ, on adressait à l'illustre auteur de l'*Histoire de l'empire de Russie sous le règne de Pierre le Grand* des manuscrits pleins de révélations intéressantes, mais un peu trop véridiques, sur le caractère et la vie privée de son héros, il se gardait bien d'y rien puiser. « Les vérités, répondait-il prudemment, sont des fruits qui ne doivent être cueillis que bien mûrs. » Ce temps est arrivé pour Pierre I[er]; la plupart des faits que Voltaire avait cru devoir passer sous silence sont maintenant connus parmi nous, et un auteur russe qui a entrepris dernièrement de raconter la fondation de l'empire, M. Oustrialof, a vu s'ouvrir devant lui, par ordre du gouvernement, les archives les plus secrètes. On ne tardera pas sans doute à accorder la même faveur aux écrivains qui voudront s'occuper des règnes suivans; le gouvernement russe est maintenant assez fort et assez sage pour n'avoir point à redouter que l'on divulgue les honteuses faiblesses de ses prédécesseurs. En attendant, les pages que nous venons de parcourir pourront être utilement consultées par tous ceux que la curiosité ou un motif plus sérieux engageront à étudier l'histoire de Russie dans les temps qui suivirent le règne de Pierre le Grand.

H. DELAVEAU.

V. DE MARS

TABLE DES MATIÈRES

DU

TREIZIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

JANVIER — FÉVRIER 1858.

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

ERRATA DE CE VOLUME.

Dans les *Souvenirs d'un Amiral*, page 508, ligne 43, au lieu de *Waltevreden*, lisez *Weltevreden*.

Page 510, ligne 35 et *passim*, au lieu du vaisseau le *Dortwicht*, lisez le *Dordrecht*.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

